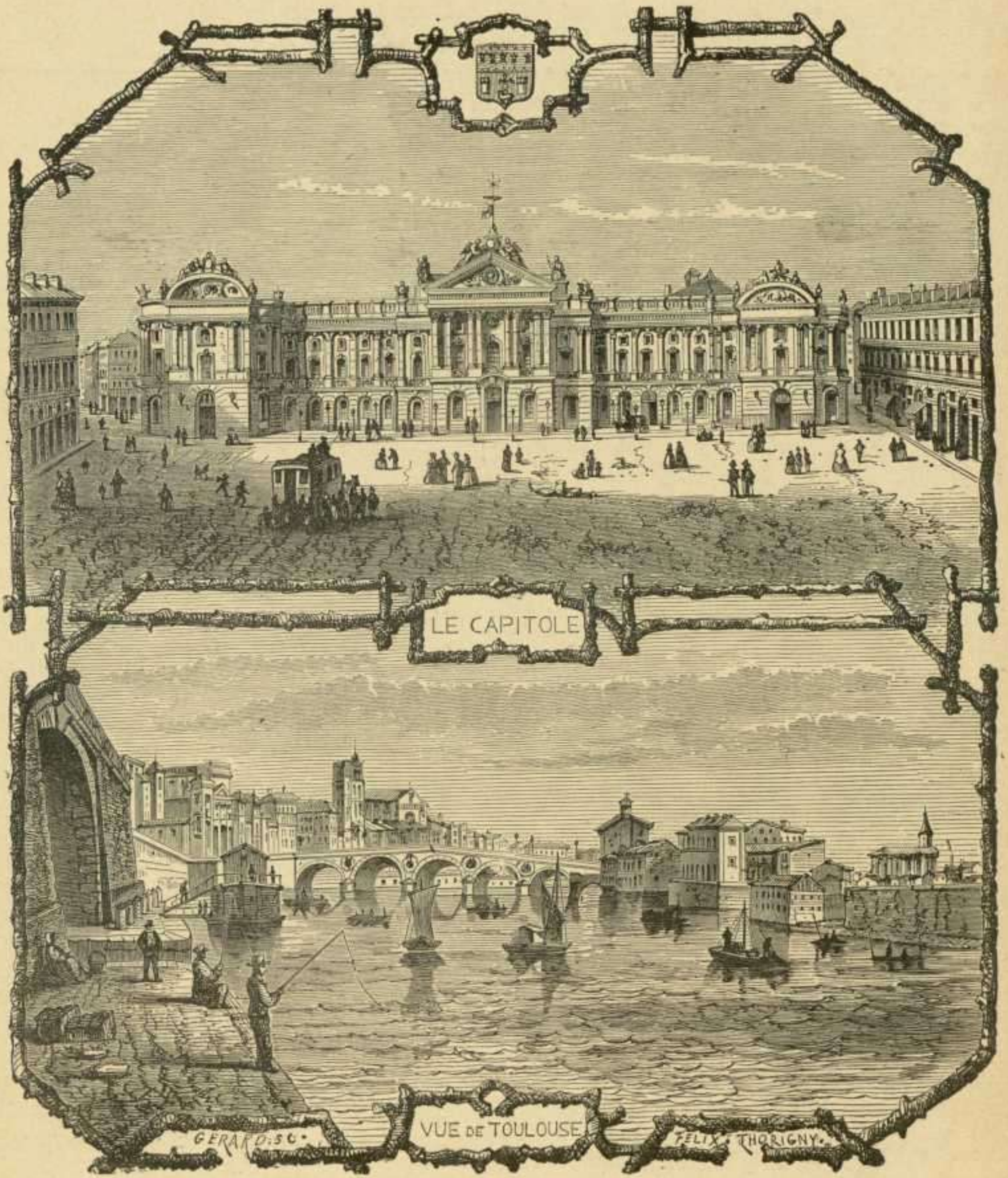


LE
MIDI PITTORESQUE

FORMAT IN-QUARTO



LE CAPITOLE

VUE DE TOULOUSE

GERARD SC.

FELIX THORIGNY.

H- 36973

R- 42719

ATV
12936

LE

MIDI PITTORESQUE

LA VALLÉE DE LA GARONNE

PAR

EUGÈNE TRUTAT

CONSERVATEUR DU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE DE TOULOUSE

MEMBRE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE



LIMOGES

MARC BARBOU ET Cie, ÉDITEURS

RUE PUY-VIEILLE-MONNAIE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS





A NOS LECTEURS,

Autrefois, il n'était pas un livre dans lequel l'auteur n'adressât lectori benevolo, une sorte d'épître destinée à présenter son œuvre au public. Aujourd'hui, une préface s'est substituée à cette entrée en matière, mais elle ne l'a pas remplacée dans ce qu'elle avait de familier.

Il nous faudrait donc, pour rester à la mode du jour, commencer ce volume par une préface; nous aimons mieux nous adresser à nos lecteurs et leur dire quel est le but que s'est proposé l'auteur du Midi Pittoresque.

Les études géographiques tendent tous les jours à prendre une importance de plus en plus considérable, et nulle science ne pourrait prétendre à des applications plus générales que la géographie.

A cette science, en effet, doit se rapporter la géologie, qui nous fait connaître la conformation du globe terrestre et nous explique ses formes en nous montrant les différentes phases de ses formations. La zoologie, la botanique, nous font connaître la répartition des êtres vivants, suivant les grandes unités géographiques.

Enfin l'homme, le véritable maître de la terre, a cherché de tout temps à asservir les multiples éléments qui l'entouraient, et dans chaque pays, il a laissé des traces des diverses étapes d'une civilisation toujours ascendante; mais celle-ci a varié suivant les races, suivant les pays, et la géographie historique est bien certainement une des branches les plus intéressantes à étudier.

Nous pourrions citer encore nombre d'exemples du même genre, mais ceux que nous venons d'indiquer nous paraissent suffisants pour montrer que la géographie, loin d'être une science aride, ingrate, est peut-être la plus attrayante de toutes.

Pendant longtemps, cependant, la classe de géographie était regardée par tous les élèves comme une véritable corvée ; tout se réduisait alors à une sèche nomenclature de noms de pays, de villes, de fleuves ou de montagnes. Une réforme complète a fort heureusement porté remède à ce grave défaut, et la géographie enseignée aujourd'hui dans nos écoles, commence à intéresser nos jeunes élèves.

Mais il y a peut-être quelque chose de plus à faire pour rendre encore plus attrayantes ces études si nécessaires ; ce complément : ce sont les voyages. Je sais bien qu'il n'est pas donné à tout le monde d'envoyer au loin un fils qui vient de terminer ses études, ou bien d'accompagner une jeune fille, car les usages anglais ne sont pas encore de mode chez nous. Mais l'on oublie trop que tout pays est bon pour voyager avec agrément et utilité, et que bien souvent l'on a tout à côté de soi des contrées intéressantes et auxquelles il ne manque qu'une chose pour être visitées par les touristes : être connues. En France, plus peut-être que dans tout autre pays, abondent les régions de ce genre : c'est par là que doivent commencer tous les Français ; et je ne doute pas que le touriste le plus difficile ne convienne, après avoir visité l'Europe tout entière, que la France est encore le plus beau de tous les pays.

Jusqu'à présent, certaines régions reçoivent seules la visite des touristes, et il faut convenir que les Alpes, les Pyrénées surtout, méritent cette préférence, mais il y a plus que les montagnes à voir, et souvent on laisse de côté des contrées tout aussi intéressantes.

Le midi de la France, par exemple, est une mine pour ainsi dire inépuisable et pourrait fournir au voyageur le plus exigeant un champ d'études aussi variées qu'intéressantes. Il possède surtout cet avantage, que rien n'est plus facile que de le parcourir en tous sens ; des voies ferrées le sillonnent de toutes parts, et permettent

des voyages rapides à ceux qui ne peuvent disposer que de peu de temps. Tout au contraire, l'alpiniste trouvera, dans les Pyrénées, à mettre en pratique ces voyages à pied qui deviennent tous les jours plus nombreux, et qui sont si nécessaires pour vous, jeunes gens.

L'utilité des voyages, au point de vue de l'instruction, n'est pas le seul côté de la question, et rien n'est plus favorable pour développer ces facultés du cœur, pour employer l'expression vulgaire, qui sont toutes faites par les impressions du dehors, qui dépendent d'elles absolument. « Quand on voyage, dit le spirituel auteur des Voyages en zigzag, le déplacement des impressions, l'interruption des habitudes, font paraître vives et neuves des choses que chez soi l'on aurait peu remarquées peut-être. Mais quand on voyage à pied, cette heureuse disposition s'accroît encore, et les plus simples spectacles deviennent aisément une source d'admiration vive et enthousiaste, de joie forte et expansive. Une cause surtout concourt à cet heureux résultat : c'est cette liberté, ce bien-être que contracte l'esprit passagèrement nettoyé des soucis, délié des chaînes, et qui, durant des longues heures de marche, s'assainit, s'anime, s'élève, et devient réellement plus propre à goûter avec simplicité le beau et le bon. »

Si voyager est certainement un des plaisirs les plus complets que puisse goûter tout homme intelligent, préparer un voyage est déjà une source de satisfaction réelle, en même temps qu'une chose des plus utiles.

C'est précisément pour aider à cette préparation du voyage, que nous avons été conduit à écrire ce livre, et nous espérons qu'après avoir reconnu, avec nous, que le Midi de la France mérite une visite, nos jeunes lecteurs mettront tout en œuvre pour voir par eux-mêmes les régions que nous allons leur faire connaître, bien convaincu qu'une première expédition éveillera chez eux le vif désir de pousser plus loin, et qu'ainsi nous aurons concouru, pour une petite part, à développer chez nous le goût des voyages.

Nous diviserons notre travail en deux parties : l'une aura surtout

pour but la vallée de la Garonne, de Bordeaux à son origine, et, en nous conformant à la méthode scientifique, nous aurons à faire de droite et de gauche des excursions dans les vallées latérales, qui nous conduiront, tantôt dans le massif du plateau central, tantôt au pied des Pyrénées.

La seconde partie nous prendra à Toulouse, d'où nous cheminerons vers l'Est.

Dans toutes ces régions, nous chercherons à signaler à nos jeunes apprentis voyageurs tout ce qui peut les intéresser : description des sites pittoresques, des villes, des monuments, histoire de ces pays; enfin, nous n'oublierons pas de faire une large part aux produits de la nature.





Pont de Bordeaux.

LE MIDI PITTORESQUE

LA GIRONDE ET LES LANDES

BORDEAUX

Bordeaux, Toulouse, Marseille sont les trois villes principales autour desquelles viennent se grouper les contrées du Midi de la France. Mais tandis que Bordeaux et Marseille doivent leur importance au commerce et à l'industrie, Toulouse au contraire, est surtout la ville du *Gai savoir* : les arts, les lettres et les sciences ont toujours été cultivés avec succès par ses enfants aussi mérite-t-elle à juste titre sa vieille exergue, *Civitas Palladia*.

Bordeaux était déjà une ville célèbre du temps de Strabon, et les *Bituriges-Vivisci* avaient fait de Burdigala un marché important.

César conduisit ses légions jusqu'à l'embouchure de la Gironde et décrivit sous le nom d'Aquitaine toute la contrée comprise entre la

Garonne et les Pyrénées, et la grande voie Romaine qui venait d'Arles à Toulouse fut rapidement construite jusqu'à *Burdigala*, nom Romain de Bordeaux.

L'importance de cette ville devint rapidement de plus en plus considérable, et Auguste la traitait déjà comme une cité de premier ordre, un *emporium* célèbre; il lui donnait le droit d'élire ses magistrats et la faculté de se gouverner elle-même..... sous le bon plaisir du préteur. Germanicus y faisait plus tard le démembrement des provinces de la Gaule, et sous Adrien, elle devenait le métropole de la seconde Aquitaine. Au III^e siècle, Galien y bâtissait l'amphithéâtre qui porte son nom et qui subsiste encore.

Tétricus, gouverneur des Gaules, s'attribuait dans ses murs, la pourpre des empereurs; enfin elle possédait des écoles de si grande renommée que Rome et Bysance y recrutaient leurs professeurs.

Ausone (309) est peut-être le seul nom qui soit resté de cette période où la civilisation Romaine était arrivée à son apogée dans la cité de *Burdigala*, et ses œuvres sont en partie parvenues jusqu'à nous. Il professait la grammaire et la rhétorique avec tant de distinction que l'Empereur Valentinien lui confia l'éducation de son fils Gratien. Ce poste le conduisit aux premières dignités de l'empire, et il fut successivement questeur, préfet du prétoire et consul: enfin pour couronner tous ces honneurs, il lui envoya la *toga palmata* que portaient les empereurs le jour de leur triomphe. Ausone, reconnaissant, écrivit le panégyrique de Gratien, et c'est grâce à cette circonstance que nous connaissons aujourd'hui les faits principaux de la vie du poète de Bordeaux.

La plupart des ouvrages d'Ausone n'existent plus; nous ne possédons que ses *poésies*; et celles-ci appartiennent bien à cette basse latinité dans laquelle un fond ordinairement médiocre n'est pas assez dissimulé par un style souvent ingénieux, mais sans harmonie et sans goût. Nous citerons comme exemple les premiers vers de l'éloge de Julius Ausonius, médecin de l'Empereur Valentinien et père du poète :

Nomine ego Ausonius, non ultimus arte medendi,
Et mea si nosset tempora, primus eram.
Vicinas urbes colui, patriâque, domi que
Vasates patriâ, sed lare Burdigalam. (1)

(1) Ausone est mon nom; je ne suis pas le dernier dans l'art de guérir, et si tu connaissais les hommes de mon temps, tu me déclarerais le premier. J'ai parcouru les villes voisines ma patrie et ma maison sont chez les Vasates, mais j'habite *Burdigala*.

L'on ne sait trop si Ausone était chrétien ; la plupart de ses écrits ne permettent pas d'élucider cette question.

Cette glorieuse période avait fait de Burdigala une des villes les plus florissantes du midi de la Gaule, aussi possédait-elle de somptueux édifices : temples, palais, cirques, aqueducs élevés à grands frais pour amener dans la cité des eaux de source que les Romains aimaient à avoir en abondance.

Aujourd'hui, quelques ruines (le palais Galien par exemple), quelques tronçons de colonnes, et un certain nombre d'inscriptions sont les seuls témoins de cette splendeur passée.

Par un contraste fatal, toutes ces magnificences ne devaient servir qu'à rendre plus éclatante et plus rapide sa décadence et sa chute ; Ausone avait eu en quelque sorte un pressentiment de l'avenir lorsqu'il écrivait :

Burdigala ancipiti confirmet vertice sedem.

C'est qu'en effet, au milieu de leurs richesses, les Aquitains avaient perdu leur antique valeur, et c'est au milieu de cette prospérité amollissante que vint retentir comme un coup de foudre le cri de guerre des hordes barbares.

Au commencement du V^e siècle, les Vandales, les premiers, s'emparèrent de Bordeaux presque sans coup férir, et malgré le peu de durée de leur invasion, ils portèrent le feu et la dévastation dans la riche cité.

Après eux, les Visigoths devinrent maîtres de la contrée et réunirent Bordeaux au royaume de Toulouse.

Mais les Visigoths étaient ariens et ne tardèrent pas à persécuter les chrétiens catholiques ; aussi Clovis, appelé bientôt par les Evêques de l'Aquitaine, défit complètement les Visigoths à la bataille de Vouillé, et les Francs devinrent maîtres du pays.

A leur tour, les Sarrazins s'emparèrent de Bordeaux et détruisirent presque entièrement la ville, mais ils furent chassés par Charles Martel, après la bataille de Poitiers.

Charlemagne fit de l'Aquitaine un royaume dont Toulouse fut la capitale, et Louis le Débonnaire le premier roi ; et lorsque Louis le Bègue, son dernier successeur, monta sur le trône de France, le royaume d'Aquitaine fut transformé en un simple duché.

Louis VII, en épousant Eléonore de Guyenne, fille unique du dernier duc, réunit à la couronne tous les pays compris entre Nantes et les Pyrénées. Eléonore, répudiée par le roi de France, épousa Henri Plan-

tagenet, duc d'Anjou, qui devenait quelques années plus tard, roi d'Angleterre, sous le nom de Henri II.

C'est de cette union que naquirent l'occupation Anglaise et les longues guerres qui durèrent près de trois siècles. Mais tandis que la plus grande partie des provinces placées sous la domination anglaise revenait à la France sous Philippe-Auguste, la Guyenne restait encore Anglaise jusqu'en 1293, époque à laquelle Philippe le Bel s'emparait de la province pendant que ses flottes allaient piller le port de Douvres.

Grâce à l'intervention toute puissante du pape Boniface VIII, la paix fut signée entre les deux rois, et Isabelle de France, fille du roi, épousa le fils d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, portant ainsi dans la maison d'Angleterre, des droits à la couronne de France; union malencontreuse et qui amena par la suite la désastreuse guerre de Cent ans.

Après la bataille de Crécy (1346), la Guyenne fut donnée au prince de Galles, plus connu sous le nom du *prince noir*. Celui-ci vint s'établir à Bordeaux, et sa cour devint bientôt un centre des plus brillants.

Mais au retour d'une expédition en Espagne, qui avait épuisé son trésor, il établit des impôts exorbitants; de là une révolte dans tous ses états, et peu après le roi de France réussissait à chasser les Anglais de la plus grande partie de leurs possessions.

Bordeaux était cependant encore restée anglaise; ce n'est qu'en 1453 que le roi Charles VII s'emparait de la ville après un siège mémorable, et faisait bâtir les deux forts du *Château-Trompette* et du *Ha*.

Louis IX établit le parlement de Bordeaux, releva son université et lui rendit tous les droits que son attachement aux Anglais lui avait fait perdre; il fonda, sous l'invocation de Notre-Dame, la fameuse confrérie des mariniers, à laquelle il fallait appartenir pour pouvoir naviguer: enfin, sous François I^{er}, elle avait recouvré son importance d'autrefois.

Mais à cette époque, l'établissement de la gabelle souleva une insurrection formidable; le lieutenant du roi fut massacré à sa sortie du Château-Trompette. Le roi instruit de cette rébellion, abolit aussitôt l'impôt, cause première de tout, à la condition toutefois que les insurgés mettraient bas les armes: ceux-ci rendirent le Château-trompette, dont ils s'étaient emparés, et lorsque la tranquillité fut rétablie, le connétable de Montmorency reçut l'ordre d'aller châtier les coupables.

A son arrivée, dit Jouannet, la ville repentante lui ouvre ses portes; mais il veut y entrer par une brèche comme dans une ville prise d'assaut. Il trouve les rues jonchées de fleurs et de lauriers, car la terreur descend toujours à l'adulation, mais ce ne sont pas des festons qu'il

demande, c'est du sang. Il fait dresser des échafauds ; cent cinquante personnes y perdent la vie. Les jurats et 120 notables furent condamnés à déterrer avec leurs ongles le corps du lieutenant du roi pour lui rendre ensuite les honneurs funèbres ; les privilèges de la ville, lacérés par la main du bourreau, devinrent la proie des flammes ; le parlement fut



Types Bordelais.

mis en interdit : on imposa sur Bordeaux une contribution de geurre de 200,000 francs ; les habitants furent de plus condamnés à entretenir et à ravitailler les châteaux destinés à les contenir ; ils furent aussi chargés de l'entretien de deux galères, dont on se servirait contre eux en cas de besoin. Il fut statué que l'hôtel-de-ville serait rasé et remplacé par une

chapelle expiatoire ; les cloches qui avaient donné le signal de la révolte durent être descendues, brisées et fondues. Et c'est ainsi que finit, dans le sang et dans de cruelles représailles, cette émeute populaire.

Sous Louis XIV, un nouveau soulèvement provoqué encore par un nouvel impôt sur le timbre fut réprimé avec sévérité, mais le roi frappé de l'importance que devait prendre le port de Bordeaux, accorda à la ville des privilèges importants.

C'est ainsi qu'il lui donnait le droit d'élire un des trois députés du commerce de France, qu'il appelait tous les ans au sein du conseil qu'il avait créé. Il accordait aussi une prime à tous les vaisseaux construits dans les cales de Bordeaux et destinés au commerce ; il octroyait la franchise de tous droits pour les marchandises exportées de son port dans les colonies.

Sous le règne de Louis XV, Bordeaux eut pour gouverneur le marquis de Tourny qui en fit en peu d'années une des plus belles villes du royaume. Il abattit les remparts, combla les fossés, dessécha les marais qui l'entouraient et perça de nouvelles rues qui transformèrent l'ancienne cité. En même temps qu'il embellissait ainsi la ville, il contribuait largement à augmenter sa prospérité commerciale en établissant la ligne des quais.

Pendant la Révolution, les représentants du département ont rendu célèbre le nom de *Girondins* : autour d'eux s'étaient groupés les hommes modérés de cette époque troublée. Après leur proscription en masse et le supplice de plusieurs d'entre eux, Bordeaux se souleva contre la Convention.

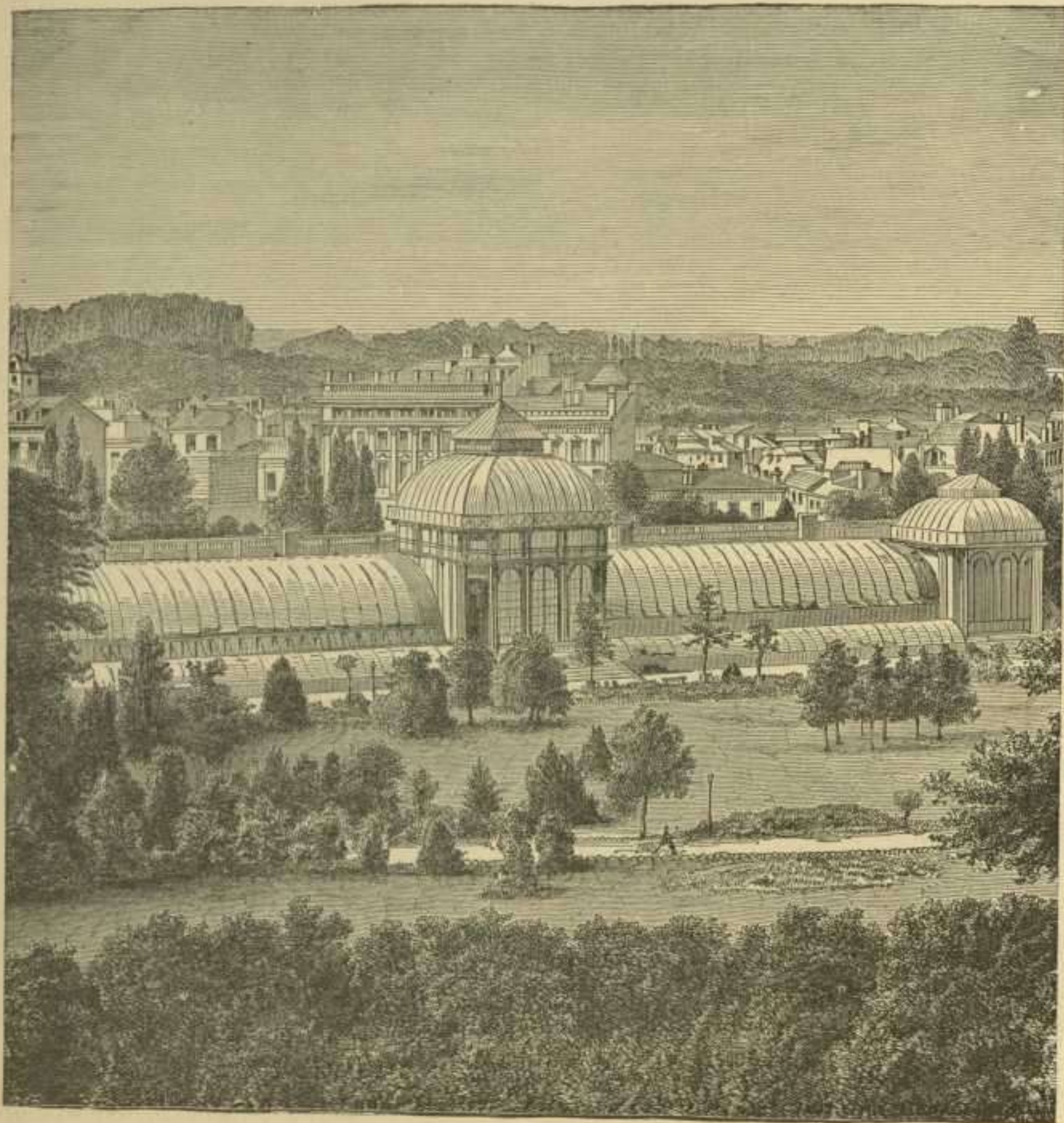
Lamartine, dans un livre célèbre : *l'histoire des Girondins*, a donné à ces hommes courageux une auréole de gloire, un peu trop brillante peut-être, mais il nous a laissé des pages pleines d'éloquence.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette rapide et courte histoire de Bordeaux ; les temps modernes sont trop sous l'étreinte de la politique, et c'est là une chose qui ne doit pas nous occuper, elle gâterait peut-être les charmes du voyage.

Bordeaux est aujourd'hui une des premières villes de France et la capitale du Sud-Ouest ; elle est entourée d'eau de tous côtés ; à l'Est, elle borde la Garonne sur plus de 6 kilomètres de longueur ; à l'Ouest et au Sud, elle est limitée par les ruisseaux de la Devise, du Pengue et de Bègles ; au Nord, par ceux de l'Eau-Bourde et de la Jole.

La Garonne forme devant Bordeaux un arc de cercle, que bordent les quais, aussi son port a-t-il reçu le surnom de *port de la lune*, et les armes

de la ville portent-elles un croissant en souvenir de cette disposition. Grâce à l'animation de la rivière et des quais, dont on embrasse du haut



Jardin public de Bordeaux.

du port, le développement tout entier, Bordeaux est peut-être la ville de France dont le premier aspect est le plus grandiose.

Le port peut contenir plus de 1,200 navires, mais actuellement l'envasement du lit de la rivière est tel que les gros vaisseaux sont obligés

de s'arrêter plus bas, à Pauillac, et ce n'est qu'à grand'peine et à marée haute que les transatlantiques parviennent à leur garage.

La première chose que voit le voyageur, lorsqu'il entre dans la ville, est toujours le pont ; car lorsqu'il débarque d'une des lignes qui aboutissent à Bordeaux, il traverse la Garonne s'il arrive par la ligne de Paris, ou bien il longe la rivière lorsqu'il est amené par les lignes du Midi : Cette ou Bayonne.

Le pont de Bordeaux, regardé pendant longtemps comme un véritable tour de force, a bien perdu aujourd'hui, de son ancienne réputation, et c'est à peine si on lui jette un regard, tant nous sommes habitués aux travaux gigantesques de certaines de nos voies ferrées.

Son histoire est cependant intéressante à connaître : projeté pour la première fois en 1776, et regardé pendant longtemps comme impossible à faire, il a été commencé en 1810 ; d'abord en bois, il ne fut entrepris en maçonnerie qu'en 1819, et terminé le 29 septembre 1821. Pendant de longues années, un péage élevé entravait la circulation, mais aujourd'hui toutes les barrières ont été abattues.

Ce pont mesure 488 mètres de long et il compte dix-sept arches variant de 20 à 26 mètres d'ouverture. Cette masse imposante de voûtes contiguës, en apparence d'un poids effrayant, est allégée intérieurement par une multitude de galeries, semblables à des salles de cloître.

Du milieu du pont, on découvre une vue admirable sur la Garonne, couverte de navires provenant de toutes les nations du globe, et sur ses deux rives bordées de palais, de grands édifices, de magasins et de chantiers.

Sur la rivière, de nombreux bateaux à vapeur circulent au milieu des bâtiments amarrés et mettent en rapport les deux rives, tandis que sur les quais, des lignes de tramway permettent de longer le port d'une extrémité à l'autre.

En face du pont, s'élève la porte de Bourgogne, appelée autrefois, porte des Salinières, car c'était dans son voisinage que se déchargeaient les bateaux de sel. Son nom actuel lui a été donné en l'honneur du duc de Bourgogne, fils de Louis XV. En 1809, la porte primitive fut en partie démolie et transformée en arc de triomphe pour le passage de l'armée d'Espagne.

A gauche de la place de Bourgogne, qui précède la porte du même nom, l'on aperçoit le clocher de l'église Saint-Michel ; à droite, les quais bordent le port proprement-dit.

C'est par là ordinairement que le visiteur fait son entrée dans Bor-



Grand Théâtre de Bordeaux.

deaux, mais il faut se hâter de le prévenir ; le quai de Bordeaux, malgré son admirable situation, n'est ni le quartier aristocratique, ni le quartier commerçant de la ville. C'est dans les rues qui aboutissent à la place de la Comédie (fossés de l'Intendance, rue Sainte-Catherine) que se trouvent les plus beaux hôtels et un grand nombre de magasins aussi brillants que ceux de la capitale.

Enfin, il convient de dire que c'est la place de la Comédie qui est le véritable centre de Bordeaux, et c'est là le point principal d'où partent toutes les lignes d'omnibus.

Nous allons passer rapidement en revue, les principaux édifices que renferme Bordeaux, en commençant par les plus anciens.

De toute la période gallo-romaine, si brillante cependant comme nous l'avons dit déjà, il ne reste plus que deux édifices en ruines : le palais Galien et l'aqueduc de Vayres.

L'amphithéâtre, appelé on ne sait trop pourquoi, palais Galien, était un édifice mesurant 130 mètres environ dans son grand axe et une centaine dans le sens opposé ; il pouvait contenir 25,000 spectateurs. Conservé pendant toute la période du moyen-âge, ce monument était en dernier lieu (1775), l'établissement principal de l'entrepreneur des fiacres. En 1792, sa démolition fut commencée et la municipalité faisait tracer des rues sur les ruines encore debout, lorsque M. Thibaudeau, préfet du département, parvint en 1801, à sauver de la destruction une faible partie de cet édifice : Aujourd'hui une arcade et quelques fragments des différentes enceintes restent seuls debouts, et paraissent entièrement abandonnés (1).

Bordeaux possédait encore, au XVII^e siècle, un monument plus intéressant que le palais Galien : c'était un temple rectangulaire, de 30 mètres de long, sur 26 de large, et qui s'élevait à l'angle nord-ouest du théâtre actuel. On l'appelait, les *piliers de tutelle*. Vingt et une marches conduisaient à la plate-forme sur laquelle il était construit ; 24 colonnes d'ordre corinthien, hautes de 12 mètres, formaient une première rangée et supportaient une architrave au-dessus de laquelle s'élevait un second ordre en arcades dont le couronnement s'appuyait sur 24 cariatides adossées aux pilastres. La hauteur totale était de 20 mètres. Au milieu, était l'autel qui portait la célèbre inscription :

Augusto sacrum et genio civitatis Bitur. Visc.

C'est le seul vestige qui reste aujourd'hui, et il est conservé dans le

(1) Ces ruines se trouvent derrière le jardin public.

musée des antiques. Claude Perrault nous a conservé le souvenir de ce monument, il en fait une pompeuse description dans le Vitruve Français.

En 1617, il existait encore une rangée de 18 colonnes, mais elles furent gravement endommagées par le feu du Château-Trompette, pendant la guerre que se firent en 1619, le duc d'Épernon et le parlement. Enfin en 1677, ce qui restait encore de l'édifice, fut démoli, et les matériaux servirent à la construction du fort Louis.

Nous devons signaler également des vestiges assez insignifiants d'aqueducs Romains, découverts au Sud de la ville, près du moulin de Vayres, au bord du chemin du Sablonat.

De nombreux fragments sculptés, des pierres inscrites ont été recueillis çà et là, et réunis au Musée, où, seuls aujourd'hui, ils rappellent l'existence de la cité florissante des Romains.

Les églises de Bordeaux méritent une mention toute particulière, et sans être aussi nombreuses que dans bien des villes du Midi, elles ont une importance considérable, et d'habiles travaux de restauration leur ont rendu leur ancienne splendeur.

L'église *Sainte-Croix* est une des plus anciennes, et peut-être la plus intéressante de toutes à visiter. En 650 elle existait déjà, car elle recevait alors la sépulture de saint Mommolien, abbé de Fleury-sur-Loire.

Détruite une première fois par les Sarrazins, en 729, elle fut relevée par Charlemagne en 773, et rebâtie de nouveau par Guillaume-le-Bon, duc d'Aquitaine, vers 950, à la suite de l'invasion des Normands. De nombreuses restaurations ont, par la suite, modifié plusieurs parties de l'édifice roman, et l'ogive est venue, en bien des cas, s'accoler au plein cintre primitif.

La façade, surtout, est intéressante à étudier, et, grâce à de savantes restaurations, elle se trouve aujourd'hui dans un parfait état de conservation. Sa curieuse décoration a souvent exercé la sagacité des archéologues, qui, à part un zodiaque assez nettement dessiné, n'ont su donner une signification bien précise à d'autres sculptures, et notamment à cette série de personnages qui semblent tirer sur une corde.

L'intérieur de l'église ne présente pas le même intérêt que la façade.

La voûte, en ogive, est supportée par des piliers et des arcatures romanes; dans une des branches de la croix, le tombeau d'un abbé de Sainte-Croix appartient au contraire à la période la plus avancée du style ogivale : le gothique fleuri. Les fonts baptismaux sont remarquables, et par la cuve baptismale ornée de bas-reliefs représentant la cène, et par les boiseries

qui l'entourent, et dans les panneaux de laquelle on a sculpté l'histoire de la Sainte Vierge et des scènes de l'ancien testament.

Saint-Seurin date également des premiers temps du christianisme, mais il ne reste de cette époque qu'une crypte, sur laquelle fut élevée, au XI^e siècle, une église dont il reste le porche occidental, l'abside principale et les clochers. Le portail méridional est de 1267, et il possède encore des sculptures intéressantes; toutes les autres parties du monument appartiennent à des époques plus récentes.

Dans la crypte, fort curieuse à visiter, il ne faut pas oublier de voir en détail le cénotaphe de saint Fort, œuvre délicate de la Renaissance: il est placé au fond de la nef, sur un tombeau en pierres brutes, qui serait le sépulcre primitif.

Sainte-Eulalie est encore une des anciennes églises de Bordeaux, car en 811, Charlemagne lui donnait les reliques de sept martyrs massacrés à Lectoure pour avoir refusé d'offrir un sacrifice à Diane.

La *Cathédrale Saint-André* a été consacrée le 3 mai 1096 par le pape Urbain II; mais il ne reste plus rien de l'église primitive, et le monument actuel est composé de parties édifiées à diverses époques, quelques-uns des piliers et la voûte de la grande nef serait du XIII^e siècle, le cloître du XIV^e, une partie de la nef est du XVI^e, enfin le chœur et les clochers appartiennent au contraire aux derniers temps du gothique.

L'ancienne porte royale, édiflée sous Henri II d'Angleterre, présente des sculptures fort intéressantes; quelques toiles méritent aussi d'être visitées: un *Christ* d'Auguste Carrache, une *Résurrection* d'Alexandre Véronèse, un *Crucifiement* de Jordaëns.

A peu de distance du chevet de saint André, s'élève le clocher de Pey-Berland, bâti par l'archevêque de ce nom, en 1440, sur l'emplacement d'une fontaine sacrée chantée par Ausonne. Le clocher, haut de 47 mètres, était surmonté d'une flèche de 14 mètres, que la foudre détruisit en 1617. Vendue par la Révolution pour être abattue, elle résista aux efforts des démolisseurs et elle servit, jusqu'en 1850, de fonderie de plomb de chasse; elle a été rachetée par l'État à cette époque et réparée à grands irais.

Saint-Michel n'offre pas le disparate de Saint-André, et sa construction date toute entière de la fin du XIII^e siècle, sauf quelques parties surajoutées qui sont du XV^e et du XVII^e siècle. Grâce à de nombreuses restaura-

tions elle est aujourd'hui dans un état remarquable et que nous ne trouverons pas souvent dans la région du Midi.



Le quai et les quinconces.

Les sculptures des trois portails sont particulièrement dignes d'intérêt ; elles représentent : celles du portail de l'Ouest, la naissance de l'Enfant-Jésus et l'adoration des bergers ; celles du Nord, Abraham préparant le

sacrifice d'Isaac ; celles du Sud, l'apparition de saint Michel à l'évêque de Seponto.

Saint-Michel possède, comme la cathédrale, un clocher isolé bâti en 1472 et jadis surmonté d'une flèche élevée, détruite par un ouragan en 1768. Au-dessous de la tour existe un caveau, dans lequel sont rangés des cadavres retirés d'un cimetière voisin qui avait la propriété de conserver les dépouilles qui lui étaient confiées.

« Les morts, au nombre de 40 environ, nous dit Théophile Gautier, sont rangés debout, tout autour du caveau et adossés contre la muraille ; cette attitude perpendiculaire, qui contraste avec l'horizontalité habituelle des cadavres, leur donne une apparence de vie fantastique très effrayante, surtout à la lumière jaune et tremblante de la lanterne qui oscille dans la main du guide et déplace les ombres d'un instant à l'autre.

» L'imagination des poètes et des peintres n'a jamais produit de cauchemar plus terrible ; les caprices les plus monstrueux de Goya, les délires de Louis Boulanger, les diableries de Collot et de Téniers ne sont rien à côté de cela ; tous les faiseurs de ballades sont dépassés ; il n'est jamais sorti de la nuit allemande de plus abominables spectres ; ils sont dignes de figurer au sabbat de Brocken avec les sorcières de Faust.

» Ce sont des figures contournées et grimaçantes, des crânes à demi pelés, des flancs entrouverts qui laissent voir, à travers le grillage des côtes, des poumons desséchés et flétris comme des éponges ; ici, la chair s'est réduite en poudre, et l'os perce ; là, n'étant plus soutenue par les fibres du tissu cellulaire, la peau parcheminée flotte autour du squelette comme un second suaire ; aucune de ces têtes n'a le calme impassible que la mort imprime, comme un cachet suprême, à tous ceux qu'elle touche ; les bouches bâillent affreusement, comme si elles étaient contractées par l'incommensurable ennui de l'éternité, ou ricanent d'un rire sardonique du néant qui se moque de la vie ; les mâchoires sont disloquées, les muscles du col gonflés, les poings se crispent furieusement, les épines dorsales se cambrent avec des torsions désespérées : on dirait qu'ils sont irrités d'avoir été tirés de leurs tombes et troublés dans leur sommeil par la curiosité profane.

» Le gardien nous montra un général tué en duel : la blessure, large bouche aux lèvres bleues, qui rit à son côté, se distingue parfaitement ; un portefaix, qui expira subitement en levant un poids énorme ; une négresse qui n'est pas beaucoup plus noire que les blanches placées près d'elle ; une femme qui a encore toutes ses dents et la bouche presque fraîche ; puis une famille empoisonnée par les champignons ; et, pour

suprême horreur, un petit garçon qui, selon toute apparence, doit avoir été enterré vivant. Cette figure est sublime de douleur et de désespoir ; jamais l'expression de la souffrance humaine n'a été portée plus loin ; les ongles s'enfoncent dans la paume des mains, les nerfs sont tendus comme des cordes de violon sur le chevalet, les genoux font des angles convulsifs, la tête se rejette convulsivement en arrière ; le pauvre petit, par un effort inoui, s'est retourné dans son cercueil. »

Nous laisserons de côté la Préfecture, l'Hôtel-de-Ville, le Palais de Justice, l'Archevêché, tous monuments modernes et de peu d'intérêt, et nous irons, au contraire, nous arrêter devant deux vieilles portes : du Cailhau et de l'Hôtel-de-Ville.

La première, aussi appelée porte du Palais ou encore porte Royale, a été construite en 1495. Elle servait tout d'abord d'entrée au palais de l'*Ombrière*, résidence des ducs d'Aquitaine, puis des gouverneurs pour le roi de France, des sénéchaux d'Angleterre, et enfin du Parlement. Elle fut ensuite transformée en arc de triomphe en l'honneur de Charles VII, après la bataille de Fornoue. Sa porte basse, ouverte dans sa lourde masse, ses clochetons élancés donnent à cette construction une physionomie toute particulière et absolument en dehors de la plupart des monuments du Midi.

La *porte de l'Hôtel-de-Ville*, plus élevée que la précédente, est l'une des quatre tours qui étaient placées aux angles de l'ancien hôtel-de-ville ; elle est coiffée de trois tourelles dont l'une, celle du milieu, est terminée par une lanterne supportant un lion. Sa base, lourde et trapue, est du XII^e siècle ; en partie détruite par le connétable de Montmorency, elle fut relevée en 1556. Une cloche placée dans une grande ouverture ménagée au sommet de l'édifice sert de beffroi.

D'autres portes subsistent encore, mais elles n'ont absolument aucun intérêt.

Le *Grand Théâtre* a été regardé pendant longtemps comme le plus beau théâtre de France ; il a été bâti de 1717 à 1780 par l'architecte Louis.

C'est un édifice de 88 mètres de long sur 50 de large, isolé de toutes parts et admirablement aménagé à l'intérieur.

La place des Quinconces est plutôt une promenade qu'une place proprement dite ; elle s'appuie, d'un côté, sur les quais, où elle se termine

par une terrasse que dominant deux colonnes rostrales, élevées de chaque côté de l'escalier qui fait communiquer le terre-plein des Quinconces avec le quai.

Deux statues de Montaigne et de Montesquieu s'élèvent au milieu de chacun des bas-côtés des Quinconces.

Sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les Quinconces s'élevait autrefois le Château-Trompette, forteresse dans laquelle le duc d'Épernon eut à soutenir un siège en règle contre le parlement, insurgé contre l'autorité royale. La citadelle, agrandie et remaniée par Vauban, a été démolie au commencement de ce siècle, et les plantations des Quinconces datent seulement de 1818.

Le jardin public, organisé tout d'abord à grands frais par M. de Tourny, est resté abandonné pendant longtemps ; mais, en 1858, une municipalité intelligente a compris combien il serait utile pour Bordeaux de posséder une promenade ombragée, et d'intelligentes restaurations, des agrandissements considérables ont fait du jardin public un parc remarquable.

Sur un des côtés s'élèvent les galeries du Musée des Antiques : c'est là seulement que l'on peut se rendre compte de l'importance de la cité romaine, par la richesse des collections épigraphiques recueillies dans Bordeaux, et l'abondance des débris de sculptures, derniers restes des constructions de la vieille métropole Gallo-Romaine.

Tout à côté le Musée d'Histoire Naturelle, l'un des plus anciens du Midi, occupe un grand bâtiment isolé.

Il nous restera encore à signaler les nouvelles galeries de peinture et de sculpture, récemment installées dans les jardins de l'Hôtel-de-ville, et qui renferment quelques œuvres remarquables.

Bordeaux, comme on peut le voir par cette rapide énumération, est une ville intéressante à visiter, et les monuments qu'elle possède rappellent les grandes phases de son histoire. Mais aujourd'hui son importance est surtout due à son commerce, à son industrie et enfin à son abondante et laborieuse population (221,000 habitants).

Les chantiers de construction, sans avoir une importance comparable à celle de quelques-uns de nos grands ports, construisent et arment chaque année plus de cinquante navires, et sont outillés de façon à pouvoir exécuter toutes les réparations que peuvent exiger les nombreux vaisseaux qui fréquentent son port.

Enfin, l'on a établi récemment à Bordeaux un bassin à flot de grandes



Vue de Bordeaux.

dimensions, et dont l'édification a été fort difficile à cause de la nature du sol.

Le bassin à flot des docks de Bordeaux est situé sur la rive gauche de la Garonne, vers l'extrémité inférieure du port, à 3 kilomètres environ de la Bourse. Il mesure 810 mètres de long sur 120 de large ; sa surface d'eau est donc d'environ 10 hectares, renfermée entre des murs de quai de 9 mètres de hauteur et qui ont un développement de 1,800 mètres, le long desquels peuvent accoster un double rang de près de quatre-vingts navires

Le bassin communique avec la Garonne au moyen de deux écluses juxtaposées, séparées par un barrage intermédiaire de 10 mètres d'épaisseur. L'une a 22 mètres de large sur 140 mètres de long ; l'autre ne mesure que 14 mètres de large, et se décompose dans sa longueur en deux sas, au moyen d'une paire de portes intermédiaires.

Deux ponts tournants sont établis sur les écluses, et à chaque extrémité, de manière à ce que l'un puisse toujours être fermé et livrer passage, quand l'autre sera ouvert.

Le terrain qui formait l'emplacement dans lequel a été creusé le bassin était composé de vase argileuse, sans consistance, surmontée par une mince croûte de terre végétale. Il ne fallait donc pas penser à creuser directement dans cette masse diffluite. Mais comment soutenir les talus de cette fouille et fixer une limite aux éboulements qui devaient forcément se produire ? Comment prévenir les perturbations qui en résulteraient sur les terrains voisins et qui pourraient amener la ruine d'édifices considérables ? Cette difficulté a été résolue en faisant descendre par leur propre poids, à travers la vase, jusqu'au terrain solide, les murs qu'il fallait construire. On a disposé à cet effet des blocs de maçonnerie de 9 mètres d'épaisseur et de 15 mètres de long, et ces blocs étaient évidés par un ou plusieurs puits verticaux, suivant leur longueur. On les a établis sur le terrain naturel, préalablement déblayé à une profondeur de 3 mètres environ, à l'aplomb de la position que l'on se proposait de leur faire occuper définitivement sur le sol de fondation. Ils n'ont été élevés, au début, qu'à une hauteur de 5 mètres, calculée de manière à ce que leur poids n'exerçât sur le terrain qu'une charge voisine de la limite de résistance de ces terrains à la pression. Dès que cette première maçonnerie avait pris une consistance suffisante, on procédait à l'enfouissement des blocs en creusant au-dessous de leur base le sol sur lequel ils reposaient, travail qui porte le nom de *havave*.

Deux hommes descendaient au fond de chaque puits ménagés dans la

maçonnerie : l'un fouillait au milieu ; l'autre remplissait avec la terre déblayée, ou plutôt la vase à peine consistante, un grand seau de tôle que deux autres ouvriers enlevaient au moyen d'un treuil. La terre, qui subissait la pression du massif et qui était suffisamment fluente, refluit à l'intérieur du bloc, d'où elle était enlevée, et le bloc descendait pour prendre sa place. Bientôt la face supérieure du bloc arrivait au niveau du sol sur lequel il avait été élevé ; on ajouta t alors une nouvelle hauteur de maçonnerie qu'on faisait enfoncer de la même manière.

Ces opérations ont été souvent troublés par des obstacles accidentels et des inégalités de résistance que les blocs rencontraient dans le milieu qu'ils avaient à traverser. Les couches supérieures du terrain renfermaient des souches, des troncs d'arbres souvent énormes, et ceux-ci produisaient un renversement du bloc de maçonnerie.

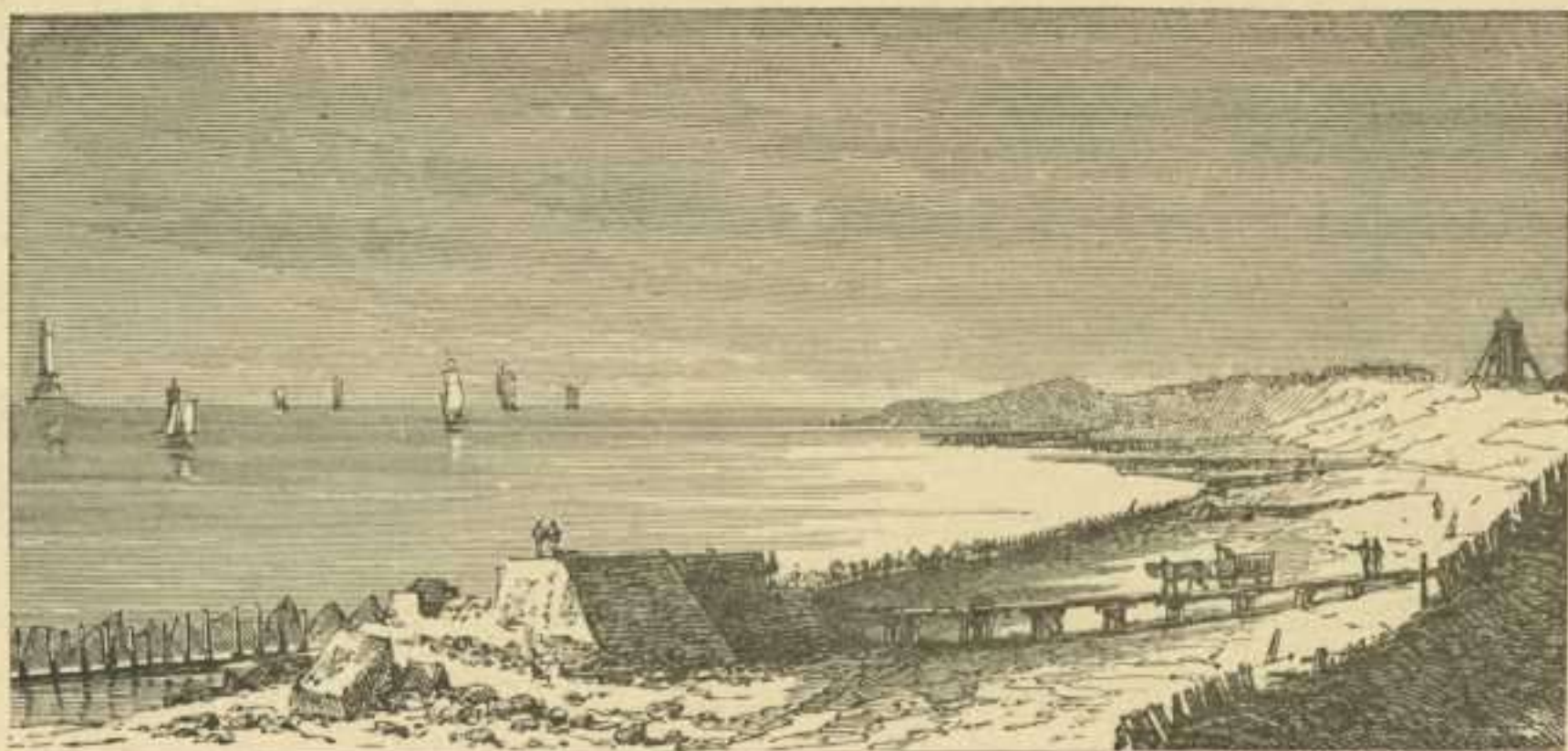
Malgré toutes les difficultés rencontrées dans la construction de cet immense bassin, les travaux n'ont jamais été interrompus, et aujourd'hui les docks de Bordeaux possèdent un admirable bassin, dans lequel les navires se trouvent à l'abri de tout accident, et peuvent effectuer leur chargement avec la plus grande facilité.

Le commerce spécial à Bordeaux, et qui fait sa réputation, est celui des vins ; et cependant, dans ce moment, un véritable fléau est venu s'abattre sur les vignobles du Bordelais, et le *phylloxera* a singulièrement diminué les revenus de nos viticulteurs. Grâce aux études persévérantes de quelques hommes dévoués, les vignobles détruits seront bientôt régénérés par l'emploi des plants américains, qui seuls peuvent résister aux attaques de ce dangereux insecte ; aussi, les caves édifiées à grands frais par les négociants de Bordeaux pourront-elles de nouveau remplir leur foudres gigantesques, et envoyer au loin les vins si renommés de Château-Margaux, de Saint-Julien, de Saint-Estèphe, etc., etc.

Enfin, par sa position aux bords de l'océan, Bordeaux est un des centres d'arrivée les plus importants, et le mouvement de son port le place immédiatement après le Havre et Marseille. De ses quais partent les paquebots pour le Brésil et la Plata, pour New-York, pour Hambourg, Rotterdam, Dublin, Liverpool, Londres, le Havre, Nantes et la Rochelle.

Les environs de Bordeaux sont faciles à visiter, grâce aux voies ferrées et aux bateaux à vapeur qui viennent converger vers le chef-lieu de la Gironde.

Nous allons les parcourir, en prenant pour but de chacune de ces excursions une localité intéressante : Royan, Arcachon, Coutras, etc.



Vue générale de la pointe de Graves.

ROYAN — CORDOUAN — SOULAC

La manière la plus pittoresque d'arriver à Royan est de descendre la rivière sur un des bateaux à vapeur qui partent tous les matins des quais de Bordeaux et qui mettent cinq heures environ pour franchir les 105 kilomètres qui séparent ces deux villes.

L'on passe successivement devant les ateliers de Bacalan, les coteaux de Lormont, le château de Montferrand, pour atteindre le *Bec-d'Ambez*, point de jonction de la Garonne et de la Dordogne, et entrer dans la Gironde, formée par la réunion de ces deux fleuves.

Bientôt on aperçoit la citadelle de *Blaye*, qui domine l'ancienne *Blavia militaris* et qui commande le fleuve, en croisant ses feux avec le fort du *Médoc*, placé sur la rive opposée, et le fort *Pâté*, qui s'élève au milieu de la Gironde.

La citadelle, élevée par Vauban en 1683, a remplacé un ancien château qui renfermait le tombeau de Caribert, fils de Clotaire II; c'est dans cette forteresse que la duchesse de Berry fut retenue prisonnière en 1832.

Au-delà de Blaye, le fleuve s'élargit de plus en plus, et devant *Pauillac*, il atteint 8 kilomètres de largeur, formant ainsi une magnifique rade qu'éclaire un phare de 8 kilomètres de portée. C'est là que les navires qui descendent la Gironde attendent les vents favorables; c'est là égale-

ment que s'arrêtent les bâtiments de grands tonnages qui ne peuvent remonter jusqu'à Bordeaux.



Vue générale de Soulac.

Pauillac est un centre important pour le commerce des vins : après Saint-Estèphe, c'est le vignoble le plus important du Médoc. Cette dernière localité, toute voisine de Pauillac, tient la tête des grands crus, et, d'après les connaisseurs, les vins récoltés dans ses vignes sont d'une qualité différente de celles des autres vins ; ils sont légers, agréables, abondants en sève, et peuvent être mis en bouteilles au bout de trois ou quatre ans ; gardés vieux, ils sont délicats, toniques et très salutaires pour les estomacs débiles et les personnes âgées. L'on sait, du reste, que ces vins possèdent la qualité assez rare de supporter admirablement le transport, et que le bordeaux *re-tour des Indes* jouit d'une grande faveur.



Phare de Cordouan.

Les Romains, les premiers, donnèrent aux vins de Bordeaux une juste réputation ; et Ausone nous a conservé le souvenir de cette antique renommée :

quæ Burdigalensia nomen
Usque ad Cæsareas tulit admiratio mensas
Non laudata minus, nostri quam gloria vini. (1)

(1) Le nom de Burdigala est en honneur jusque sur la table de César, et les louanges données à son vin ne sont pas moindres que celles accordées à notre gloire.

Mortagne paraît ensuite, et là se fait déjà sentir l'influence de la mer ; aussi c'est en ce point que l'on commence à éprouver les premières atteintes de cette indisposition peu dangereuse, mais quelquefois atrocement douloureuse : le mal de mer.

Royan se montre enfin, et l'on ne se douterait guère, en voyant l'importance de cette station de bains de mer, que Royan n'était il y a peu d'années encore, qu'une misérable bourgade de pêcheurs. Cependant, ce point avait une importance stratégique considérable, et son histoire abonde en sièges et en représailles de tous genres.

C'est à côté de Royan, au Prieuré, que Brantôme, échauffé par le petit vin du pays, venait écrire chez son frère le prieur, la chronique scandaleuse de son temps.

Pendant longtemps, le seul commerce de Royan était celui des huîtres de Marennes, convenablement engraisées par six années de séjour dans les marais salants. Après cette période de claustration, les *sauniers* les transportaient à dos de mulets jusqu'à Royan, pour les expédier par bateaux à Bordeaux. Les jolies filles de la Tremblade, coiffées de leurs colossales pyramides renversées, de tulle et de lin, accompagnaient d'habitude le chargement d'huîtres jusqu'à destination, et remplissaient galamment les fonctions d'écaillères, dans la métropole de la Gascogne.

Royan, inconnue tout d'abord, vit bientôt quelques Bordelais explorer ses plages, et, peu à peu, la réputation transforma la modeste bourgade en une station élégante. Aujourd'hui, plus de 40,000 baigneurs la visitent chaque année, grâce à la beauté de ses plages, ou plutôt de ses *conches*, mot qui rappelle la *conca* des Italiens. Ici, point de cailloux désagréables, mais au contraire un sable d'une finesse extrême, et que réchauffe à marée basse le soleil du midi ; à chacune de ces conches, le bain devient différent : dans la *conche de Royan*, la vague expire sans force, tandis que dans celle de *Pontailiac*, elle fouette avec vigueur le baigneur ; enfin, tandis que la *conche du Chai* reçoit tous les baigneurs, celle de *Poncellon* est exclusivement réservée aux dames.

Royan est aujourd'hui une ville toute moderne, et le confort de ses hôtels ne laisse rien à désirer ; c'est là, bien certainement, un avantage très appréciable, mais cependant cette transformation a fait disparaître beaucoup de coutumes pittoresques, et, avec elles, ce costume si singulier que les écaillères ont conservé pendant longtemps.

Parmi ces usages du bon vieux temps, je citerai l'*Inflorature*, fête du printemps, qui se célébrait chaque année.

Aux derniers jours d'avril, les jeunes filles allaient de porte en porte lever de véritables contributions sur les parterres. Elles entraient d'un air modeste, dans les maisons assez huppées pour posséder un jardin, et demandaient l'aumône de quelques fleurs avec toute la candeur de l'innocence; mais, à peine lâchées dans les plates-bandes, elles les mettaient à sac sans rien épargner, et après avoir bourré leurs tabliers de fleurs et de verdure, elles battaient en retraite avec une mine posée et en faisant à tour de rôle une révérence effrontée au propriétaire dévalisé.

Les quêteuses emportaient ensuite leur récolte dans quelque grange isolée, et construisaient, en secret, une coupole de fleurs, qui contenait deux couronnes enfermées l'une dans l'autre. Au moment où le dernier soleil d'avril disparaissait derrière Cordouan, la coupole, illuminée de chandelles de résine, sortait de sa cachette et montait au-dessus de la place, sur une corde tendue d'un côté à l'autre. Les jeunes gens prenaient les mains des jeunes filles, et formaient sous ce lustre embaumé une première ronde qui en renfermait deux autres, l'une d'adolescents, l'autre d'enfants. Les trois âges de la vie, représentés par les trois couronnes, tournaient les uns autour des autres au son de la cornemuse.

Les environs de Royan ne sont pas absolument dépourvus de but de promenade, mais il faut s'éloigner un peu pour trouver quelque chose digne d'intérêt.

Saint-Georges, distant de quatre kilomètres à peine, est une station de pilote, véritable oasis perdue au bord de la mer, et qui rappelle à la fois les falaises de Bretagne par sa pointe de *Valière*, ou bien la Normandie par les marais de *Chenaumoine*, ou bien encore la Provence, avec sa pointe de *Suzac* et ses chênes-lièges.

C'est à Saint-Georges que Michelet écrivit en grande partie ses deux ouvrages *La Femme*, et *La Mer*, aussi a-t-il trouvé l'occasion de parler de ce recoin charmant : la population du lieu allait bien à cette nature. Rien de vulgaire, nulle grossièreté, une petite tribu protestante échappée aux persécutions, une honnêteté primitive; la serrure n'est pas encore inventée dans ce village. La Gironde, en cet endroit, n'a pas moins de trois lieues de large. Avec la solennité des grandes rivières d'Amérique, elle a la gaieté de Bordeaux. Royan et la baie de Saint-Georges sont gratuitement régalingées du spectacle des jeux folâtres auxquels se livrent les marsouins, dans la chasse aventureuse qu'ils viennent faire en pleine rivière et jusqu'au milieu des baigneurs. A cette gaieté des eaux, joignez la belle et unique harmonie des deux rivages : les riches vignes du Médoc regardent les moissons de la Saintonge, son agriculture variée. Le ciel n'a pas





Pointe de Graves. — Le Sémaphore.

la beauté fixe, quelquefois un peu monotone, de la Méditerranée. Celui-ci est très changeant. Des eaux de mer et des eaux douces s'élèvent des nuages irisés qui projettent, sur le miroir d'où ils viennent, d'étranges couleurs, verts, clairs, roses et violets. Des créations fantastiques qu'on ne voit un moment que pour les regretter, décorent de monuments bizarres, d'arcades hardies, de ponts sublimes, parfois, la porte de l'Océan.

Suzac n'est qu'à quelques pas de Saint-Georges, et nulle promenade n'est peut-être plus charmante que celle que l'on peut faire en suivant la côte par la conche des dames; le soir, après une chaude journée, la lame à peine sensible déroule en mourant sur la plage une frange de lumière; chaque pas fait jaillir du sable des milliers d'étincelles; tandis qu'au loin, dans la mer, la tour de *Cordouan*, à moitié noyée dans l'ombre, tourne et retourne sans cesse les feux de son phare.

Meschers est situé à l'embouchure d'un canal qui descend des marais de la côte et ne mérite la visite du touriste que pour aller explorer *les trous de Meschers*.

Ce sont des grottes creusées de main d'homme dans la falaise, à quarante pieds au-dessus des eaux. Une rampe étroite, taillée dans la paroi verticale du rocher, mais sans parapet du côté de l'abîme, permet de passer d'un trou à l'autre. Au commencement de ce siècle, toute une population de troglodytes habitait encore ces nids placés entre la terre ferme, qui surplombe, et la vague qui bat en brèche la base du rocher.

« La Providence, dit M. E. Pelletan, n'avait semé sur le sentier de la falaise que le fenouil marin; mais l'homme, dans son insatiable sympathie pour la verdure, avait ajouté, par intervalles, à ce premier don de la nature, une touffe de tamarin. Sa fleur, d'un rose pâle, comme la lèvre mourante, parfumait seule de sa faible odeur ces tristes existences de pêcheurs qui n'avaient d'autre industrie que la pêche de la crevette.



Pointe de Graves. — Le chemin de fer.

» Une botte de paille faisait les frais de leur coucher, une pierre en face d'une autre pierre formait l'âtre du foyer. Une cuvette, creusée dans le calcaire pour recevoir une maigre infiltration d'eau douce, remplissait l'office de fontaine. La provision du ménage consistait uniquement en poissons séchés suspendus à une perche, et quelques citrouilles précieusement rangées sur une corniche.



Pointe de Graves. — L'Essieu du diable.

Ces gens-là mangeaient à peu près toute l'année de la bouillie de maïs. Les millionnaires de la colonie partageaient quelquefois leur trou avec un cochon qu'ils engraisaient et qu'ils vendaient pour acheter des patates, et ceux-là connaissaient seuls le luxe d'une patate à leur repas.

Aujourd'hui, grâce au dieu progrès, le dernier troglodyte a depuis longtemps abandonné son trou à la chouette et à la chauve-souris.

A côté de ces excursions que l'on peut facilement faire à pied, il convient de placer celles plus longues, mais non moins intéressantes, de la pointe de Graves, du phare de Cordouan, et de Soulac.

La *pointe de Graves*, que l'on atteint de Royan en traversant l'embouchure extrême de la Gironde, est un des points les plus attaqués par les eaux de l'Océan; et les changements incessants que subissent et la côte et le fond des eaux, rendent souvent dangereuse l'entrée en rivière. Aussi, les ingénieurs luttent-ils depuis longtemps contre les effets désastreux d'un véritable envahissement de la mer, qui se produit en même temps que se déplace l'embouchure du fleuve. Une énorme jetée a été construite pour empêcher que la Gironde ne vienne se faire une nouvelle issue à travers les dunes du littoral.



Le Phare de la pointe de Graves

Le mouvement de terrain, cause réel de ces changements, se produit lentement, sans secousses, mais il est incessant, et il suffit de comparer les cartes hydrographiques, dressées en 1752 et 1842, pour remarquer que, pendant le court intervalle de 90 ans, la pointe de Graves a disparu sur une longueur de 1200 mètres, et cet effet n'a pas discontinué depuis.

Il est facile, en effet, de constater que de notables changements sont survenus dans la géographie de toute cette contrée; ainsi le rocher de Cordouan que nous aurons à visiter, faisait partie du continent, dont il est éloigné aujourd'hui de plus de 7 kilomètres; en 1500, il n'en était séparé, à marée basse, que par un passage étroit et guéable.

La Gironde avait primitivement son embouchure entre le rocher de Cordouan et la conche de Bonne-Anse : ces rochers se joignaient à ceux de *Saint-Nicolas*, de *Graves* et de *Barbegrise*, et se trouvaient sur la côte qui vient en ligne droite d'Arcachon ; ce n'est que plus tard que la passe du sud a formé la pointe de Graves, qui elle-même a continuellement varié de position et d'étendue. L'Océan a continuellement progressé vers l'Est, et la péninsule s'est déplacée de l'Ouest à l'Est comme si elle se fût inclinée sur sa base.

En 1752, il existait six passes à l'embouchure de la Gironde; en 1815 on ne comptait plus que trois passes praticables, et aujourd'hui il n'en existe plus que deux; mais, tandis que celle du Nord se retire et se comble, celle du Sud s'approfondit.

Ces changements continuels, en modifiant profondément les abords de l'embouchure de la Gironde, causent de graves difficultés à la navigation, car en même temps que les côtes s'affaissent, que les passes se déplacent, le lit du fleuve s'exhausse continuellement; le flot, à marée haute, entraîne des masses de sable et de gravier, et tend à former une barre à l'entrée; en même temps, le courant du fleuve n'a plus assez de force pour entraîner à la descente les matières descendues des régions montagneuses. Et ces apports considérables n'ont pris que trop d'extension, grâce au déboisement qui donne aux eaux pluviales toute leur force de désagrégation.

Des travaux considérables ont été effectués déjà pour porter remède à cet état de choses; une somme de 16 millions a été employée à endiguer, à blinder la pointe de Graves, et tout cela en pure perte, il faut bien en convenir. Peut-être, dans ces travaux, Messieurs les ingénieurs ont-ils un peu trop mis de côté les données que leur aurait fourni la géologie; elle leur aurait montré que presque toutes les côtes sont soumises à des oscillations, et que depuis des siècles, la côte de l'Océan tout entière subit un affaissement régulier; c'est donc une profonde erreur que de tenter la lutte contre une force absolument irrésistible; la difficulté ne peut être abordée de front, il faut la tourner.

Déjà plusieurs projets ont été mis en avant pour dégager le port de Bordeaux; le dernier proposé consisterait à ouvrir un canal faisant communiquer directement Bordeaux et la côte au niveau de Soulac.

Presqu'en face de la pointe de Graves s'élève sur un rocher isolé, le *phare de Cordouan*, but de promenade pour les baigneurs de Royan, car un bateau à vapeur fait la traversée deux fois par semaine entre ces deux points.

Aujourd'hui, la tour de Cordouan est éloignée de la côte de plus de 7 kilomètres, mais lors de sa construction par le Prince-Noir, la terre ferme arrivait jusque-là ; et en 1584, époque de sa reconstruction par Louis de Foix, elle était encore reliée au continent par une jetée naturelle.

A cette époque, le phare se composait de deux étages, le premier d'ordre dorique, le second d'ordre corinthien, ornés chacun d'une galerie et d'une balustrade. Mais, au commencement de ce siècle, les deux étages supérieurs furent abattus pour donner place à une tour de 32 mètres de hauteur.

Le *feu de Cordouan* est un feu tournant de minute en minute, et sa portée est de 50 kilomètres en mer.

Au premier étage, l'on visite une série de chambres, encore appelées l'appartement du roi ; au second est une chapelle ornée de sculptures peu remarquables. Au-dessus de la porte, le buste de Louis de Foix et une longue inscription rappelant la réédification de 1584.

Les *bains de Soulac* sont un peu plus loin sur la côte, et cette localité singulière, abandonnée de tous il y a encore peu d'années, tend à prendre une certaine importance, depuis surtout qu'une voie ferrée la relie à Bordeaux.

Soulac a été une ville importante au moyen-âge ; aujourd'hui elle est enterrée sous les sables. Au XIV^e siècle, la population était assez nombreuse pour compter 107 chefs de famille ou *cap d'Oustan*. Le port, très fréquenté, était le point où débarquaient les Anglais qui se rendaient à Bordeaux.

A 200 mètres de la côte, l'on a exhumé des sables une église appelée Notre-Dame-de-fin-des-terres ; elle date du XII^e siècle.

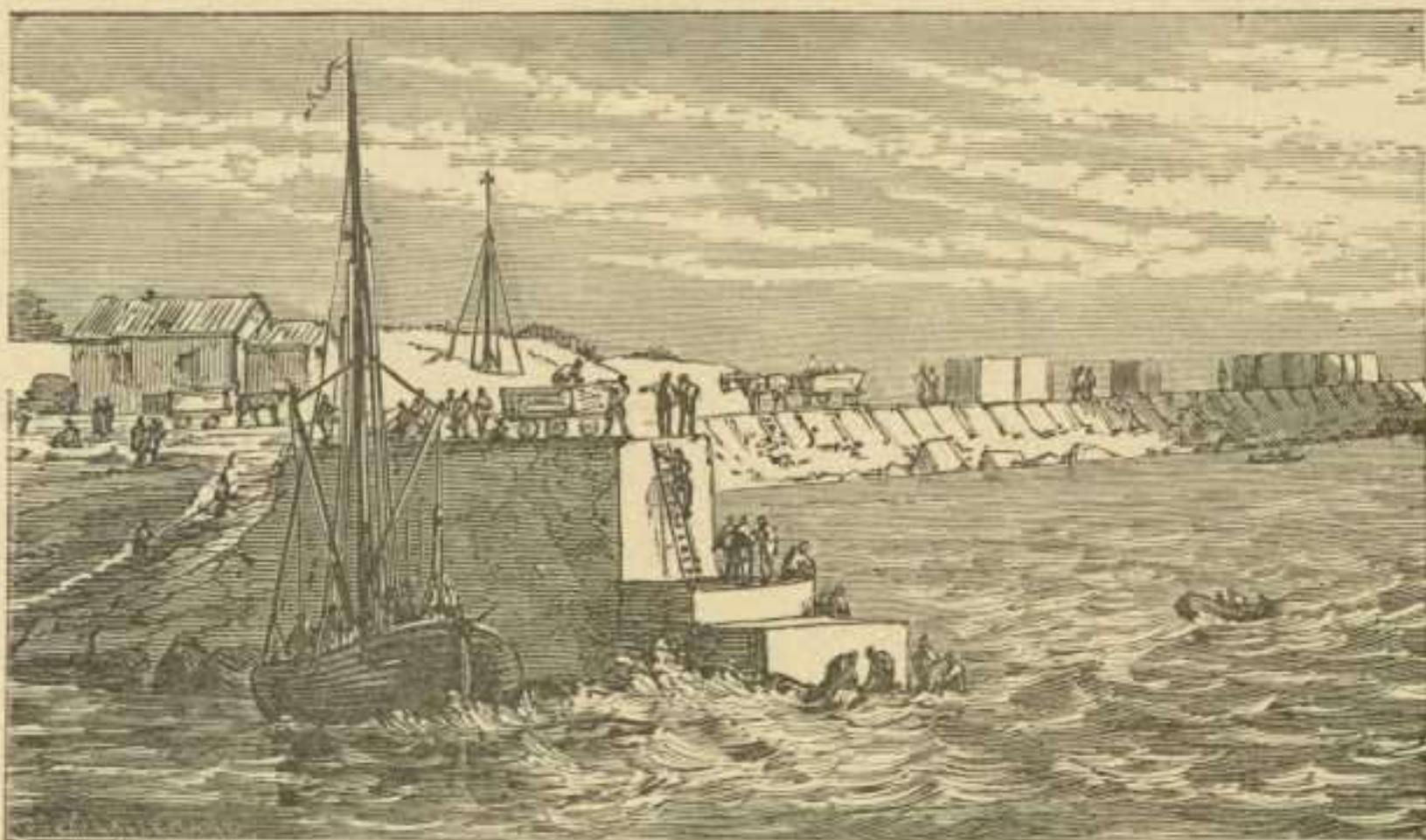
Aujourd'hui Soulac se transforme et prétend lutter avec Arcachon, sa brillante voisine. Des chalets s'élèvent de tous côtés, et il faut convenir que les dunes boisées qui l'entourent peuvent soutenir toute comparaison.

Les dunes, ou sables mouvants des Landes, ont englouti nombre de localités florissantes autrefois, tel le château de Saint-Pierre de Silvan, et les prieurés des Artigues, Extramazure et de Sainte-Foix de Mansivat.

Nous aurons tout à l'heure à revenir sur cette intéressante question des

landes de Gascogne, en nous dirigeant vers Arcachon par la ligne de Bayonne.

De Soulac l'on peut revenir à Bordeaux par une ligne ferrée qui passe à



Travaux d'endiguement de la pointe de Graves.

Saint-Viviers, dont les marais salants produisent annuellement 80,000 hectolitres de sel.

Plus loin, *Queyrac* et sa curieuse église romane conduit à Lesparre, ancienne capitale du bas Médoc. Le château-fort, connu sous le nom de *l'honneur de Lesparre*, a été en grande partie démolé; il ne reste plus



Le nouveau Soulac.

classée parmi les monuments historiques, mérite d'arrêter le touriste; elle dépendait d'une abbaye importante.

A Parillac nous revenons dans la région du Bordelais, que nous avons déjà traversée en descendant la Gironde.

qu'une belle tour carrée avec créneaux.

Au-delà, *Verteuil* possède aussi des restes intéressants d'un vieux château, et son église,

ARCACHON

Bordeaux n'est séparé d'Arcachon que par 56 kil., et les trains express



Forêt de pins recouverte par les dunes blanches.

ne mettent qu'une heure pour franchir cette distance; aussi Arcachon est un des buts favoris de promenade pour les Bordelais.

A 6 kil., à *Pessac*, de nombreuses villas, des bastides plus ou moins élégantes, reçoivent chaque dimanche de nombreux visiteurs; déjà l'on entre dans la région des Landes, région peu à



Vue des dunes.

peu entamée par la culture, mais que nous traverserons tout à l'heure.

Aux portes de *Pessac*, la voie ferrée tra-

verse les vignes du pape *Clément V*, qui jusqu'en 1772, appartinrent à l'archevêque de Bordeaux.

A *Gagnet*, la voie ferrée côtoie pendant quelques instants la *levade*, c'est-à-dire la voie romaine qui allait de Bordeaux à Bayonne.

Facture attire bientôt l'attention par les beaux arbres qui ombragent la gare, et cependant nous sommes en plein dans les landes; et partout

la sombre verdure des pins couvre le sol sableux de la lande, autrefois déserte et inculte, aujourd'hui productive, grâce aux plantations.

A *Lamothe*, nous laisserons la voie qui conduit à Bayonne pour tourner à droite et nous diriger presque en droite ligne sur Arcachon, en laissant sur notre route la petite ville de la Teste.

Ici commence la région des dunes, collines mouvantes qui menaçaient d'envahir tout le pays, et qui précisément sont au contraire devenues une source de revenus ; leur étendue est considérable, car dans le département de la Gironde seulement, elles couvrent une étendue de plus de 50,000 hectares.

Arcachon nous apparaît enfin au milieu de ses splendides pinèdes et bordée au Nord par le bassin, cette mer intérieure en miniature, qui a fait la fortune du pays.

Arcachon est de création toute récente ; son nom lui-même est tout moderne, car il signifie résine, dans le langage du pays, et l'industrie résinière date à peine d'une soixantaine d'années.

En 1830, il n'existait que quelques cabanes de pêcheurs, et l'on ne pouvait arriver à Arcachon qu'à cheval ou sur des échasses ; ce n'est qu'en 1845 que fut élevée la chaussée qui vient de la Teste. Enfin, le grand mouvement qui a fait Arcachon, date de l'époque de la construction du chemin de fer, et M. Péreire a contribué puissamment à mettre à la mode Arcachon et sa forêt de pins.

« Lorsque, pour la première fois, en 1840, nous dit le docteur Sarraméan, je visitai, par un beau jour d'automne, la côte méridionale du bassin d'Arcachon, un spectacle saisissant de grandeur et de nouveauté s'offrit à mes regards. Guidé dans mon exploration, par un vieux chasseur initié aux beautés inconnues de ces giboyeuses contrées, je trouvai ample sujet à mon admiration. Je contemplai avec ravissement ces magnifiques déserts se déployant en face de l'Océan, à mes yeux étonnés. Tout alors était calme dans ces belles savanes.

» Environnés de la majesté de ce bois, nous suivions les sentiers étroits dessinés par les bûcherons. Au bruit de nos pas, se mêlaient seuls le murmure plaintif des flots, le frôlement des feuillages, le tintement argentin de la clochette des troupeaux au pâturage.

» Bientôt nous arrivons au sommet d'une haute montagne, d'où l'œil, d'un côté se reposait sur les eaux paisibles d'un vaste bassin, de l'autre plongeait sur celles toujours mouvantes de l'Atlantique, pour aller se perdre dans l'immensité.

» Interrogeant avec avidité cet horizon sans fin, j'étais conduit vers la

plage formée d'un sable fin et moelleux, se déroulant en un long ruban sur une pente à peine sensible et des plus douces.

» Là encore tout était silence et repos. Une croix de bois plantée sur le rivage, annonçait la première habitation : c'était une colline d'une splendide végétation, à l'extrémité d'une longue allée formée d'arbres séculaires, la modeste chapelle dédiée à la patronne des matelots.

» La forêt voyait les grands arbres de sa lisière, baigner leurs racines dans les dernières vagues de la marée montante, leurs cimes se mirer dans les eaux.

» De loin en loin apparaissaient quelques rares cabanes de pêcheurs formées de joncs marins, et, plus rares encore, quelques habitations en bois ou en rustique maçonnerie. Une seule maison de plaisance s'élevait, confortable et de bon goût, révélant chez son intelligent auteur un grand amour de ce pays, et comme un pressentiment de sa prospérité future.»

Arcachon fut d'abord une station de bains de Mer, lorsqu'en 1863, l'Etat concédait à la compagnie du Midi, une partie de la forêt, et aussitôt s'élevèrent comme par enchantement, les chalets qui devaient faire la fortune de la nouvelle création.

Arcachon est avant tout une station d'hiver, et quoique placée plus au Nord que Dax, Biarritz et Pau, sa moyenne thermométrique est à peine inférieure à celle de Pau : voici d'après M. de Valcourt, quelle est la marche de la température : Hiver, 6 7/10; Printemps, 17 5/10; Été, 19 8/10; Automne, 6 7/10.

Le bassin d'Arcachon est une grande baie triangulaire, de 80 kilomètres de tour, qui communique au Sud avec l'Océan, au cap Féret, le *Curianum promontorium* des Romains. Les bains de mer sont installés sur une plage sablonneuse, à pente très douce, et il ne leur manque que le coup de lame de l'Océan, pour être parfaits.

Mais ce qui doit surtout intéresser, c'est la ville d'hiver, la ville de la forêt. Le caractère essentiel de la station d'Arcachon est précisément d'être installée au milieu des bois de pins, et c'est en grande partie aux émanations résineuses dont l'air est saturé que l'on doit les cures merveilleuses obtenues par le séjour au milieu de ces forêts.

Ici, pas de grands hôtels, aux réunions nombreuses, et souvent trop mouvementées; mais au contraire des chalets aux proportions modestes, et dans lesquels chaque famille peut s'installer commodément.

Ceci n'empêche pas cependant, de rencontrer à Arcachon des habitations somptueuses, et qui luttent d'élégance et de confort avec les plus belles installations de Biarritz.

Un casino, genre espagnol, permet aux oisifs de trouver toutes les distractions habituelles aux stations thermales, et un laboratoire maritime donne aux naturalistes l'occasion d'études intéressantes.

Arcachon est bâtie sur la rive méridionale du bassin, sur un parcours qui n'a pas moins de 6 kilomètres. Parallèlement au bord de la plage, court une ligne de dunes, et c'est dans cette langue de terre comprise entre la mer et le pied de la dune qu'est placée la ville basse ou ville d'Été, celle des bains de mer.



Chapiteau de l'église Notre-Dame-de-fin-des-terres.



Exploitation de la résine.

Elle peut se diviser en trois quartiers : celui de l'Océan principalement fréquenté par les baigneurs ; celui du centre ou de la gare qui est celui du commerce, enfin le quartier de l'*Aiguillon* ou de *Mouëng* qui a été le berceau d'Arcachon. C'est aujourd'hui le quartier des pêcheurs, c'est de là que partent ces expéditions considérables d'huitres et de poissons qui constituent la ressource la plus réelle des industries et des ouvriers du pays

La ville d'hiver, est au contraire bâtie sur la colline de dunes, dans la forêt d'Arcachon. C'est surtout, sur le versant opposé à la mer, à l'est et au sud, dans les ondulations des amoncellements sablonneux, que s'est abritée la station hivernale.

Des coquettes ou somptueuses villas qui la peuplent, quelques-unes sont construites



Chapiteau de l'église Notre-Dame-de-tin-des-terres.

L'architecte avait à lutter contre une mise en scène des plus ingrate, il fallait rompre à tout prix le vert sombre des pins, égayer de lumière, de couleurs, de tons, ces échappées immenses de troncs d'arbres. Par une heureuse inspiration, le constructeur a jeté en plein paysage, un véritable arc-en-ciel, et chaque villa rayonne avec sa robe diaprée de pierres blanches, de briques rouges, d'ardoises bigarrées.

Là, tous les genres, tous les styles se croisent, se mêlent à plaisir, le simple chalet Suisse s'étale à côté de la coupole étincelante du Casino, dont l'architecture extérieure rappelle l'Alhambra.

Le pin, lui-même, semble avoir perdu sa monotonie, le liseron grimpe autour de l'arbre, l'entoure de ses feuilles triangulées, le cache sous ses grappes de fleurs, et le vieux géant se laisse faire, sourit à cette jeunesse, s'épanouit à cette fraîcheur.

sur la crête de la dune, sur le plateau de *Peymaiou*, et participent à la fois de l'atmosphère maritime et de l'atmosphère résineux. Mais la plupart se dressent au milieu des arbres, sur le versant méridional des dunes, cachées dans leur gorge et chaudement abritées des vents.

L'aspect de cette ville d'hiver est peut-être unique en France; les constructions surtout ont un cachet charmant d'originalité.



Chemin de fer Américain.

Du haut de la dune de Peymaïou, et surtout de l'observatoire qui le domine, on peut embrasser d'un coup d'œil les deux Arcachons et comparer ce tableau à celui que décrivait le docteur Sarraméan en 1840.

A nos pieds, nous pouvons voir dans les arbres, Arcachon, la ville élégante, ses toits bleus, ses murs roses, la flèche de la chapelle gothique de Notre-Dame, les tourelles du château, et la masse un peu lourde du grand-hôtel. Devant nous s'étend le bassin, ses flots azurés et tranquilles avec sa barrière de dunes qui forme l'horizon ; à gauche, le cap Ferret et l'Océan ; enfin derrière nous, la forêt sombre, ondulante, déchirée çà et là par les clochetons aux mille formes, les toits bariolés des chalets de la ville d'hiver.

Mais au milieu de ces mille changements, l'homme n'a pas ravi à la contrée son côté pittoresque, et cependant Arcachon ressemble, d'une manière étonnante, à ces villes Américaines qui s'installent en pleines forêts vierges, et qui ne manquent que trop de pittoresque. « En se promenant sur le bord de la petite mer intérieure des Landes, nous dit Elisée Reclus, ceux qui connaissent la Louisiane, pourraient se croire transportés à Madisonville, à la Passe Christiane, à Pascagoula. Ce sont les mêmes constructions éparses et entourées d'arbustes, les mêmes collines couvertes de pins, le même bassin aux longues plages basses. De tous les côtés on voit s'élever de nouvelles constructions, des chalets Suisses, des manoirs gothiques, des pavillons mauresques et jusqu'à des pagodes hindoues, et des temples chinois. La ville grandissant transforme graduellement la forêt en un parc de plaisance, au moyen des allées sinueuses qu'elle projette au loin dans toutes les directions. »

La plage d'Arcachon est plate, uniformément inclinée en pente douce, sans galets, uniquement faite d'un sable moelleux. Celui-ci n'a nulle part de places mouvantes et porte le pied sans lui permettre de s'enfoncer. La vague n'existe pas, il est vrai, à Arcachon, mais l'eau de la mer n'est pas tranquille, elle a encore assez de mouvement pour produire un effet salutaire.

Lorsque les malades arrivent dans la station estivale, ils subissent aussitôt l'influence salutaire de l'air marin, et la vie dans cette atmosphère pure constitue un merveilleux bain d'air dont les effets sont encore augmentés par le soleil du midi. Cet air suffit pour que les enfants arrivés pâles, décolorés, sans appétit, sans sommeil, soient vite transformés, que la peau se bronze et que la circulation s'y active considérablement.

Les effets obtenus par le séjour dans la station d'hiver sont peut-être encore plus remarquables : Nous avons déjà dit combien la température

était égale, régulière; mais c'est surtout grâce à l'atmosphère forestière que les effets sédatifs du climat ne deviennent pas débilitants, et qu'en parallèle, il se produit des effets nettement toniques.

Depuis longtemps l'on connaît les effets salutaires des bois de pins sur les maladies des organes respiratoires. L'immunité bien constatée des habitants contre la tuberculose pulmonaire avait depuis longtemps indiqué cet heureux effet de l'habitation en forêt; et une pratique de nombreuses années a montré de quels secours étaient les vapeurs térébenthinées pour tous les malades de la poitrine.

Enfin, dans les environs, quelques courses intéressantes permettent de connaître le pays et de compléter par un exercice salubre, les bons effets de la forêt.

Dans les pâturages des Landes, l'on pourra rencontrer encore quelques bergers perchés sur leurs échasses, et tricotant des chaussons de laine; mais c'est là un usage qui tend à disparaître rapidement depuis que les routes et les fossés transforment le sol marécageux de la contrée.

Autrefois, le berger landais menait une vie nomade à la suite de son troupeau; il campait chaque nuit dans un *parc*, — cabane primitive entourée de palissades, — et ne revenait chez lui que pour renouveler ses provisions. La hauteur des bruyères, et la profondeur des marais les obligeaient à se servir d'échasses, *chanques*: et leur habileté était telle, qu'ils dansaient perchés sur leurs jambes de bois.

Le mouton n'était pas seul élevé dans les landes, et il existe une petite race de bœuf particulier à ces contrées: le bouvier ne fréquente pas les parcs, mais il traîne après lui une sorte de hutte roulante qui lui sert d'abri pendant la nuit.

Enfin, dans quelques points existaient des bandes de petits chevaux, presque sauvages, aux allures rapides mais au caractère indomptable.

La civilisation en s'emparant des Landes de Gascogne a rapidement transformé ce curieux ensemble, et bientôt ce ne sera plus qu'un souvenir archéologique.

La visite d'une exploitation de pins est aussi fort intéressante, et cette industrie relativement récente, loin d'être vouée à une disparition prochaine, ne fait que s'accroître d'années en années.

Au siècle dernier, l'immense étendue qui va de Bordeaux à Bayonne, était une lande aride, sablonneuse et complètement inculte. Sur les bords de la mer, les sables accumulés sous l'action des vents formaient une série de dunes, sorte de collines mouvantes qui atteignaient quelquefois 80 mètres de haut. Ces dunes avaient pour effet de former une barrière

qui s'opposait à l'écoulement des eaux, et transformaient en marécages toutes les terres situées derrière elle : De plus, ces dunes poussées conti-



Phare du Cap Ferret.

nuellement vers l'intérieur des terres, menaçaient d'envahir tout le pays, et d'étendre au loin la zone inculte des Landes.

Un savant ingénieur, Brémontier, après avoir très complètement étudié la composition du sol, et surtout le mode de formation des dunes, entreprit d'arrêter cette marche en avant des sables, cause de tout le mal.



L'ancienne église désensablée de Soulac (N.-D.-de-fin-des-terres).

Le remède employé était des plus simples, et déjà le Portugal avait réussi cinq siècles auparavant à se préserver d'un semblable envahissement; il suffisait de fixer les dunes par des plantations de pins. Mais lorsqu'il s'agit de changer les habitudes de nos

campagnards, il faut entrer en lutte, et trop souvent la routine reste maltresse. Aussi Brémontier eut-il à lutter longtemps contre les diffi-



Casino

cultés de tout genre ; malgré tout, il réussit au-delà de toute espérance, et plus tard les populations reconnaissantes élevèrent à la Teste un cippe de marbre destiné à perpétuer le souvenir du sauveur des Landes.

La culture du pin maritime fait la fortune du pays, et rien n'est plus facile que de transformer en forêt, les dunes de sable. Les semis n'ont besoin d'aucuns soins particuliers, et à l'âge de 10 ans, se fait une première éclaircie, qui donne déjà des revenus satisfaisants. C'est à 20 ans seulement que commence la récolte de la résine qui se continue jusqu'au complet développement de l'arbre.



Buffet chinois.

Le pin maritime abattu donne encore du goudron, du brai et du charbon.

Rien n'est curieux comme de suivre les travaux des résiniers ; aussitôt qu'un arbre est assez développé, le résinier pratique dans la terre au pied de l'arbre, un *crot*, sorte de réservoir de 20 centimètres de diamètre environ. Au mois de février, il enlève au moyen d'un racloir en fer, une longue bande d'écorce, de 50 centimètres de long, sur 12 de large, qui ne doit pas entamer le bois et qui doit atteindre le liber. Au bout d'un mois, l'on fait une entaille dans le bois, et cette opération se continue de 8 jours en 8 jours, jusqu'au sommet de la *core* ou plaie faite en enlevant l'écorce. La résine commence bientôt à suinter à chacune de ces entailles ; elle coule le long de la plaie et va se réunir dans le bassin creusé en terre. L'année suivante, l'entaille est prolongée d'une même quantité vers le haut ; mais la résine est reçue dans un pot en terre fixé au bas de la plaie nouvelle. Au bout de trois ans, la *core* est abandonnée et le résinier en ouvre une autre sur le côté opposé.

Pour s'élever à la hauteur voulue, le résinier fait usage d'une échelle très primitive, appelée *pitey*. C'est une perche de 10 à 12 centimètres de diamètre, et de 4 à 5 mètres de long, pointue à la tête, fourchue à la base, sur laquelle ont été ménagées des saillies qui servent d'échelons. Pour se servir de cet instrument, le résinier le dresse contre l'arbre, le pied à 1 mètre environ du tronc. De la main gauche, il saisit le *pitey* ; de la main droite, il s'appuie contre l'arbre avec sa hachette, et il monte rapidement à la hauteur voulue. Là, il fixe le pied droit sur un des échelons et passe l'autre en travers, de manière à retenir le *pitey* avec la jambe en appuyant le dessus du pied contre l'arbre. Mais, dans toute cette manœuvre, le résinier use de son pied d'une façon toute particulière ; son orteil est devenu par l'usage très mobile, il s'écarte facilement des autres doigts et lui permet de saisir en quelque sorte comme avec la main les saillies de son *pitey*. C'est là un effet remarquable d'adaptation voulue, et que les voyageurs ont souvent signalée chez certaines peuplades sauvages, qui grimpent aux arbres en s'aidant des pieds et des mains.

L'adresse et la légèreté des résiniers landais est surprenante : un bon ouvrier arrive à exploiter dans son année, plus de 2,000 pins.

La résine qui découle le long des entailles est de deux qualités, l'une dure et opaque forme des gouttelettes transparentes et coule lentement, l'autre est opaque et couvre toute la surface de la care. La résine se récolte en automne et convenablement traitée, elle donne l'essence de térébenthine, le brai, le goudron et la colophane.

Le *galipot* et la *gemme*, qui s'écoulent naturellement de l'arbre, forment

le premier un produit pâteux et grisâtre, se desséchant à l'air et prenant l'aspect du sucre candi; la gemme, au contraire, coule en gouttelettes limpides. La première opération à laquelle l'on soumet ces deux produits, est la fusion. On filtre ensuite la résine ainsi obtenue soit à travers une couche de paille, soit au moyen de toiles métalliques. Puis on distille le tout avec de l'eau dans de vastes cucurbites. Le produit de cette distillation est l'essence de térébenthine.

Le résidu devient de la colophane, du brai sec, du brai noir, de la résine noire suivant le mode d'opérer.

Les filtres de paille qui ont servi à épurer la résine sont brûlés, et on en retire la poix noire. De même, en brûlant dans des fours, les souches de pin, on obtient du goudron et du charbon.

Enfin, on retire aussi des bois de pins, de l'acide *pyroligneux* ou vinaigre de bois.

Le bois de pin, regardé pendant longtemps comme à peu près inutilisable dans l'industrie, est aussi devenu un produit de valeur, grâce à la transformation qu'opère en lui l'injection de sels métalliques : le sulfate de cuivre. Le bois de pin se détériore assez vite, et employé en traverses de chemins de fer, il ne pouvait donner plus de deux années de service; au contraire, ce même bois, convenablement injecté, dure plus longtemps que le chêne.

C'est dans les Landes que le docteur Boucherie a commencé ses expériences d'injection des bois par l'aspiration ascensionnelle, provoquée par l'arbre lui-même. Son procédé parfait dans ses résultats, serait encore le seul employé, si la difficulté d'injecter assez rapidement des quantités considérables de bois en sève, n'avait fait préférer le procédé mécanique de l'injection en vase clos, qui permet d'opérer sur des bois débités et secs.

C'est dans les Landes, et pour le pin maritime, que les procédés connus théoriquement ont été étudiés, perfectionnés et conduits à un degré suffisamment simple et pratique pour qu'il soit possible d'injecter maintenant chaque année, dans les ateliers de la compagnie du Midi, plus d'un million de traverses. A cela s'est encore ajouté la confection des poteaux télégraphiques, seuls adoptés maintenant par l'Etat.

L'injection se fait au sulfate de cuivre; elle ne donne pas seulement au bois de pin une conservation indéfinie, mais elle lui donne aussi de la dureté, de la ténacité et une incombustibilité qui a son importance. La ténacité du pin des landes est toute spéciale, et elle manque complètement aux pins du Nord. Il la doit, peut-être, à la lutte constante qu'il

a dû soutenir contre le vent violent de la mer ; et, comme cela arrive pour l'homme, l'adversité l'a rendu fort.

Le seul défaut du bois de pin consiste en ce fait que l'aubier seul s'injecte, et le liquide antiseptique pénètre peu dans les parties centrales. Un jour, peut-être, parviendra-t-on à compléter cette injection du centre. Ceci serait d'autant plus important, qu'il semble que la durée du bois puisse être prolongée au-delà de toute prévision par une suffisante pénétration du sel de cuivre. On a trouvé naguère, dans les mines de Tharsis en Espagne, des roues de puits faites par les Romains, dont le bois, imprégné naturellement par le cuivre de la mine, a pu se conserver intact pendant deux mille ans.

La méthode suivie aujourd'hui pour l'injection du bois est la suivante :

Vingt-cinq pièces de bois sont introduites dans un immense cylindre de tôle de cuivre de 10 mètres de long sur un mètre de diamètre. Une machine à vapeur met en mouvement une pompe qui fait le vide jusqu'à 1/5 d'atmosphère. Alors, le bois étant dégagé de sa sève et de ses gaz, une pompe foulante introduit dans le cylindre une solution de sulfate de cuivre dosée à raison de 2 kilogrammes par hectolitre d'eau ; elle est soumise pendant une durée de cinq à dix minutes à une pression de 8 ou 9 atmosphères, selon que les bois sont plus ou moins secs : en quarante-cinq minutes, les bois sont injectés complètement.

Pâturages et bois de pins, voilà les deux formes actuelles de la lande ; mais ces deux modes de culture ne sont pas disséminés au hasard, et ils forment trois zones fort distinctes, de l'ouest à l'est.

La zone littorale, où les dunes de sable bordent l'Atlantique, — bourrelet mobile que l'océan a formé lui-même pour arrêter ses vagues, et que le vent bouleversait et déplaçait naguère à son gré, transportant quelquefois ses nuages de sable jusqu'à 200 kilomètres à l'intérieur des terres. Cette marche en avant des dunes menaçait de transformer en un désert toute la région voisine, et avec le temps, le sable aurait peut-être envahi la plaine de la Garonne toute entière ; car il ne faut pas oublier que c'est par une marche lente du même genre, que les contrées, peuplées autrefois, de l'Arabie et de l'Afrique ont été transformées en régions désolées.

La zone moyenne, appelée *Lède* dans le pays, ne possède encore que des bruyères, maigres pâturages parcourus par les troupeaux dont nous avons déjà parlé.

La troisième zone est la zone habitée, et où les cours d'eau descendus des Pyrénées ont rendu le sol fertile.

Nous avons raconté comment la dune, fixée par le pin maritime, avait été transformée en pinèdes productives. Mais ces plantations ne tardèrent pas à s'avancer au-delà de la zone maritime ; la lède vit ses landes défri-chées, ou pour mieux dire ensemencées. Le vent avait d'abord com-mencé le boisement des Landes, en semant au loin la graine des forêts de



Villa Pereira.

la dune ; et les pasteurs aux longues échasses ont défendu par le feu ce qu'ils considéraient comme leur domaine.

Mais la forêt a conquis peu à peu sa part, grâce aux efforts de quelques hommes intelligents. Enfin, une loi féconde vint ordonner, en 1856, l'en-
semencement de toutes les landes communales, et dès ce moment, la

lutte contre le régime pastoral, abordée de front, triompha de toutes les difficultés.

A tous ces avantages sont encore venus s'ajouter ceux donnés par l'établissement de routes et de canaux, qui ont assaini le pays et transformé la population.

Autrefois les marais étaient étendus et peu profonds, et le soleil ardent du midi facilitait, dans ces eaux stagnantes, l'éclosion des miasmes empoisonnés, et les vents d'ouest, dus au voisinage du littoral, en opéraient au loin la dispersion. A ces conditions générales de milieu, venaient encore s'en ajouter d'aussi malsaines : l'usage des eaux croupissantes et de mauvaise qualité, la privation presque habituelle de vin, le séjour dans des maisons insalubres, mal aérées, et dans les compartiments desquels les bestiaux cohabitaient avec les gens ; la mauvaise habitude d'élever des fumiers devant la porte de la maison, l'usage quotidien d'une alimentation salée et de mauvaise qualité, et surtout d'un pain particulier nommé *mesture* et fait avec du maïs souvent altéré. Il serait difficile de trouver de plus mauvaises conditions hygiéniques ; aussi la maladie décimait-elle ces malheureuses populations. La cachéxie paludéenne était à l'état endémique, et les médecins voyaient tomber les constitutions les plus robustes sous la fatale étreinte de cette maladie. Le pellagre, que l'on rencontre encore quelquefois dans les Landes, sévissait dans toutes ces régions avec autant de vigueur que la fièvre intermittente des marais et faisait de nombreuses victimes,

Avec l'assainissement du pays, l'aisance est aussi venue chez les Landais ; et, grâce aux ressources nouvelles que leur a données la mise en cultures productives de leurs sables incultes autrefois, ils ont pu se procurer le confort qui leur manquait en tout.

La forêt, en épurant l'air, a commencé la première à assainir le pays ; l'écoulement des eaux stagnantes est ensuite venu donner une nouvelle impulsion à cet assainissement, les miasmes ne trouvant plus alors ces innombrables causes de développement. A cette époque aussi est due l'installation des puits filtrants et qui ont donné tout de suite des eaux potables.

Aussi, aujourd'hui, la mortalité a-t-elle diminué dans des proportions énormes, et à une population cachectique et malingre ont succédé de robustes campagnards.

Arcachon, en plus de ses bains de mer et de sa forêt, possède deux établissements extrêmement intéressants à visiter et qui se complètent l'un l'autre : le laboratoire de zoologie et les parcs aux huîtres.

En 1863, quelques naturalistes aidés d'un certain nombre d'hommes dévoués à la science, fondaient la Société scientifique d'Arcachon, dont le but était de faciliter l'étude, l'avancement et la vulgarisation des sciences naturelles, par l'organisation et l'entretien d'un établissement comprenant un musée, une bibliothèque et un aquarium, avec des laboratoires destinés aux recherches et aux études biologiques.

Ainsi donc, longtemps avant la création des stations zoologiques de Naples, de Roscoff, de Banyuls, etc., une petite société de province, malgré la modicité de ses ressources, mettait à la disposition des naturalistes une station complètement organisée.

Malheureusement, les événements de 1870 vinrent arrêter l'essor de la société, et une période de gêne, d'arrêt presque complet, succéda à une superbe entrée en lice. Dans ces derniers temps, grâce à l'appui de la faculté de médecine de Bordeaux, le laboratoire d'Arcachon s'est complètement réorganisé, et aujourd'hui il fonctionne admirablement bien.

Quatre cabinets d'étude en sont la partie essentielle ; complètement indépendants les uns des autres et largement éclairés par de grandes baies vitrées donnant au nord sur le bassin.

Des tables, des étagères, des armoires vitrées garnissent les murs, et une canalisation complète permet à chaque travailleur de prendre à des robinets spéciaux l'eau de mer et l'eau douce.

Deux chambres meublées, attenant au pavillon principal, sont mises gratuitement à la disposition des travailleurs pour lesquels les frais de séjour en ville pourraient être une charge trop onéreuse, ou dont les expériences nécessiteraient une surveillance continue.

Un aquarium, comprend 22 bacs et 5 grands bassins, servant de viviers d'approvisionnement.

Enfin, un *crassat*, banc argilo-marneux, découvrant à marée basse, d'une superficie de 12 hectares, a été concédé à la société pour y faire des expériences d'ostréiculture. Placé dans une heureuse situation, au centre du bassin, sa faune est très riche et constitue pour la station un point d'approvisionnement, d'acclimatation et de recherches de la plus haute valeur.

Une embarcation légère, l'*Amphioxus*, munie de tous ses agrès, fait également partie du matériel de la station pour les pêches dans le bassin.

Les espèces pélasgiques, ou des grands fonds, draguées par les vastes *chaluts* de la Société des pêcheries de l'Océan, sont mises à la disposition des travailleurs, qui sont même admis à bord des vapeurs dont les dragages s'étendent jusqu'aux fonds de plus de 300 mètres,



Observatoire ou belvédère.

La faune du bassin d'Arcachon est tout particulièrement intéressante, car elle compte, en même temps que des animaux des zones septentrionales, de nombreuses espèces que pendant longtemps on avait cru spéciales à la Méditerranée.

Pour de simples curieux, la visite de l'aquarium et du musée est toujours fort intéressante. Dans l'un, ils peuvent voir réunies et convenablement conservées toutes les espèces observées dans le bassin ; dans l'autre, au contraire, c'est la faune vivante et ces curieux animaux aux formes bizarres, et souvent aux couleurs incelantes, qui se montrent sous ses yeux.

Deux stations agricoles doivent être visitées en outre du laboratoire :

ce sont les parcs aux huîtres et les réservoirs à poissons d'Audenge.

Les parcs aux huîtres d'Arcachon sont devenus aujourd'hui une des sources de revenus les plus importantes, et l'on peut dire que l'ostréiculture est la véritable industrie du pays ; aussi nous paraît-il intéressant de décrire avec quelques détails comment on arrive à cultiver les huîtres.

L'ostréiculture est une science toute récente ; mais grâce aux renseignements certains fournis par la science, elle est rapidement devenue

éminemment pratique, et aujourd'hui l'on sait fort exactement quelles sont les conditions nécessaires au développement de l'huitre.

Il ne suffit pas, en effet, de vouloir faire pousser des huitres pour en obtenir, il faut vérifier si on opère dans des conditions convenables, et il faut surtout donner une grande attention à ne négliger aucun soin de culture; car le sol de la mer réclame, pour donner des produits, tout autant de soins, si ce n'est plus, que le sol de nos champs pour produire ses récoltes. Il ne faut pas oublier qu'en ostréiculture, comme en agriculture,

« travailler, prendre de la peine »

est la condition de toute entreprise sérieuse. C'est ce que les pêcheurs d'Arcachon ont compris dès le premier moment, et leurs efforts ont été couronnés de succès.

La reproduction des huitres, dans le bassin d'Arcachon, s'obtient naturellement :

Du 15 juin au 15 septembre, les huitres âgées de deux ans et plus deviennent blanchâtres et laiteuses et elles lâchent leur naissain. Ce nais



Voisinage de la gare.

sain n'est autre qu'une immense quantité de jeunes huitres ; celles-ci sont d'abord mobiles et nagent rapidement au moyen des cils vibratiles dont leur corps est couvert. Au bout d'un temps assez court, elles se fixent sur les corps solides qu'elles rencontrent dans leurs courses, et c'est là que désormais elles passeront leur vie toute entière sans jamais pouvoir abandonner leur soutien.

De tous temps l'huitre a existé dans le bassin d'Arcachon ; mais elle n'était l'objet d'aucun soin, d'aucune culture, et n'était guère plus considérée que les autres espèces de coquillages qui s'y rencontraient. On se contentait de ramasser celles que l'on trouvait sur les *crassats* et qui avaient pu échapper aux ardeurs de l'été et aux rigueurs de l'hiver ; aussi l'huitre était-elle devenue de plus en plus rare ; les concessions faites par l'état étaient à peu près abandonnées. C'est alors que le gouvernement chargea M. Coste de repeupler les bancs d'Arcachon. Il fit placer sur des crassats réservés un certain nombre de tuiles canals, de façon à recueillir et à protéger le naissain, et cette simple opération donna, dès la première année, une reproduction importante.

Mais l'huitre, ainsi attachée à la tuile, ne pouvait en être détachée que très imparfaitement et toujours avec difficulté : il fallait ou briser une partie de son écaille et la perdre, ou briser la tuile ; de telle sorte que les neuf dixièmes étaient sacrifiés.

Un pêcheur d'Arcachon, Michelet, trouva un moyen fort simple de remédier à cet état de choses, et son procédé est aujourd'hui employé par tous les ostréiculteurs. Son système consiste à enduire les tuiles d'une préparation qui tout en résistant suffisamment à l'action de la mer, reste adhérente à la tuile, facilite la fixation du naissain, ainsi que son développement plus rapide, par suite de sa nature calcaire, et permet enfin de la détacher sans briser sa coquille et sans briser la tuile, qui peut servir indéfiniment.

Après avoir fait en petit plusieurs essais couronnés de succès, Michelet proposa au gouvernement de faire en grand de nouvelles expériences ; mais ses propositions furent repoussées, son procédé fut traité de fantaisiste et ses espérances de chimères.

Sans ressources aucunes, il poursuivit son idée avec tenacité, sacrifia tout, s'endetta même pour faire un dernier effort, un suprême essai, et réussit enfin, comme il l'avait espéré.

En 1867, il prit un brevet, et aujourd'hui son procédé est employé par tous les concessionnaires, et c'est de là que date le développement si considérable de l'ostréiculture à Arcachon. Le bassin, qui ne produisait

qu'un million d'huitres en 1867, en donnait déjà 50 millions en 1870, et aujourd'hui la production est infiniment plus considérable.

Mais l'opération qui permet de détacher l'huitre de la tuile préparée sur laquelle elle a été recueillie, ne se fait pas toujours sans danger pour le mollusque. Au *détrognage*, — c'est le nom donné à cette opération, — l'écaille, encore faible, est souvent attaquée par le couteau du pêcheur, et l'on perdait ainsi 10 pour cent, car ces huitres blessées étaient bien vite dévorées par les nombreux ennemis qui l'entourent.

Pour remédier à ces graves inconvénients, Michelet inventa son *ambulance*. Celle-ci consiste en une caisse en maçonnerie ou en bois, recouverte d'une toile métallique ; les huitres blessées, ainsi isolées dans les ambulances, sont maintenues un certain temps à l'abri de tout danger, refont leur coquille brisée, et elles sont sauvées.

Mais il fallait encore protéger les bancs d'huitres contre ses ennemis naturels : le plus dangereux est le buccin, qui attaque l'huitre en perforant sa coquille et la dévore. Les ravages ainsi produits étaient considérables.

Michelet s'aperçut bientôt que le buccin ne pouvait quitter le sol sur lequel il rampe, qu'il ne peut nager ; il imagina alors d'entourer ses ruches de collecteurs et ses claires (bancs d'huitres) d'une planche surmontée d'une bande de zinc formant un angle de 45°, tournée du côté opposé aux huitres, et celles-ci se trouvèrent ainsi garanties des attaques des buccins, qui ne pouvaient contourner l'angle aigu de la feuille de zinc.

De plus, deux ennemis terribles étaient la chaleur et le froid excessifs. Dans une journée d'été ou dans une nuit d'hiver, des bancs entiers étaient complètement perdus. Pour obvier à ce danger, Michelet a fait établir sur ses *crassats*, — bancs de vase découverts à marée basse, — des réservoirs ou *claires*, qui permettent, à basse marée, quand le parc est à découvert, de retenir l'eau et de mettre ainsi les huitres à l'abri des ardeurs du soleil, comme des dangers de la gelée.

Enfin, quand les huitres sont agglomérées, celles qui sont de dimensions plus grandes portent obstacle à l'accroissement de celles de taille moindre, les couvrent et les étouffent. Il est donc nécessaire de les trier au moyen de cribles à mailles de différents diamètres ; on obtient ainsi trois ou quatre catégories d'huitres de dimensions semblables, et qui se développent d'une manière plus uniforme et ne se portent plus obstacle les unes aux autres.

On arrive par là à sauver encore une quantité de petites huitres qui étaient perdues avant l'emploi de ce moyen.

Toutes les huîtres sont, après ce triage, placées dans des caisses dites de conservation, où elles séjournent jusqu'à ce qu'elles aient atteint assez de consistance et de grosseur pour être à l'abri de l'atteinte des crabes, qui font, au premier printemps surtout, des ravages considérables, à ce



Le Parc aux huîtres.

point que ceux des parqueurs qui ne prennent pas ces précautions, ont vu toute leur récolte anéantie.

Au fur et à mesure que les huîtres grossissent et arrivent à être en état de se défendre, on les met dans les claires, où elles atteignent leur complet développement.

Audenge n'est situé qu'à 7 kilomètres d'Arcachon, et mérite également une visite à ses réservoirs de poissons et à ses marais à sangsues.

L'idée d'attirer dans de vastes viviers, d'y multiplier, puis d'y récolter les produits de la mer, est très ancienne sur les bords du bassin d'Arcachon. Le marquis de Civrac est le premier qui l'ait appliquée, il y a plus de cent ans. Mais déjà sur les bords de l'Adriatique, à Comacchio, une colonie de pêcheurs pratique depuis longtemps une industrie semblable. M. Coste, envoyé par l'État, l'y admirait en 1852, alors qu'elle était dans l'état le plus prospère et qu'elle était absolument inconnue en France.

A Audenge, on a utilisé d'anciens marais salants, pour établir des

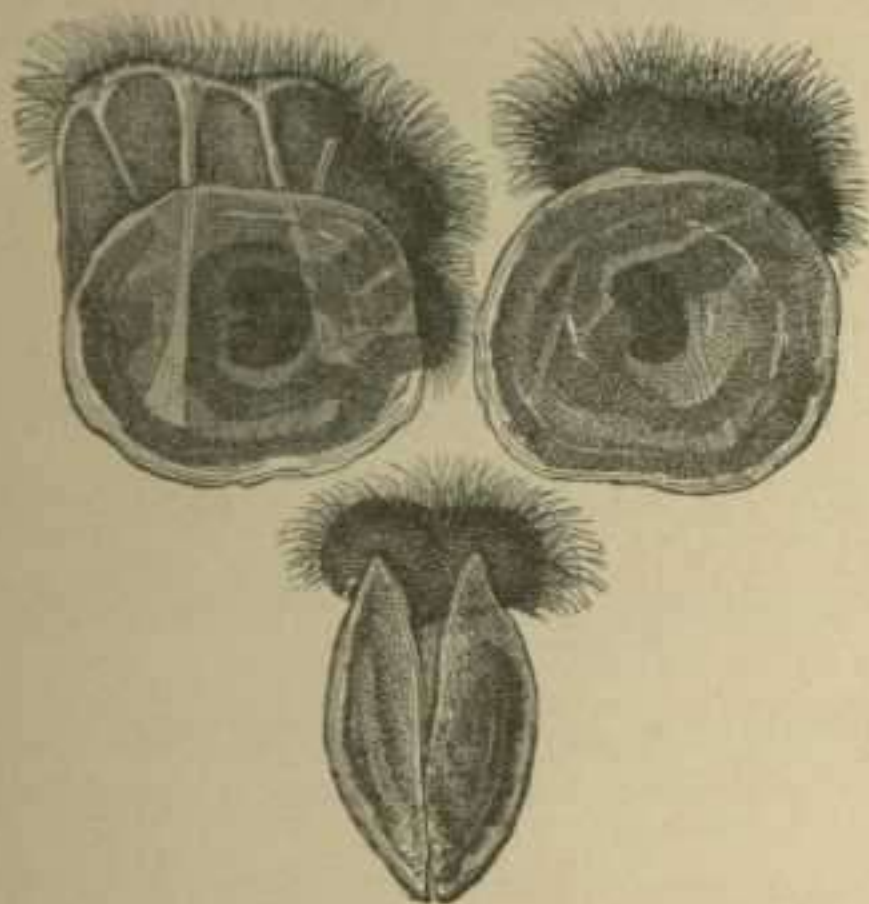
réservoirs à poissons, dont la profondeur varie de 1 à 2 mètres; ils sont séparés entre eux par des levées, et communiquent avec la mer par des écluses. Celles-ci, au nombre d'une vingtaine, sont fermées par des vannes en bois, et renferment un filet conique appelé manche. Ce filet est destiné à la fois à laisser pénétrer l'alevin de la mer dans les réservoirs, et à empêcher la sortie du poisson dans le sens contraire.

On favorise l'entrée de l'alevin en levant la vanne à un moment convenable de la marée: et alors s'établit un fort



Anatomie de l'huitre.

A. Capuchon. — B. Tentacules buccaux. — C. Charnière. — M. Muscle adducteur des valves. — R. Lobe droit du manteau. — VV. Bords externes du manteau, laissant voir au-dessus d'eux les branchies.



Naissain, grossi 140 fois.

Jeune huitre sortant du manteau de la mère, vue de différents côtés.

courant de la mer dans les réservoirs. Les espèces qui pénètrent ainsi dans leur future prison sont : les muges, le bar, le carrelet, la dorade, la sole et l'anguille. Le rouget et le turbot n'entrent jamais dans les réservoirs.

L'entrée du *fretin* a surtout lieu en avril : il a alors la dimension d'un tuyau de plume.

Mais le fretin craint beaucoup les influences atmosphériques : le vent froid est le plus grand ennemi des muges ; aussi les bords des réservoirs sont-ils disposés de manière à créer des abris du côté des vents les plus nuisibles, qui sont le Nord-Est et le Sud-Est, et le fond présente-t-il, de loin en loin, des excavations profondes où le poisson peut se réfugier.

Quand les réservoirs sont gelés, on brise la couche de glace, et on introduit, au travers des débris de cette croûte brisée, des fagots et des bottes de paille, qui permettent à l'air de pénétrer dans la couche profonde.

Le fretin se développe et s'engraisse en se nourrissant des plantes marines qui garnissent le fond des réservoirs et sont pour lui un pacage. Ces prairies sous-marines renferment aussi nombre d'animaux qui sont encore pour le fretin une nourriture précieuse.

On élève plus particulièrement les espèces carnivores, bar, sole, dorade, carrelet, et favorisant la multiplication des crevettes et des mollusques ; tandis que les conferves et la rappelle sont la principale nourriture des muges.

A des époques déterminées, on introduit l'eau de la mer dans les réservoirs, afin de renouveler l'eau, d'amener de nouveaux aliments aux poissons et d'introduire du fretin nouveau : en langage du pays, on appelle cette opération *faire boire*. D'autres fois, au contraire, on *fait déboire*, en laissant écouler l'eau des bassins à la mer, lors de la marée basse ; les manches retiennent alors le poisson et l'empêchent de regagner la mer.

Quand le poisson a acquis ses qualités marchandes, on le pêche par divers moyens qui n'ont rien de particulier.

L'idée générale qui a présidé à l'établissement des réservoirs à poissons est l'observation d'un fait particulier au bassin d'Arcachon. L'on sait l'immense fécondité des poissons, et combien est grand le nombre des ennemis contre lesquels les jeunes poissons ont à lutter avant d'atteindre leur complet développement. Mais précisément, l'anse paisible du bassin d'Arcachon est choisie par beaucoup d'espèces pour déposer leur frai ; il n'y avait donc qu'à préserver celui-ci d'une destruction inévitable, et le moyen consistait à lui créer des abris : c'est là ce que les réservoirs à poissons d'Audenge produisent.

D'autres marais d'Audenge sont consacrés à l'élevage des sangsues, et cette industrie était florissante au temps où l'usage des sangsues était de mode en médecine. Aujourd'hui, les demandes ont singulièrement diminué et les marais à sangsues n'ont à fournir qu'à des demandes bien restreintes, comparées à celles d'autrefois.

Ici, l'eau de mer est remplacée par l'eau douce, et celle-ci est amenée de petits cours d'eau voisins.

Le fond des réservoirs est formé d'argile, dans laquelle les sangsues peuvent s'enfoncer; l'eau doit être assez peu profonde pour être chauffée par les rayons du soleil; cependant, il est nécessaire d'avoir, sur quelques points, des endroits profonds de deux à trois mètres, pour servir de refuge pendant les grandes chaleurs ou les froids extrêmes.

Les eaux rapides ne conviennent pas à l'élevage des sangsues, il vaut mieux utiliser des eaux stagnantes, mais à niveau constant.

La sangsue se reproduit au moyen d'œufs, qu'elle enferme dans un cocon, et rien n'est plus intéressant que de suivre la fabrication de cet abri protecteur. A un moment donné la sangsue sort de l'eau et elle cherche, dans la terre humide, une cavité ou une galerie commode; quand elle a trouvé un emplacement convenable, elle laisse écouler de sa bouche un liquide écumeux, semblable à du blanc d'œuf battu et qui doit se convertir en un tissu spongieux qui entourera une capsule centrale. Tant que dure cette opération, l'animal tient la partie antérieure de son corps recourbée en dessous, puis un mucus sécrété par la ceinture sert à former la capsule; celle-ci est enfin remplie par une matière glutineuse qui renferme les œufs. A ce moment, la sangsue étend et contracte successivement ses anneaux, et se débarrasse du cocon en sortant à reculons; au même instant les deux extrémités de la coque se ferment à la manière d'une bourse, mais il reste toujours à chaque extrémité une petite ouverture.

Au bout d'un certain temps, les œufs contenus dans ces cocons éclosent, et les jeunes sangsues sont mises en liberté. Elles cherchent aussitôt une proie dont elles puissent sucer le sang; tout d'abord, elles s'attaquent à des invertébrés, vers, insectes; elles changent bientôt une première fois de peau, et leur nourriture doit changer également; elles s'attaquent alors à des vertébrés à sang froid, principalement des grenouilles. Enfin, parvenues à l'âge adulte, elles ne se nourrissent plus que de sang de vertébrés à sang chaud.

L'hirudiniculteur doit donc chercher à développer dans ses bassins ces diverses sortes de proies, pour nourrir les sangsues à leurs différents âges: rien n'est plus facile que de leur procurer insectes et grenouilles,

qui se multiplient aisément dans les bassins. Mais pour les sangsues adultes, il faut leur donner des proies vivantes plus délicates, et ce sont ordinairement des chevaux, des ânes hors de service, qui servent à cet élevage.

La pêche des sangsues se fait par un procédé un peu barbare ; le pêcheur entre dans l'eau jambes nues, agite la vase du fond, et prend à la main les sangsues qui viennent le happer au passage. Cette pêche se fait principalement dans les mois de mai, juin et juillet, car dans le mois d'août les sangsues se retirent dans leurs galeries pour faire leur cocon, et pendant l'hiver elles s'enfoncent profondément dans la vase.

L'usage des sangsues en médecine est connu de tout le monde, mais la fréquence de leur emploi a varié avec les doctrines médicales qui ont régné tour à tour. A l'époque où les doctrines de Broussais régnaient partout en France, l'usage des sangsues était continuel ; mais la doctrine antiphlogistique ne tarda pas à tomber en discrédit, et avec elle le rôle des sangsues fut singulièrement amoindri ; aussi le commerce des sangsues n'est plus florissant comme autrefois.

Le bassin d'Arcachon, dont nous venons de décrire les produits, est une grande baie triangulaire de 80 kilomètres de tour environ. Sa profondeur varie, et en certains points elle atteint 50 mètres. Malheureusement ce bassin ne peut être changé en un grand port de refuge tant que la barre n'aura pas été améliorée en régularisant les passes, que les sables obstruent trop souvent.

« Le bassin d'Arcachon n'est pas deux jours le même, dit M. Bernot : tantôt il est calme et bleu, comme le ciel qu'il reflète, les barques font une image aussi nette qu'elles-mêmes ; tantôt sur cette surface polie court une *risée* qui la ride légèrement ; tantôt tout se trouble, l'eau se noircit en des endroits, en d'autres se teint d'un vert glauque sinistre, et les vagues, contrariées par le vent, forment des moutons qui courent sur le bassin. Il faut avoir vu, par un beau temps, l'eau transparente prendre tous les tons des nuages qui passent au-dessus d'elle. Le soleil se couche vraiment dans l'Océan, et la lune qui en sort y jette une longue trace de lumière, tandis que le sable du rivage, sous ses pales rayons, s'étend en un champ de neige.

» On a un regret : ce bassin n'est pas l'Océan. Quand vient un gros temps et que l'abîme gronde, on écoute le bruit lointain qui vous attire. Mais les tempêtes sont rares, les jours calmes abondent dans la belle saison, et c'est un charme de voir cette mer animée, traversée par une multitude d'embarcations, par toutes sortes de voiles en nageoire de poisson, en

aile d'oiseau. Quand le vent est modéré, toutes les voiles sont dehors ; quand le vent fraîchit, les unes sont pliées, les autres diminuées, et quelquefois la toile rase la barque qui fuit : par le vent contraire, les barques volent sur les avirons, qu'on voit plonger dans l'eau et se relever ensemble avec un rythme secret. »

Au centre du bassin s'élève l'*île des oiseaux*, ainsi nommée à cause de l'abondance des canards sauvages qui fréquentent ses bords pendant l'hiver. Les habitants d'Arcachon font une chasse active à toutes les espèces de passage qui se donnent rendez-vous à l'île des oiseaux. Dans les bas-fonds qui environnent l'île, l'on plante de loin en loin des perches de trois à quatre mètres de haut, sur lesquelles on attache des filets de près de sept cents mètres de long. Ils sont disposés en zigzag ou font plusieurs circonvolutions.

On choisit, pour les tendre, une de ces nuits sombres et froides de l'hiver, pendant lesquelles l'eau des étangs, des mares et des ruisseaux environnants est glacée, parce qu'alors, les canards se rassemblent par légions nombreuses, pour aller chercher leur pâture sur les pentes du bassin laissées à découvert par la basse marée. Avant de se poser, ils tournent plusieurs fois en s'approchant lentement de la terre, et dans ces manœuvres certains d'entre eux s'embarrassent dans les filets. Ceux-ci, loin d'épouvanter la bande, servent au contraire d'appeaux. Lorsque les chasseurs s'aperçoivent que les canards se sont posés, ou qu'ils ont fui, ils parcourent rapidement les filets, tordent le cou aux prisonniers et les jettent dans un sac ; la bande revient bientôt, et donne une nouvelle proie au chasseur ; cette chasse est quelquefois si lucrative, qu'une seule nuit suffit à indemniser des frais de toute la campagne.

Le cap *Ferret* est l'extrémité de la dune de sable qui garde à l'ouest l'entrée du bassin d'Arcachon : là est établi un phare de premier ordre, dont le feu fixe s'aperçoit à une distance de 39 kilomètres. La pointe ainsi formée s'allonge continuellement dans la direction du Sud, elle s'est accrue de plus d'un kilomètre en un espace de dix ans.

La *pointe du Sud*, qui s'élève en face du cap Ferret est réunie à Arcachon par une vaste forêt. A la pointe de Mouillo on peut voir à marée basse une ancienne forêt de pins ensevelie sous les flots, et qui montre une fois de plus cet affaissement graduel de la côte.



TRAVERSÉE DES LANDES

Après avoir visité Arcachon, nous reviendrons prendre la ligne de Bordeaux à Bayonne pour gagner la ville de Dax et descendre l'Adour jusqu'à son embouchure.

Les landes occupent toute cette région et nous traverserons encore de magnifiques bois de pins, et quelques rares bruyères; peut-être pourrions-nous voir quelques bergers montés sur leurs échasses et tricotant leur bas de laine en gardant leurs troupeaux le long de la voie; mais bien rares sont devenus aujourd'hui ces archéologiques souvenirs; et d'ici à peu de temps, les échasses ne seront plus que des objets de Musée.

La station de *Salles* pourrait nous arrêter afin d'aller visiter les hauts-fourneaux établis dans cette localité.

La découverte d'une couche de minerai de fer au-dessous des sables qui composent le banc appelé Lède est l'origine première de l'industrie métallurgique de ces pays. Le minerai, sans être abondant, était d'extraction facile, le bois abondait et, au milieu d'une région aussi dépourvue de sources de revenus, c'était là une chose trop heureuse que la possibilité de produire des fontes à peu de frais. Ces fontes phosphoreuses avaient des qualités particulières, elles étaient surtout excellentes pour le moulage des pots en fer, et elles fournissent encore à la consommation de tout le midi.

Mais plus tard, surtout depuis la construction du chemin de fer, les forges des Landes ne se contentèrent plus de traiter les minerais du pays, et elles firent venir d'Espagne des matières premières de qualité supérieure; aussi peuvent-elles produire aujourd'hui des fontes d'affinage de premier ordre. Comme fonte de moulage, leur résistance surpasse peut-être toutes les autres, et cette supériorité a été attestée d'une manière absolue par les canons de la marine fabriqués à Ruelle, et qui tonnaient pendant le siège de Paris, du haut du Mont-Valérien. C'est l'éminent directeur de la fonderie de Ruelle, le colonel du Temps du Gric qui, le premier, a compris le parti que l'on pouvait tirer des fontes des Landes et qui, par son insistance persévérante, a amené les maîtres des forges des Landes à produire des fontes dont la résistance à la poudre a dépassé toutes les espérances.

Lahoueyre n'est aujourd'hui qu'un modeste village de 500 habitants;



Une famille de paysans landais dans une pinède.

mais autrefois l'évêché de Dax y fut transféré. Deux fois par an, en juin et en septembre, Lahoueyre retrouve pendant quelques jours sa grandeur passée, et ses foires attirent dans ses murs de nombreux visiteurs; chose toute particulière, la seconde de ces foires est surtout un marché aux vieux uniformes, et à cause de cela, elle a été pendant longtemps le rendez-vous des collectionneurs, et souvent de curieuses trouvailles ont été faites à cette occasion.

A *Sabres*, la voie atteint le point le plus élevé de la traversée des Landes, et cela à la côte de 85 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

Morcens n'a aucune importance en lui-même, mais c'est là le point d'attache de la ligne qui passe à Mont-de-Marsan et conduit à Tarbes.

Le chef-lieu du département des Landes, *Mont-de-Marsan*, n'est éloigné de la station de Morcens que par une distance de 14 kilomètres. Mont-de-Marsan est bâtie au confluent du Midou et de la Douze, dont la réunion forme la rivière de la Midouze; quoique bien bâtie et agréablement située, elle n'offre pas de grands attraits au touriste et, seule, la promenade de la pépinière mérite une visite.

Mont-de-Marsan a toujours été un point stratégique et commercial de première importance; aussi a-t-elle une histoire, et une histoire intéressante.

Charlemagne serait, d'après certains historiens, le fondateur de Mont-de-Marsan, et le nom de la ville proviendrait d'un temple de Mars élevé pendant la domination romaine sur une petite éminence qui domine le confluent des deux rivières. Mais la ville fut complètement détruite par les Normands, aussi pourrait-on dire que sa fondation ne remonte qu'à 1140, époque à laquelle Pierre de Marsan, après avoir épousé Beatrix de Béarn, releva les ruines de l'ancienne cité en y appelant, grâce à de nombreux privilèges, les habitants des bourgs voisins.

Il était alors important d'établir en ce point une forte position, car les habitants de l'Armagnac dévastaient continuellement le pays, et les rives du Médoc, couvertes par d'épaisses forêts, étaient devenues le repaire de bandes de brigands.

Mais la nouvelle ville, bâtie sur un territoire qui dépendait de l'abbaye de Saint-Sever ne se développa que lentement, grâce aux contestations de tout genre qui vinrent entraver l'œuvre de Pierre de Marsan.

Un siècle plus tard, le vicomté passa dans la maison de Béarn et Gaston

Phébus bâtit dans la ville un château-fort qu'il appela par dérision *Nou li bos*, tu ne l'y veux pas.

Pendant le XI^e et le XII^e siècle, toute la région fut en proie aux difficultés de l'occupation anglaise, et ce n'est dans tout le pays que révoltes et répressions. Mais l'habileté politique des envahisseurs triompha presque partout de ces résistances nationales, en accordant des privilèges considérables aux villes, en laissant aux seigneurs une demi indépendance : enfin, par des alliances habilement ménagées, les Anglais finirent par faire accepter leur domination ; c'est ainsi qu'en 1268, Constance, fille de Gaston, seigneur de Mont-de-Marsan, épousait Henri, fils aîné de Richard de Cornouailles.

Ce n'est qu'en 1442 que le pays fut arraché aux mains des Anglais par Charles VII, qui vint reprendre de vive force Saint-Sever, Dax et Mont-de-Marsan.

Ce fut encore à Mont-de-Marsan que François I^{er} rencontra, pour la première fois, Mademoiselle d'Heilly, qui devint si célèbre sous le nom de duchesse d'Etampes. Ce fut aussi dans cette ville qu'en 1527, il épousa Éléonore d'Autriche ; le mariage fut célébré dans l'église du couvent de Sainte-Claire, dont la tante du roi était abbesse. Cette même année, Henri de Navarre épousait Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, et son nom de *Marguerite des marguerites* est encore populaire dans les Landes. C'est elle qui favorisa tout d'abord le protestantisme naissant ; sa fille Jeanne d'Albret épousa Antoine de Bourbon, donna le jour à Henri IV, et organisa militairement le protestantisme. Les guerres de religion ne tardèrent pas à ensanglanter le pays, et Mont-de-Marsan fut tour à tour pris et saccagé par les religionnaires.

En 1595, les Landais, et particulièrement ceux de Mont-de-Marsan, prirent part à la révolte des *croquants*, dirigée contre les abus du fisc et les droits exorbitants exigés par la noblesse et le clergé. Henri IV accorda aux rebelles tout ce qu'ils demandaient, aussi ces vaillants patriotes suivirent-ils le prince jusqu'au bout de sa fortune,

Sous Louis XIV, la contrée tout entière entra dans la Fronde, et après plusieurs années de pillages et de sanglantes escarmouches, les frondeurs furent obligés de faire leur soumission.

La féodalité était bien morte avec le moyen-âge ; les guerres de religion avaient fait de cruelles moissons parmi les seigneurs des deux partis, de telle sorte que l'œuvre de nivellement fut facilement menée à bonne fin par le grand roi.

Mont-de-Marsan, si cruellement éprouvée pendant ces périodes sanglan-

tes, avait déjà perdu sa forteresse, mais elle possédait encore une enceinte bastionnée qui pouvait devenir un point stratégique; aussi les habitants, craignant de nouvelles charges militaires, demandaient avec instance à démolir les murailles dont la solidité les effrayait plus encore qu'elle ne les rassurait contre les attaques du dehors.

En 1726, le maréchal de Montreuil leur accorda ce qu'ils demandaient avec insistance: « Votre ville, Messieurs, est trop ouverte, leur écrivait-il, pour que le service du roi puisse être intéressé en vous permettant de faire l'ouverture que vous demandez depuis la tour du château jusqu'au jardin du sieur Prugue; puisque cela pourra contribuer à diminuer les maladies que le défaut de promenades pour prendre l'air vous procure, à ce que pensent les médecins, vous pouvez donc vous donner ce soulagement. »

Aussitôt accordée, la démolition des remparts fut commencée avec ardeur, mais en fait, les habitants de Mont-de-Marsan craignaient bien plus le retour de quelque siège meurtrier que les maladies prises pour prétexte.

Au-delà de Mont-de-Marsan, la ligne se dirige directement sur Tarbes, qui n'est éloignée que de 100 kilomètres, en suivant les bords de l'Adour.

Aire est la seule station importante que nous ayons à signaler dans tout ce parcours. Malgré son importance restreinte, cette petite ville, simple chef-lieu de canton, est encore aujourd'hui le siège d'un évêché, et le palais épiscopal est fort intéressant à visiter, car il existe encore au milieu de ses jardins de fort curieuses mosaïques gallo-romaines.

L'église du *Mas d'Aire*, consacrée à sainte Quiterie, est un curieux assemblage de différents styles; le chevet remonte à l'époque romane, et au-dessous, dans une crypte ou cachot, l'on conserve un sarcophage du IV^e siècle, qui serait le tombeau de sainte Quiterie, jeune fille romaine qui fut martyrisée à Aire. Les autres parties de l'église datent du XIII^e et du XIV^e siècles.

Les Landes furent longtemps sous la domination des Wisigoths, et c'est au château d'Aire, dont il existe encore des traces, et qui fut une des résidences favorites de leur roi, qu'Alaric II promulgua, en 506, le *code d'Alaric*, rédigé par son chancelier Aignan.

L'invasion arabe, sous la conduite d'Abdérame, détruisit presque complètement la ville d'Aire, mais après leur défaite à la bataille de Poitiers, les vaincus furent poursuivis jusque dans les Landes. Si l'on en croit la tradition, un certain nombre ne franchit pas les Pyrénées et se fixèrent

dans le pays. L'analogie qui existe entre la race des chevaux landais et celle des chevaux arabes, les noms de plusieurs localités du pays, même de plusieurs familles : Maurin, Castel-Sarrazin, Sarraziet, Mauries, enfin la ressemblance qui paraît exister entre les coutumes et les usages des bergers landais et ceux des pasteurs arabes, pourraient faire accepter jusqu'à un certain point les dires de la tradition.

A *Maubourquet*, célèbre par ses foires de chevaux et de mulets, une église fort ancienne est digne d'une visite; elle aurait été construite par les Templiers.

Nous laisserons de côté Tarbes, car nous aurons à revenir sur cette charmante localité lorsque nous suivrons la grande ligne des Pyrénées.

De Mont-de-Marsan, nous pourrions encore gagner Orthez en traversant Saint-Séver et Hagetmau, deux localités fort intéressantes, et que nous ne pouvons passer sous silence.

Saint-Séver, bâtie sur un coteau qui domine l'Adour, est aujourd'hui un chef-lieu d'arrondissement, mais cette petite ville, qui ne compte plus que 5,000 habitants, a toujours eu une importance stratégique. César, le premier, avait établi un camp en ce point, et le nom de *Castrum Cæsaris* a été donné pendant longtemps au plateau de *Morlane*, aujourd'hui promenade publique. Une citadelle remplaça le camp



L'ancien facteur de la poste dans les Landes.

primitif et reçut le nom de *Castel Palestrion*, du nom du général romain qui l'avait élevé. Plus tard, les Vandales martyrisaient dans la cour de ce château saint Sever, premier apôtre des Landes. Vers la fin du X^e siècle, lors de l'invasion des Normands, Guillaume Sancho, duc de Gascogne, fit vœu d'ériger un monastère en faveur de Saint-Séver s'il triomphait de ses ennemis. Le monastère fut effectivement fondé en 982, et bientôt une ville enceinte de fortes murailles s'éleva autour de l'abbaye.

La basilique, construite à cette époque, présente des particularités architecturales qui en font la création la plus grandiose et la plus intéressante de la Novempopulanie. Malheureusement, elle a eu beaucoup à souffrir des nombreux sièges que la ville eut à soutenir pendant l'occupation anglaise et pendant les guerres de religion. Un archéologue éminent, M. Cénac Moncault, a publié une fort intéressante étude sur ce monument, et nous lui empruntons les renseignements suivants.

« A côté des trois absides du Nord, qui ont conservé leur grand appareil, quelques débris de leurs corniches à billettes et de leurs médaillons historiés, celles du sud, presque entièrement détruites, n'offrent qu'une construction grossière. Une haute tour carrée, bâtie sur le croisillon septentrional, comme un donjon destiné à défendre ce sanctuaire, porte de nombreuses traces de l'incendie qui rongea la porte romane du transept. Le gable du couchant, enfin, qui ne put arracher aux flammes que le grand arc roman de son porche, reçut une immense fenêtre ogivale au XV^e siècle, et une porte renaissance au XVII^e siècle.

» A l'intérieur du monument, l'on remarquera un certain nombre de colonnes cylindriques, ici renflées à la romaine, là couronnées d'énormes chapiteaux dans le goût du X^e siècle, des arcs à tures tronqués, de grandes arcatures appliquées contre les murs du chevet, les galeries hautes et basses des croisillons, et certaines dispositions fort rares en architecture.

» Le cloître, entièrement détruit par les religionnaires, a été refait au XVI^e siècle : de petites colonnes romanes du cloître primitif ont été plaquées contre des piliers de briques qui supportent des arcs en plein cintre. »

Du château et de l'enceinte fortifiée de la ville, il ne reste plus que quelques tours et quelques débris de murailles.

A 12 kilomètres de Saint-Sever, la route traverse *Hagetmau*, fortifiée autrefois comme Saint-Sever, et comme elle prise et saccagée maintes fois. C'est dans son château, aujourd'hui détruit, que vint mourir Henri III de Navarre.

Quelques années plus tard, en 1574, ce château de Hagetmau fut le théâtre d'un drame émouvant.

Après la sombre épisode de la Saint-Barthélemy, le roi de Navarre, prisonnier à la cour de France, forcé d'abjurer sa religion, fut contraint de confier au comte de Grammont la mission d'aller rétablir le culte catholique dans le pays. Le comte de Grammont se rendit tout d'abord au château de Hage'mau, où il réunit plus de deux cents gentilshommes.



La villa Brémontier, dans la forêt d'Arcachon.

A cette nouvelle, le baron d'Arros, ancien lieutenant-général de la reine Jeanne, alors octogénaire et aveugle fait venir son fils et, lui remettant son épée nue, raconte d'Aubigné, il lui parla en ces termes :
— Qui vous a donné la vie ?

— C'est à vous, mon père, que je la dois après Dieu, lui répondit le jeune homme.

— Or, votre Dieu, s'écria le vieillard, vous redemande cette vie. — Allez, mon fils, et, pour accomplir l'entreprise à laquelle je vous invite, n'ouvrez point les yeux sur le nombre de ceux qui vous accompagneront, mais sur leur vertu et leur courage ; ne fixez point vos ennemis pour les compter, mais seulement pour les frapper de mon épée, que Dieu bénira entre vos mains.

Le jeune homme obéit. Bien qu'il n'eût que trente-sept compagnons, il n'hésita pas à attaquer les deux cents hommes d'élite de Grammont ; il les surprit et massacra tous ceux qui ne prirent pas la fuite. Déjà, il levait son épée teinte de sang sur la tête du comte de Grammont, lorsqu'une femme jeune et belle, s'élançant tout à coup hors du château, lui demanda la vie de son prisonnier. C'était Corisande d'Audoins, la belle fille du comte, qui fit plus tard les délices de la cour du roi galant. Le jeune d'Arros céda aux larmes de la belle comtesse et, à son retour, son père le reçut par ces mots :

— Malheureux, tu as épargné le corbeau qui te crèvera les yeux.

Mais revenons sur nos pas, et de Morcens continuons notre marche vers Bayonne.

La locomotive court encore droit devant elle, traversant l'extrême limite de cette région des Landes, triste et uniforme avec ses bruyères desséchées, ou au contraire sombre et silencieuse sous ses pins aux couleurs assombries.

Mais peu à peu, les champs cultivés se montrent de droite et de gauche, et enfin un véritable village entouré d'arbres superbes, apparaît non loin de la voie ; c'est *Buglose*, encore appelé Saint-Vincent-de-Paul.

C'est là en effet, que naquit le 23 avril 1876, dans une humble chaumière, celui dont le nom devint plus tard un des plus vénérés. Sa première enfance fut consacrée à la garde des troupeaux, et souvent le jeune berger arrêta ses brebis sous un chêne qui avoisine Buglose. L'on peut voir encore cet arbre vénérable, et le bouvier arrête de préférence ses bœufs sous son ombrage, quand il leur sert leur pâture. Ses fruits sont recueillis avec soin, et ses branches transformées en croix rustiques, viennent jusqu'à Paris orner le plus humble grenier du pauvre, comme les plus riches oratoires de l'aristocratie. Tout à côté de ce chêne s'élève une église bâtie sur l'emplacement occupé par la demeure de saint Vincent.

La maison du bienfaisant pasteur a conservé toutes ses dispositions premières ; dans une chambre, transformée en chapelle, existe encore la

croix sur laquelle il avait l'habitude de prier; un peu plus loin, Notre-Dame de Buglose attire également de nombreux pèlerins, et sa source miraculeuse aurait guéri bien des infirmes.

Les occupations du berger étaient peu en rapport avec l'intelligence développée du jeune Vincent; aussi fut-il envoyé à Toulouse pour faire ses études, et il fut ordonné prêtre dans cette ville en 1600.



Cippe de Brémortier, près de la Teste,

Un modique héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il revenait à Narbonne tomba entre les mains des corsaires. Il fut conduit en esclavage à Tunis, mais il parvint à convertir son maître, et ils se sauvèrent tous les deux, et vinrent aborder à Aigues-Mortes, en 1607.

Il fut emmené peu de temps après à Rome, par le vice-légat d'Avignon,

Pierre Montoris, et il était bientôt envoyé auprès de Henri IV, en 1608, pour traiter une affaire importante. Il devint ensuite aumônier de la reine Marguerite de Valois, puis précepteur des enfants d'Emmanuel de Gondy, général des galères du roi; et en 1619, il était nommé aumônier-général de la flotte; et c'est à Marseille qu'il alla exercer ses nouvelles fonctions.

Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfants dans la plus profonde misère, Vincent-de-Paul alla offrir de prendre sa place. Chose difficile à croire, cette offre aurait été acceptée, et cet homme de bien fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant le reste de ses jours, du poids des fers qu'il avait portés pour un autre.

Saint-François de Sales « qui ne connaissait pas, dans l'Église, un prêtre plus digne que lui » le chargea, en 1620, de la direction des filles de la Visitation. Sa vie tout entière fut consacrée aux bonnes œuvres, et son nom reste attaché à une foule de fondations charitables, dont la plus célèbre est celle des sœurs de charité. Tout à côté, il faut également placer l'œuvre des Enfants-Trouvés, et il est bon de rappeler comment fut fondé le premier hôpital des Enfants-Trouvés, car on ignore aujourd'hui ce qui se passait alors à ce sujet.

Avant l'institution de cette œuvre, on vendait ces innocentes créatures dans la rue Saint-Léandri, et on les donnait pour vingt sous pièce, par charité, disait-on, aux femmes malades qui en avaient besoin pour faire passer leur lait. Vincent-de-Paul prit tout d'abord à sa charge douze de ces enfants-trouvés, et bientôt sa charité parvint à soulager ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises. Mais les ressources pécuniaires devinrent insuffisantes, et lui manquèrent presque complètement; il convoqua alors toutes les dames charitables en une assemblée extraordinaire.

Il eut le soin de rassembler, dans l'église choisie pour cette réunion, un certain nombre de ces malheureux enfants, et ce spectacle, joint à une exhortation aussi courte que pathétique, arracha des larmes aux assistants; aussi le même jour, dans la même église, l'hôpital des enfants-trouvés fut fondé et richement doté.

Vincent-de-Paul, accablé d'années, de travaux et de mortifications de toutes sortes, mourut le 27 septembre 1660, âgé de près de 85 ans.

Au-delà de Buglose, la ligne ferrée entre dans la vallée de l'Adour, et quitte définitivement la lande, pour arriver dans la ville de Dax.

DAX

César, dans ses commentaires, nous apprend que le territoire de Dax était occupé par les Tarbelli, qui opposèrent une vive résistance aux armées romaines ; ils formèrent avec les peuplades voisines une puissante confédération, et purent mettre en ligne 50,000 combattants. Mais Crassus, le lieutenant de César, les força de quitter les retranchements derrière lesquels ils s'étaient massés, et, grâce à sa puissante cavalerie, il les tailla en pièces dans une vaste plaine, *apertissimis campis*, et le pays fut dès lors incorporé à l'empire.

Sous la domination romaine, Dax devint une cité importante, et elle fut entourée de solides murailles qui subsistent encore. Elle faisait un commerce important de poix, de résine, de cire, et ses eaux thermales attiraient de nombreux visiteurs.

Les Vandales (407) commencèrent la série des invasions qui vinrent successivement dévaster le pays. Les guerres de religion portèrent aussi la ruine dans ces contrées, où les religionnaires étaient nombreux, et, en 1622, Dax était encore une de leurs places de sûreté.

Aujourd'hui, la ville conserve une importance réelle, grâce à son commerce et à ses eaux minérales ; enfin, depuis quelques années, elle tend à devenir une station d'hiver, comme Arcachon.

Les murs romains qui entourent la cité, sont composés d'assises horizontales de briques alternant avec des lignes de petits appareils ; malheureusement la ville, ayant été déclassée comme place-forte, une des parties les plus intéressantes a été démolie, sous prétexte d'embellissements.

De nombreux sarcophages, des pierres inscrites, ont été souvent exhumés du sol ; et, aujourd'hui réunis dans le Musée de la ville, ces souvenirs rappellent l'importance de la cité gallo-romaine.

La cathédrale, construite au XIII^e siècle, a été presque entièrement refaite au XV^e siècle, et son portail porte de belles sculptures.

Le vieux château, que l'on aperçoit en entrant dans la ville, est encore entouré de ses fossés, et défendu par quatre tours rondes ; il sert aujourd'hui de caserne. La base de l'édifice paraît être romaine, mais tout le reste de la construction manque de caractère.

Dax, station d'hiver, est chose toute nouvelle, datant de quelques années à peine. Ici, nous n'avons pas affaire à une localité privilégiée, grâce seulement à la douceur de son climat, comme ses voisines Pau et Biarritz. Dax, tout en étant en partie abritée par les vents, tout en ayant des hivers

plus doux encore qu'à Pau, est surtout remarquable par ses eaux minérales, et celles-ci ont sur leurs congénères l'avantage énorme d'être utilisables en toutes saisons : et enfin elles possèdent des qualités (boues minérales) que l'on chercherait inutilement ailleurs.

Dax est une petite ville des Landes, bâtie sur les bords de l'Adour, au milieu des forêts de pins, et à quelques kilomètres de la mer. Elle doit certainement sa fondation par les Romains, à la présence de sources chaudes (*Aquæ Tarbellicæ*) qui naissent de tous côtés, et dont la plus importante est située au centre même de la ville.

Au point de vue thermométrique, Dax occupe le premier rang parmi les stations hivernales du Sud-Ouest ; la température moyenne de l'hiver est de 2° 1/2 plus élevée que celle de Pau, et cependant Dax est située plus au Nord. La moyenne est de 8 à 9°, et la journée médicale, c'est-à-dire de 11 h. à 3 heures, est rarement au-dessous de 12°.

Cette température élevée, et qui possède encore cette qualité maîtresse de varier fort peu, est localisée à la ville de Dax, elle ne dépasse pas un rayon de quelques kilomètres. Elle est certainement due à l'échauffement du sol par l'énorme nappe d'eau chaude qui occupe le sous-sol de la région dacquoise et vient se faire jour dans la ville même. Le débit de ces eaux, dont la température est de 70°, est énorme (plusieurs millions d'hectolitres) et il n'est pas étonnant qu'elles influent fortement sur la température.

Cette nappe d'eau suit le cours de l'Adour, et passe au-dessous du fleuve au niveau de Dax ; aussi de nombreuses sources viennent-elles se faire jour dans la berge et même au milieu des eaux de l'Adour.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la composition des eaux de Dax ; nous nous contenterons de dire qu'elles sont souveraines dans le traitement des rhumatismes, et surtout de cette variété si commune de rhumatismes *a frigore*, et ceux-ci sont traités par les boues minérales : qu'est-ce donc que ces boues ?

L'Adour est sujet, tous les hivers, à de fortes crues, qui laissent déposer sur les prairies basses qui longent ses bords, une épaisse couche de dépôt limoneux. Partout où ces vases sont en contact avec les eaux sulfatées chaudes, il se produit une transformation fort curieuse, et ces boues deviennent médicinales.

Sous l'action de la lumière et de la chaleur, il se produit rapidement une abondante végétation d'algues d'espèces spéciales. Comme toute matière organique, ces végétaux réduisent le sulfate de chaux des eaux thermales, et mettent en liberté une petite quantité de soufre et d'hydrogène ; mais celle-ci n'est pas assez considérable pour donner cette odeur

désagréable que l'on connaît. L'effet le plus important produit par cette végétation est de transformer ce dépôt, purement minéral tout d'abord, en une véritable tourbe vivante, onctueuse, dans laquelle les propriétés émoullientes viennent s'ajouter aux propriétés minérales de l'eau thermale.



Les anciens murs de Dax.

Les boues de Dax ne sont donc autre chose que des produits secondaires, mais ceux-ci sont obtenus naturellement, et ne sont nullement fabriqués de toutes pièces par les établissements thermaux et pour les besoins du service. Les boues naturelles sont récoltées en certains points plus favo-

rablement disposés, au Roth principalement, et transportées dans les baignoires.

L'installation par trop primitive des anciens établissements de Dax a trop longtemps porté préjudice à cette station; mais aujourd'hui, une société puissante a opéré une transformation complète, et les Thermes de Dax offrent aux malades le confort le mieux compris; peut-être, de tous nos établissements thermaux du Midi.

Le vaste édifice des Thermes de Dax est construit sur les sources mêmes du Bastion et de Sainte-Marguerite; et toutes les dispositions les plus appropriées aux besoins des malades ont été réunies là avec un rare bonheur.

L'installation balnéo-thérapique est installée à l'étage inférieur; buvettes, baignoires et piscines donnent sur un vaste couloir qui fait tout le tour de l'édifice, et permet aux malades de perdre sans crainte la chaleur communiquée en excès par les bains et les douches, et d'obtenir une réaction très nette par une promenade dans cet air à température modérée et constante.

La piscine est surtout remarquable par ses grandes proportions; elle contient 500 hectolitres d'eau minérale à courant continu, et trente personnes peuvent s'y livrer à l'aise à l'exercice de la natation.

Les étages au-dessus sont destinés au logement des malades, et ici encore, nous aurons à signaler le confortable bien entendu des appartements, leur aspect de bonne et souriante tenue; mais il convient surtout d'insister sur l'heureuse distribution qui permet aux malades qui les quittent, en n'importe quel point, de se rendre toujours à l'abri de l'air extérieur, en traversant des galeries vitrées à température uniforme, dans les diverses salles de traitement.

En dehors de cet établissement et de quelques autres sources minérales utilisées en médecine, Dax possède une source d'eau chaude d'une abondance extrême. Cette fontaine chaude, connue au XIII^e siècle sous le nom de fontaine de la Nèhe, est une des plus belles sources que possède la France. Non moins remarquable par son abondance que par sa haute température, sa situation dans l'intérieur de la ville en augmente infiniment l'intérêt.

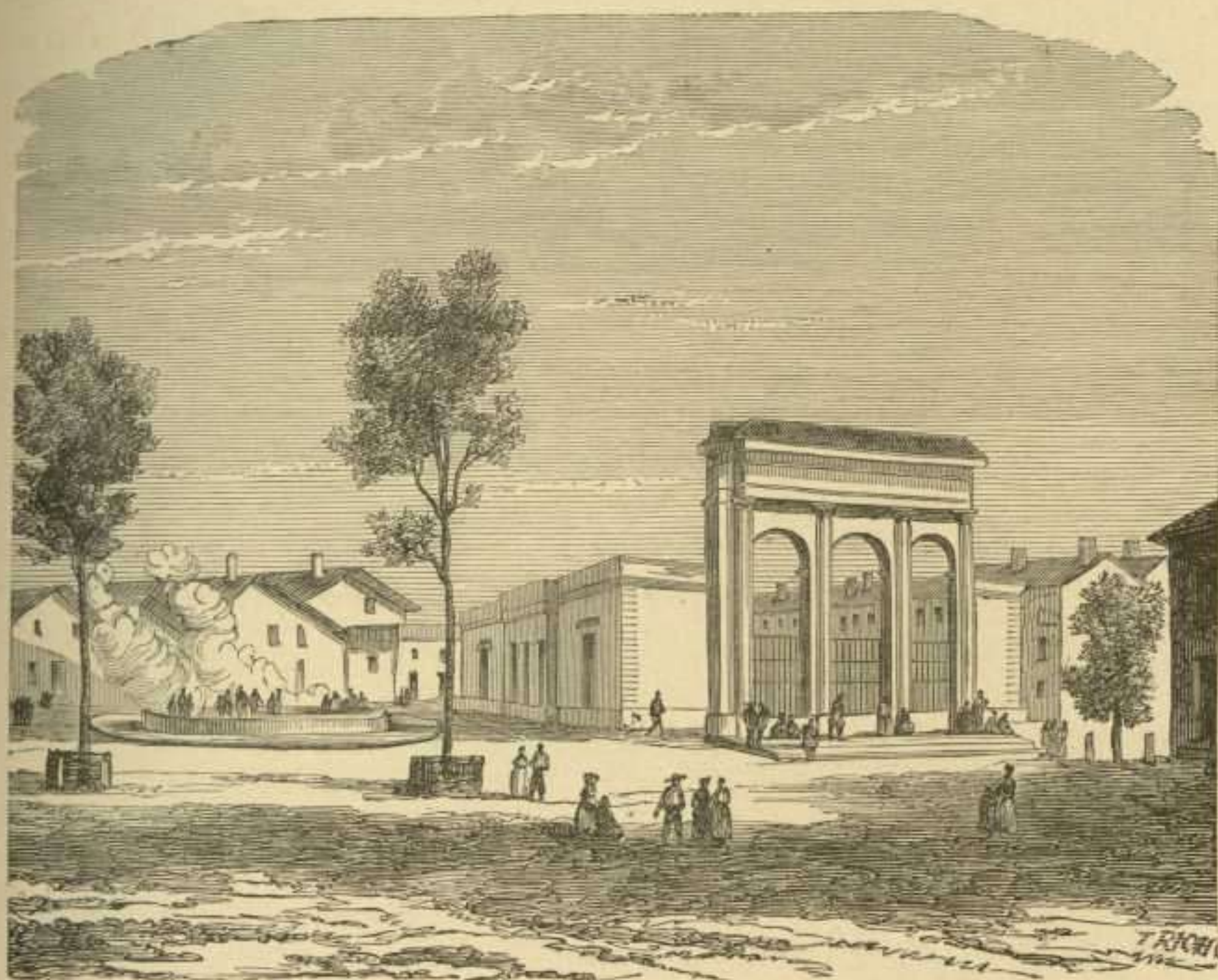
L'eau est retenue dans un vaste bassin de 350 mètres carrés environ, et il est entouré d'un portique d'ordre Toscan fermé par des grilles.

Le volume d'eau retenu dans le bassin approche de 500 mètres cubes, et son niveau varie avec les fluctuations de l'étiage de l'Adour.

Du sein de la source s'élèvent incessamment de nombreuses bulles de gaz, qui, jointes aux vapeurs qui se dégagent de toute sa surface, donnent

à cette magnifique fontaine l'aspect d'une immense chaudière chauffée au point d'ébullition.

Invisibles quand la température de l'air est élevée, ces vapeurs sont cependant si abondantes qu'elles forment dans certaines circonstances, et particulièrement en hiver, un brouillard épais qui se répand dans tout le voisinage. Quelquefois, c'est une colonne que le soleil levant colore des teintes sinistres de l'incendie.



Dax. — Les eaux chaudes.

Dans sa partie centrale, du côté de la rue, le bassin présente une large dépression un peu irrégulière. C'est de ce point, où sont répartis sans ordre de nombreux soupiraux, ainsi que l'indiquent d'ailleurs les courants continus du gaz qui s'en dégage, que l'eau émerge paisiblement, sans effort ni tumulte, comme si elle sortait d'une éponge ou d'un feutre qu'on presserait doucement de bas en haut.

Il n'y a pas encore très longtemps qu'à la place de cette cuvette était une cheminée conique qui prêtait infiniment au merveilleux, et dont l'imagination, d'accord peut-être avec le fait, avait doté la source. Ce caractère si intéressant a disparu sous l'accumulation du dépôt minéral et surtout des détritits des algues qui se développent dans l'eau chaude.

Lorsque le temps veut tourner à l'orage ou que l'atmosphère est chargée d'électricité, la température de la source s'élève d'une manière notable, et les émissions de gaz sont plus considérables.

L'usage de cette source est relativement fort restreint. Trois petits établissements de bains en sont tributaires pour une partie de l'eau qu'ils consomment. La plupart des boulangers de la ville s'en servent pour fabriquer le pain ; les ménagères l'utilisent à divers usages domestiques pour économiser le combustible ; enfin, quelques personnes, après l'avoir laissée refroidir, en font leur boisson habituelle.

Les environs de Dax, outre de nombreuses sources minérales, possèdent encore un gisement de sel gemme d'une grande importance, car l'usine actuellement installée peut fournir 100,000 quintaux de sel raffiné. Le banc de sel, découvert fortuitement dans le fossé Saint-Pierre de Dax, n'a réellement d'importance industrielle que dans un point situé à 65 mètres de profondeur ; sa pureté est extrême, car il donne à l'analyse 98, 79 % de chlorure de sodium pur.

Ce premier banc a une épaisseur de 21 mètres, et il est séparé d'un autre banc qui mesure au moins 16 mètres de puissance.

Les environs de Dax, grâce aux alluvions de la rivière, n'ont plus l'aspect désolé des régions que nous avons parcourues en venant de Bordeaux, et le sol des Landes n'est pas toujours comme se plaisent à le dire certains écrivains, l'image de la misère ; la vallée de l'Adour, surtout dans cette région de la Chalosse, où se trouve bâtie la ville de Dax, est, au contraire, une contrée fertile, accidentée et remarquable surtout par des arbres superbes, chose peu ordinaire dans le Midi.

Le chêne, le platane, s'y développent admirablement, et il n'est pas de baigneur qui n'aille admirer le chêne de Préchacq, ou encore le chêne de Saint-Jean ; bien des malades viennent demander leur guérison à l'arbre miraculeux ; mais c'est principalement dans la nuit de la Saint-Jean que les bons Landais font leur pèlerinage, et chacun d'eux fixe à l'arbre bienfaisant une petite croix de bois.

A Dax s'embranchent une ligne qui relie cette ville à la station de Puyoo, en passant par Pouillon, connu par ses châtaignes et ses sources minérales.

Au delà de la ville, le chemin de fer ne quitte plus la vallée de l'Adour, et passe successivement devant *Saubuse, Saint-Géours*, en traversant la contrée appelée le *Marensin* ; c'est-à-dire la partie des landes qui avoisinent le golfe de Gascogne : *maris sinus*.

Au vieux *Boucaud*, la voie se rapproche de l'Adour dont elle s'était éloignée et elle passe non loin de Cap Breton, localité du plus haut intérêt à visiter, si l'on veut se rendre compte de l'importance des déplacements de l'embouchure de l'Adour, et de la configuration des côtes.

L'Adour a, en effet, plus encore peut-être que la Gironde, changé continuellement de place à son embouchure. Ainsi, en 1369, la même tempête qui, sur les côtes de Normandie, détruisait la flotte d'Edouard III, combla le lit de l'Adour : Bayonne fut couverte par les eaux, et après plusieurs jours seulement, les eaux trouvèrent une issue du côté de Cap-Breton et allèrent se jeter dans la mer au niveau du Vieux-Boucaud, à 36 kilomètres au nord. Pendant deux siècles elles ont suivi cette direction.

Les dunes qui sont de ces côtés n'existaient pas alors, et la mer venait détruire continuellement un banc de sable qui se formait en ce lieu. Le Boucaud, simple hameau, devint rapidement un port important. Des chantiers de construction y furent élevés en 1620 ; il fournissait à l'État 200 matelots et ses eaux étaient assez profondes pour y recevoir des vaisseaux de ligne.

Mais, à cette époque, il vit sa prospérité arrêtée presque subitement, et si un accident l'avait créé, la maladresse d'un ingénieur le détruisit.

Le long détour que les eaux de l'Adour étaient obligées de faire pour se rendre de Bayonne à la mer, avait ralenti la vitesse des eaux, et les débris amenés de la montagne avaient exhaussé singulièrement le fond du fleuve. Aussi, c'est à peine si les barques de 30 tonneaux pouvaient remonter jusqu'à Bayonne, alors qu'autrefois les navires de 600 tonneaux pouvaient atteindre ses quais. De plus, à chaque grande crue, la rivière débordait et causait de grands ravages dans toute la contrée.

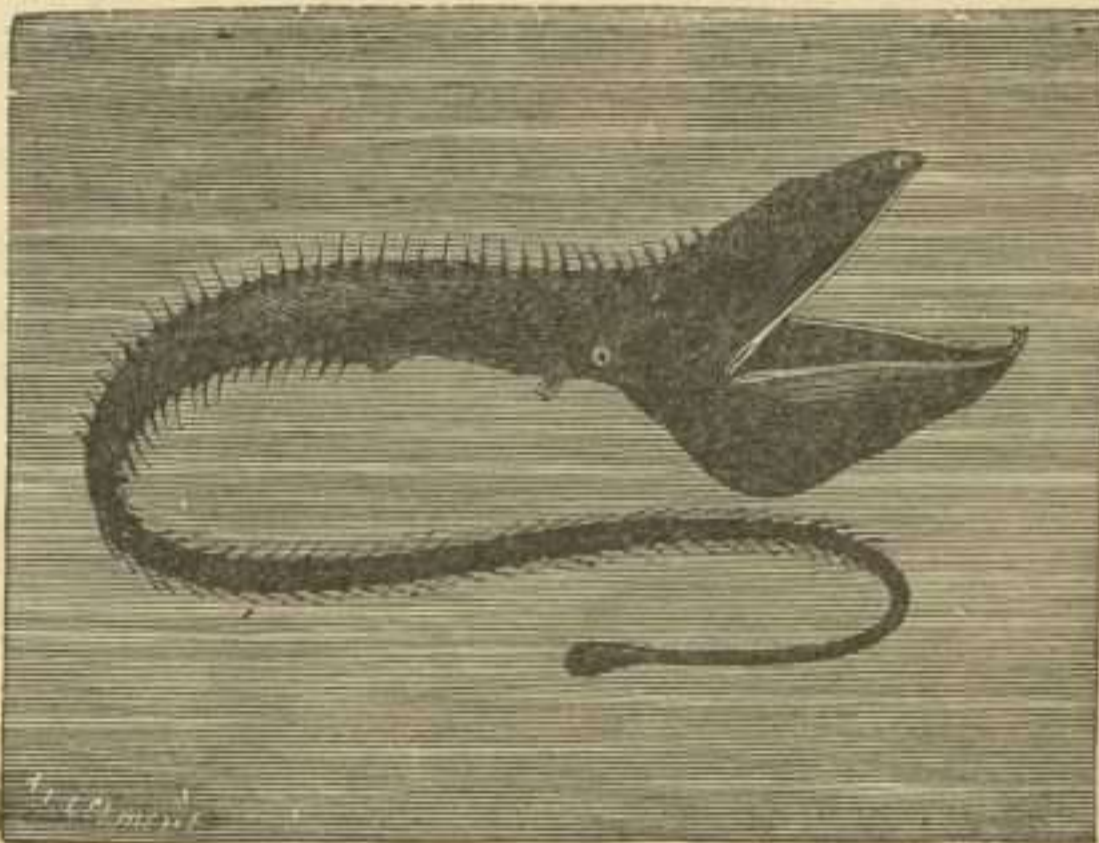
Des travaux considérables, entrepris sous Henri II, n'eurent aucun résultat. Vers 1578, Henri III chargea Louis de Foix de corriger le lit tortueux de l'Adour et de lui rendre son ancien cours. Le célèbre ingénieur-architecte revenait alors d'Espagne où Philippe II l'avait appelé pour bâtir l'Escorial. Il n'aurait peut-être jamais réussi à mener à bien le travail qu'il avait entrepris, si le ciel n'était venu à son aide. Il tomba tout d'un coup des Pyrénées, qui sont dans le voisinage, dit de Thou, une si affreuse quantité d'eau, que la ville pensa d'être submergée ; et cette eau en s'é-

coulant vers la mer avec beaucoup de violence, jeta les sables à droite et à gauche, ouvrit le port et déboucha le canal sur la droite, qui, depuis ce temps-là, s'est rempli de sable. Cette chute d'eau arriva le 29 octobre 1579, et tous les ans on fait une procession solennelle à Bayonne, pour fêter un événement si heureux et qui a donné à la ville un port très commode.

Mais, de ce jour, la prospérité du vieux Boucaud fut détruite, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple hameau.

Cap-Breton, qui était alors un point important et qui avait compté jusqu'à 100 capitaines de vaisseaux, principalement adonnés à la pêche de la baleine, n'est plus aussi maintenant qu'un village de pêcheurs.

Mais là, à peu de distance de la côte, les fonds atteignent une profon-



EURIPHARYNX PELICANOÏDES, pêché à 2,000 mètres de profondeur.

deur considérable, bordée des deux côtés par des roches sous-marines qui font que, par les gros temps, les grands navires y trouvent une accalmie relative : on appelle ce mouillage *Gouf* ou *Fosse du Cap Breton*. Lorsque l'Adour venait se jeter à la mer au Vieux-Boucaud,

ses eaux débouchaient dans le prolongement de cette grande dépression, et ôtaient ainsi tout danger à l'entrée en rivière. Aujourd'hui, au contraire, la *barre de l'Adour* est une des passes les plus dangereuses de toute la côte, et il serait à désirer que l'on pût ramener l'Adour dans cette direction. Des travaux peu considérables permettraient d'établir un port de refuge de premier ordre à l'extrémité orientale de la fosse de Cap-Breton.

Mais, à tous ces motifs d'intérêt, la fosse de Cap-Breton ajoute encore d'avoir été le départ d'études du plus haut intérêt ; aussi croyons-nous intéresser nos lecteurs en leur donnant une rapide analyse des travaux entrepris sur *les abîmes de la Mer*, et commencés au Gouf du cap Breton.

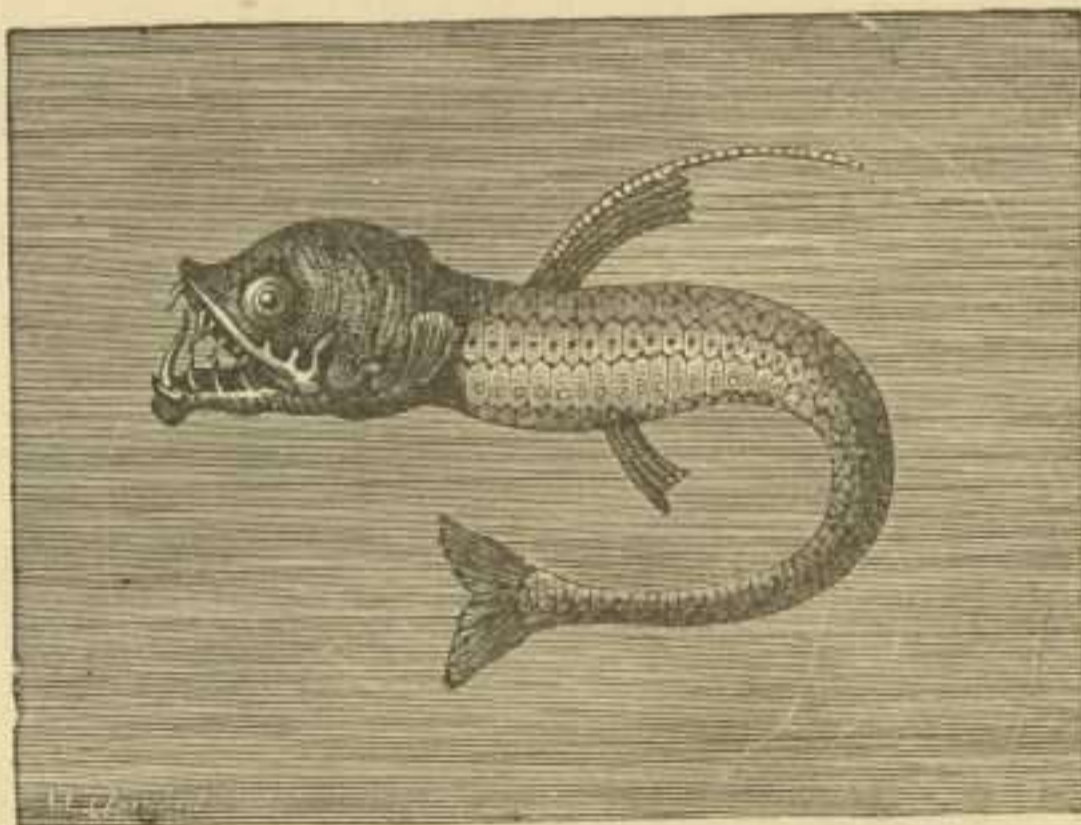
La mer a toujours été pour l'homme un sujet de profondes méditations : sans nul doute, c'est en face de l'Océan que l'idée d'immensité, l'idée d'infini sont venues pour la première fois à la pensée du philosophe ou du

poète. Pendant longtemps, une sorte de voile mystérieux enveloppait de toutes parts l'impénétrable Océan ; et si, dès le moyen-âge, les voyages des navigateurs avaient résolu cette question d'étendue, il était réservé aux temps modernes de limiter enfin ces profondeurs insondables dont parlent tous les écrivains de l'antiquité. Mais ce n'est que dans ces dernières années que les naturalistes sont venus donner le dernier mot en cette matière, et surprendre le monde savant par les révélations inattendues qu'ils ont arrachées aux abîmes de la mer.

On connaît l'idée singulière de Strabon : *La mer à fond mobile*, idée qui peut cependant s'expliquer si l'on réfléchit que, dans bien des points de la Méditerranée, les forces volcaniques bouleversent complètement les fonds voisins des côtes, et peuvent produire alternativement dans le même emplacement une profonde dépression, ou, au contraire, une surélévation à fleur d'eau.

Au xvi^e siècle, un écrivain italien, *Marsigli*, revint à l'idée de la mer sans fond, et cette opinion semble avoir été admise sans conteste.

Il faut arriver jus-



STOMIAS, poisson phosphorescent, pêché à 2,000 mètres.

qu'à Buffon pour trouver enfin une idée rationnelle à ce sujet : « Nous ne pouvons, dit l'illustre naturaliste, douter que le fond de la mer ne soit composé comme la terre que nous habitons, puisqu'en effet on y trouve les mêmes matières et qu'on tire de la surface du fond de la mer les mêmes choses que nous tirons de la surface de la terre..... en sorte qu'à tous égards, les parties recouvertes du globe ressemblent à celles qui sont couvertes par les eaux, soit pour la composition et pour le mélange des matières, soit pour les inégalités de la superficie. » Cette idée fort exacte de Buffon s'étayait sur les observations des navigateurs et particulièrement sur celles de *Buache*, qui avait publié des coupes traversant l'Atlantique, de l'Afrique à l'Amérique, obtenues au moyen de sondages pratiqués en haute mer.

A partir de cette époque, en effet, la sonde devint d'un usage général ; mais elle n'était appliquée qu'à l'étude des fonds voisins des côtes, là où

l'on devait connaître exactement les *réécifs* dangereux pour la navigation. Ce n'est qu'en 1750 qu'un naturaliste suédois, Frédéric-Otto Müller, applique ces recherches à l'étude des animaux, et use à la fois de la sonde et de la drague. Mais ces explorations, limitées à une zone côtière de peu d'étendue, n'eurent pas beaucoup d'imitateurs, et cependant elles avaient donné des résultats importants.

Les marins n'emploient la sonde qu'à l'étude des questions de navigation, et arrêtent leurs recherches aussitôt que les fonds descendent au-dessous d'une centaine de brasses; au-delà, ce n'est qu'accidentellement et par simple curiosité que çà et là sont cités quelques coups de sonde.

Il faut arriver au 1^{er} septembre 1813 pour constater la première observation d'un sondage profond exécuté avec précision : elle est due à Ross; il retira dans la baie de Baffin, d'une profondeur de mille brasses, *une vase verdâtre molle* peuplée d'une foule d'annélides. Ce fait capital venait détruire d'un trait l'idée admise jusque là, qu'au-delà d'une centaine de brasses la vie était impossible. Mais cette observation passa pour ainsi dire inaperçue, et les abîmes de la mer furent encore regardés comme inhabités.

En 1851 s'ouvre une ère nouvelle, et c'est aux recherches préparatoires entreprises par les Américains pour l'établissement d'un câble transatlantique, que nous devons des notions exactes sur le maximum de profondeur des grands fonds, et sur l'existence d'animaux vivants dans cette vase verdâtre de Ross, qui semble spéciale aux parties profondes de l'Océan.

En 1861, M. Milne-Edwards eut la bonne fortune de tenir entre ses mains le premier document complet, permettant de se faire une juste idée de la vie dans les grandes profondeurs. Le câble unissant la France et l'Algérie avait été rompu, et à la suite de recherches, de dragages, M. *Flemming Jenkin* parvenait à repêcher le câble, et trouvait les portions situées par 1,200 brasses de profondeur entièrement couvertes d'animaux fixés à l'enduit de gutta-percha. L'on vit là, tout d'abord, une cause de détérioration, et M. Milne-Edwards fut consulté à ce sujet : inutile de dire que pas un de ces animaux n'était coupable des méfaits dont ils étaient accusés.

Mais le fait, par lui-même, était d'une importance capitale, surtout lorsque M. Milne-Edwards reconnut que, tandis que certaines espèces adhérentes au câble étaient absolument inconnues, d'autres n'avaient été signalées jusqu'à ce jour que dans les couches géologiques.

C'est donc à la science française qu'est due la constatation de ce fait :

existence d'espèces animales inconnues à l'époque actuelle, ou abondantes, au contraire, dans les temps géologiques. Voilà le point de départ *scientifique* de la question, et c'est seulement alors que les projets d'exploration sous-marines dans les grandes profondeurs, purent prendre naissance.

Ici, comme dans bien d'autres circonstances, l'idée première appartient à un Français, et c'est à l'étranger que nous trouverons la première mise à exécution du programme tracé par un des nôtres.

En 1864, M. de Folin, alors capitaine de port à Pauillac, comprit l'importance capitale qu'il y aurait à étudier scientifiquement les *fonds de la mer*. L'idée en germe se développa rapidement et un plan d'étude fut bientôt dressé; mais pour l'exécuter les choses devenaient difficiles. Qui croirait, non à la chose en elle-même, mais à la possibilité de la mettre à exécution? Il fallait tant de travail, et sur toute la surface du globe, agir; il fallait tant de coopérateurs et tant d'argent! M. de Folin eut alors l'heureuse inspiration de demander des échantillons de fonds à tous les capitaines, chose facile, même sans sondages spéciaux; car partout où le navire jetait l'ancre, il suffisait de recueillir les boues attachées à la panne de l'ancre. Grâce aux nombreuses relations que M. de Folin pouvait avoir, soit dans la marine marchande, grâce à sa position au port de Pauillac d'abord, à Bayonne ensuite, il eut bientôt réuni des documents nombreux, et aujourd'hui il possède plus de 10,000 échantillons. Tous ceux-ci, soigneusement étudiés, soit par lui, soit par M. Périer et quelques autres naturalistes ont révélé une foule de faits nouveaux, et ils ont été publiés dans une revue spéciale, *Les fonds de la mer*.

Mais ces recherches personnelles étaient encore insuffisantes, et il y avait absolue nécessité de recourir aux puissants moyens de la marine de l'Etat pour opérer convenablement. Ces idées, communiquées par M. de Folin au célèbre Agassiz, à Deshayes, à Baird, etc., etc., furent accueillies avec enthousiasme, et, plus heureux que nous, nos riches voisins d'outre-Manche, d'abord, les Américains, ensuite, obtinrent de leurs gouvernements des navires et tout le matériel nécessaire. Tous usèrent à l'envi de l'idée du modeste capitaine de Folin, et cela, bien entendu, sans lui en attribuer le mérite.

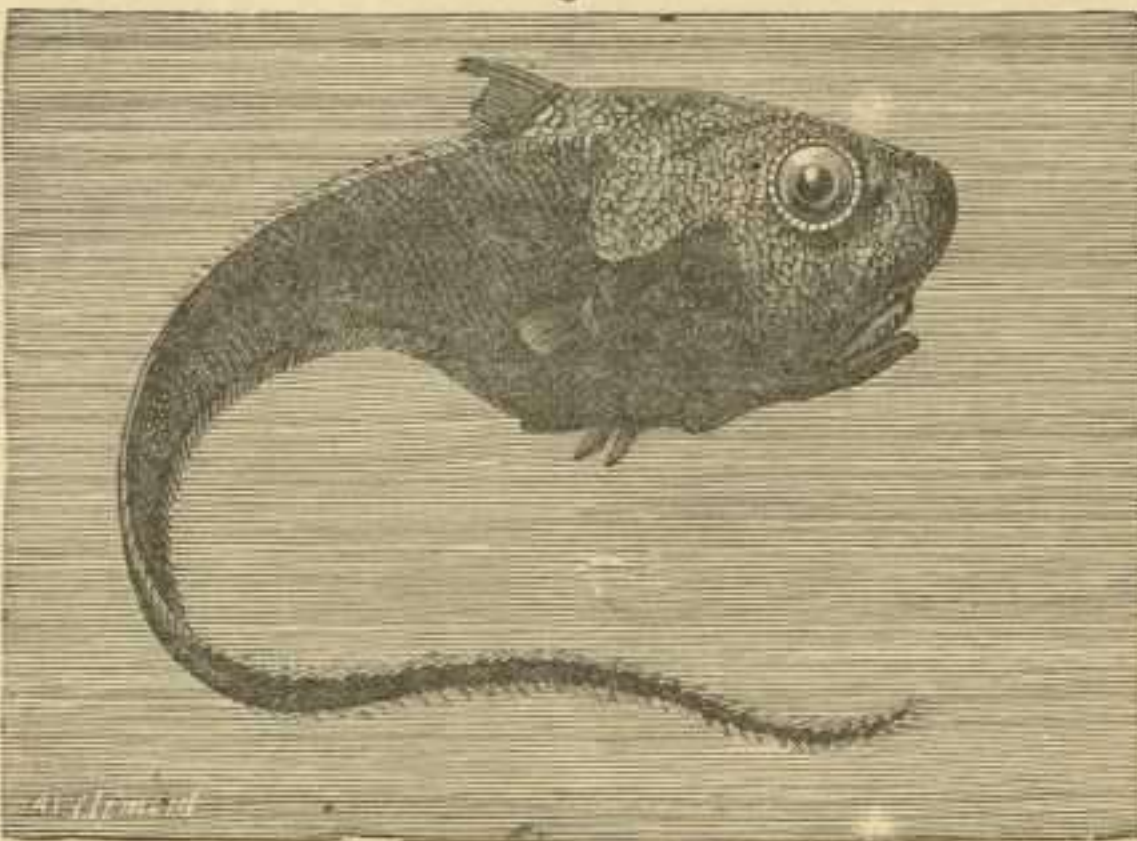
Grâce à l'intervention d'Agassiz, le *Corwin* et le *Bibb* étudient sous sa direction le détroit de la Floride (1867 à 1869), plus tard (1871) le *Hassler* et le *Mercury* sondent l'Atlantique. En même temps, l'Angleterre envoie le *Gaunet* étudier le Gulf-stream; enfin, le *Lichting*, le *Porcupine*, le

Challenger, font toute une série de campagnes de sondages, sous la direction des premiers naturalistes du *British Museum*.

D'un autre côté, l'Italie étudie la Méditerranée, tandis que l'Autriche et la Suède font exécuter des recherches du même genre dans les régions polaires.

Pendant tout ce temps, la France restait seule en dehors de ce champ si fertile de découvertes ; il est vrai qu'alors bien d'autres soucis absorbaient toutes les forces vives de la nation : la défense du territoire, et plus tard, la reconstitution de notre malheureux pays, ne permettaient de distraire ni un homme, ni un écu pour les choses de science pure.

Plus que jamais, M. de Folin, alors commandant du port de Bayonne, continuait avec ardeur ses recherches ; c'est ainsi que ses explorations le conduisirent à une profonde dépression, la *fosse du Cap Breton*. Là, avec ses seules ressources, malgré un outillage imparfait, il retira d'une profondeur de 235 brasses, une faune du plus haut intérêt et possédant des caractères d'ancienneté analogues à ceux que le câble de la Méditerranée avait révélés à M. Milne-Edwards.



MACRURUS GLONICEPS, pêché à 2,500 mètres de profondeur.

Enfin, après bien des difficultés, après bien des hésitations, le ministre de la marine mit à la disposition de M. de Folin les engins nécessaires à ses recherches et l'avis *le Travailleur* fut chargé d'opérer des dragages dans la fosse du Cap Breton et le long des côtes espagnoles.

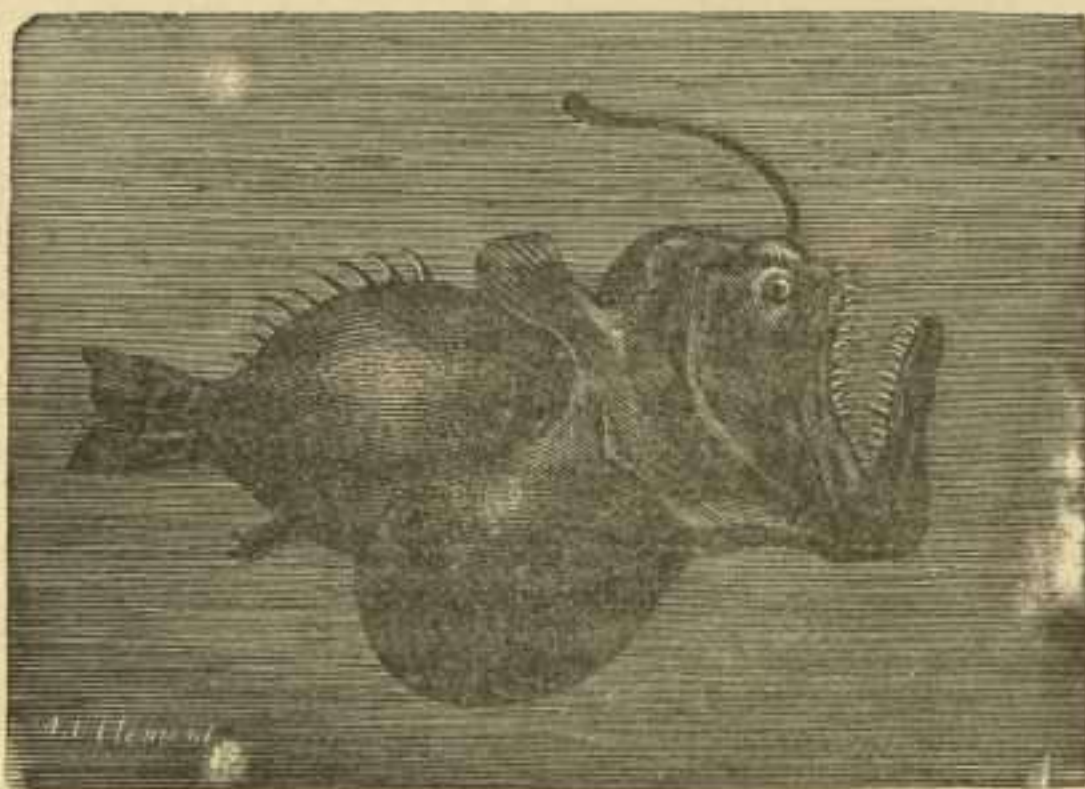
Le plus souvent, les profondeurs semblent s'étayer régulièrement et s'augmenter à mesure que l'on s'éloigne des côtes ; il se forme ainsi des zones et chacune d'elles diffère par les espèces qu'elle nourrit. Forbes a, le premier, signalé cette répartition, et distingué quatre zones.

La première, celle du littoral, comprise entre la marée haute et la marée basse : c'est la zone des plantes marines à teintes sombres. Les espèces animales sont peu nombreuses, mais les individus y abondent : les coquilles des genres *littorines*, *patelles*, *moules*, habitent cette zone.

La seconde, celle des *laminaires* ou des *varechs*, comprend, dans les parties les plus élevées, des algues vertes, et plus bas, des belles espèces à couleur écarlate, les *floridés* ; cette zone s'étend jusqu'à 15 brasses environ. Les *troques* sont spéciaux à ces profondeurs.

La troisième zone est celle des *coralliaires* : là, les *algues*, les plantes, sont remplacées par des *zoophytes* ou animaux-plantes ; elle descend jusqu'à 50 brasses. C'est là que se montrent les grands crustacés, les échinodermes. Enfin, c'est dans cette zone que se trouvent les régions des grandes pêches : morue, turbot, etc. Les mollusques sont : *buccin*, *fuseau*, *huitre*, *peigne*.

La dernière zone de Forbes est celle des coraux des grandes mers ; son étendue n'est pas définie. Dans ces profondeurs, le nombre des espèces caractéristiques est fort restreint ; les autres groupes viennent des régions supérieures. A mesure que l'on descend plus bas dans la zone, les habitants deviennent de plus en plus rares, faisant ainsi pressentir l'abîme où la vie est éteinte : nous savons déjà que c'est là une erreur.



MELONACTES JOHNSONI, pêché à 3,500 mètres de profondeur.

Quand on a dépassé la zone cotière, les profondeurs tombent assez brusquement à plus de 1,000 brasses, et, dans quelques points, elles atteignent 4,000 brasses environ.

L'énorme pression d'une masse d'eau aussi considérable était regardée comme incompatible avec la présence d'êtres vivants ; mais les calculs établis alors étaient, en général, entachés d'erreur, car on oubliait presque que l'eau est à peu près incompressible, et, d'un autre côté, que les animaux placés à ces profondeurs étaient saturés dans toutes leurs parties de cette même eau ; qu'elle soutenait leurs tissus, et les mettait enfin dans des conditions différentes, c'est vrai, de celles que nous observons à la surface, mais cependant très voisines.

Une autre objection était basée sur la température et l'immobilité des masses d'eau profonde : on sait aujourd'hui qu'il existe de grands

courants froids venant des pôles, qui renouvellent l'eau jusque dans les plus grands fonds, et que les températures varient avec ces courants. Dans la Méditerranée, le *Travailleur* a constaté des températures de fond relativement élevées, et là, les espèces animales deviennent extrêmement rares. N'y aurait-il pas là un effet *volcanique* ? et température et substances délétères ne viendraient-elles pas de cette action souterraine ?

Les ténèbres les plus complètes règnent dans ces profondeurs, et la présence des espèces aveugles semblait confirmer cette idée ; mais beaucoup d'autres possèdent des yeux, donc ils pouvaient voir. C'est qu'en effet, si les rayons solaires ne pénètrent pas dans les fonds extrêmes, la vie supplée à cela, et, à maintes reprises, l'on a constaté la *phosphorescence* de certaines espèces.

Voici ce que raconte à ce sujet M. de Folin : « Le chalut, lancé à la tombée du jour, laboure durant quelques heures des fonds de 600 mètres, on le hale vers minuit. Une lueur remarquable apparaît sous l'eau et augmente d'intensité à mesure que l'engin se rapproche. Une vraie phosphorescence éclate de toutes parts dès que le filet émerge. Ce sont des colonies d'Isis qui répandent ce torrent de lumière. Toutes les parties du *sarcosome* lancent des éclairs d'une coloration vert pâle, et les jets lumineux redoublent lorsqu'on excite les polypes. La clarté fournie par ces animaux est assez puissante pour que nous puissions lire dans le rouffe du *Travailleur*, au milieu d'une obscurité naguère complète. Ce sont des étincelles, une pluie de feu ; quelles magnifiques illuminations doit produire au fond des mers un banc de ces gorgoniens ! Les rêves de Jules Verne sont ici des réalités, et la réalité dépasse encore l'imagination. »

Ainsi donc, toutes les objections théoriques tombent devant les faits, et nous savons maintenant que partout la vie existe.

Mais cette population des gouffres de l'Océan n'a rien de commun avec celle des parties supérieures : les espèces inférieures n'ont aucune tendance à s'élever, et leur organisation est telle, que leur existence n'est possible que dans les grands fonds.

Le nombre des formes nouvelles recueillies dans ces recherches, et principalement dans celles du *Travailleur*, ce nombre est si grand, que les zoologistes ont dû élargir les cadres de leurs classifications, et que des centaines d'espèces sont venues s'intercaler entre leurs voisines déjà connues, et former le trait d'union entre des formes que l'on supposait séparées les unes des autres.

Enfin, il est bon de rappeler que la nature semble avoir oublié dans

les profondeurs de la mer, certains animaux qui vivaient aux époques géologiques, et qui nous apparaissent comme les descendants attardés d'une population disparue.

Toutes ces découvertes, préparées d'abord par les Français, semblaient devenir cependant la propriété de nos voisins ; mais aujourd'hui, les voyages du *Travailleur* nous ont fait reprendre le rang que nous devions occuper, et l'on peut dire que, par leur importance, les recherches dernières occupent le premier rang.

Un dernier effort de la locomotive nous conduit dans la gare de Bayonne ; mais ici nous sommes aux pieds mêmes des Pyrénées, et nous nous occuperons plus tard de cette ville ; nous allons donc revenir sur nos pas, afin de prendre à Bordeaux la ligne directe qui unit les deux mers et va en droite ligne jusqu'à Cette.

RIVE DROITE DE LA GARONNE

De Bordeaux, nous avons à remonter la ligne de Paris, et, sans sortir du département de la Gironde, nous irons visiter Libourne, Saint-Emilion, Coutras.

La voie ferrée suit tout d'abord la rive droite de la Garonne, et à 5 kilomètres le train s'arrête à la gare de Lormont, le *mons laurus* des Romains. De tout temps les coteaux de Lormont ont été le rendez-vous des oisifs bordelais : aussi, villas et châteaux y sont-ils nombreux encore aujourd'hui. Lors de l'occupation anglaise, le duc de Lancastre fit élever en ce lieu une somptueuse demeure, (1394) le château de Lormont.

Mais bientôt la voie abandonne les rives du fleuve, pour s'infléchir vers la droite et remonter vers le nord. A l'angle ainsi formé vient s'embrancher une voie ferrée qui poursuit la direction première et va rejoindre Blaye, en passant par St-André-de-Cubzac, que nous apercevrons bientôt.

Saint-Loubiès, dont l'église du XII^e siècle mérite une visite, est le point où l'on s'arrête ordinairement pour aller voir le pont de *Cubzac*, une des constructions les plus hardies, et qui a inauguré, pour ainsi dire, les merveilles créées à profusion aujourd'hui par nos ingénieurs.

Ce pont, qui traverse la Dordogne et qui mesure 1545 mètres, est élevé de 28 mètres au dessus de l'étiage, de façon à permettre aux navires de tonnage moyen de passer sous le tablier. De chaque côté, un viaduc, que

continue une levée de terre, raccorde le sommet du pont avec le sol environnant. Quatre piles s'élèvent au milieu de la rivière, et se terminent par des colonnes en fonte qui supportent 12 câbles en fer, auxquels est suspendu le tablier ; et chacune de ces colonnes mesure 28 mètres de haut.

Ces chiffres indiquent suffisamment les dimensions colossales de cet ouvrage d'art, digne d'admiration encore aujourd'hui ; mais plus étonnant à la date de sa construction (1835).

A *Saint-Sulpice*, l'on pourrait aller voir une croix de cimetière fort intéressante ; et nous ferons remarquer que ces monuments, très répandus dans les provinces du Nord et de l'Ouest, sont au contraire fort rares dans la région du Midi. Celle de Saint-Sulpice et celle de Saint-Loubiès sont, pour ainsi dire, les dernières que l'archéologue rencontre lorsqu'il descend le long des côtes. En Bretagne, au contraire, il n'est pas de cimetière qui ne possède une de ces anciennes croix, et leur nombre diminue à mesure que l'on avance vers le Sud.

Vayres était déjà une station romaine (*Vavatedum*) d'une certaine importance stratégique et qui commandait le haut cours de la Dordogne. Au moyen-âge, un château-fort succéda aux constructions romaines, et les seigneurs de Vayres perçurent pendant longtemps un droit de péage sur tous les navires qui passaient sous ses murs ; et ceux-ci étaient encore obligés de saluer d'un coup de canon les tours du puissant marquis.

Le château actuel est composé de deux parties, l'une du XIII^e siècle et qui regarde le village bâti à ses pieds, l'autre plus moderne, XVI^e siècle, domine le cours de la Dordogne. Cette partie du château a remplacé les anciennes fortifications démolies lors du siège conduit par le duc d'Épernon.

Une large terrasse règne tout le long de cette partie du château, et le panorama qui se déroule à ses pieds est un des plus beaux que l'on puisse voir aux environs de Bordeaux.

Libourne était déjà, du temps d'Ausone, un port très fréquenté, et c'est là que le poète de Burdigala venait aborder lorsqu'il se rendait à Lucauiac, sa villa favorite. Son nom actuel de Libourne ne lui est venu que fort tard, et elle s'appela successivement Condat, Foyera, et Leyburna, d'où serait venu le nom de Libourne. C'est surtout aux Anglais que Libourne doit son importance première ; ils la fortifièrent et entretenirent toujours une nombreuse garnison dans ses murs, enfin ils accordèrent à ses habitants de nombreux privilèges ; aussi Libourne était-il le

point le plus sûr de la contrée pour les Anglais, et c'est là qu'ils trouvèrent toujours un appui des plus constants.

A plusieurs reprises des insurrections éclatèrent lors des impôts sur le sel, et Libourne devenait l'une des places fortes des *antigabeleurs*.

Plus tard, le protestantisme fit de nombreux prosélytes dans cette ville, mais le parlement de Bordeaux arrêta cette invasion de la religion nouvelle en frappant avec la plus grande rigueur les religionnaires de Libourne.

En 1787, le parlement de Bordeaux fut exilé à Libourne pour avoir refusé d'enregistrer l'édit portant création des assemblées provinciales, et il osa, malgré la mesure qui le frappait, demander la convocation des Etats-Généraux, sans lesquels, disait-il, il devenait impossible de vérifier aucun impôt qui n'aurait pas été consenti par la nation.

Libourne possède encore quelques curieuses maisons du XIV^e siècle, avec encorbellement sur la rue ; mais le marteau des démolisseurs aura bientôt mis à la moderne toutes ces constructions du temps passé.

Sur le grand port, la *Tour de l'Horloge* rappelle l'occupation anglaise, car elle a été construite en 1367 en l'honneur du prince de Galles.

Le port n'a plus aujourd'hui qu'une maigre importance, et ses navires de faible tonnage font le cabotage entre Libourne et Bordeaux.

Fronsac, qui n'est qu'un faubourg de Libourne, a possédé pendant longtemps une forteresse dont la garnison pressura d'une façon incroyable les paisibles habitants de la ville bâtie à ses pieds.

Les soldats de Fronsac ne se faisaient faute de descendre à Libourne, et pillaient les entrepôts des négociants ; tout vaisseau étranger chargé de marchandises, qui passait à portée de ses canons, était capturé, son équipage pendu ou noyé, les paysans des environs chassés ou emmenés en captivité et réduits à l'esclavage.

Ceci se passait en 1488 et dura jusqu'en 1492, époque à laquelle le parlement de Bordeaux mit fin à cette piraterie effrénée.

Un siècle plus tard, les mêmes faits se reproduisirent, et le commandant du château d'Arsilemont renouvela contre les habitants du pays les violences exercées naguère par les soldats du maréchal de Gié : il devint bientôt la terreur du pays. Voulait-il prélever quelque contribution sur la ville de Libourne, il braquait sa couleuvrine contre les murs de la cité, et un boulet avertissait les jurats d'avoir à se rendre au château. Là, il leur dictait ses ordres, ou leur faisait subir les plus cruels traitements. Un jour, il eut l'audace de s'en prendre à son protecteur, le président de

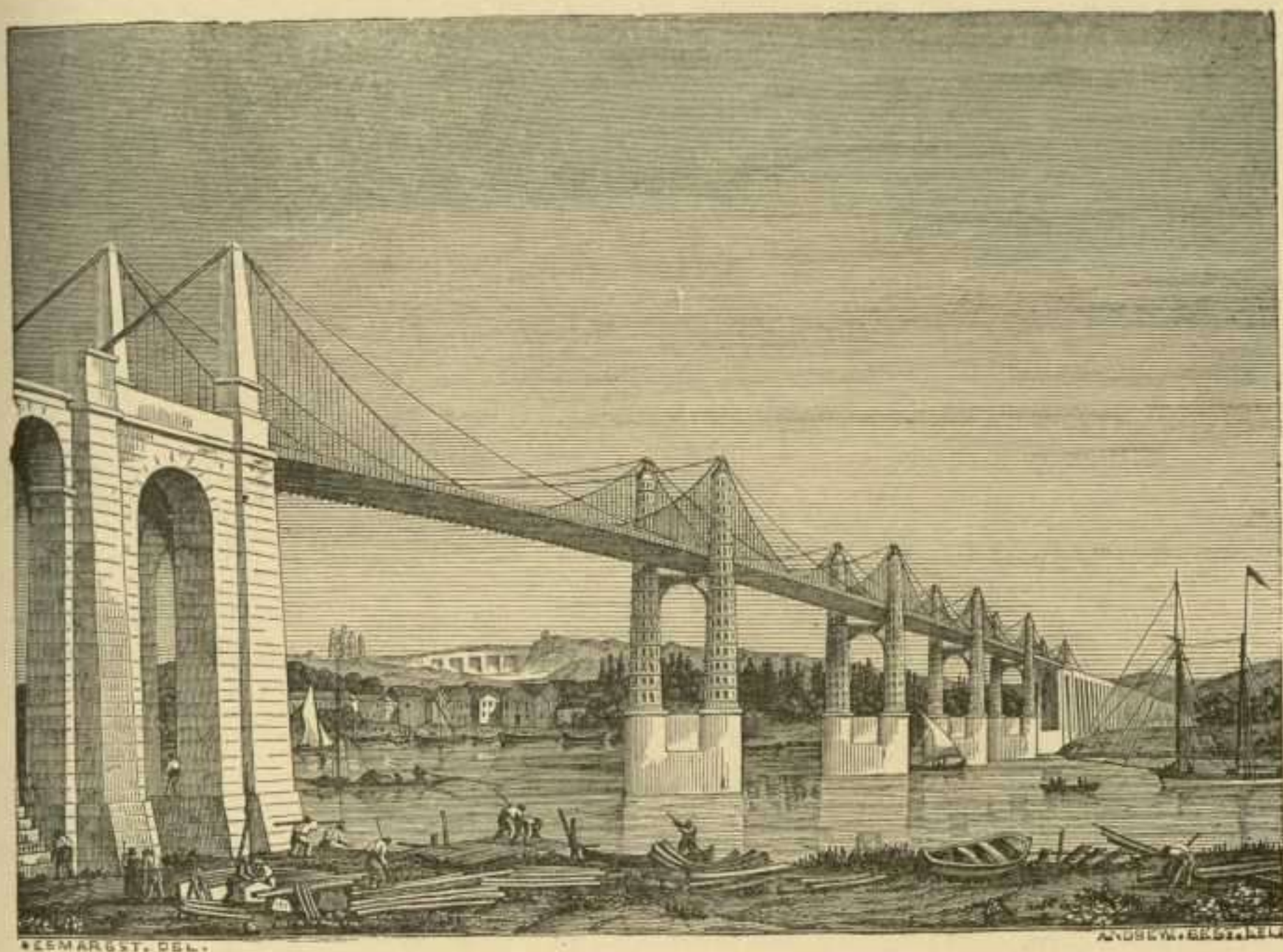
Gourgues, et il fit envahir par ses soldats flamands le château de Vayres. Mais à ce moment, Louis XIII était à Bordeaux ; il apprit par les malheureux habitants de Libourne les incroyables félonies du capitaine ; d'Arsilemont fut arrêté par les troupes royales et condamné à avoir la tête tranchée. Sa tête, clouée sur la porte de Libourne, fut remplacée plus tard par une tête de pierre, afin de conserver le souvenir de sa juste punition.

Mais le supplice d'Arsilemont ne fut pas trouvé suffisant par les habitants de Libourne : ils ne pouvaient oublier que, par deux fois, le château de Fronsac avait été un repaire de brigands ; ils demandèrent sa démolition, offrirent au propriétaire, le comte de Saint-Paul, 200,000 écus, et obtinrent cette juste satisfaction. Toute la population se mit à l'œuvre : le 4 décembre 1623, le château était rasé, et il ne resta que la base des murailles qui résistèrent aux efforts des démolisseurs : aujourd'hui encore on peut voir sous les broussailles quelques restes de cette forteresse maudite.

Saint-Emilion n'est situé qu'à quelques kilomètres de Libourne, et les ruines du monastère, sa curieuse église monolithe, méritent bien une excursion de quelques heures.

« Dans la partie orientale du Bordelais, dit l'auteur de *Saint-Emilion, son histoire et ses monuments*, sur la rive droite de la Dordogne, entre Libourne et Castillon, se développe une belle plaine que termine une colline escarpée. Cette colline s'enfonce en forme de golfe, et à l'extrémité de ce golfe, au sommet du plateau s'élève une longue flèche gothique : c'est le clocher de Saint-Emilion. Entrez dans le vallon qui s'ouvre devant vous, remontez le cours du ruisseau qui l'arrose et qui le fertilise, vous touchez à la ville qui, disposée en amphithéâtre, couvre de ses ruines le fond du golfe, le versant de la colline qui l'entoure et la lisière du plateau. Si vous sortez, maintenant, de l'étroite gorge où vous êtes engagé, en gravissant à droite ou à gauche l'une ou l'autre colline, vous vous trouvez, sur tous les points, séparés de la ville par un fossé creusé dans le roc, à la profondeur de près de 30 pieds sur une largeur de plus de 50. Au-delà de ce fossé s'élevaient autrefois de hautes et fortes murailles crénelées, armées de machicoulis. Six doubles portes, surmontées de grosses tours carrées, et défendues encore par deux tours avancées dans le fossé, donnaient entrée dans cette espèce de château gothique. Aujourd'hui, murailles, portes et tours sont au trois quarts détruites, et les immenses brèches qui s'y rencontrent laissent voir l'intérieur de la ville et ses vieux monuments.

» Autour de cette ville en ruines, règnent d'immenses grottes creusées de main d'homme, dans les rochers sur lesquels croît le vin renommé de Saint-Emilion. Au fond de ces grottes, une population misérable se livre aux rudes travaux des carriers, tandis que les parties les plus rapprochées du jour fournissent aux pauvres gens de l'endroit des logements grossiers, mais qui ont l'avantage de leur procurer de la chaleur en hiver et une fraîche température au plus fort de l'été. A l'entrée de ces espèces de cavernes, se pressent des charrettes attelées de bœufs ; elles vont sous



Vue du pont de Cubzac, (département de la Gironde).

ces voûtes profondes chercher le bloc de pierre que les travailleurs viennent de détacher de la masse compacte.

» Au milieu de ces ruines, de ces sombres carrières, on cherche en vain le mouvement et la vie : tout est triste et silencieux ; on croirait voir une ville saccagée et abandonnée par ses habitants. »

Saint Emilion creusa le premier une grotte, pour en faire un ermitage et se mettre à l'abri des Sarrazins. Cette grotte, origine de la ville, se voit encore aujourd'hui ; elle est placée au centre de la cité. On peut y

descendre par un escalier étroit et malaisé. Dans la grotte se trouve une fontaine toujours limpide et qui ne tarit jamais. En face de l'escalier, une niche carrée pratiquée dans le roc serait le lit du saint ermite ; à droite, une pierre grossièrement taillée serait son fauteuil, et plus loin sa table.

Bientôt vinrent se grouper autour du saint de nombreux disciples, et ceux-ci, imitant le maître, creusèrent une église dans le roc. Celle-ci, longue de 32 mètres, large de 14 et haute de 16 mètres environ, se compose d'une nef et de deux bas-côtés ; la voûte repose sur huit piliers grossièrement équarris et ornementés faiblement de quelques moulures en échiquier de l'époque romane. Six croisées ont été pratiquées dans la façade et ne suffirent pas à éclairer ce souterrain froid et humide.

A l'extérieur, des constructions moins anciennes sont venues se grouper autour du sanctuaire primitif : telle est la chapelle ronde élevée au XII^e siècle au-dessus de l'ermitage de Saint-Emilion. A cette même époque ont été modifiées les ouvertures de l'église. Le portail de gauche est surtout intéressant par son tympan sur lequel est sculpté le Jugement dernier : Le Fils de Dieu est assis sur son trône ; au centre du tableau, près de lui, se tient saint Emilion à genoux, et tout autour, les morts soulèvent la pierre de leur tombeaux.

Après avoir franchi cette porte, on suit une longue galerie bordée de tombeaux taillés dans le roc. Ces tombeaux furent fouillés en 1793 et les ossements qu'ils contenaient répandus sur le sol. « C'était une chose horrible à voir, dit M. Guadet, que cette église, naturellement sombre, tapissée de tombeaux entr'ouverts et jonchée de monceaux de squelettes ; et cependant, cet état de choses s'est prolongé jusqu'en 1837, époque à laquelle l'église monolithe de Saint-Emilion a été rendue au culte. »

Le monastère qui s'était élevé en ce point fut détruit par les Normands au IX^e siècle et relevé par Goscelin, archevêque de Bordeaux.

Les religieux abandonnèrent bientôt leur froide église souterraine et élevèrent à côté une nouvelle église et un cloître ; enfin, un peu plus loin, une tour élancée domina le monastère.

Au XV^e siècle, le pape Clément V releva les chanoines de Saint-Emilion de leur vœux monastiques, et un chapitre remplaça la communauté primitive. Le doyen, Gaillard de la Mothe, était le neveu du pape, et il ne se contenta pas de la modeste église de ses prédécesseurs : il la fit remanier, agrandir, telle que nous la voyons aujourd'hui.

Autour du monastère s'était en même temps élevée une petite ville qui bientôt passa pour une place très forte, à cause de ses remparts et de sa

position. En 1224, Louis VIII y fit établir une forteresse : le *château du roi*, qui domina toutes les parties de la ville.

Les guerres religieuses portèrent le feu et la dévastation à plusieurs reprises dans Saint-Emilion. Montluc, en 1568, la pilla une première fois. L'année suivante un parti catholique, à deux reprises différentes, vint la saccager, en prétendant la défendre contre les protestants. En 1580, elle fut de nouveau envahie et pillée par les religionnaires.

En 1789, Saint-Emilion prit parti pour la révolution, et elle trouva là sa ruine ; car elle perdit tout ce qu'elle possédait alors : ses monastères, son chapitre, sa commune.

L'enceinte fortifiée de la ville avait autrefois plus de 1,500 mètres de développement, et six portes en permettaient l'entrée. La porte Boucquès était beaucoup moins forte que toutes les autres, et c'était par là que la ville était ordinairement attaquée. Aussi avait-on placé en dehors de cette porte une guérite en pierre, qui existe encore ; elle était isolée, et haute de plus de six mètres, et une fenêtre, pratiquée à la partie la plus élevée, permettait à la sentinelle de surveiller la plaine qui s'étend à ses pieds.

Saint-Denis-de-Pile, simple village de 2,000 habitants, possède une église romane extrêmement intéressante. Elle a la forme d'une croix grecque, et au centre s'élève un clocher carré surmonté de créneaux. Le reste de la construction a été modifié plusieurs fois, et les voûtes refaites en 1840 ; à cette époque l'on exhaussa les murs de l'abside, et ce changement a profondément altéré le caractère du monument.

Coutras fut, tout d'abord, une station romaine (*Cortrate*) ; et, comme toutes les petites villes de la contrée, elle subit maintes vicissitudes dans le cours des temps.

L'église, du XV^e siècle, a été restaurée tout récemment avec beaucoup d'habileté. Elle possède le tombeau d'Albert qui, à la bataille d'Altenkirchen, enleva aux Autrichiens le corps de Marceau.

Ce fut sur le seuil de cette église de Coutras que le duc d'Epernon vint faire amende honorable des mauvais traitements qu'il avait infligés à l'archevêque de Bordeaux. Celui-ci avait poussé à bout l'archevêque par de sourdes vexations ; il le fit enfin insulter publiquement par ses carabins, et le jeta dans une telle irritation que le 8 novembre 1633, ce prélat, revêtu de ses habits pontificaux, sortit à pied, accompagné de quelques ecclésiastiques, et parcourut les principales rues de Bordeaux en implorant le secours du peuple. Le gouverneur, averti de ce fait, s'était fait

conduire au galop à la place Saint-André, et, descendant précipitamment de son carrosse, avait couru à l'archevêque qui rentrait dans sa cathédrale à la tête d'une foule immense, l'avait saisi par le bras et frappé à coups de canne, en l'appelant insolent, brouillon et traître, devant son église et son peuple.

Le 29 septembre 1634, il fut obligé de s'agenouiller aux pieds du prélat, Mgr de Sourdis, et cela, en présence du duc de la Valette, son fils, et de cinq conseillers du parlement, venus par ordre du roi pour assister à cette cérémonie; là, il reçut humblement, en apparence, du moins, l'absolution qu'on lui avait imposé d'implorer. Il est vrai qu'à cette absolution était attachée la promesse d'être réintégré dans son gouvernement de Guyenne.

Coutras montre encore des ruines intéressantes d'un château bâti par le vicomte de Lautrec, et que Brantôme dit être le *plus beau corps de logis qui fût en France*. L'on remarque surtout un puits surmonté d'une coupole de la Renaissance, avec quelques bas-reliefs.

Coutras sera le point extrême de notre excursion dans cette partie de la Gironde; et c'est là qu'il convient de placer la limite de cette région du Midi que nous désirons faire connaître à nos lecteurs.

De cette ville, deux lignes se dirigent sur Paris : l'une plus directe, passant par Poitiers, Tours ; l'autre, dite du Centre, par Périgueux et Limoges.

LIGNE DU MIDI — BORDEAUX A CETTE

Après avoir exploré les environs de Bordeaux en aval de cette ville, nous allons maintenant nous avancer vers l'Est, en suivant la ligne principale des chemins de fer du Midi, celle qui se dirige vers la Méditerranée en passant par Agen, Montauban et Toulouse.

Chemin faisant, nous aurons à laisser la voie principale, pour aller de droite et de gauche, visiter les localités intéressantes de cette riche contrée.

La gare du Midi est située en amont de la ville, sur la rive gauche, dans le faubourg Saint-Jean : un pont en fer traverse la Garonne à ce niveau et réunit les deux gares de l'Orléans et du Midi. Sans avoir l'aspect monumental du pont de Bordeaux, celui-ci ne manquera pas d'intéresser l'ingénieur, avec ses piles tubulaires enfoncées dans le fleuve par le système à air comprimé, et son tablier à claire-voie, formant six travées au-dessus de la rivière.

Au sortir des faubourgs, la ligne de Cette traverse de nombreux jardins potagers qui alimentent le marché de Bordeaux ; des fossés sillonnent toute cette région et rappellent que le marais a régné longtemps dans cette partie de la plaine.

A *Bègles*, l'on pourrait voir quelques restes d'aqueduc romain, qui se retrouvent encore près de la station suivante, *Villenave*.

Bientôt les cultures maraîchères cèdent la place à la vigne, et non loin de Villenave-d'Ornon, se trouvent les vignes du *Pape Clément*. Clément V, avant de monter sur le trône pontifical, était archevêque de Bordeaux, et appartenait à une grande famille du pays de Goth. D'après une bulle du 12 décembre 1809, il donna *ses vignes* à Armand de Canteloup, son successeur au siège de Bordeaux, et elles ont été la propriété des archevêques jusqu'en 1792. Leur possesseur actuel a naguère intenté un procès à ses voisins, pour les empêcher d'appeler leurs vins, *vins du Pape Clément*, marque de valeur dans le commerce.

Saint-Médard-d'Egrans possède encore des traces d'une voie romaine qui allait de Bordeaux à Jérusalem, et dont les premières stations étaient *Stomates* (Saint-Médard), *Sirione* (Cérons), *Vasates* (Bazas), *Tres Arbores* (Les Trois Arbres), etc. L'on a trouvé au bord de la voie des tombeaux en marbre blanc, ornés de sculptures, et qui paraissent dater du III^e siècle.

L'on ne s'arrêterait guère à la station de Saint-Médard, si ce n'était le point d'où l'on peut aller visiter le château de la Brède, somptueuse demeure de Montesquieu.

Le château de la Brède mériterait la visite des archéologues, quand bien même il n'eût pas appartenu à Montesquieu. Un examen attentif, dit M. de Lamothe, permet de distinguer les parties suivantes : 1^o le château du XIII^e siècle, — dont l'existence est attestée par des titres, — formé seulement d'un donjon rectangulaire, délimité aujourd'hui par la pièce du premier étage, qui contient la bibliothèque ; 2^o une chapelle du XV^e siècle, à l'extrémité sud de ce donjon, et dont la construction fut autorisée par une bulle du pape Boniface IX ; 3^o une tour ronde, à machicoulis, faisant saillie extérieurement sur l'enceinte, et appartenant à la fin du XV^e siècle ou au commencement du XVI^e ; 4^o des constructions élevées postérieurement, à des époques incertaines, entre la partie antérieure et le mur d'enceinte.

Nous emprunterons également à M. Joanne une excellente description de cette résidence du grand penseur.

L'ensemble des constructions, qui offre un aspect pittoresque, surtout quand on le regarde du côté du parc, à la droite de la porte d'entrée, forme un polygone à peu près régulier, ayant seize grands côtés et 37 mètres de diamètre ; il est complètement entouré de fossés remplis d'une eau claire et courante que lui versent les sources de la lande de Sesques, et dont la largeur varie de 14 à 35 mètres. Pour y entrer, il faut passer deux ponts-levis et traverser deux ouvrages avancés.

Fondé on ne sait à quelle époque, le château de la Brède passa au XII^e siècle en la possession de la famille de Lalande.

Cette résidence changea plusieurs fois de maîtres, et nous arriverons à celui qui nous intéresse plus particulièrement. Jean de Secondat, maître d'hôtel d'Henri II, roi de Navarre, acquit la terre de Montesquieu pour une somme de 10,000 livres, que Jeanne d'Albret lui donna en récompense de sa probité et de ses services. Henri IV érigea cette terre en baronie en faveur de Jacob de Secondat, son fils. Jean-Gaston de Secondat était président à mortier au parlement de Bordeaux ; ce fut le père de Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, l'auteur de *l'Esprit-des-Lois*, qui naquit à la Brède le 18 janvier 1689.

Ces détails, disait d'Alembert dans son éloge de Montesquieu, paraîtront peut-être déplacés à la tête de l'éloge d'un philosophe dont le nom a si peu besoin d'ancêtres ; mais n'envions point à leur mémoire l'éclat que ce nom répand sans elles.

Dans plusieurs de ses lettres, Montesquieu parle de son château de la Brède, qu'il transforma complètement.

« J'ai reçu votre lettre à la Brède, écrivait-il à l'abbé Guasco, et où je
» voudrais bien que vous fussiez. Si vous voyiez l'état actuel où est la
» Brède à présent, je crois que vous en seriez content ; vos conseils ont
» été suivis, et les changements que j'ai faits ont tout développé ; c'est un
» papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes. »

Dans une autre lettre, nous lisons encore : « Pourquoi ne viendriez-vous
» point voir vos amis et le château de la Brède, que j'ai si fort embelli
» depuis que vous ne l'avez vu ? C'est le plus beau lieu champêtre que je
» connaisse. »

« Enfin, je jouis de nos prés, pour lesquels vous m'avez tant tourmenté ;
» vos prophéties sont vérifiées ; le succès est de beaucoup au-delà de mon
» attente, et l'Éveillé dit : *Boudri bien qué moussu l'abbé dé Guasco*
» *bis aco !* »

Il disait encore au même abbé :

« Vous me parleriez de toute l'Europe, moi je vous parlerais de mon
 » village de la Brède et de mon château, qui est à présent digne de rece-
 » voir celui qui a parcouru tous les pays.... Vous avez grand tort de
 » n'avoir point passé par la Brède quand vous revintes d'Italie. Je puis
 » dire que c'est à présent un des lieux les plus agréables qu'il y ait en
 » France, au château près, tant la nature s'y trouve dans sa robe de
 » chambre et au lever de son lit. »



Libourne.

L'abbé de Guasco explique dans une note ces mots, « au château près. »
 « L'intérieur du château n'est effectivement pas agréable par la nature
 » de sa construction ; mais Montesquieu en a fort embelli les dehors
 » par des plantations qu'il y a faites. »

On entre au château de la Brède par un vestibule de style ogival, dont
 six colonnes en bois, sculptées en forme de tire-bouchons et récemment
 posées, soutiennent le plafond orné de fleurs de lis. Sur ce vestibule

s'ouvre, à gauche, le salon décoré de portraits de famille; la cheminée seule est ancienne.

De ce salon, on passe dans la pièce la plus intéressante du château : c'est, en effet, la chambre à coucher et le cabinet de travail de Montesquieu. Elle est restée meublée telle qu'elle était pendant la vie de l'immortel écrivain. Seulement, on a réparé tant bien que mal, les dégâts causés par des visiteurs indiscrets. On y voit encore le lit à colonnes et à damas vert dans lequel couchait Montesquieu; les tables en bois, et fort simples, sur lesquelles il écrivait; son fauteuil et son canapé en tapisserie jaune, son encrier en cuivre doré, sa cassette, son lavabo, la marque que son pied a laissée sur l'un des montants de la vaste cheminée en pierre peinte. Quelques portraits de famille, et un médaillon de bronze de l'auteur de *l'Esprit des Lois* décorent les murs, qui sont remarquables par leur épaisseur. Une seule fenêtre éclaire cette pièce un peu sombre, dans laquelle pénétreraient difficilement les bruits du dehors. De cette fenêtre, comme de toutes celles du château, on n'a qu'une vue très limitée sur les prairies et les massifs du parc.

On monte ensuite du vestibule par un escalier à vis, construit dans une tourelle, à la bibliothèque, (l'ancienne salle du conseil) vaste salle située au premier, et voûtée en berceau avec des planches peintes en rouge. Contre les murs et au milieu de cette salle, sont placées des armoires fermées et pleines de livres. Une énorme cheminée, de trois mètres environ d'ouverture, occupe l'une de ses extrémités. Des peintures à fresque assez grossières, mais fort anciennes, décorent le manteau de cette cheminée. Quelques écrivains ont cru y voir des scènes de la conquête de la Guyenne, mais on ignore ce qu'elles représentent.

A la suite de cette bibliothèque, attenante à l'extrémité sud, est une chapelle, postérieure au donjon, qui renferme la bibliothèque. Une bulle de Boniface IX, en date du 11 mars 1404, autorise Jean de Lalande, le propriétaire d'alors, à y faire célébrer l'office divin:

Montesquieu a écrit à la Brède la plus grande partie de *l'Esprit des lois*, et de son ouvrage sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Au contraire, les *Lettres Persanes* furent composées dans une autre résidence qu'il possédait à Raymond, tout près de Bordeaux.

Montesquieu, dès l'âge de vingt ans, pouvait déjà faire pressentir le philosophe illustre que l'Europe devait applaudir. Il sortait à peine des bancs de l'école, qu'il préparait les matériaux de *l'Esprit des lois*, par un extrait raisonné des énormes volumes qui composent le corps du droit civil.

Mais son premier ouvrage annonçait plutôt un observateur et un écrivain spirituel, qu'un profond philosophe, et cependant, sous une apparence frivole, ce livre si sérieux indique déjà la pensée de Montesquieu. L'œuvre entière du penseur de la Brède, que le présent ne satisfaisait pas, tend en effet à ménager, sans secousses violentes, l'avenir d'une sage liberté, en décrivant les institutions qui entachaient l'autorité. Le véritable but de Montesquieu a été de déshonorer le despotisme en faisant voir quelle est sa nature et quelles sont ses œuvres, et d'inspirer le goût de la liberté politique. Les peuples qui ne savent pas la conquérir et qui ne savent pas la conserver, ne sont pas pour lui des nations, mais des troupeaux. Il voulait, sans aucun doute, que le genre humain fit valoir ses titres, longtemps perdus, et qu'il lui rendait, selon la belle expression de Voltaire. Il méprise la tyrannie, qu'elle vienne d'un seul, ou de la foule; il n'aspire qu'à la liberté, n'a de respect que pour la justice.

Et cependant Montesquieu n'est pas révolutionnaire, il veut laisser au temps le soin de changer ces institutions, qu'il trouve mauvaises. « Si je pouvais, dit-il, faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois, qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels. Si je pouvais faire que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui obéissent trouvassent un nouveau plaisir à obéir, je me croirais le plus heureux des mortels. — Je me croirais le plus heureux des mortels si je pouvais faire que les hommes se guérissent de leurs préjugés. J'appelle ici préjugés, non pas ce qui fait qu'on ignore certaines choses, mais ce qui fait qu'on s'ignore soi-même. C'est en cherchant à instruire les hommes, que l'on peut pratiquer cette vertu générale qui comprend l'amour de tous. L'homme, cet être si flexible, se pliant dans la société aux pensées et aux impressions des autres, est également capable de connaître sa propre nature lorsqu'on la lui montre, et d'en perdre jusqu'au sentiment lorsqu'on la lui dérobe. »

Malgré tout, l'on ne saurait oublier que Montesquieu a été le véritable précurseur de ce mouvement d'idées qui a fait la Révolution française; sans doute, il aurait réprouvé nombre des idées de 89, et, le premier, il aurait combattu l'insurrection contre la royauté, mais il n'en est pas moins vrai que ses justes critiques, et plus encore peut-être ses pamphlets contre tout ce qu'il trouvait blâmable dans la société d'alors, ont conduit la monarchie à sa perte.

Les *Lettres persanes*, — une des premières œuvres de Montesquieu, — annonçaient déjà toute sa pensée. Sous le couvert d'une allusion transparente il flagelle sans ménagement la société française telle qu'il la voyait agir sous la Régence, et il dénonce avec vigueur ses scandales, son goût effréné de l'agiotage et du plaisir. Mesberk et Rica, les voyageurs persans, raillent sans pitié tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin dans cette France « où l'on enferme quelques fous pour faire croire que ceux que l'on laisse libres ne sont pas fous. » Peuple de France qui s'étonne de tout et ne réfléchit sur rien, qui se croit libre parce qu'il se moque de ses maîtres, qui n'a plus d'attachement qu'à tous ses plaisirs et à quelques préjugés, jouant en pleine sécurité sur un terrain miné de toutes parts, et sous un édifice qui menace ruine.

Montesquieu a mis dans ses *Lettres persanes* toute la fleur et aussi toutes les richesses de son esprit et, comme le dit si bien M. Villemain : Portraits satiriques, exagérations ménagées avec un air de vraisemblance, décisions tranchantes amenées par des saillies, contrastes inattendus, expressions fines et détournées ; langage familier, rapide et moqueur ; toutes les formes de l'esprit s'y montrent et s'y renouvellent sans cesse. Ce n'est pas l'esprit délicat de Fontenelle, l'esprit élégant de la Motte ; la raillerie de Montesquieu est sentencieuse et maligne comme celle de la Bruyère, mais elle a plus de force et de hardiesse : Montesquieu se livre à la gaieté de son siècle ; il la partage pour mieux la peindre, et le style de son ouvrage est à la fois le trait le plus brillant et le plus vrai du tableau qu'il veut tracer. »

Malheureusement, les *Lettres persanes* laissent parfois percer un esprit d'incrédulité religieuse de mauvais goût, et l'on rencontre trop souvent de complets paradoxes en littérature, en morale, en politique, ce qui fait que dans les dernières années de sa vie, Montesquieu regardait cette œuvre comme un péché de jeunesse. Le succès des *Lettres persanes* ouvrit à son auteur les portes de l'Académie, et cependant il n'avait guère ménagé la docte assemblée. A la mort de Sacy, le traducteur de Pline, Montesquieu posa sa candidature au fauteuil devenu vacant. Mais le cardinal de Fleury, averti des plaisanteries des Persans sur les dogmes et les ministres de la religion chrétienne, refusa son approbation. Montesquieu, paraît-il, aurait alors fait imprimer en quelques jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle il retrancha, adoucit tout ce qui pouvait être condamné par un cardinal et par un ministre. Il porta lui-même l'ouvrage au cardinal de Fleury, qui ne lisait guère, mais qui parcourut cependant une partie du volume. Cet air de confiance, soutenu par quelques personnages

importants, et surtout par le maréchal d'Estrées, son ami, alors directeur de l'Académie Française, ramena, dit-on, le cardinal, et Montesquieu prit possession de son fauteuil le 24 janvier 1728.

Mais le grand ouvrage auquel Montesquieu a consacré la majeure partie de ses travaux, celui qui lui a donné sa place parmi les écrivains illustres de son siècle, est certainement celui des « *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains.* »

Tout au contraire *l'Esprit des lois*, de valeur moindre que le précédent, fut l'objet d'un immense travail, et l'on peut dire que la vie entière de Montesquieu fut consacrée à l'édification de cet ouvrage. Son dessein était de peindre les nations, aussi alla-t-il chez elles voir et étudier par lui-même les diverses contrées de l'Europe. A la suite de ses voyages, il résumait ainsi le caractère de chacun des peuples qu'il avait visités :

L'Italie pour y séjourner,
L'Angleterre pour y penser,
Et la France pour y vivre.

Dans les *Considérations*, l'illustre écrivain trouve la cause de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail et de la patrie, dans la sévérité de la discipline militaire, dans le principe de ne jamais traiter la paix qu'après la victoire. Il trouve, au contraire, les causes de leur décadence dans l'agrandissement excessif de l'état, dans le droit de bourgeoisie prodigué à trop de nations, dans la corruption introduite par le luxe de l'Orient, enfin dans cette suite de monstres hideux qui régnèrent presque sans interruption, de Tibère à Constantin. La ruine de l'immense édifice de l'empire Romain fut achevée par la violence des querelles du cirque, la révolution du palais, qui aboutit au déclin de l'Empire, qui finit « comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau quand il se perd dans l'Océan. »

Montesquieu, dans ses *Considérations*, a le plus souvent pris le contre-pied de son illustre devancier Bossuet : c'est ainsi qu'Attila lui paraît un grand homme et Charlemagne un tyran. Le paradoxe qui règne en maître dans les *Lettres persanes*, se fait trop souvent jour dans ses appréciations, et il n'est pas toujours un guide sûr dans les questions de morale et même de goût. Mais l'édification même des *Considérations* est faite de main de maître, son style est digne de Tacite, et l'on peut dire de lui comme de l'historien de l'antiquité : il abrège tout, parce qu'il voit tout.

Voltaire, avec son esprit mordant, disait de *l'Esprit des lois*, « c'est de l'esprit sur les lois » appréciation sévère, injuste même, car on pourrait

appeler bien plus justement l'esprit des lois « le code du droit des nations » et son auteur le « législateur du genre humain. »

Cet ouvrage, dit l'auteur lui-même, a pour objet les lois, les coutumes et les divers usages de tous les peuples de la terre. On peut dire que le sujet en est immense, qu'il embrasse toutes les institutions qui sont reçues parmi les hommes, puisque l'auteur distingue ces institutions; qu'il examine celles qui conviennent le plus à la société et à chaque société; qu'il en cherche l'origine, qu'il en découvre les causes physiques et morales, qu'il examine celles qui ont un degré de bonté par elles-mêmes, et celles qui n'en ont aucun; que de deux pratiques pernicieuses, il cherche celle qui l'est plus et celle qui l'est moins; qu'il discute celles qui peuvent avoir de bons effets à un certain égard et de mauvais dans un autre.

C'est dans ce livre qu'ont été formulés ces deux axiomes sur lesquels repose la société moderne. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent. La liberté ne se trouve que dans les États modérés; et il explique cet axiome en disant que les États auxquels il fait allusion sont ceux où les trois puissances législative, exécutive et judiciaire sont nettement séparées.

La conclusion, que l'auteur ne formule pas, mais qui découle de l'ouvrage tout entier, est celle-ci : L'idéal d'un bon gouvernement est le régime monarchique constitutionnel, analogue à celui qui se pratique chez les Anglais.

L'apparition de l'*Esprit des Lois* eut un immense retentissement, non seulement en France, mais aussi chez les nations voisines; les idées nouvelles, le libéralisme de Montesquieu, frappèrent tous les esprits. En Angleterre surtout, l'enthousiasme fut porté à son comble, et une médaille fut frappée en son honneur.

Mais les critiques ne manquèrent pas aussi, et la Sorbonne trouva à redire à certains chapitres de l'*Esprit des Lois*; cependant à l'intervention de Madame de Pompadour, l'ouvrage ne fut pas censuré, et le livre des critiques, rédigé par M. Despin, fut brûlé avant d'avoir été distribué.

Le président de Montesquieu parla et agit, dans les dernières années de sa vie, comme chrétien et philosophe : j'ai toujours respecté la religion, écrivait-il alors; cela était vrai dans les actes de sa vie, mais tout au moins contestable dans trop de passages de ses écrits.

La morale de l'Évangile, disait-il encore, est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.

Aussi au moment de sa mort, arrivée en 1755, venait-il de terminer les corrections aux *Lettres persanes*, où tout ce qui atteignait la religion se trouva supprimé.



Saint-Émilion.

Considéré au point de vue de l'homme, Montesquieu fut véritablement un sage et sa vie un modèle à suivre, et il pouvait avec juste raison, dire chaque jour : « Je m'éveille en revoyant la lumière avec une joie inefable. »

La solitude était pleine de charmes pour lui, et c'est là où il ramassait les forces de son esprit dans une méditation féconde.

Il était, dit d'Alembert, dans ses éloges des Académiciens, d'une douceur et d'une gaieté toujours égales; sa conversation légère, agréable et instructive, était coupée comme son style, pleine de sel et de saillies; point d'amertume, point de satire; personne ne racontait mieux et sans apprêts. Ses fréquentes distractions ne le rendaient que plus aimable; il en sortait toujours par quelque trait inattendu. Il était sensible à la gloire, mais il ne voulait y parvenir qu'en la méritant; jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par aucune manœuvre. Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandait rien et ne s'étonnait pas d'être oublié: quoiqu'il vécût parmi les grands par convenance et par goût, leur société n'était pas nécessaire à son bonheur. Il fuyait, dès qu'il le pouvait, dans sa terre, pour y trouver sa philosophie, ses livres et son repos.

Citons enfin une de ses reparties: Quelqu'un lui contait un trait difficile à croire, et que Montesquieu affectait de regarder comme tel. Le narrateur, à chaque doute de la part de son auditeur, protestait de sa véracité. Enfin, il s'écria, pour dernier argument: Je vous donne ma tête, si..... « J'accepte le présent, interrompit Montesquieu, les petits cadeaux entretiennent l'amitié! »

A *Beautiran*, la voie commence à se rapprocher de la Garonne, et à *Portets* elle rejoint le fleuve, qu'elle ne quittera plus jusqu'à Toulouse.

Sur la rive droite, au milieu de nombreuses villas, qui n'ont cessé d'accompagner le voyageur depuis son départ de Bordeaux, l'on aperçoit les ruines imposantes du château de *Langoiran*. Le pape Clément V remplaça les constructions peu importantes de l'ancien château par un superbe manoir; mais il a été en grande partie détruit pendant les guerres de religion; les restes qui subsistent encore sont d'un effet imposant. L'église romane du village a été classée parmi les monuments historiques, et il en est de même des ruines du château.

Nous pourrions encore citer dans les environs, *Castelmauron des Arbanals* qui fut mis en ruine par le duc d'Épernon, les *Rions*, qui conserve quelques débris de son ancien château-fort.

Cérons nous arrêtera plus longtemps, et le château de Cadillac mérite une visite. Cette ancienne résidence du duc d'Épernon, dont nous avons eu déjà maintes occasions de parler, est située sur la rive droite de la Garonne, et un pont suspendu la relie à Cérons.

Les remparts de Cadillac subsistent encore dans une grande partie de leur étendue, et l'on pénètre dans la ville par une porte ogivale du XIV^e siècle, la porte de la mer. Les anciens fossés ont été comblés et forment aujourd'hui de belles promenades.

Une seconde porte, opposée à la porte de la marine, donne encore accès dans la ville tout à côté de la chapelle du duc d'Épernon, aujourd'hui église paroissiale classée comme monument historique. L'on pourra voir dans l'intérieur de ce monument, une tribune ornée de charmantes sculptures, et à droite, près de l'autel, une petite chapelle dans le style grec, destinée à contenir le mausolée du duc d'Épernon. Ce mausolée supportait les statues du duc et de la duchesse, et une Renommée en bronze planait au-dessus. La révolution a détruit ce monument, et, seule, la Renommée subsiste encore; elle est placée dans le Musée du Louvre.

En face de l'église s'élève le château, qui sert aujourd'hui de maison de détention pour les femmes; il fut commencé en 1598 par le duc d'Épernon, l'un des mignons d'Henri III, gouverneur général de la Guyenne, qui dépensa plus de deux millions à sa construction.

Pendant la Révolution, il fut affreusement saccagé, et en 1816 il était question d'achever sa démolition, lorsque le comte de Tournon, préfet de la Gironde, en proposa l'acquisition par l'État, seul moyen de le préserver d'une destruction complète.

Malheureusement, les architectes chargés de l'appropriier au service des prisons, n'eurent aucun souci de lui conserver sa physionomie primitive, et ils élevèrent d'affreux bâtiments pour y loger les services; il aurait été facile, cependant, de conserver au château son aspect monumental tout en le transformant en prison. Mais, à cette époque, il semble que le mauvais goût était une sorte de nécessité, de protestation contre les choses du vieux temps, et détruire ou tout au moins rendre méconnaissables les édifices anciens, semblait une œuvre populaire aux architectes de cette époque.

L'intérieur du château n'a conservé de ses brillantes décorations que de belles cheminées sculptées par Girardon. La plus curieuse, celle que l'on désigne sous le nom de *cheminée de la Victoire*, se trouvait dans la chambre à coucher de la duchesse. Dans un demi cintre, la statue de la victoire, les ailes déployées, est assise sous un faisceau d'armes et de drapeaux. Au-dessus du cintre sont couchées deux femmes, soutenant un écusson. Sur le manteau et de chaque côté se dressent deux statues; à droite un homme, le pied sur un globe, un lion derrière lui, personnifie la force ou la guerre; à gauche, une femme tenant à la main une corne

d'abondance, d'où s'échappent des fleurs et des fruits, personnifie l'abondance ou la paix. Un cadre à l'ornementation splendide, et flanqué de deux amours, occupe le centre du panneau, mais la toile qu'il renfermait n'existe plus aujourd'hui. Le tout est couronné par une corniche surmontée par un écusson mutilé avec cette légende : *manet ultima cælo* ; sur le fronton s'allongent deux femmes couchées et deux amours sont assis sur les côtés fuyants de la corniche.

Cette pièce sert aujourd'hui de dortoir, tandis que l'ancienne salle des gardes sert de chapelle pour les détenues.

La maison centrale de Cadillac peut contenir 350 détenues.

« La plupart de ces malheureuses, dit Jouannet, sont mieux nourries qu'elles ne le furent jamais chez elles ; cela explique même plusieurs récidives. Elles se lèvent avec le jour, en toute saison, et se rendent immédiatement à la prière et au travail ; les veillées d'hiver durent jusqu'à 8 heures. De 9 à 10 heures du matin, et de 3 à 4 heures du soir, elles sont conduites au réfectoire et au préau, cour assez spacieuse, plantée de tilleuls, garnie de bancs et de deux grands auvents : c'est là qu'elles prennent l'air, se reposent où se promènent en ordre et en silence, toute conversation étant interdite sous des peines sévères. »

A quelques kilomètres de Cadillac, la ligne ferrée passe tout à côté de *Loupiac*, qui possède une fort curieuse église romane du XI^e siècle, tout récemment restaurée.

Les coteaux qui dominant la rive droite sont composés d'immenses bancs d'huitres fossiles dans lesquels sont creusées des caves profondes. Elles servent à conserver les vins récoltés dans la région, et qui sont connus sous le nom général de vins de Barsac. Ces vins (d'après V. Rendu,) ont beaucoup de corps, de spiritueux et de bouquet ; ils sont plus capiteux que le sauterne ; ils s'en distinguent aussi par une sève plus vive et par leur couleur plus ou moins ambrée. Le *Château-Gontet* passe avec raison pour le premier vin du territoire de Barsac.

A *Preignac* existent encore quelques restes du château de Lauvignac, ancienne maison de plaisance de Léonce I^{er}, archevêque de Bordeaux au VI^e siècle. Cette villa a été chantée par le poète Fortunat, qui célèbre « ce beau pays, les mœurs douces de ses habitants et les flots impétueux de la Garonne, dont les eaux répandent la fertilité et l'abondance sur ses rivages aimés des cieux. »

Langon est le point le plus extrême où se fait sentir la marée, et le

remous du 14 septembre y produit des tourbillonnements dangereux pour la navigation. Là également cesse la région des Landes, et les derniers pins, les derniers sables, ne dépassent pas le territoire de Langon.

Dès le IV^e siècle Langan, appelée Alingo par les Romains, nous dit M. Guilbert, était un port très fréquenté et la station ordinaire des barques romaines et gallo-romaines qui descendaient à Bordeaux des plateaux Cadurques, du pays des Tolosates et des villes baignées par l'Egircis. Le poète Sidonius se plut, en son temps, à laisser à la postérité l'éloge des charmes qu'il offrait aux voyageurs du V^e siècle. En vain, selon son témoignage, on leur envoyait de Burdigala des maisons navales ornées de tentes, les patriciens de Novempopulanie oubliaient, pour les coquillages et surtout pour les lamproies de Langon, les piliers de Tutèle et les délices du cirque de Galien ; les lamproies romaines jouissaient, il est vrai, d'une si grande réputation que, 600 ans plus tard, les bons chanoines vendaient la seigneurie de la ville pour douze de ces poissons, donnés tous les ans le jour des Rameaux.

Saccagée par les Normands au IX^e siècle, Langon porta une partie du poids des guerres anglaises. Vassaux du comte d'Armagnac, ses habitants penchaient vers la France. En 1215, 1294 et 1344, ils ouvrirent leurs portes aux Français. Vers la fin de la lutte cependant, la seigneurie de la ville étant tombée dans la maison de Grailly, dévouée de cœur à l'Angleterre, les Langonnais parurent mieux disposés en faveur de leur roi d'outre-mer, ce qui ne les empêcha pas de devancer la défaite de Talbot, en appelant dans leurs murs, après la journée de Castillon, l'énergique champion des lis, le comte d'Armagnac, leur seigneur.

Plus qu'aucune autre ville de la Guyenne, Langon fut, à cause de sa position, ravagée par l'ouragan des guerres civiles de la Réforme et de la Fronde. De 1562 à 1649, protestants et catholiques se succédèrent quatre fois dans ses murs, le fer et le feu à la main ; Montgomery après Lalande en 1560 ; les Frondeurs bordelais après Montgomery, en 1649 ; après les Frondeurs de Bordeaux, le prince de Conti, qui faillit ruiner la ville en 1651, et qui en chassa les habitants ; et enfin, après Conti, d'Épernon.

A différentes reprises, on a rencontré, sur l'emplacement de Langon, des débris de constructions romaines, des médailles qui rappellent l'importance du port primitif.

L'église de Langon est un composé de parties des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, et son clocher moderne est une imitation, réduite dans ses dimensions, du clocher de la cathédrale de Chartres.

Jusqu'en 1831, Langon ne possédait qu'un bac pour la traversée de la Garonne, et ce passage était souvent dangereux : mais, à cette date, un pont suspendu vint porter remède à ce fâcheux état de choses. La voie ferrée traverse également la Garonne en ce point, pour se rapprocher des coteaux qui longent la rive droite du fleuve.

De Langon se détache un embranchement qui se dirige vers *Bazas* et vers *Sore*, petites villes du département des Landes.

La voie traverse, au sortir de Langon, ce que l'on désigne sous le nom de petites Landes, plantées de pins, de chênes-lièges et bientôt de vignes, que le sable préserve des atteintes du phylloxera.

Au niveau du petit village de *Mazères* on peut visiter les ruines du château de *Roquetaillade*, appelé dans le moyen-âge *rupes saissæ*. Ce château, bâti au commencement du XIV^e siècle par le cardinal de Lamoignon, a passé dans plusieurs familles de la noblesse bordelaise.

Deux enceintes ont successivement entouré le château ; aujourd'hui, il reste encore de vastes constructions, ceintes de fossés et défendues par six tours, dont quatre aux angles et deux de chaque côté de la porte d'entrée. Au milieu s'élève, à 35 mètres de hauteur, un donjon carré de huit mètres de côté, crénelé comme les tours, et percé sur la face occidentale de trois ouvertures de diverses époques, qui éclairent les trois étages de l'intérieur. Tout cet ensemble offre un aspect imposant, et n'a subi que d'insignifiantes dégradations ; l'on remarque encore, dans la grande salle, une belle cheminée ornée de statues, d'écussons, de marbres et de sculptures.

A *Villandraut*, la voie se bifurque, une branche se dirige vers *Bazas*, l'autre vers *Sore*.

Le château de *Villaudrant*, sans avoir l'importance de celui de *Roquetaillade*, forme encore un rectangle de 76 mètres de long sur 72 mètres de large ; un fossé profond l'entoure tout entier. A chaque angle s'élève une tour de 40 mètres de haut et de 12 mètres de diamètre ; deux autres tours moins élevées défendent la porte d'entrée. A l'intérieur, il n'existe plus que des ruines.

Au commencement du XIII^e siècle, un cadet de Biscaye, don Alonzo Lopez, venu de France à la suite de Blanche de Castille, se fixa à *Villaudrant*, et fit bâtir un château situé à côté de l'église. Mais la châtellenie de *Villaudrant* étant passée dans la famille de Goth, le pape Clément V, Bertrand de Goth, trouva l'ancien château insuffisant et fit construire l'énorme forteresse dont nous venons de décrire les restes.

Bazas est certainement la ville la plus curieuse du département de la Gironde, et les archéologues trouveraient difficilement dans la contrée un ensemble aussi complet de monuments intéressants.

Bazas existait déjà lors de la conquête romaine, c'était une ville gauloise importante, capitale de la tribu des *Vocates*. Pendant la période gallo-romaine, elle devint une des cités principales de la Novempopulanie. Elle devait cet avantage à sa position naturelle et aux défenses élevées par ses habitants *oppidum et natura loci et manu munitum*, dit César ; les noms des faubourgs de Pallas et du quartier de Font-des-Pa rappellent cette époque reculée.

Tous les peuples barbares saccagèrent *Bazas* dans leurs incursions ; les guerres anglaises, et plus tard les guerres religieuses ensanglantèrent mainte fois la ville.

Aujourd'hui, *Bazas* se contente d'être l'entrepôt de cette région des petites landes, dont l'importance agricole s'accroît tous les jours.

Les murailles datent du XV^e siècle, et l'enceinte fortifiée existe encore presque en entier au Nord, à l'Est et au Sud ; mais il ne reste qu'une seule porte, la porte Gisquet.

« Le coin S.-E. de la terrasse de l'ancien archevêché a conservé, dit M. des Moulins, une lourde et massive échauguette, à base taillée en retrait, et qui fait un excellent effet quand on l'entrevoit des allées de Tournon, qui sont à ses pieds, presque perdues dans le feuillage. Cette belle promenade longe la base des murs, dont deux rampes rapides franchissent l'escarpement et conduisent dans l'intérieur de la ville ; l'une d'elles aboutit à la Brèche ; passage ainsi nommé de l'entrée que se firent les Huguenots pour pénétrer dans la place, pendant la nuit de Noël de l'année 1561. Il n'y a pas de portes de ce côté ; il ne devait pas y en avoir ; l'escarpement des rochers défendait la ville, et la porte Saint-Martin, qui formait sa sortie S.-O., près du ruisseau, a été entièrement démolie dans le siècle dernier. La place de cette porte est occupée par la route de Bayonne, et c'est de là que partent les allées de Tournon, qui vont rejoindre la route d'Auch à l'angle de la ville. En suivant ce parcours, on a, à droite, le vallon de Beuve ; à gauche les murs, dont les ondulations rampent comme le corps d'un serpent, sur la crête des rochers. Au-dessus des murs, des terrasses et des restes de tours, apparaissent les maisons, semblables à des chèvres capricieuses, groupées irrégulièrement et formant l'ensemble le plus pittoresque. L'abside de la cathédrale s'avance obliquement jusqu'au bord de l'escarpement, sentinelle auguste qui semble toujours garder la ville ; elle excita la rage des dévastateurs

de tous les siècles, et c'est au plus près d'elle que ceux du XVI^e escaldèrent les murs pour arriver plus vite à la frapper.



Château de la Brède.

» La porte *Taillade*, qui n'existe plus, fermait la ville à sa pointe orientale, d'où part la route d'Auch, entre deux rangs de peupliers magnifi-

ques, pour se perdre dans les vallons réunis de Beuve et de Saint-Vincent. Une tradition populaire, abusant du nom tout moderne de cette porte, veut que les soldats de Crassus aient pénétré par là dans l'enceinte gauloise : mais ils durent entrer par la Targure, au côté opposé de la ville, là où l'accès en était moins défendu par la nature. »

En contournant la pointe Est, on commence à longer la face Nord des murailles, et l'on arrive ainsi à rejoindre la grande route de Bordeaux, à l'angle N.-O. de la ville, là où l'on reconnaissait encore, il y a peu d'années, quelques traces d'une tour romaine. Un escarpement se termine à la porte Gisquet, dont l'arc surbaissé, cachant des coulisses de herses, et caché lui-même entre deux grosses tours sans caractère, semble accuser le XV^e siècle. Plus loin, un vieux mur paraît au contraire remonter au X^e. Enfin, entre cette vieille fortification et la porte Gisquet, s'élève un alignement de maisons de diverses époques, aussi remarquables par leur silhouette générale que par l'aspect singulier de leurs balcons en bois, en pierre et en fer.

La grande place de Bazas offre une physionomie des plus originales, avec ses maisons à arcades ogivales, plus larges et plus basses qu'à l'ordinaire. Deux surtout sont remarquables : les maisons Pierron et Andrault ; elles appartiennent l'une et l'autre à cette dernière période du XVI^e siècle, qui précède la Renaissance.

La cathédrale de Bazas est de toutes les églises du Midi, celle qui a le mieux conservé sa riche ornementation ; sa construction remonte à 1233, et elle fut édifiée par l'évêque Arnaud, de Paris ; mais la décoration extérieure n'a été terminée qu'en 1635, grâce aux libéralités de l'évêque Arnaud de Pontac. Malheureusement, au XVIII^e siècle, l'évêque Mongin fit remplacer par une déplorable construction le pignon de la façade occidentale, détruit par la foudre en 1760.

Le portail occidental est surtout intéressant à étudier dans ses riches détails.

Bien des niches sont vides aujourd'hui, et cependant l'on peut compter encore 290 statues sur cette magnifique façade. Le pilier de la porte centrale portait une statue de saint Jean — aujourd'hui disparue — patron de l'église. Le tympan se compose de 5 tableaux accolés, et qui représentent la naissance de saint Jean, sa mort et le festin d'Hérode, la résurrection des morts, la séparation des bons et des méchants au Jugement dernier, enfin le ciel. Dans les voussures qui encadrent chacun de ces tableaux sont figurés des confesseurs (20), des martyrs (18), des prophètes (16), des anges (26).

Le portail de la Vierge, placé du côté de l'épître, représente les divers épisodes de la vie de la mère de Dieu, et son couronnement occupe le tympan. Le portail de saint Pierre, du côté de l'évangile, porte également un tympan divisé en trois bandes sur lesquelles sont figurées des scènes de la vie de saint Pierre et de saint Paul ; tandis que dans les voussures le sculpteur a représenté la Création du monde, l'histoire d'Adam et d'Ève, celle de Caïn et d'Abel, etc.

L'intérieur de la cathédrale qui, selon Louis XIV, *ressemble à un beau vaisseau renversé sur ses fuseaux*, se compose d'une nef principale et de deux bas-côtés, qui se prolongent autour du sanctuaire.

On remarquera surtout, près de la porte, un bénitier dans les eaux duquel la voûte de l'église se réfléchit dans toute son étendue.

Bazas possède encore une autre église, Notre-Dame-du-Mercantil, abandonnée aujourd'hui, mais dans laquelle on remarquera six fenêtres d'une admirable beauté.

Nous reviendrons à Villaudrant pour prendre la ligne qui va nous conduire à Sore.

Nous aurons à nous arrêter, tout d'abord, à *Myeste*, pour visiter une autre église remarquable bâtie au XVI^e siècle par le pape Clément V, dont elle conserve le tombeau. Celui-ci était autrefois placé au milieu du sanctuaire, et a été relégué dans un redan, contre le mur du midi. La statue, qui est couchée sur le tombeau, a été mutilée pendant la Révolution ; dans ces derniers temps, la tête, qui avait été enlevée, a été rajustée, mais sans aucun soin. En 1805, le tombeau a été ouvert et l'on a constaté que les restes de Clément V étaient encore intacts.

Saint-Symphorien possède encore une des rares croix de cimetière que l'on rencontre dans la Gironde.

Au-delà, le chemin de fer franchit les limites du département, pour s'arrêter bientôt à *Sore*, chef-lieu de canton dépendant de l'arrondissement de Mont-de-Marsan. La ville haute est bâtie sur l'emplacement d'une station romaine, et l'enceinte fortifiée, élevée au moyen-âge, subsiste encore. Le bourg est distant de la ville haute de près d'un kilomètre : c'est la ville moderne, bâtie dans la plaine après les guerres de religion.

Sore possède une fontaine miraculeuse qui avait le don de rendre aux nourrices leur lait disparu.

Nous revenons à Langon reprendre la voie principale que nous avons abandonnée un instant pour visiter Bazas et Sore.

A 3 ki'omètres de Langon, la locomotive s'arrête devant la station de Saint-Macaire et de Verdélais.

Saint-Macaire est une de ces curieuses villes fortifiées que nous avons déjà souvent rencontrées sur notre route, et, comme à Bazas, comme à Sore, ses murs existent encore, et leur conservation est assurée, car ils ont été classés parmi les monuments historiques.

Comme toujours, Saint-Macaire a été précédé par une station romaine, qui portait le nom de *Ligena*, si l'on en croit la légende qui entoure les armes de la cité : *Urbs sancta Macary olim Ligena*.

Les trois enceintes sont en partie debout : la première, date du XII^e siècle, mais elle fut étendue de droite et de gauche au commencement du XIV^e siècle, pour englober les faubourgs de Turon et de Rendesse. Une seule porte subsiste : c'est l'ancienne porte de l'Hôtel-de-Ville, appelée *porte de Cadillac*. Elle est ouverte dans une tour carrée, surmontée de machicoulis, et en avant, un moucharaby supporté par dix consoles à retraits, règne sur toute la façade ; enfin, un toit aigu couronne le tout.

La *Porte Turon* appartenait à la seconde enceinte, elle est encore aujourd'hui flanquée de droite et de gauche par de vieilles maisons du XIV^e siècle.

La troisième enceinte conserve également une porte appelée de *Damas*, du nom d'un propriétaire voisin.

Du côté de la rivière, il n'y avait que des poternes ou des portes dérobées ; de ce côté, le rempart existe toujours et forme une promenade des plus pittoresques. Les murs, appuyés de solides contreforts et hauts de 10 mètres en quelques points, ont été bâtis sur le bord d'un escarpement rocheux, dont ils suivent toutes les sinuosités.

L'on ne connaît pas bien l'histoire des commencements de Saint-Macaire ; au XI^e siècle, une abbaye de bénédictins vint s'établir en ce lieu. Saint-Macaire fut assiégée nombre de fois pendant la guerre de Cent ans, et elle fut aussi ravagée par le duc d'Épernon, lors de la Fronde.

L'église *Saint-Sauveur* est une des plus grandes du département de la Gironde : elle a la forme d'une croix latine, dont les trois branches supérieures forment chacune un polygone de onze faces. La façade est un des plus beaux spécimens du style ogival primitif du Midi. Le portail est couronné par un dais fort riche, surmonté de deux frontons qui forment un double étage de décorations. Les sculptures du tympan représentent le Christ bénissant, au milieu des anges, de la Vierge, de saint Jean et des douze apôtres. A droite et à gauche, dans les arcatures, sont

les vierges sages et les vierges folles. Les vantaux de la porte sont renforcés de ferrures des plus remarquables. L'aspect de l'intérieur, dit M. Drouyn, est imposant ; on est frappé de la longueur de la nef, de la hauteur des voûtes, de la majestueuse simplicité de l'architecture, et surtout de l'aspect étrange et solennel des peintures du chœur. Ces peintures représentent des scènes de l'apocalypse, le Jugement dernier, la légende de saint Jean l'Évangéliste, l'Annonciation, l'Assomption, les quatre évangélistes, et les légendes de sainte Catherine et de saint Jacques le Majeur. Malheureusement, ces curieuses peintures du XIII^e siècle ont été maladroitement restaurées en 1825.

Saint-Macaire possède aussi quelques vieilles maisons du XIV^e siècle.

Notre-Dame de Verdélais (*Verda laye*, forêt verte), attire chaque année de nombreux pèlerins. Cette chapelle, fondée au XII^e siècle par le comte de Bérange, pour abriter une image miraculeuse de la Vierge, fut détruite en 1377, et les religieux qui la desservaient l'avaient abandonnée après avoir caché la statue. Elle fut plus tard restaurée par la comtesse de Foix, qui retrouva miraculeusement l'image vénérée. Mais en 1562, les huguenots la saccagèrent de nouveau, et jetèrent dans les flammes la statue, que le feu respecta. Cachée alors dans un vieux tronc d'arbre, elle fut retrouvée, en 1605, par un bœuf, qui se mit à l'adorer à genoux en poussant des mugissements.

La chapelle, réédifiée plusieurs fois, avait été vendue à la Révolution comme bien national, et rachetée en 1821 par M. d'Avrian.

L'église, reconstruite dans ces derniers temps, contient encore l'antique statue de la Vierge ; mais aujourd'hui elle porte la couronne d'or accordée par un bref pontifical du 24 mai 1855. Cette couronne n'a été envoyée par le souverain pontife qu'aux plus célèbres madones de l'univers.

Deux fêtes attirent surtout les pèlerins à Notre-Dame de Verdélais : le 15 août et le 8 septembre.

Caudrot ne nous arrêtera guère, ainsi que le château de *Castels*, qui fut démoli en 1719 par ordre du Parlement, comme étant un lieu de refuge pour les protestants.

Casseuil, que l'on rencontre un peu plus loin, ne serait autre que *Cassinogilum*, point où Charlemagne réunit une nombreuse armée, lorsqu'il se rendit en Espagne pour combattre le roi de Cordoue, Abdérame. Après avoir célébré avec pompe les fêtes de Pâques, il partit pour son expédition, en divisant son armée en deux corps : l'un passa par le pays Toulou-

sain et le Roussillon, l'autre par la Gascogne et la Navarre. Pendant cette expédition, *Hildegarde*, son épouse, donna le jour, dans le palais de Casseuil, à deux jumeaux, dont l'un fut Louis le Débonnaire.

Mais les habitants de la station voisine, *Gironde*, prétendent, eux aussi, posséder le château de Charlemagne, et montrent, à leur tour, les ruines du château de Casseuil.

La Réole est une petite ville de 4,000 habitants, agréablement placée sur une éminence dont la Garonne baigne les pieds, et que trois enceintes fortifiées défendaient des attaques de l'ennemi. Ces murs démantelés sont encore imposants par leur masse, et devaient former un abri invulnérable avant la découverte de l'artillerie.

Au VII^e siècle, un premier monastère fut bâti sur le monticule de La Réole, détruit par les Normands en 847, et reconstruit en 977 par le duc de Gascogne, Guilhem Sanche. Le monastère fut alors placé sous la règle de saint Benoît *regula*, d'où son nom de La Réole. Mais les moines de La Réole respectèrent si peu la *regula*, la discipline se relâcha à tel point, que, dans une révolte, les moines massacrèrent l'abbé Abbon, qui osait leur faire des remontrances. Le couvent continua cependant à exister jusqu'en 1577, époque à laquelle les protestants le détruisirent de fond en comble.

Les Anglais s'emparèrent de La Réole en 1186, et construisirent en dehors de l'enceinte fortifiée un château flanqué de quatre tours, que les gens du pays appelèrent bientôt les *quatre sos*, les quatre sœurs. Il existe encore une de ces tours haute de 26 mètres.

En 1345, La Réole fut assiégée par Henri de Lancastre *dextroïtement et fortement*, nous dit Froissard dans ses Chroniques. La ville résista pendant neuf semaines à des attaques incessantes, mais elle fut obligée de capituler ; le chevalier Agos des Baix, qui commandait la place, ne voulut pas se rendre et s'enferma avec la garnison dans le château ; mais les Anglais ayant miné les fondations de ses fortifications, Agos fut obligé, à son tour, d'ouvrir les portes de la forteresse, cependant il obtint la vie sauve pour lui et ses compagnons.

La Réole possède encore quelques vieilles maisons fort curieuses : l'une d'elles porte le nom singulier de la Synagogue. « Cette maison, dit M. Léon Drouyn, bâtie en pierres dures très bien appareillées, se fait remarquer par le petit nombre de ses ouvertures extérieures et leur peu de largeur, surtout dans le bas. Quel était son usage ? appartenait-elle à la ville ou à un particulier ? Le monument est muet à son égard ; seule-

ment, rien n'indique qu'il ait servi à un usage religieux. Quant à savoir s'il a été une synagogue, ce n'est pas admissible. On lui a donné ce nom parce que près de là se trouvait la rue des Juifs. »

On peut encore visiter l'ancien hôtel-de-ville, la maison appelée l'Ecurie du roi, et plusieurs maisons en bois, les unes en encorbellement sur la rue, les autres portées par des pilastres sculptés. Elles sont ornées de pignons aigus et de médaillons en demi-relief.

Enfin, les archives de La Réole sont riches en documents historiques du plus haut intérêt.

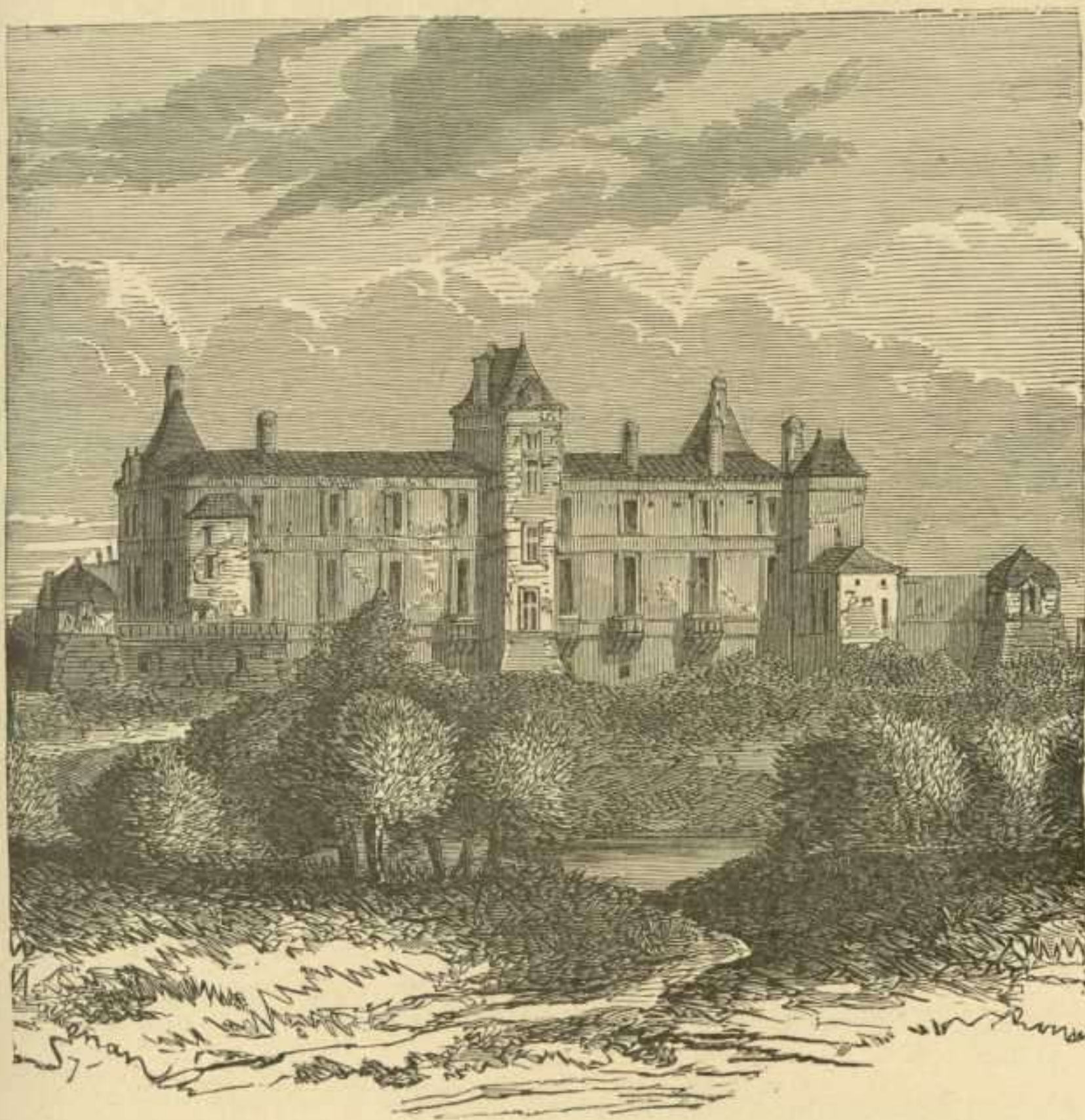
Au-delà de La Réole, on aperçoit, sur la rive gauche de la Garonne, au sommet d'un rocher élevé, la tour de Meilhac, — qui a donné lieu au proverbe gascon : *qui voit Meilhac n'est pas dedans*, — reste d'un château-fort pris d'assaut en 1442 par Charles VII. Là, on quitte la Gironde, pour entrer dans le département de Lot-et-Garonne.

Marmande, malgré son rang de sous-préfecture, n'a guère de curiosités à offrir au touriste. Sans doute, sa position, sur un plateau qui domine la plaine de la Garonne, sa large esplanade, ombragée par des arbres séculaires, en font une ville agréable ; mais au point de vue pittoresque, son église est la seule chose qu'elle puisse montrer aux étrangers.

Une restauration récente a remis en état les diverses parties de ce monument : les unes du XIII^e siècle, les autres du XV^e, s'harmonisent fort heureusement. « On y remarque surtout, dit l'abbé Barrière, les larges fenêtres qui versent la lumière dans la nef médiane. Rien n'égale la magnificence d'une rose circulaire de plus de 7 mètres de diamètre. Les deux grandes portes qui s'ouvrent à la façade de l'ouest et au côté septentrional, ont, l'une et l'autre, leur meneau symbolique, et méritent de fixer l'attention des archéologues. Au front du sanctuaire sont ciselées les armes de la ville. Enfin, parmi l'ameublement de l'église, on remarque un rétable qui est un vrai chef-d'œuvre : il représente un épisode de la vie merveilleuse de saint Benoît.

« Jeune encore, l'enfant de Norcia fuyait la ville de Rome pour s'enfoncer dans une solitude, à l'abri du tourbillon du monde. Il se déroba aux regards de Cyrille et, trompant sa vigilance, il pénétra dans les montagnes de Sublac, où il rencontre un moine nommé Romain, qui lui donna l'habit religieux. Benoît choisit pour sa retraite une grotte solitaire et presque inaccessible. Là, le saint venait de temps en temps lui porter quelque nourriture, qu'il retranchait de ses repas et qu'il lui faisait parvenir du sommet de la montagne à l'aide d'une corde. A cette corde était

attachée une clochette, qui servait d'avertissement et portait les communications entre les deux solitaires. Mais le démon, jaloux de la charité de Romain et de l'austérité de Benoît, résolut de mettre un terme à ces pieuses et touchantes communications : il essaya de briser cette corde, et n'y réussit point ; seulement la légende nous apprend que la clochette vola en éclats. C'est l'épisode qu'a choisie le sculpteur. »



Château de Cadillac.

De *Fauguerottes*, l'on pourrait aller visiter la curieuse église romane du Mas-d'Agenais, qui remonte au XII^e siècle : Elle contient des marbres antiques qui proviennent d'une villa gallo-romaine existant en ce lieu, et qui n'est plus indiquée maintenant que par une fontaine sacrée, la

fontaine Galiane. A maintes reprises, la charrue a mis au jour, en cet endroit, des poteries, des sculptures de la bonne époque gallo-romaine.

Tonneins a eu, dans le moyen-âge, une importance considérable, et son histoire abonde en faits intéressants, surtout à l'égard des religionnaires. Les prédications de Mélanchthon avaient rattaché les habitants de Tonneins au culte réformé; en 1568, elle donna asile à Jeanne d'Albret, et en 1581, le roi de Navarre y établit son quartier général. En 1614, elle réunit dans ses murs le synode national de toutes les églises réformées.

Tonneins se compose de deux parties, autrefois séparées, aujourd'hui réunies par une esplanade. Sa manufacture de tabacs, créée en 1722, supprimée pendant la Révolution, a été rétablie en 1811, et les *petits cigares de Tonneins* jouissent, dans le Midi, d'une grande réputation.

Nicole fait un commerce considérable d'abricots, qui sont expédiés surtout en Angleterre.

On traverse bientôt le Lot, à une faible distance de son embouchure dans la Garonne, et l'on arrive à

Aiguillon. Cette petite ville, bâtie sur une éminence, a été considérée au moyen-âge comme une place presque imprenable à cause de sa position naturelle et de ses fortifications. Attaquée, prise et saccagée, cependant; Aiguillon semblait attirer vers elle avec ses défenses et sa réputation d'impenable. Et il en a toujours été ainsi : place attaquée est place prise, et l'attaque est toujours supérieure à la défense : proposition qui sera toujours vraie, même de nos jours.

Les fortifications d'Aiguillon remontent à des époques très diverses : l'enceinte fortifiée du castrum romain se voit encore sur une certaine longueur, au niveau de la maison Saint-Germain, sous le chevet de l'église Saint-Félix et sous le château. Contre cette muraille antique, existent encore des silos spacieux de la même époque.

Au moyen-âge, les murs de la ville étaient baignés par les eaux de la Garonne, et le lit de la rivière a été repoussé successivement par des ouvrages d'art jusqu'à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui.

Quelques auteurs ont affirmé qu'on se servit du canon pour la première fois au siège d'Aiguillon, en 1344. On voit fort distinctement sur les murs les empreintes des coups de canon : les brèches formées par les projectiles ont été bouchées avec des briques, bien que la maçonnerie environnante soit en pierre.

Aux environs d'Aiguillon, l'on peut voir encore deux monuments fort

curieux : l'un, appelé la *Tourasse*, a été regardé tantôt comme un tombeau romain, tantôt comme une borne limitant le territoire des Nitiobriges. C'est une tour ronde, pleine et revêtue d'un parement en petites pierres carrées. L'autre monument, connu dans le pays sous la désignation de *Peyrelongue*, est tout à côté de la *Tourasse*, et non loin du village de Saint-Côme : c'est également une tour à deux étages carrés, et qui paraît avoir été une tour à signaux.

Le château des ducs d'Aiguillon, construit sous Louis XV, sert aujourd'hui de magasins aux tabacs.

Port-Sainte-Marie doit son nom au port sur la Garonne qui a fait de cette petite ville un lieu de commerce assez important. Ses vieilles rues, étroites et bordées de hautes constructions en pans de bois, feront longtemps le bonheur des artistes ; ses vieilles maisons du XV^e et du XVI^e siècle ont déjà tenté bien des fois le crayon des archéologues.

Port-Sainte-Marie, fortifiée pendant la période agitée du moyen-âge, a subi le sort de toutes les petites villes de la région, et nous aurions à répéter pour elle ce que nous avons dit si souvent, et à énumérer les sièges qu'elle a du soutenir, etc.

De Port-Sainte-Marie se détache un embranchement de la voie ferrée qui se dirige vers Nérac et Condom.

La voie, en sortant de Port-Sainte-Marie, s'engage dans la vallée de la Baïse, en passant devant le village de *Feugerolles* et l'ancien château de *Limon* ; et plus loin devant la petite ville fortifiée de *Vianne*.

Lavardac a donné, à plusieurs reprises, de nombreux restes gallo-romains, et l'on peut voir encore, non loin du village, les traces d'une voie antique à laquelle les paysans donnent le nom de *Ténarèse*.

De *Lavardac*, l'on ne peut manquer d'aller visiter les moulins d'Henri IV, à *Barbaste*. A la tête d'un vieux pont ogival, composé de 7 arches, s'élève un vaste édifice appelé le château de Barbaste. Le bâtiment, flanqué de quatre tourelles d'inégale hauteur, avait été bâti par quatre sœurs, qui voulaient en cela rappeler la différence de leurs tailles. A l'époque d'Henri IV, le château de Barbaste servait à la fois de moulin et de forteresse. Le roi de Navarre signait souvent : Henri, *Meunier de Barbaste*. Ce titre lui sauva la vie, nous apprend M. de Villeneuve. Au siège de la Fère, il s'était placé sur une mine cachée, pour mieux observer les fortifications. Un soldat gascon, enfermé dans la ville et voyant qu'on allait mettre le feu à cette mine, lui cria en patois, du haut des remparts :

— *Moulié di las tous di Barbaste, prèn garde à la gatte que ba*

gatona. Ce qui veut dire en bon français : « meunier de la tour de Barbaste, prends garde à la chatte qui va faire des petits. »

Henri IV, sachant bien que le mot chatte s'exprimait en gascon par *gatte* et *mine*, se retira le plus vite qu'il put, et l'explosion qui eut lieu presque aussitôt, ne l'atteignit pas.

Nérac apparaît bientôt, couronné par les ruines du château royal. La *Baise* divise la ville en deux parties : sur les bords escarpés de la rive droite, la vieille ville, avec ses rues pittoresques, communique par deux ponts avec la ville neuve, bâtie sur la rive gauche.

L'origine de Nérac remonte à l'époque de Galien, si l'on en croit les monuments découverts sur son emplacement. Les thermes sont encore debout et assez bien conservés : entre deux niches *demi-sphériques*, qui servaient probablement de vestiaire, règne une suite de dix ou douze sièges de même forme, mais de petites dimensions, tous revêtus de marbres blancs. Ces sièges, séparés par des colonnes, se trouvent adossés à un aqueduc qui aboutissait à une chaudière.

En 1011, la seigneurie de Nérac devint la propriété de l'abbaye de Condom ; mais les moines attaqués par les seigneurs du pays, appelèrent à leur aide le sire d'Albret. Celui-ci accourut aussitôt ; mais, au lieu de porter aide et secours aux bénédictins, il les dépouilla de tous leurs biens et transforma leur abbaye en palais.

Henri I^{er} de Navarre fit de Nérac sa résidence favorite, et la Marguerite des Marguerite écrivit dans ce château la plus grande partie de ses ouvrages.

Après la paix de Fleix, le duc d'Anjou vint à Nérac avec le roi de Navarre. Un jour, raconte M. de Villeneuve, il rentra d'une promenade très mécontent de n'avoir été salué par personne, et il se plaignit amèrement à son beau-frère de cette incivilité qui était si contraire à tout le bien qu'il lui avait dit de ses sujets.

— Je ne comprends rien à tout ceci, dit Henri ; mais, ventre-saint-gris, venez avec moi, nous éclaircirons la chose.

En effet, dès qu'ils paraissent, la foule se presse autour d'eux ; la joie, l'affection, le respect se peignent sur tous les visages. Henri frappe sur l'épaule de l'un, demande à l'autre des nouvelles de sa femme et de ses enfants, serre la main à celui-ci, fait un salut à celui-là, adresse quelques paroles honnêtes à tous, et rentre au château avec un cortège nombreux.

— Eh bien, dit-il au duc d'Anjou, vous avais-je rien dit de trop de l'honnêteté de mes braves bourgeois de Nérac ?

— Parbleu ! je le crois bien ; c'est vous qui leur faites presque toujours les avances.

— Oh ! par ma foi , mon frère, entre Gascons, nous ne tirons jamais à la courte paille ; personne ici ne calcule avec moi, et je ne calcule avec personne ; nous vivons à la bonne franquette, et l'amitié se mêle à toutes nos actions.

En 1586, menacé d'être bloqué à Nérac, il appelle autour de lui ses plus braves gentilshommes : « Monsieur de Batz, écrit-il à l'un d'eux, ils m'ont entouré comme la bête, et croient qu'on me prend aux filets ; mais je veux leur passer à travers ou dessus le ventre..... Mets des ailes à ta meilleure bête ; viens, cours, vole : c'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami. »

Quelques jours après, il traversait la Garonne, dont les bords étaient couverts d'ennemis, et allait battre le duc de Joyeuse à Coutras. Il ne devait plus revenir à Nérac, qui cessa d'être le séjour de la cour.

L'ancien château des sires d'Albret fut, en grande partie, démoli à la Révolution ; il existe encore une galerie décorée d'arcades et de chapiteaux sculptés ; à l'intérieur, les restes d'une cheminée ne tiennent que par entêtement : le lièvre se voit sculpté sur tous ces débris, et c'est à cet animal, *leporetum*, que les d'Albret doivent leur nom.

Au milieu de l'ancienne cour, s'élève une statue d'Henri IV.

Le *Jardin du Roi*, où la Garenne ne forme qu'une très minime partie de l'admirable parc qui entourait le château. Une large allée de chênes séculaires se prolonge le long de la Baïse sur plus de deux kilomètres, et passe devant la fontaine de Saint-Jean, où se serait noyée Fleurette, parce qu'Henri IV ne l'aimait plus : La pauvre fille serait ensevelie sous le tertre voisin du rocher qui surmonte la source, et qu'ombragent deux beaux ormeaux qu'Henri IV passe pour avoir plantés de ses propres mains. A l'extrémité de l'allée, les rochers, les arbres, les eaux de la rivière, les ruines du vieux moulin de Nazareth forment une suite de paysages charmants.

Nérac possède encore un pont ogival et une belle église moderne.

Au-delà de la ville d'Henri IV, la voie se dirige en droite ligne vers *Francescas*, en laissant sur la droite *Lasserre* et la curieuse villa gallo-romaine de *Bapteste*. Dans l'église de Francescas, une magnifique mosaïque romaine orne le chœur de l'église.

La villa de Bapteste est située dans la commune de Moncrabeau sur la rive droite de la Baïse, au point où la plaine, en s'exhaussant, la mettait

à l'abri des inondations de la rivière. Le site, à mi-coteau, dont la vue embrasse, à droite et à gauche, la vallée de la Baïse, atteste le génie romain, essentiellement pondérateur.

Le plan de la ville est un vaste parallélogramme divisé en deux carrés à peu près égaux, qu'un rectangle coupe transversalement. Autour du rectangle, le long de galeries symétriques, sont groupées cinquante chambres ou petites cours intérieures entourées de murs. Un grand couloir de cinq mètres de large, ayant servi de portique ouvert, occupe, sur toute la façade nord, une longueur de cinquante mètres. Il était pavé de mosaïques, et les pierres de taille, à intervalles égaux, qui supportaient les colonnes, sont encore en place.

Vingt-deux pièces de la villa sont encore pavées de mosaïques, ou en portent les traces. Les appartements sont divisés en salles d'été et salles d'hiver. Les salles d'été, situées au nord, sont plus spacieuses, en nombre moindre, ne portent pas trace d'appareils de chauffage, et, ce qui distingue surtout cette partie, c'est le grand portique dont nous avons parlé déjà.

Les salles d'hiver, au midi et à l'ouest, moins grandes, plus nombreuses, ont presque toutes, sous leur pavage, des chambres de chaleur ou *hypocaustes*, dont les cheminées d'appel se voient encore dans les murs.

Dans les fouilles pratiquées pour mettre à découvert les substructions de Bapteste, l'on a recueilli nombre d'objets : ce sont surtout des outils, des instruments agricoles, des fers de construction, des ustensiles de ménage, des armes, des pièces de harnachement, des objets de toilette, des vases antiques, d'innombrables débris de poteries, allant par gradation de la terre noire pointillée de grains de sable, à la terre sarnéenne des patères les plus richement décorées.

Ces ruines, mises à découvert par MM. Teulières et Feugère-Dubourg, avec beaucoup de soin, d'intelligence et de frais, ont permis de reconstituer le plan fort exact de la villa, tel que nous venons de le faire connaître très succinctement.

Malheureusement les œuvres d'art ont à peu près fait défaut, et il semble que, lors de l'incendie et du pillage de Bapteste, quelque archéologue ait fait main basse sur toutes les pièces de valeur. Malgré cela, Bapteste est une des villas les plus intéressantes de toute la région du Midi, car elle a pu être reconstituée dans tout son entier.

Condom est un chef-lieu d'arrondissement du département du Gers qui est bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de la Baïse. La cathédrale

construite par l'évêque Iconde de la Marre, en 1520, est surtout remarquable par l'élévation de ses voûtes. A côté, un cloître du XVI^e siècle a été restauré avec beaucoup de soin, et sert aujourd'hui de musée lapidaire.

L'ancien palais épiscopal, maintenant palais de justice, a conservé une charmante chapelle de la Renaissance, dont les nervures forment, par leurs croisements, une fleur de lys.

Dans la ville, on peut voir une maison fortifiée du XIII^e siècle et d'autres constructions particulières du XIV^e et du XV^e siècle.

Condom doit son origine à un monastère élevé au IX^e siècle ; les Normands le détruisirent plusieurs fois lors de leurs incursions sur la Baïse. Il fut rétabli en 1011 par Hugues, évêque d'Agen. En 1317, le pape Jean XII le transforma en évêché. Condom fut surtout une ville d'églises et de couvents, et, alors qu'elle ne comptait que 5,000 habitants, elle possédait 19 églises. Mais presque toutes furent détruites à leur tour lors des guerres religieuses, et surtout lors du sac de la ville par les huguenots, en 1569.

Mais revenons sur nos pas, et reprenons notre direction première à Port-Sainte-Marie.

Nous passerons successivement devant le promontoire de Clermont, ancienne place forte que les routiers enlevèrent par surprise en 1457.

Plus loin, la voie longe la base de coteaux couverts d'arbres fruitiers, et suit le cours de la Garonne. *Fourtic, Saint-Hilaire, Calayrac* ne nous arrêteront pas, et nous voici en vue de la ville d'Agen.

AGEN

Malgré le chiffre peu élevé de sa population, Agen est une des villes importantes de la riche vallée de la Garonne, et de tout temps, elle a conservé cette prépondérance, acquise déjà à l'époque gallo-romaine, grâce à sa position au point de jonction des routes venues des régions du centre et se continuant vers les Pyrénées.

A l'époque gauloise déjà, les *Nitiobroges* avaient relié leur capitale, *Aginnum*, avec Gergovie, près de Clermont-Ferrand, par une large voie, la voie Clermontoise.

Plus tard, les Romains établirent une grande voie militaire, qui faisait communiquer *Aginnum* avec *Divona* (Cahors), et se prolongeait vers Auch.

A Agen même, ces deux grandes artères se croisent avec la voie principale qui suivait le cours de la Garonne et arrivait à Burdigala.

Aujourd'hui encore, deux lignes ferrées principales se croisent dans Agen : la ligne de Cette à Bordeaux et la ligne de Périgueux à Tarbes.

La ville d'Agen a perdu de son importance d'autrefois, et son histoire seule rappelle le rôle considérable qu'elle a joué pendant des siècles, à cause de sa position intermédiaire entre de puissants voisins. Aussi, décrire la ville d'Agen serait peut-être difficile, et se réduira à indiquer quelques détails d'un intérêt médiocre. Et cependant, grâce sans doute à sa position dans la partie la plus riche de la Garonne, au pied de coteaux dont les vergers produisent les fruits les plus savoureux du Midi, Agen a souvent gardé dans ses murs le voyageur : c'est ce que Chapelle et Bachaumont nous ont dit dans leur voyage humoristique :

On doit prendre bien garde à soi ;
Car, tel y vient de bonne foi,
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sais quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Malgré tout, les charmes d'Agen nous paraissent discutables, ne serait-ce que la présence de légions de moustiques qu'engendre le canal du Midi.

Mais, ce que l'on ne peut passer sous silence, c'est l'histoire d'Agen, qui, à toutes les époques, a joué un rôle prépondérant.

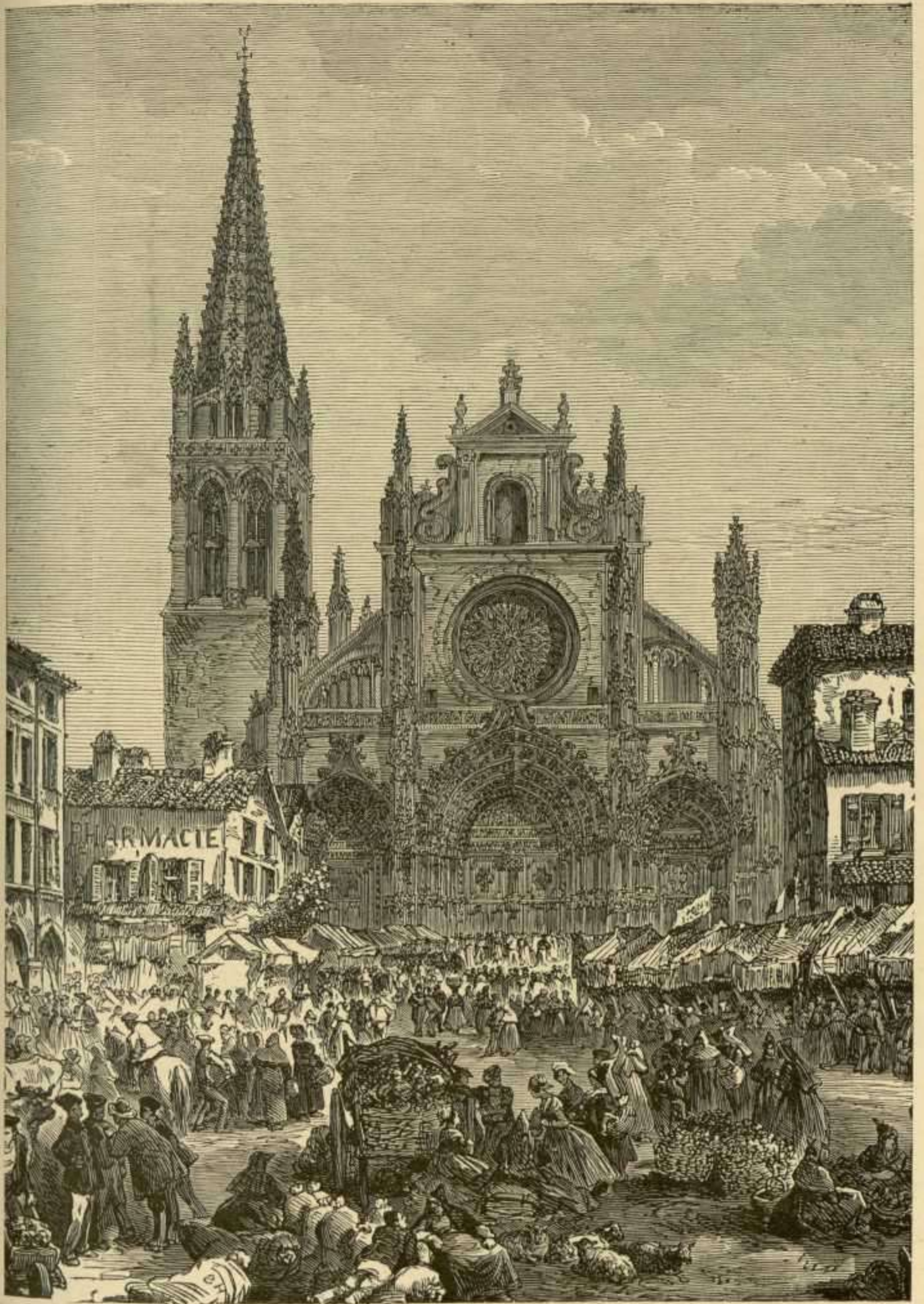
Les Nitiobroges occupaient le pays, lors de l'arrivée des Romains dans la Gaule, et ils devinrent immédiatement les alliés des conquérants. Leur chef Ollovicon, nous dit César, avait reçu du Sénat le titre d'ami : *ab senatu nostro amicus erat appellatus*.

Mais son fils Theutomagus ne put supporter le joug de Rome, et il prit part à la révolte de Vercingétorix *cum magno equitum suorum numero*. A la suite de la chute d'Alésia, les Nitiobroges perdirent leur autonomie et furent englobés dans la province d'Aquitaine.

Plus tard, Agen passa sous la domination des Wisigoths ; prise et sacagée à diverses reprises par les fils de Clotaire, elle parvint à s'affranchir de la domination des Francs, et forma alors un duché indépendant, la Vasconie ; mais Pépin parvint à faire rentrer sous sa dépendance les chefs vascons.

Les Normands anéantirent complètement la ville d'Agen en 848, et elle ne fut relevée de ses ruines que dans le siècle suivant, vers 960.

Agen fut ensuite ballotée entre les comtes de Périgord, les ducs d'Aquitaine et les comtes de Toulouse, et entra enfin dans l'apanage du



Bazas, un jour de foire.

roi de France en 1271, sous le règne de Philippe-le-Hardi ; mais celui-ci fut obligé de céder ses droits au roi d'Angleterre.

Les guerres religieuses du XVI^e siècle ensanglantèrent souvent Agen et son territoire. Le voisinage de Nérac, où la reine de Navarre favorisait ouvertement les novateurs, amena de nombreuses adhésions dans la ville d'Agen, malgré les répressions sanglantes de Montluc.

Marguerite de Valois, chassée de la cour d'Henri III, vint se réfugier à Agen, qui était le chef-lieu particulier de son domaine, et fit insurger la ville au nom de la Ligue. Mais, lassés des exigences et des dérégléments de Marguerite, ils s'insurgèrent contre elle et la forcèrent à prendre la fuite.

Pendant les guerres de la Fronde, le prince de Condé vint, à la tête de 600 gentilshommes, pour réduire Agen ; mais les habitants élevèrent des barricades dans les rues et repoussèrent le héros de Rocroi.

Depuis, l'histoire d'Agen n'a plus aucun fait remarquable à nous conter.

Agen a surtout à montrer aux étrangers sa belle promenade du *Gravier*, vaste esplanade qui longe la Garonne et qui, trop souvent, donne passage aux eaux du fleuve, lorsque survient un débordement. De beaux arbres donnent ombrage aux promeneurs, et abritent, chaque année, au mois de juin, les nombreux visiteurs que la foire du Gravier attire à Agen.

L'aspect étrange des *Cornières*, avec ses longues galeries protégées par des arcades massives, sera certainement un sujet d'étonnement plus que d'admiration pour le touriste qui parcourt les rues d'Agen.

La maison de *Montluc*, transformée partie en prison, partie en musée, (ancien hôtel-de-ville) conserve encore quelques beaux fragments de l'architecture du XVI^e siècle : un étage supérieur crénelé ; une porte ornée, du côté de la rue des Juifs ; un magnifique escalier. Cette dernière œuvre est remarquable, à la fois, par sa construction et sa décoration : c'est un large escalier à vis, dont le noyau, décoré d'un tore, est contourné en spirale ; une corde de billettes plates s'applique au mur au-dessous de la voûte rampante. Des repos correspondent aux étages, et les galeries, qui donnent accès aux appartements, sont séparées de l'escalier par des balustres que surmontent de fines colonnettes.

A l'intérieur de l'ancien hôtel-de-ville a été installé tout récemment un musée ; nous signalerons dans cette collection naissante : une statue antique d'Hébé d'un admirable travail ; un casque gaulois trouvé dans un puits funéraire ; trois tablettes de bronze du IV^e siècle, portant une inscription en l'honneur de Claudius Cupicinus, consul romain en 367 ; enfin la riche collection paléontologique de M. Combes.

La cour d'une ancienne maison, située rue des Juifs, mérite quelque attention. Une partie de la construction est en brique ; mais on remarque surtout ses fenêtres géminées, dont les colonnettes à chapiteaux à crochet et les archivolttes, décorées de grosses perles, accusent le style de la fin du XII^e siècle.

Çà et là, on pourrait encore s'arrêter devant quelques vieilles maisons en pans de bois ; mais on ne peut néanmoins s'empêcher de constater que, pour une ville ancienne, Agen est bien dépourvue de belles constructions tant civiles que religieuses.

Les églises d'Agen, la cathédrale, les Jacobins et Saint-Hilaire n'ont qu'une importance très secondaire. La cathédrale est bien de grandes proportions, mais des restaurations d'un goût douteux lui ont enlevé son caractère ; seuls le chœur et le transept roman sont curieux à examiner, car ils montrent que les travaux ont été souvent interrompus, et que le plan du premier architecte a été modifié selon le goût des temps : c'est ainsi que, dans le transept, dont les murs sont de construction romane, apparaît un triforium ogival.

Un arc d'ogive est surtout à remarquer par le superbe cul-de-lampe du XIII^e siècle qui le supporte.

L'ancienne salle capitulaire, devenue aujourd'hui la chapelle du collège de Saint-Caprais, est plus curieuse que la cathédrale. La décoration des pieds droits de la porte se compose de niches d'architecture encadrant des personnages à physionomie byzantine : ces personnages offrent de curieux types pour l'étude de l'ornement et du costume de l'époque romane.

L'église des *Jacobins*, entièrement bâtie en briques, est un curieux échantillon des églises à deux nefs égales, particulières aux monuments élevés par les disciples de saint Dominique.

L'église de *Saint-Hilaire*, bâtie par les Cordeliers au XIV^e siècle, possède une charpente que les hommes de l'art admirent beaucoup à cause de son élégance et de sa légèreté. La façade a été reconstruite dans le style ogival.

Les coteaux de l'*Ermitage*, qui entourent la ville, doivent leur nom à un ancien ermitage creusé dans le roc et qui est aujourd'hui transformé en monastère.

On peut encore visiter, dans le pittoresque vallon de Vérone, la maison et la fontaine de *Scaliger*, malheureusement abimées par des restaurations maladroites. Scaliger avait suivi en France Antoine de la Rovère, évêque d'Agen, dont il était le médecin.

Enfin, un peu plus loin, on montre les vignes de *Jasmin*, le poète national auquel la ville d'Agen a élevé une statue sur le boulevard du Gravier.

Jasmin, né à Agen, tout à fait vers la fin du XVIII^e siècle (*siècle vieux et caduc n'ayant que deux ans à passer sur la terre*), vint au monde au fond d'une vieille rue, dans une vieille maison. Il dut le jour à un père bossu et à une mère boiteuse ; mais le père avait du goût pour les chansons, aimait les charivaris, y conduisait son fils. Le petit Jasmin, coiffé d'un bonnet de papier et muni d'une corne de bœuf, ne se possédait pas au milieu de ce vacarme.

Là n'étaient pas toutes ses joies. Suivi d'une bande de gamins, pauvres comme lui, il s'en allait à la chasse des branches sèches, dans les flots de la Garonne. Jasmin donnait le signal du départ, et dans la traversée entonnait le chant populaire : *L'agnel qué m'as dounat*. C'est lui qui donnait le signal du retour, et fixait pour le jour d'après, l'heure du rendez-vous, car chaque jour l'attachait davantage à ses flots, comme à une conquête. Dans la belle saison, les vergers du voisinage avaient son amour le plus vif. Que de fruits volés avant maturité par la petite bande dont Jasmin était le chef obéi ! En revanche, on laissait aux arbres force lambeaux de toile et de bure. Cette vie de Bohême avait des attraits pour Jasmin ; il y goûtait la liberté au soleil, au grand air ; il y gagnait la santé sous mainte écorchure. Cela valait bien les capucins de cartes des petits messieurs. Jasmin ne songeait même pas à les envier ; mais sa mère prononçait parfois le mot d'école, et le petit vagabond s'affligeait à l'idée de renoncer à sa vie de méfaits. D'un autre côté, il entrevit toute la misère de ses parents à la manière dont sa mère le félicitait les jours de foire, quand il avait gagné quelques sous en portant les valises des voyageurs. Cette découverte le rendit triste, l'affecta profondément ; bientôt sa sensibilité reçut un rude coup. Absorbé un jour par les jeux de son âge sur la place publique, il fut interrompu à la vue d'un vieillard que deux hommes portaient sur un grand fauteuil : c'était son grand-père se rendant à l'hôpital, dernier refuge des Jasmin.

Dès lors, l'enfant ne vit plus autour de lui, dans sa famille, que la pauvreté écrite en gros caractères. Il n'apportait plus le même feu aux plaisirs de son âge ; on eut moins de peine à le conduire à l'école, chez un cousin, où il fut reçu par charité. Son heureuse mémoire et sa conception alerte lui valurent de savoir lire bientôt, d'être ensuite enfant de chœur, puis d'entrer au séminaire.

Grande fut la joie, grand fut l'espoir de la pauvre famille, qui recevait

du séminaire un pain par semaine en récompense d'avoir donné au monde un abbé en espérance. Mère, protecteurs et maîtres se proposaient de faire de lui un savant et un saint; le diable en voulait faire un poète. Jasmin fut un jour chassé du séminaire pour plusieurs espiègleries, assez excusables chez un enfant de douze ans, et le mardi gras, jour où il fut mis à la porte, le pain attendu n'arriva pas, ... chagrin et privation pour la pauvre famille. La mère en pleurs, mais résolue, sort pour remédier au plus pressant : elle rentre avec un pain blanc sous le bras, et l'on dîne ; mais mal, et plus mal qu'un autre dîne Jasmin qui s'aperçoit que sa mère n'a plus l'anneau nuptial à son doigt.

Une savonnette, un rasoir succèdent au rudiment et aux thèmes ; mais ce n'est pas immédiatement. Jasmin, au sortir du séminaire, et pendant un an, devient marqueur de billard. Quelle école ! la boutique d'un barbier vaut mieux. Là, du moins, le futur poète peut observer autre chose que des joueurs ; il peut, la nuit, faire quelques lectures dans sa chambre à la lueur d'une lampe fumeuse et à ses frais.

Toutes ses étrennes vont pour cela chez l'épicier. Plus d'une fois le jour le surprit un livre à la main ; livre innocent ! il lit Florian ou Ducrais Duménil, satisfait de ces deux auteurs, mais donnant surtout la préférence au chantre du Gardon. Il en était, dit-il, émerveillé ! Estelle le plongeait *dans cet idéal pays du beau, si frais, où le bonheur est tout rose et tout miel*. Malheureusement la perspective de l'hôpital venait se mêler à ses plaisirs et à ses joies. Malheureusement aussi son maître se lassait de n'avoir chez lui qu'un rêveur, se levant et se couchant tard. Ce maître l'appelait comédien, car l'apprenti devenait soliloque. Même un jour le mot d'hôpital, mot terrible pour Jasmin, fut prononcé par le patron ; mais pendant que Jasmin toujours lisant, toujours déclamant, laissait aller le rasoir à l'aventure sur les mentons des clients, lassait à la fois la patience du patron et des pratiques, se perdait dans leur estime, il gagnait le cœur d'une jeune fille sage et jolie : Elle devint sa femme. Le reste est connu de tout le Midi, on y sait comment en déclamant de ville en ville, à la manière des rhapsodes, ses vers harmonieux, l'illustre barbier, s'attirant des pratiques, a conjuré la pauvreté héréditaire chez les siens.

La réputation de Jasmin humble d'abord, circonscrite, locale, s'étendit rapidement de tous côtés ; il allait de ville en ville, déclamant ses vers avec un art inimitable : laissant partout quelque improvisation charmante ; telle cette *cansouneto* :

LOU PARPAILLOL N'A PLUS D'ALOS!

Quan nostre prumè pay pequèt,
 Al Paradis, de suito,
 L'arcange de l'amou nasquèt,
 Per flouri nostro bido ;
 D'un pey, l'escarrabillat
 Ten lou mounde ensourcillat...
 Mais cambio à la sourdino,
 Et paou à paou lou faribol
 Apres darré l'esquino
 D'alos de parpaillo!

Le poète Jasmin, de son véritable nom : Jacques Boé, est mort dans sa ville natale, le 4 octobre 1864.

Tomber de la poésie dans l'art culinaire ou l'économie domestique : voilà à quoi se trouve exposé le cicérone qui entreprend de guider le voyageur dans une région nouvelle. C'est là ce qui nous arrive aussi alors qu'il nous faut parler prunes après avoir parlé vers.

Agen fait un commerce considérable de prunes, qui jouissent dans tout le Midi, d'une réputation très méritée; mais aussi de quels soins le cultivateur n'entoure-t-il pas ses pruniers et ses prunes. Parvenues à maturité, il fait d'abord sa récolte en choisissant une journée ensoleillée et faisant la plus grande attention à ne pas cueillir une prune encore couverte de rosée; étendues dans de larges corbeilles en osier, les prunes sont d'abord exposées à l'ardent soleil du Midi, puis elles sont mises dans un four où elles se dessèchent lentement et de façon telle qu'une fois retirées elles conservent encore une certaine mollesse.

A ce moment et avant d'être placées dans de petites caisses, les prunes sont choisies avec soin et classées d'après leur grosseur, d'après leur état : les qualités supérieures sont soigneusement essuyées, lustrées une à une et en dernier lieu coquettement alignées dans des boîtes de bois.

Les prunes d'Agen ne sont pas seulement un objet de gourmandise, et précisément à cause de cette réputation si méritée, l'art de guérir s'est emparé de cette friandise et l'a transformée en un médicament agréable à la bouche, et qui, grâce à une préparation pharmaceutique, mise en lieu et place du noyau remplace avantageusement l'huile de ricin.

LIGNE D'AGEN A TARBES

De la gare d'Agen partent deux lignes se dirigeant l'une vers le Sud : Auch et Tarbes ; l'autre vers le Nord : Périgueux et Cahors.

La première de celles-ci nous fera traverser tout d'abord la plaine de la Garonne après avoir emprunté toutefois quelques kilomètres à la ligne de Toulouse, jusqu'au niveau de l'ermitage de Notre-Dame de Bonne-Encontre, que signale au loin une statue colossale de la sainte Vierge, élevée sur le coteau qui domine la plaine. Une charmante église gothique, bâtie en 1859, sert de sanctuaire à la madone miraculeuse qui attire tous les ans de nombreux pèlerins, au mois de mai.

A *Layrac* existent deux magnifiques églises du XI^e siècle. L'une construite dans la plaine, sur la rive gauche du Gers, est l'église du monastère de Layrac, mentionnée dans un acte de donation du 17 décembre 1064, consacrée en 1096 par le pape Urbain II, à la sollicitation de Hunald, son premier prieur.

Le chœur est en forme de croix latine, et orné à l'extérieur par des arcatures. Les voûtes de l'abside, peintes au XVI^e siècle par Franceschini, représentent l'apothéose de saint Benoît. L'ancienne abbaye est devenue aujourd'hui une maison d'éducation pour les jeunes filles que dirigent les dames du Sacré-Cœur. De la terrasse de cet établissement, on jouit d'une vue magnifique sur la plaine de la Garonne.

L'autre est celle de Sainte-Marie de *Moyrax*, située à 3 kilomètres de Layrac, sur les coteaux qui dominant la rive gauche de la Garonne. Elle a été construite en 1049, par le seigneur de Moyrax, Anne son épouse, et Pierre leur fils qui en fut le premier prieur.

Astafort est un chef-lieu de canton, que traverse la rivière du Gers. Sa devise était : *sta fortiter*, et cependant elle n'était destinée ni par sa position naturelle, ni par l'importance de ses fortifications, à être une place forte ; bien qu'elle ait une enceinte de murailles garnie de tours et dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. Condé, enfermé dans Astafort, fut attaqué avec tant de vigueur par l'armée catholique, que ses soldats furent tous tués et qu'il se sauva seul avec son domestique. Le lieu du combat devint celui de la sépulture des vaincus, et on y éleva une croix qui existe encore aujourd'hui : cet emplacement a reçu le nom de Champ des huguenots. Il reste encore quelques fragments du château où était enfermé Condé.

La halle et les foires d'Astafort ont un grand renom dans la contrée.

A peu de distance de cette station la voie entre dans le département du Gers.

Au *Castéra Lectourois*, on a mis au jour, naguère, des sépultures mérovingiennes fort remarquables, et l'on peut voir encore à côté de la gare, une curieuse chapelle du XIII^e siècle.

Lectoure est aujourd'hui le chef-lieu d'une sous-préfecture du département du Gers. Occupée lors de l'invasion Romaine, par une peuplade Gauloise : les *Lectorates*, Lectoure devint une colonie Romaine importante où s'élevèrent de somptueux monuments dont il existe encore quelques débris. Nous citerons surtout un autel taurobolique, élevé à l'occasion du sacrifice accompli pour obtenir le rétablissement de l'empereur Gratien, et qui est conservé dans l'ancien palais épiscopal transformé en sous-préfecture. Un autre monument de cette époque est la fontaine de Délice, que l'on appelle dans le langage du pays Hondelia. Elle est située au pied de la colline qui supporte la ville.

La situation de Lectoure sur un escarpement abrupt, en faisait une place forte importante; une triple enceinte de murailles la rendait à peu près imprenable. Ceci ne l'empêcha pas de souffrir plus que toute autre des horreurs de la guerre.

En 1473, le comte d'Armagnac, assiégé dans Lectoure par le cardinal d'Arras, fut obligé de se rendre : et toute la population fut passée au fil de l'épée. L'odeur des cadavres qui remplissaient les rues ayant forcé les assiégeants à quitter la ville, ils y furent remplacés par les loups qui en restèrent pendant deux mois les seuls habitants.

Lectoure fut encore prise et reprise par les huguenots ou par les catholiques, et toutes les fois pillée par les vainqueurs.

En 1632, son château devint la prison du duc de Montmorency fait prisonnier à la bataille de Castelnaudary ; il ne quitta Lectoure que pour porter sa tête sur l'échafaud. La population tout entière, le duc de Roquelaure qui commandait la ville, s'efforcèrent de favoriser l'évasion du prisonnier de Richelieu. Les femmes de Lectoure lui firent passer une échelle de soie dans un pâté : Montmorency à l'aide de cette échelle, aurait pu facilement s'échapper de prison ; son humanité causa sa perte ; il voulut sauver avec lui un domestique qui lui était très attaché, celui-ci tomba de l'échelle et se blessa grièvement dans sa chute ; les cris que lui arracha la douleur, donnèrent l'éveil ; Montmorency fut repris et sa tête tomba bientôt après à Toulouse.

La situation de Lectoure est aussi pittoresque qu'elle est forte; la ville couronne un immense plateau rocheux, escarpé de tous côtés et séparé de la colline dont il forme le prolongement, par une vaste tranchée. A l'extrémité du plateau s'élevait le château qui est remplacé par les bâtiments de l'hôpital.

L'ancienne cathédrale a été continuellement refaite à la suite des sièges subis par la ville du XIII^e au XVI^e siècle.



Tombeau de Blaise de Montluc

La tour carrée du clocher portait une flèche d'une très grande élévation; mais comme elle avait été souvent frappée par la foudre et qu'elle menaçait ruine, elle a été démolie.

L'ancien palais épiscopal, où sont installées la sous-préfecture et la mairie, contient une belle cheminée de la Renaissance, et une petite collection d'antiquités recueillies dans les environs. Les terrasses de l'évêché ont été transformées en promenade, et à une des extrémités,

s'élève la statue du maréchal Lannes, né à Lectoure en 1769 et tué à la bataille d'Essling en 1809.

Quelques vieilles maisons canoniales du XII^e siècle se voient dans les vieux quartiers; enfin au bas de la ville, un bel édifice du XV^e siècle, était l'abbaye de Saint-Gény.

Fleurance est un des principaux cantons de l'arrondissement de Lectoure : c'est une de ces nombreuses bastides élevée au XIII^e siècle et dont nous aurons à indiquer les origines. Son église a trois nefs du XIV^e siècle, possède trois vitraux remarquables attribués à Arnaud de Moles (XVI^e siècle); et des fonts-baptismaux du XV^e siècle, qui méritent d'attirer l'attention.

A *Sainte-Christie* l'on pourrait aller voir de belles ruines d'un château construit en briques.

A *Preigne*, on a découvert, il y a quelques années, une mosaïque romaine, derniers vestiges d'une ville importante.

Plus loin, les tours de la cathédrale d'Auch annoncent l'arrivée dans la vieille cité gasconne.

Auch est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville Ibérienne d'Illiberis. Refoulés en partie par les Gaulois, ou absorbés par les conquérants, les habitants primitifs ne tardèrent pas à former un peuple nouveau, les Auscii. Ceux-ci luttèrent longtemps contre les Romains, et après la défaite des Sotiates par Crassus, le lieutenant de César, ils furent compris dans la Novempopulanie. Mais ils s'associèrent à l'insurrection des peuplades de l'Espagne et ne furent complètement subjugués que par l'expédition du consul Corvinus. Enfin ils obtinrent d'Auguste, par l'entremise du grand prêtre Verus, de former une province distincte. Lectoure en fut d'abord la métropole, mais bientôt Eauze, grâce à la toute puissance d'un de ses enfants, Rufin, obtint de Théodose, le titre de capitale.

L'Aquitaine, tel fut le nom pris de très bonne heure par les peuplades réunies de cette partie de l'ancienne Novempopulanie, devint très prospère sous la domination Romaine.

Splendidement décorée par les Césars, Auch s'étendit dans la plaine, sur la rive droite du Gers; et l'on a souvent exhumé de ce point des restes importants de monuments de cette époque, de superbes mosaïques, de nombreuses médailles.

Les invasions des barbares furent terribles pour ces contrées, car tous les peuples envahisseurs les traversèrent successivement, et les *Vascons*,

peuple espagnol, après deux tentatives infructueuses, restèrent dans le pays, où ils s'étaient peu à peu répandus, et qui prit dès lors le nom de Vasconie ou Gascogne.

Le royaume d'Aquitaine, réuni plus tard au trône de France, conserva cependant son indépendance, et Sanche 1^{er}, élu par le peuple, en 871, fonda la maison des ducs héréditaires de Gascogne.

L'Aquitaine, devenue fief anglais, vit quelques parties de la Gascogne se détacher au profit de la couronne de France : ce sont précisément les parties qui forment aujourd'hui le département du Gers.

Au-dessous des ducs de Gascogne s'étaient formées de puissantes seigneuries d'une indépendance presque complète : le *Fézensac*, l'*Astarac* le *Pardiac*, la *Lomagne*, le *Condomois*, et enfin la plus puissante, l'*Armagnac*, qui, par ses alliances, ses conquêtes ou ses crimes, réunit en ses mains la plupart des autres fiefs.

Mais celle-ci, devenue à son tour trop puissante, fut attaquée et détruite par le roi de France, au siège de Lectoure, en 1473.

Les guerres de religion furent désastreuses pour ces riches contrées : les Calvinistes et Montgomery pillaient les villes, brûlaient les églises et les monastères ; et Montluc, à son tour, venait exercer de sanglantes représailles au nom du roi.

Auch fut peut-être une des villes de Gascogne qui eut le moins à souffrir de ces malheureuses querelles religieuses ; elle fut pourtant prise et pillée deux fois, en 1246 et en 1473.

Auch est situé sur le flanc d'une colline élevée, couronnée par la cathédrale, ce qui lui donne de loin une apparence grandiose et pittoresque, bien supérieure à la réalité.

Les rues, malgré bien des améliorations, sont encore étroites, à pentes rapides, et d'une propreté douteuse. Mais sur le plateau, la place de la Cathédrale, la promenade d'Etigny, la Rampe neuve, donnent à l'étranger, qui arrive pour la première fois, une idée tout autre que celle qu'il aura bientôt lorsqu'il sera entré dans la vieille ville.

La cathédrale *Sainte-Marie* est une des plus grandes églises du Midi. Elevée tout d'abord par l'archevêque Bernard de Sainte-Marie, en 1127, elle fut presque aussitôt abattue par le comte d'Armagnac, l'ennemi continu des archevêques d'Auch. Relevée en 1371 par Armand d'Albret, elle fut de nouveau incendiée en 1489. Recommencée encore par le cardinal de Savoie, elle fut continuée en 1597, et terminée en 1662.

L'extérieur du monument est lourd et sans élégance ; la façade absolument classique est dominée par deux tours de 47 mètres de haut. L'é-

difice est composé de trois nefs; mais le chœur est surtout intéressant à visiter, grâce aux stalles de bois sculptées qu'il contient.

Sur chaque dossier est représentée en demi-relief une figure de l'histoire sacrée, et celle-ci est posée sur une coupole en pendentif, décorée de petits bas-reliefs ou d'arabesques. Les stalles sont séparées les unes des autres par des pilastres chargés de statuettes, placées dans des niches surmontées d'un dais continu, orné d'ogives, de clochetons, d'aiguilles, de feuillages et de fleurs. Si l'artiste, abandonnant l'ascétisme des sculpteurs du moyen-âge, donne à son ciseau les allures les plus libres et les plus étranges, il allie à la symbolique chrétienne, les sibylles, les faunes, voire même Vénus et Cupidon de la mythologie païenne. On sent que l'ogive n'est plus ici qu'un souvenir d'un art qui finit; la Renaissance s'annonce, et avec elle, des idées toutes nouvelles.

Les vitraux, signés Arnaud de Molles, sont regardés par les connaisseurs comme les plus beaux de ceux que nous a laissés la Renaissance : sur l'un d'eux, on peut lire : *Lo XXV de Jhun M. C. cens XIII fou acabadas las presens berines en aunour de Dieu et de nostre Dame. Arnaut de Moles.*

L'église de *Saint-Orens* possède, dans son trésor, un oliphant en ivoire du XI^e siècle admirablement sculpté. Le jour de la fête de saint Orens, les sourds se font *corner* aux oreilles avec l'oliphant, dans l'espoir de recouvrer le sens de l'ouïe.

A côté de la Cathédrale, non loin de l'escalier monumental qui fait communiquer la haute ville avec les bords du Gers, s'élève une vieille tour du XIII^e siècle qui dépendait autrefois de la prison et contenait les cellules des condamnés à mort.

L'escalier monumental n'est pas le seul qui permette de descendre directement dans le bas de la ville; nombre de petites ruelles avec marches, appelées par les gens du pays *pousterles*, existent encore dans les vieux quartiers.

A côté de l'hôtel-de-ville, à l'entrée des promenades, s'élève la statue de d'Etigny, qui fut pendant 14 ans intendant de la généralité d'Auch et ne cessa de s'occuper de faire prospérer cette contrée. Mais l'archevêque d'Auch, jaloux de sa popularité, finit par obtenir sa révocation.

Auch est la ville où s'est le mieux conservé l'accent gascon, et rien ne surprend l'habitant du Nord qui arrive dans ce pays, comme la manière de prononcer certaines finales par les Gascons.

« Les Gascons — dit l'auteur de l'Annuaire du Gers, qui était Gascon lui-même — ont de l'esprit, de la gaieté : on croit qu'ils en sont redeva-

bles au climat et à leur patois. Leur réputation de fanfarons et d'exagérateurs doit être attribuée aux cadets de famille, forcés d'aller chercher fortune au loin.

» Dans un pays sans commerce, sans industrie et purement agricole, la fortune ne peut être augmentée que par une économie de tous les jours, et établie que sur la propriété foncière. Ces propriétés étaient, dans la Gascogne, très divisées avant la Révolution. On y était encore régi par les lois romaines; celles-ci permettaient aux pères de laisser pour préciput les trois quarts de leur fortune à leur aîné, qui avait de plus son droit au partage du reste. Cette manière de disposer des biens était générale, et avait pour conséquence de forcer les filles à demander aux couvents un asile qu'elles eussent inutilement cherché dans le mariage, et d'obliger les garçons, cadets de famille, à se procurer au dehors, par l'épée, l'église, la robe, le commerce, l'aisance dont ils avaient joui dans la maison paternelle.

» Lorsque, loin de leur pays, avec toutes les apparences du besoin, ils se laissaient aller, — par un retour sur le passé, — à parler des châteaux, des gens, des chiens, des chevaux de leur père, introduisant dans leurs récits avec une vive gaieté, les hyperboles et la prosodie de leur patois, les étrangers, étonnés d'un tel langage, ne pouvaient le considérer que comme une fanfaronnade : on devait se plaire à l'exagérer encore, par le penchant naturel qui porte à charger les ridicules pour les rendre plus comiques. Telle fut sans doute l'origine de la réputation des Gascons, qui, cependant, ne sont qu'un peu plus industriels, vifs, aimables, enfin, que les autres Français. »

En sortant de la plaine d'Auch, la voie ferrée remonte encore la vallée du Gers et croise bientôt, à la halte d'*Ortolas*, une *pile romaine* dressée sur le bord de la voie antique, et l'on arrive bientôt à Mirande.

Mirande, chef-lieu d'arrondissement du département du Gers, est une de ces nombreuses bastides érigées au XIII^e siècle par les abbayes ou les seigneuries du pays qu'arrosent la Garonne et ses affluents.

A cette époque, il existait peu de villes en dehors des anciennes cités romaines, lorsqu'au XIII^e siècle, la construction de nouvelles cités devint le but d'un mouvement dû à deux causes : l'aspiration des populations aux libertés communales et l'émulation des possesseurs territoriaux. Pour mieux associer les libertés municipales avec les facilités du commerce et de l'industrie, et un peu aussi dans un but fiscal, on traça au cordeau, sur des terrains inoccupés, des rue droites, se croisant à angles

droits, et laissant au centre une place destinée à l'hôtel-de-ville, appelé le plus souvent maison commune, ou bien à une halle; et entourée de préaux couverts : les *cornières*. La nouvelle ville ainsi tracée, l'abbé ou le noble, seigneurs du lieu, appelaient les populations d'alentour, leur accordant l'émancipation de tout servage et leur donnant le droit de s'administrer elles-mêmes, moyennant un léger impôt. Ces libertés furent presque toujours respectées par les uns et exercées sans conteste par les autres.

Ces villes, ou *bastides*, jouirent souvent de privilèges municipaux et commerciaux d'une grande étendue, et quelques-unes prirent même le titre de République. Elles étaient gouvernées par des consuls annuels au nombre de six ou de quatre, assistés par deux conseils. Les seigneurs y entretenaient un lieutenant chargé de rendre la justice, et un collecteur d'impôts; mais, ni l'un, ni l'autre n'intervenaient jamais dans l'administration intérieure de la commune.

La bastide de Mirande, fondée en 1285 par l'abbé de Berdoues, reçut d'abord le nom de Lézian; mais elle le quitta bientôt pour le sobriquet que lui donnèrent les gens du pays, *la Miranda*. Dix-sept ans après, la petite ville devenait la capitale du viconté d'Astarac (l'abbé de Berdoues était un d'Astarac.) Elle eut beaucoup à souffrir des guerres de religion.

On peut encore suivre une partie des remparts de la ville, et les ruines d'un château qui défendait le faubourg de Lézian, jadis détruit par les religionnaires.

L'église *Notre-Dame*, du XV^e siècle, a été restaurée récemment. C'était une église fortifiée, et le clocher est curieux sous ce rapport.

A Mirande, la ligne est déjà entrée dans la vallée de la Baïse; mais elle s'infléchit bientôt sur le côté, pour entrer dans la région des coteaux appelés monts d'Astarac, qui atteignent 391 mètres d'altitude.

Miélan occupe un des sommets les plus élevés, et de ce point l'on peut déjà apercevoir, au sud, la chaîne des Pyrénées. Miélan a toujours été un point stratégique important, car sa position commandait tout le pays; elle a été prise et saccagée plusieurs fois pendant la guerre de Cent ans, et, en 1370, elle fut presque anéantie par les Anglais.

Au-delà de Miélan, la voie atteint le point le plus élevé de la ligne d'Agen à Tarbes, 299 mètres, et redescend ensuite, par une rampe très forte, dans la vallée de l'Arros.

Au-delà de *Villecontal*, la ligne quitte le département du Gers, pour

entrer dans celui des Hautes-Pyrénées, et descendre enfin dans la vallée de l'Adour.

Rabastens, bastide élevée dans une plaine d'une fertilité sans égale, est renommée de nos jours par ses foires, Elle est arrosée par un canal que la tradition attribue, sans preuve, à Alaric II, roi de Toulouse, Elle fut assiégée en 1570 par Montluc. Celui-ci ayant reçu un coup d'arquebuse



Fontaine de Dâlce à Lectoure.

à la tête, donna l'ordre, aussitôt que la ville serait prise, de ne faire quartier à personne : « Montrez-moi toute l'amitié que vous m'avez portée, dit-il à ses soldats, et gardez qu'il n'en échappe un seul qui ne soit tué. » Quatre hommes seulement restèrent en vie : deux qui se cachèrent et deux marchands catholiques.

Au-delà de Rabastens, la voie traverse l'Adour non loin des ruines du château de *d'Artagnan*, nom rendu célèbre par un de nos romanciers.

A *Vic-Bigorre*, nous rejoignons la ligne que nous avons suivie en venant de Bordeaux et qui nous conduit à Tarbes, que nous retrouverons plus tard en suivant la grande ligne des Pyrénées.

D'AGEN A CAHORS

Dans une direction opposée, se détache de la gare d'Agen la ligne ferrée du centre, qui rejoint Périgueux. Elle traverse tout d'abord une région de collines calcaires qui séparent la vallée de la Garonne de celle du Lot, que l'on rejoint à la station de Penne.

Au sortir d'Agen, la voie s'engage dans une vallée assez large, qu'arrose une petite rivière la, *Jasse*, et passe devant les ruines peu importantes du château de *Bajamont*.

A *Laroque-Timbal*, nous pourrions trouver quelques restes d'une enceinte fortifiée, et les ruines du château de Bajamont, dont la chapelle du XV^e siècle existe encore, ainsi qu'une tour qui sert de beffroi. La chapelle de *Saint-Germain* est fréquentée tous les ans par de nombreux pèlerins qui viennent demander toutes sortes de grâces au saint ermite.

Penne possède aussi un pèlerinage qui porte le nom original de Notre-Dame de *Peyragudo* (pierre pointue).

Le nom de Penne, que nous retrouverons dans la vallée de l'Aveyron, provient, selon toute apparence, de la forme en flèche du promontoire qui domine le village actuel et sur lequel s'élevait autrefois la forteresse appelée le *château du Roi* ; les fortes murailles de la citadelle subsistent encore en quelques points et l'on peut suivre la triple enceinte de ses murailles. En 1212, la ville et le château furent emportés par Simon de Montfort, et cette conquête lui ouvrait les portes de l'Agénois.

Mais le siège soutenu contre Montluc, en 1562, fut autrement terrible que le précédent : après une vigoureuse résistance, la place fut enlevée de vive force, et la garnison fut impitoyablement massacrée, sauf deux soldats qui furent sauvés par Montluc, et un troisième qui descendit la muraille au moyen d'une corde « au milieu d'un monde d'arquebusades. » Le puits du château fut comblé avec les corps des huguenots, nous rapporte Montluc dans ses Commentaires, qu'Henri IV appelait la bible du soldat.

De Penne, se détache un court embranchement qui conduit à *Villeneuve-sur-Lot*, petite ville qui doit son importance actuelle à la maison centrale qui a été établie dans l'ancienne abbaye d'Eysses.

Le Lot traverse la ville dans toute son étendue, et un pont fort ancien relie les deux rives. Ce pont, bien que bâti au XIII^e siècle, présente tous les caractères de l'architecture romane la plus ancienne, sauf une arche d'une hardiesse surprenante qui mesure 36 mètres d'ouverture et 18 mètres de haut, et qui a été bâtie sous Louis XIII. A l'entrée de ce pont, l'on voit encore une petite chapelle, à laquelle se rattache une curieuse légende, la légende de Notre-Dame du bout du Pont, ou des Filles de Notre-Dame.

C'était par une belle et tiède journée de septembre de l'an de grâce 1289 : trois bateaux chargés de marchandises descendaient rapidement la rivière du Lot.

Les mariniers s'abandonnaient au courant, chantant des refrains du pays ou devisant ensemble sur le magnifique pont de Villeneuve, qui venait d'être achevé, et dont les trois tours se dressaient à leurs yeux superbes et majestueuses, lorsque tout à coup, arrivés non loin d'un rocher qui s'élevait à la place même où se trouve aujourd'hui Notre-Dame du bout du Pont, les trois bateaux s'arrêtèrent, immobiles et inébranlables, comme s'ils eussent été retenus par une puissance surnaturelle.

Aussitôt, pour sortir de ce mauvais pas, tout l'équipage se mit à faire force de rames ; vains efforts, stériles tentatives ! A peine les matelots touchaient-ils aux rames, qu'elles se brisaient dans leurs mains ; ils sentaient en outre une lassitude et un accablement étrange s'emparer de leurs bras. Frappés d'un tel prodige, ils se regardaient avec surprise, se demandant s'ils n'étaient pas le jouet d'un maléfice, lorsque les matelots des bateaux qui se trouvaient plus loin se décidèrent à aller porter secours à leurs camarades en détresse.

Malgré tous leurs efforts, le bateau ne bougea pas, et, comme la première fois, les rames volèrent en éclats.

Quelques bateliers proposèrent alors d'invoquer l'assistance de la patronne des matelots, quand le patron du bateau s'écria :

— Je passerai, en dépit du ciel et de l'enfer !

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un éclair sillonna la nue, et le blasphémateur tomba foudroyé. Plus de doute : c'est le ciel qui s'oppose à leur passage, c'est à lui qu'il faut avoir recours. Le patron du second bateau le comprend ; il se met à genoux, ordonne à l'équipage d'en faire

autant et se signant dévotement, il se jette dans la rivière et disparaît sous les eaux.

Quelques instants après il reparait, annonçant aux matelots inquiets qu'il avait vu au fond de la rivière, entre deux roches, une espèce de statue tenant un enfant entre ses bras. Il n'avait pas eu le temps de l'examiner, et puis, elle était entourée de rayons si lumineux, si éclatants, qu'il n'était pas possible de la regarder sans être ébloui.

— Quant au bateau, continua le patron, je n'ai rien vu qui puisse le retenir.

— Par la bonne sainte Vierge, notre benoîte patronne, — dit un vieux marin qui jouissait parmi les siens d'une réputation de sainteté, — il y a quelque chose d'étrange dans tout cela ; je veux savoir ce qu'il en est, et je vais chercher cette statue. Priez Dieu et Jésus qu'il me soit en aide.

A ces mots, il se précipite dans le Lot, et un instant après, on le vit revenir tenant dans ses mains une petite statue grossièrement sculptée : c'était l'image de la Vierge.

A peine cette image fut-elle dans le bateau, que celui-ci reprit sa marche en avant ; mais cette course ne fut pas de longue durée, et les bateaux s'arrêtèrent de nouveau lorsqu'ils furent en face de l'abbaye, et en même temps, les cloches du monastère se mirent à sonner d'elles-mêmes.

Les matelots, saisis de crainte, ne savaient comment interpréter ce nouveau prodige, lorsque le vieux marin qui avait plongé dans la rivière pour aller chercher la statue, se prit à dire que la sainte Vierge voulait être déposée dans l'église du couvent, et que les cloches qui se faisaient entendre sonnaient pour saluer sa bienvenue.

Les bateaux furent amarrés, tout le monde descendit sur la rive, et là, après avoir, pieds nus et mains jointes, dévotement honoré la statue, les marins la transportèrent au couvent.

Mais le curé de Sainte-Catherine vint tout aussitôt réclamer l'image miraculeuse, alléguant qu'elle avait été trouvée dans sa paroisse, et la statue fut transportée en grande pompe à la nouvelle demeure que le pieux curé fit préparer. Mais le lendemain, quand les habitants de Villeneuve accoururent pour déposer leurs hommages au pied de la statue, ils ne la trouvèrent plus ! la Vierge était retournée sur le rocher du Lot : trois fois on la rapporta dans l'église, et trois fois elle disparut.

Devant ce nouveau prodige, il fut reconnu que la Vierge voulait être honorée dans le lieu même où elle avait été recueillie par les mariniers, et tout aussitôt fut édifiée la chapelle de Notre-Dame du bout du pont.

Villeneuve, bâtie en 1264 par Alphonse de Poitiers, est une des non-

breuses *bastides* de l'Agennais, et dont nous avons déjà rencontré plusieurs sur notre route.

Elle fut établie sur les deux rives du Lot, formant deux parties séparées par la rivière, mais reliées l'une à l'autre par un pont, surmonté par trois grosses tours.

Deux portes subsistent encore des quatre qui existèrent jadis : l'une appelée porte de Paris, l'autre porte de Puzols : les rues, tracées au cordeau, se croisaient toutes à angle droit ; la partie de la rive droite a six rues parallèles orientées N.-O. S.-E., et sept rues perpendiculaires aux premières ; la place des *Cornières* est au centre.

Une enceinte de murailles protégeait la ville contre toute attaque, et à l'occasion l'on construisait des ouvrages en terre en avant des remparts. C'est ainsi qu'en 1652, Villeneuve, avec sa faible enceinte du moyen-âge, résista à toute l'armée et à l'artillerie du comte d'Harcourt.

Il faut dire que, dans les *bastides*, la concorde et les intérêts des habitants leur donnaient une énergie que les mercenaires ne pouvaient avoir au même degré. Chacun, dans une *bastide*, combattait pour la défense de son foyer et de ses privilèges. Les coutumes octroyées par le duc Alphonse à Villeneuve étaient en effet empreintes d'idées nobles et généreuses. Le premier consul, choisi parmi les nobles, était le *mage* des autres consuls ; il convoquait les assemblées, il avait la haute main sur les affaires de la cité, et de plus c'était lui qui avait la garde des clefs de l'Hôtel-de-Ville.

Les quatre consuls étaient élus chaque année par les habitants.

En 1537, l'assemblée générale de Villeneuve, tenue le 2 septembre, modifia ces dispositions premières, et il fut décidé alors que chaque consul serait, d'après son rang, *mage* pendant une semaine, jugerait à lui seul les affaires de la ville, et posséderait les clefs de la tour de Montflanquin, où se trouvait le coffre renfermant les chartes et les archives.

La position même de Villeneuve en faisait une sentinelle avancée, aussi pendant les guerres de religion et de la Ligue, fut-elle le but des attaques des deux partis. Nous ne pouvons nous empêcher de raconter un épisode du siège conduit par Marguerite de Valois, et qui dépeint bien ces temps désastreux.

Villeneuve était alors défendue par un jeune capitaine du nom de Cieutat ; et, pendant une sortie de la garnison, le vieux Cieutat, capitaine au service de Henri IV, fut fait prisonnier et conduit devant Marguerite :

— Voilà le père du défenseur de Villeneuve, lui dit-on ; nous vous l'amémons captif, que faut-il en faire ?

La sœur de Henri III eut un sourire infernal : « Qu'on le conduise au pied des remparts sous bonne escorte, dit-elle à ses officiers, et qu'on fasse savoir à son fils que s'il n'a pas rendu la ville dans deux heures, son père sera passé par les armes. »

L'ordre est exécuté aussitôt ; une dizaine de soldats et un officier conduisent le prisonnier au pied des remparts, et bientôt, le commandant de la garnison apprend le cruel ultimatum de Marguerite.

Que faire ? quel parti prendre ? d'un côté, la responsabilité qui pèse sur lui, son honneur de militaire, son devoir de citoyen, lui commandent de ne rendre la ville qu'à la dernière extrémité, et après avoir épuisé tous les moyens de défense ; et de l'autre la voix du sang, qui lui crie que la vie de son père doit passer avant tout. Partagé entre ces deux sentiments également puissants, également impérieux, il hésite, il tremble, il ne sait quelle conduite il doit tenir ; son père l'exhorte à faire son devoir et à ne pas rendre la ville.

Tout à coup, une idée soudaine éclaira son esprit ; il s'approcha et fait signe à l'officier qu'il désire entrer en pourparlers avec lui : il s'avance, suivi de trois soldats décidés comme lui à faire le sacrifice de leur vie ; dès qu'ils sont près de l'escorte, ils fondent impétueusement sur elle, la dispersent et délivrent le prisonnier, qu'ils ramènent triomphants dans la ville.

Après plusieurs attaques stériles, Marguerite fut obligée de lever le siège, et l'acte de courage de Cieutat reçut ainsi une pleine récompense.

Villeneuve possède encore une partie de ses fortifications, et les fossés, comblés aujourd'hui, ont été transformés en promenades ombragées qui font le tour de la ville.

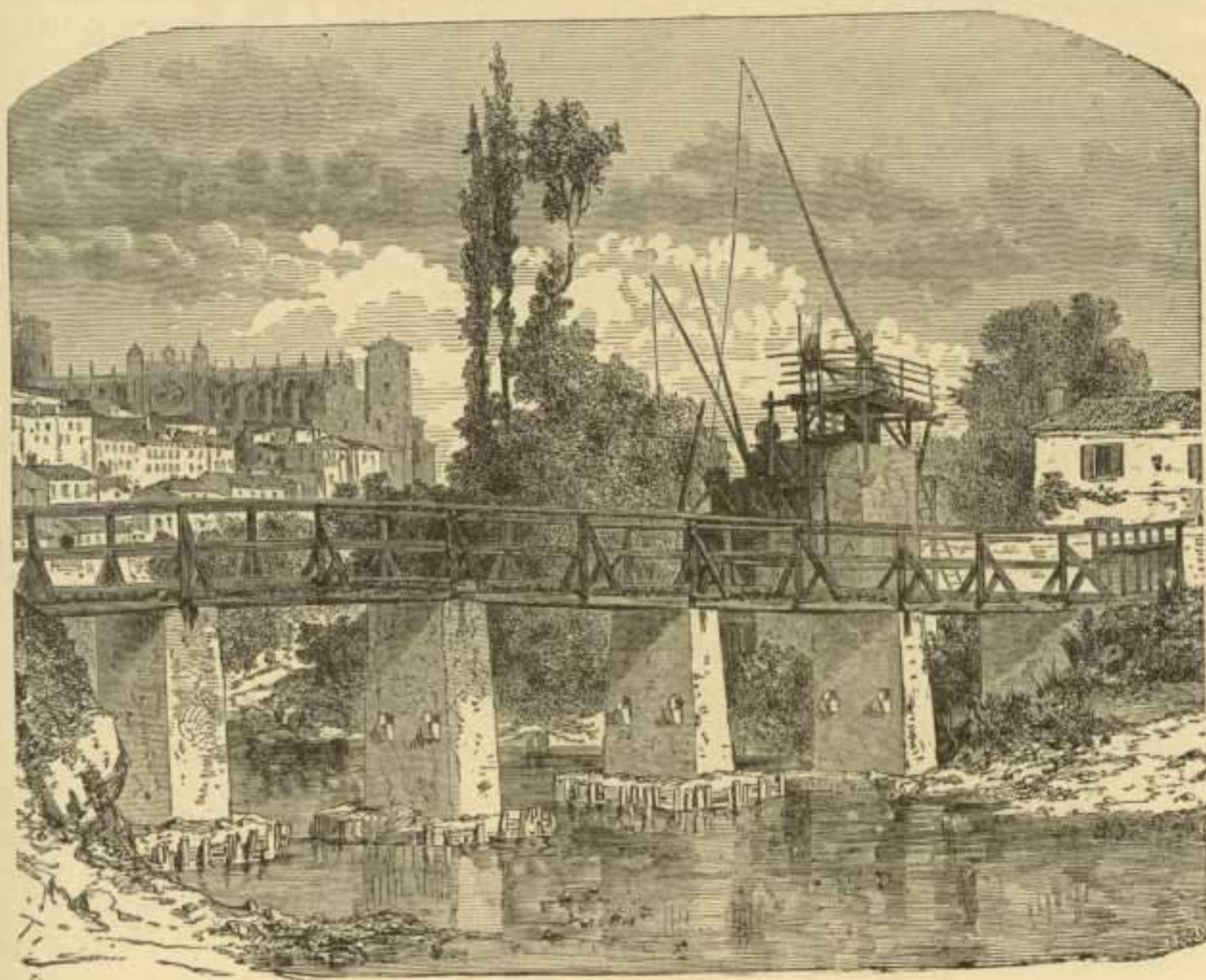
A un kilomètre au Nord s'élève la maison centrale d'*Eysses*, établie sur l'emplacement d'une ancienne abbaye de bénédictins.

Eysses tire son nom d'une station militaire établie sur la voie romaine qui conduisait à Divona, et qui portait le nom de *Excissum* ; une tour de cette époque subsiste encore. La maison centrale d'Eysses reçoit les détenus des onze départements voisins, et on y compte ordinairement de 1100 à 1200 détenus.

La voie romaine, qui passe à Eysses, se poursuit du côté de *Sainte-Livrade*, point où l'on voit encore des restes de la chaussée. Plus tard, Sainte-Livrade devint aussi une bastide fondée par Jean de Grailly, sur un emplacement cédé par l'abbaye de Chaise-Dieu. Ici, la place avec arcades, la cornière qui se rencontre ordinairement au centre des basti-

des, est remplacée par une halle. Ses murs d'enceinte, en partie conservés, sont entièrement construits en brique; elle possède également un château du XV^e siècle.

A *Casseneuil*, tout auprès, naquit Louis-le-Débonnaire, et Charlemagne séjourna quelque temps en cet endroit. Le grand empereur y convoqua un champ de mai, où les ahrimans d'Aquitaine et les leudes d'Austrasie approuvèrent l'expédition contre les Sarrazins. L'armée impériale



Une Vue d'Auch.

fut partagée en deux corps. Lupus, fils de l'infortuné Waïfre, si longtemps poursuivi par la haine de Pépin, ameuta les Basques, les Asturiens et les Sarrazins, dans les défilés de Roncevaux, en Navarre. Roland, comte de la marche de Bretagne — dont l'histoire ne fait mention que cette fois, tandis que le roman de l'archevêque Turpin et les poètes carlovingiens sont remplis de ses exploits légendaires, — périt dans cette expédition, agrandie par l'épopée.

Au-delà de Penne, la voie ferrée ne quittera plus la vallée du Lot.

A *Trentels*, nous n'aurons à citer qu'une modeste église du XIII^e siècle, et nous arrivons à *Libos*, point d'où se détache la ligne de Cahors et de Capdenac, que nous allons suivre, ne poussant pas plus loin du côté de Périgueux.

LIGNE DE CAHORS

A *Monsempron*, qui n'est éloigné de la gare de Libos que de cinq cents mètres environ, les archéologues ne manqueront pas d'aller visiter une église romane de construction bizarre, et possédant une série de coupoles enchevêtrées les unes dans les autres, disposition qui ne se trouve pas ailleurs. Certaines sculptures de l'église de Monsempron rappellent d'une manière frappante les ornements du portail de la cathédrale de Moissac.

Fumel est aujourd'hui un centre industriel, grâce aux forges et aux papeteries, qui utilisent les forces motrices des eaux du Lot.

A une petite distance de Fumel, s'élève le château de *Bonaguil*, que Viollet-le-Duc regarde comme un des premiers qui aient été construits pour résister à l'artillerie. Il a été élevé par les Roquefeuil, de 1450 à 1480; son enceinte, de forme irrégulière et percée de canonnières, entoure le château de tous côtés; celui-ci est défendu par des tours rondes. Le donjon, qui divise le château en deux parties, est de forme polygonale. Deux côtés de la cour principale étaient occupés par les bâtiments d'habitation. Le château de Bonaguil a été acquis récemment par la municipalité de Fumel, et sa conservation est assurée : il faut dire cependant que les murs seuls subsistent aujourd'hui.

Au-delà de Fumel, la voie entre dans le département du Lot, et la physionomie de la vallée s'accroît rapidement; les collines s'élèvent les rochers prennent peu à peu plus d'importance, et bientôt la voie se trouve enserrée entre la rivière et une falaise abrupte, qui atteint une élévation de près de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La petite ville de *Puy-l'Évêque*, bâtie sur les flancs escarpés d'une presqu'île que contourne le Lot, a un aspect des plus pittoresques. Dans la partie haute s'élèvent le donjon et quelques murailles, derniers vestiges de la forteresse qui dominait la ville, ainsi que quelques maisons du XV^e siècle.

Appelée tout d'abord le Puy, elle prit son nom actuel après que l'évêque

de Cahors s'en fut emparée, lors de sa défection en faveur du comte de Toulouse.

A quelques kilomètres de Puy-l'Évêque, la petite ville de *Duravel* rappelle, par son histoire, les temps troublés de l'occupation anglaise. Elle commença par être une station militaire (*Diodilinum*) établie par les Romains sur la grande voie qui allait de Lyon à Bordeaux ; à côté de la ville, on reconnaît encore les retranchements de terre du camp romain, et la charrue met au jour, dans les champs, des médailles, des poteries de cette époque reculée.

Au moyen âge, Duravel devint une place-forte importante, et lorsque les Anglais vinrent, sous Charles V, dans cette contrée, la garnison de Cahors se retira dans la forteresse de Duravel, et tint tête aux ennemis.

L'église romane de Duravel possède encore une crypte, lieu de sépulture de trois saints martyrs, que Charlemagne y déposa en 778. Tous les trois ans, ces reliques sont exposées à la vénération des fidèles, et de tous les points du département accourent de nombreux pèlerins.

La voie ferrée franchit le Lot et la presqu'île de Puy-l'Évêque aux pieds même de la ville, et arrive en face de *Castelfranc*, ancienne bastide élevée au XIII^e siècle par les évêques de Cahors.

A *Luzech* nous retrouverons la même disposition générale qu'à Puy-l'Évêque, mais ici l'isthme est large seulement de 300 mètres, et il est traversé par un tunnel à ciel ouvert qui abrège de cinq kilomètres la navigation du Lot.

Au sommet de l'escarpement, existent encore quelques ruines du vieux château et un donjon carré du XIII^e siècle.

La disposition générale de Luzech, la présence d'un ancien oppidum gaulois sur le plateau, ont fait regarder Luzech comme l'Uxellodunum de César. Quoique cette opinion ne soit pas admise aujourd'hui, il est cependant fort intéressant de visiter l'*oppidum de l'Impernal*, ce que nous ferons, tenant en main le mémoire de M. Castagné.

« Au nord de Luzech, à cinq cents mètres environ du donjon, le terrain se relève brusquement et forme une haute colline, que couronne un plateau assez étendu et de 223 mètres d'altitude, tandis que le Lot, qui coule au pied de la falaise, n'est qu'à la côte de 90.

» Cette montagne, en forme de promontoire très saillant, commande le passage de la rivière, l'isthme et la presqu'île, et semble devoir à sa position le nom d'Impernal *imperare*, qui commande, qui domine.

» L'oppidum de l'Impernal mesure, dans sa plus grande longueur, 800

mètres sur 200 de large, et sa superficie est de 16 hectares. Des falaises naturelles formaient autour de ce plateau une enceinte imprenable, sauf du côté du Nord, où s'élevait une muraille de 700 mètres de long ; enfin, un retranchement en terre régnait tout le long du périmètre de l'oppidum.

» A l'époque gauloise, le plateau de l'Impernal n'était desservi que par une seule route, qui arrivait au col où était l'entrée principale de l'oppidum : enfin des sentiers de piétons, pratiqués dans les versants de la montagne, descendaient à la rivière et servaient aux habitants de l'oppidum pour aller au Lot faire leur approvisionnement d'eau. De nombreux tessons de poteries, des fragments d'amphore ayant servi à cet usage, en indiquent encore la direction.

» Mais ce qui empêche de regarder l'Impernal comme l'Uxellodunum de César, c'est l'absence de cette source, *magnus fons*, selon l'expression employée par le continuateur de César en parlant de la fontaine, qui jaillissait des flancs de la montagne, au pied des remparts d'Uxellodunum. »

Quoiqu'il en soit, l'oppidum de l'Impernal est extrêmement intéressant à visiter, surtout si l'on étudie cette antique forteresse avec le livre de M. Castagné. Les fouilles pratiquées par ce savant archéologue ont permis de constater le mode de construction employé par les Gaulois pour mettre leurs murailles à l'abri des attaques des machines de guerre des Romains.

Nous pourrions, dans une autre localité, étudier plus complètement ces dispositions, aussi n'en parlerons-nous pas ici.

La station de *Pornac* est située non loin du *château de l'angle* et de celui de *Grézette*, dans lequel on peut voir une belle cheminée portant cette inscription : *dame honneur*.

Bientôt la voie se trouve encaissée entre une haute falaise de rochers et les bords de la rivière avant d'arriver à *Merçuës* et son château du XIII^e siècle, résidence des évêques de Cahors, pittoresquement placé sur une colline escarpée qui domine le village, et récemment remis en état par l'évêque de Cahors.

Au-delà, on aperçoit encore les ruines du château de Pradines, et l'on entre peu après dans Cahors, après avoir franchi une large brèche pratiquée dans les vieux remparts élevés au XIV^e siècle.

CAHORS

Cahors, chef-lieu du département du Lot, est une ville de 14,000 habitants, bâtie sur une presqu'île formée par un des nombreux méandres de la rivière, qui a donné son nom au département.

Son nom primitif était *Divona*, fontaine divine, en souvenir de la source abondante autour de laquelle la tribu gauloise des Cadurques avaient établi leur capitale, source qui porte aujourd'hui le nom de fontaine des Chartreux.

Les Romains changèrent ce nom, et appelèrent la cité du Lot *Cadurcum*; plus tard, ce mot prit une signification particulière; la laine fournie par les moutons du pays des Cadurques était regardée comme la meilleure pour la confection des *matelas*, et jusqu'à Rome s'étendait cette réputation, et le mot de *cadurcum*, donné d'abord aux coussins de laine, au matelas, pour employer l'appellation vulgaire, fut étendu au lit lui-même.

Les Cadurques (*Cadurci*) ont formé de très bonne heure une peuplade importante, et c'est chez eux que César rencontra les plus intrépides défenseurs de l'indépendance gauloise : c'est là que les armées romaines trouvèrent une résistance opiniâtre, et ne parvinrent à enlever la place d'Uxellodunum qu'après un siège mémorable que nous aurons l'occasion de rappeler en visitant les retranchements d'un oppidum gaulois qui semble répondre à la description de César.

La victoire des Romains fut absolument complète, et bientôt les Cadurques, peuplade plus civilisée déjà, que la plupart de leurs congénères, marchèrent rapidement dans la voie que leur montrèrent les conquérants. De nombreux monuments s'élevèrent successivement à Divona : un aqueduc de trente kilomètres vint ajouter les eaux du Vers à celles de la fontaine divine; des thermes magnifiques, un théâtre étendu, attestent encore du puissant développement de la civilisation romaine à Cahors.

Les Cadurques excellèrent surtout dans certaines industries; le lin cultivé dans les riches plaines d'alluvion du Lot leur permettait de fabriquer des toiles renommées : *Παρα τοις χαδουρκοις λινουργια*, dit Strabon dans sa géographie (on fabrique des toiles de lin). *Cadurci velæ textunt* (les Cadurques tissent des voiles), dit encore Pline l'ancien.

Le mot *vela* désignerait les rideaux d'un lit, d'après les commentateurs, ce qui expliquerait encore cette appellation de *cadurcum*, donnée au lit par Martial. Les toiles cadurques servent également à confectionner certains vêtements, si nous en croyons Juvénal.

..... Cede, Palemon,
Et patere inde aliquid decrescere, non aliter quam
Institor hibernæ tegetis niveique Cadurci:

« Pauvre Palemon, tel que le fripier qui crie ses casaques d'hiver et son blanc *tissu cadurque*, il te faut souffrir cet injuste rabais. »

Citons encore ce vers de Juvénal :

Ne me Cadureis destitutam fasciis

(Afin de ne pas mépriser des bandes de toile cadurque).

A ces données purement historiques, nous pourrions en ajouter une autre tirée des observations faites par tous les archéologues qui ont pratiqué des fouilles dans les ruines gallo-romaines de la région. Dans toutes les stations, l'on a trouvé en abondance des poids en terre cuite, employés par les tisserands de cette époque : poids dont la destination est nettement établie par ce passage de Sénèque.

« *Ecce Posidonius... dum vult describere primum quemadmodum alia torqueantur fila, alia ex molli solutoque ducantur; deinde, quemadmodum tela suspensis ponderibus recta tamen extendat.* »

« Posidonius... après avoir décrit comment on étire le fil, comment on le retord, comment la toile se tient en état par le moyen des poids qu'on y attache. »

Le tisserand attachait ce poids sur son métier vertical à une des extrémités de la chaîne (*stamen*) afin de les maintenir en place et de donner à la chaîne un degré suffisant de tension, tandis que le peigne (*pecten*), poussé par le battant (*spatha*) pressait les fils de la trame (*subtemen*).

Les poids en terre cuite, mesurent environ 10 centimètres de haut; ils sont en forme de pyramide tronquée au sommet, et leur base est un parallélogramme rectangulaire. Le petit trou rond qu'ils portent dans la partie supérieure servait à passer les cordes auxquelles ces poids étaient suspendus.

Le développement de l'industrie agricole chez les Cadurques eut à souffrir beaucoup de l'édit de Domitien qui ordonnait d'arracher toutes les vignes de la Gaule; car déjà le vin de Cahors jouissait d'une juste réputation. Mais en 277, l'empereur Probus revint sur cette tyrannique mesure, et les coteaux calcaires du Lot se couvrirent de nouveaux vignobles.

Saint-Génulphe et son père Genitus vinrent prêcher l'évangile à Cahors dans le III^e siècle, et ce n'est qu'à la fin du IV^e siècle, que l'on trouve le nom d'un évêque de Cahors : Saint-Florent, auquel succéda Saint-Alèthe qui vit saccager son diocèse par les barbares.

Les Wisigoths, en 419, s'emparèrent du pays, et le réunirent au royaume de Toulouse.

Les Normands eux-mêmes, grâce à la voie que leur donnèrent les eaux du Lot, vinrent ravager Cahors au IX^e siècle.

Les comtes de Toulouse s'étaient rattaché la seigneurie indépendante du Quercy par l'hommage féodal, aussi Raymond V protesta-t-il, lorsque Philippe-Auguste abandonna Cahors et le Quercy aux Anglais par la convention conclue avec Richard Cœur-de-Lion, en 1191.

Les seigneurs du Quercy n'acceptèrent pas cet accord, et refusèrent obéissance aux Anglais. Richard, obligé d'assiéger chaque château à son tour, était impitoyable pour les rebelles : c'est ainsi qu'il fit massa-



Château de Bonagull.

crer Fortanier de Gourdon et deux de ses fils. Mais un troisième fils, Bertrand de Gourdon, se chargea de venger la mort des siens et s'attachant aux pas de Richard, il le harcelait sans cesse. Celui-ci ayant mis le siège devant le château de Châlus, en Limousin, Bertrand de Gourdon y accourut et réussit à pénétrer dans la place.

Un jour que, pendant un assaut, Richard s'était approché des remparts pour exciter par sa présence l'ardeur des assaillants, Bertrand de Gourdon

aperçut son ennemi, et s'emparant aussitôt d'une arbalète, il lui décocha un trait qui alla le percer de part en part.

On emporta le monarque dans un état désespéré; puis, le château ayant été pris et Bertrand de Gourdon fait prisonnier, il fut conduit chargé de fers devant Richard Cœur-de-Lion.

— Tu as voulu me donner la mort, s'écria le roi en voyant son meurtrier, et pourtant je ne t'ai fait aucun mal.

— Apprends que je suis Bertrand de Gourdon, répondit fièrement le prisonnier; tu as égorgé de ta main, mon père et mes deux frères, voilà le mal que tu m'as fait. Aujourd'hui je me suis vengé, j'ai fait mon devoir. Et maintenant dispose de ma vie, je ne me plaindrai pas.

— Par saint Georges! exclama le chevaleresque roi d'Angleterre, voilà un brave et courageux gentilhomme. Eh bien! oui je vais me venger.

Et se tournant vers Mercadès, le chef de ses routiers, il ajouta :

— Que l'on mette ce vaillant seigneur en liberté, et qu'on lui donne cent livres!

Mais le roi Richard rendait le dernier soupir quelques minutes plus tard, et Mercadès, au lieu d'exécuter les ordres de son maître, faisait écorcher vif le malheureux Bertrand.

Depuis ce jour, les aînés de la famille de Gourdon portèrent le nom de Richard en souvenir de la belle action de leur ancêtre.

La mort de Richard Cœur-de-Lion mit fin à la domination anglaise dans le Quercy.

Lors de la guerre des Albigeois, l'évêque de Cahors, Guillaume de Cardailhac, se rangea du côté des croisés, dans l'espoir de s'affranchir de l'autorité des comtes de Toulouse; et en 1223, il remettait la ville au roi Louis VIII qui lui reconnut alors l'autorité de comte.

Le traité de Meaux (1229) rendit le Quercy à Raymond VII, sauf la ville de Cahors laissée à l'évêque, vassal direct du roi de France.

Toutes les menées du politique prélat avaient totalement épuisé ses ressources et il était accablé de dettes considérables. Le plus âpre de ses créanciers était un banquier Lombard appelé Juvénal. Pour satisfaire aux exigences de l'Italien, l'évêque fut obligé de vendre aux consuls la plus grande partie de ses droits régaliens, et la population trouva ainsi le moyen d'obtenir quelques libertés. Mais Juvénal, attira à Cahors toute une colonie de Lombards que l'évêque était forcé de favoriser le plus possible. Ceux-ci s'emparèrent rapidement de tout le commerce des monnaies, et comme ils pratiquaient ouvertement l'usure, ces banquiers étant appelés *Caorsini* ou Caorciens, ce nom devint un terme de mépris.

C'est là probablement l'origine de cette colonie italienne qui s'est continuée jusqu'à nos jours, et d'où est sorti l'avocat, devenu célèbre en politique, Gambetta.

En 1331, Jacques Duèze, né à Cahors, devint pape sous le nom de Jean XXII, et se montra plein de sollicitude pour sa ville natale : il fonda à Cahors une Université qui fut supprimée sous Louis XV. Mais il se montra cruel pour l'évêque de Cahors, Gérald, qu'il fit condamner comme coupable de sorcellerie, et livrer à ses ennemis qui, renouvelant le supplice de Bertrand de Gourdon, firent écorcher vif le malheureux Gérald.

La guerre de Cent-Ans ramena les Anglais dans le pays, mais ceux-ci ne purent jamais soumettre ces rudes populations.

Les luttes religieuses ensanglantèrent plus tard la contrée et les forces des deux partis s'étaient égalisées de telle sorte que les communes étaient exclusivement protestantes ou catholiques, sans que jamais il y eut mélange des deux éléments, tant était grande l'intolérance de part et d'autre.

Cahors, cependant, tenait bon pour le parti catholique et refusa pendant longtemps de reconnaître l'autorité du roi de Navarre, Henri, le Quercy faisant partie de la dot de sa femme.

Mais le Béarnais, brave et aventureux, ne pouvait supporter cet état de choses et il résolut d'avoir raison de la résistance des Cadurciens. Il attaque à l'improviste Cahors dans la nuit du 22 mai 1580, fait sauter une des portes et pénètre dans la ville avec une rapidité foudroyante. Malgré l'imprévu et la soudaineté de cette attaque, les habitants résistent, élèvent des barricades et se défendent avec vigueur. Mais l'opiniâtreté, le courage du roi de Navarre, vint à bout de toutes les difficultés et après six jours de combats acharnés, ses troupes restèrent maîtresses de la place.

Cahors se révolta encore pendant les troubles de la Ligue, et enfin la révocation de l'édit de Nantes porta un coup fatal au pays, en éloignant une population industrielle qui avait toujours conservé la juste réputation des travailleurs Cadurques.

Plus tard, le Quercy, grâce à sa situation reculée, ne prit aucune part aux guerres qui désolèrent la France.

Cahors doit sa fondation, nous l'avons dit déjà, à la présence en ce point d'une fontaine abondante, la *source de Divona* appelée plus tard, *fontaine des Chartreux*.

Cette magnifique source jaillit au pied d'une falaise calcaire qui surplombe la rive gauche du Lot : elle est d'une abondance et d'une limpi-

dité qui ne le cèdent à aucune des nappes d'eau les plus célèbres sortant du sol, telles que la source de Vaucluse et quelques autres bien connues de tous les touristes.

Les eaux sorties de la montagne sont retenues dans trois bassins formant réservoirs; pendant l'hiver, les eaux plus abondantes s'échappent par-dessus les digues élevées pour les retenir et forment une chute de trois cascades, dont la dernière tombe dans le Lot. Ces eaux ont été chantées déjà par Ausone :

Celtarum lingua fons addite Divis

et utilisées à toutes les époques, soit pour les usages domestiques, soit pour faire marcher un moulin. Leur débit est de 1,200 litres et il arrive souvent qu'elles apportent au Lot un volume d'eau plus considérable que celui-ci n'en roule en amont de Cahors.

Non loin de là on pouvait voir encore, en 1865, les ruines assez importantes d'un théâtre romain, connu sous le nom de *Cadourque*; c'est à peine si aujourd'hui l'on distingue une partie de la demi-ellipse de l'édifice. Il faut dire que personne ne s'est opposé à la démolition de ce monument important, et c'est là un fait déplorable, un acte de vandalisme pire que celui des barbares? Eux du moins, nous ont laissé quelque chose, et cependant leur nom seul de *barbares* porte en lui-même l'explication de leurs actes. Il est au contraire inoui, que dans le siècle de progrès et de lumière où nous vivons, tant de personnes demeurent en arrière des idées nouvelles, si ignorantes en archéologie, si malveillantes, pourrait-on dire, pour les reliques du temps passé.

Les *thermes* ne présentent plus qu'un seul fragment connu sous le nom de *porte de Diane*, mais dont la conservation est assurée. C'est une belle arcade en briques, qui remonte au II^e ou au III^e siècle de l'ère chrétienne. La maçonnerie consiste en un blocage de moëllons, revêtu de pierres de petit appareil. Des cordons de briques, ornement caractéristique de l'époque, viennent rompre la monotonie des façades. Les bases qui sont fort dégradées aujourd'hui, présentent des traces de briques disposées en arêtes de poisson. Enfin, nous trouvons encore la brique alternant avec la pierre pour former les claveaux de la voûte, mais seulement dans la partie supérieure de l'arcade.

Les anciens remparts sont à peine séparés des monuments gallo-romains, par un espace de cent mètres. Les fragments qui subsistent encore, d'un aspect tout méridional, datent du XIV^e siècle; ils forment une ligne de murs crénelés, coupée de distance en distance par des tours

carrées. Le chemin de ronde et le parapet existent presque partout, et quelques meurtrières sont bien conservées. Une tour d'angle : la tour de la Barre, est surtout remarquable par sa parfaite conservation et par sa hauteur ; elle était ouverte du côté de la ville, ce qui lui donne un aspect singulier.

Elle est construite en pierre de même appareil, le sommet seul, le parapet de la plate-forme sont en briques.

Près de la tour de la Barre, on voit également un corps de garde du XV^e siècle, destiné à garder la porte qui l'accostait jadis. Plus loin une des tours carrées est percée d'une porte, comme celles d'Avignon ; et elle est surmontée d'une salle d'où l'on pouvait faire manœuvrer la herse.

Cette portion de remparts défendait l'isthme dans lequel Cahors est enfermé ; les autres parties de la ville étaient protégées par la rivière et des fortifications qui ont été détruites, ou qui ont été complètement défigurées par des constructions nouvelles. Malgré l'abondance de la pierre, la brique joue un rôle important dans le mode de construction des remparts de Cahors ; presque partout ils sont formés de pierres grossièrement et irrégulièrement taillées, et de briques posées sans ordre et sans régularité.

Le *palais du Pape Jean XXII* est situé non loin de la porte de la Barre. Cette construction imposante porte encore plusieurs étages de fenêtres bien conservées du XIV^e siècle. Une haute tour carrée domine tout l'édifice et rappelle les tours italiennes annexées aux palais des princes et des familles les plus puissantes du moyen-âge.

Malheureusement, le château du pape n'a pas été mieux respecté que tant d'autres monuments de Cahors ; une partie des murs a été démolie et l'on a tenté de transformer ce qui restait en habitation moderne ; tentative qui ne fait pas honneur au bon goût de l'ordonnateur de ces travaux.

Le *Pont Valentré* est certainement l'œuvre la plus remarquable que possède Cahors : monument unique en son genre par son entière et admirable conservation, et qui offre un sujet d'études extrêmement intéressantes aux archéologues militaires, car avec ses tours et ses défenses avancées, c'est un spécimen complet des ponts fortifiés du moyen-âge.

L'évêque Barthélemy de Roux, vers le milieu du XIII^e siècle, voulant favoriser le développement commercial de la ville de Cahors et en rendre l'abord plus facile, fit dresser un plan qu'il communiqua au pape Alexandre IV. Le pontife approuva fort l'idée du pont de Valentré et pour

aider cette entreprise, il donna à l'évêque deux cents marcs d'argent à prendre sur les amendes imposées aux usuriers qui exigeaient plus de vingt pour cent d'intérêts. C'est probablement de là qu'est venu le dicton attribuant au diable la construction du pont. Cette somme étant complètement insuffisante, le prélat fit battre une monnaie dont l'aloï était plus bas qu'à l'ordinaire ; le peuple en murmura si bien que les consuls exigèrent que l'évêque revint à l'ancien taux.

A la suite de ces difficultés d'argent, le projet de Barthélemy de Roux ne put être mis à exécution, et ce n'est qu'en 1308, le lundi avant la fête de saint Jean-Baptiste, et sous l'épiscopat de Raymond Panchel, que la première pierre fut solennellement posée par le sénéchal du Quercy, Géraud Sabanac.

Ce pont se compose de six arches, séparées les unes des autres par des massifs de maçonnerie terminés en amont par des avant-becs aigus, et percés d'ouvertures en forme de portes destinées, suivant les uns, à établir des estacades pour barrer le passage, suivant d'autres, à faciliter les réparations, d'autres enfin, à servir d'appui à un conduit qui aurait pris les eaux de la fontaine des Chartreux, pour la conduire en ville.

Du côté de Cahors, la première tour était précédée par un avant-poste fermé par une herse, et une porte roulant sur des gonds énormes (plusieurs sont encore en place) ; enfin les voûtes du passage étaient munies d'assommoirs. Cette tour est surmontée de hourds en pierre ; ses quatre faces sont percées d'ouvertures géminées et de meurtrières. La tour centrale, moins haute que les autres, ne porte pas de hourds. La troisième est disposée à peu de choses près comme la première ; elle est défendue par une barbacane, qui fermait complètement l'espace compris entre la tour et le côteau ; de sorte qu'il fallait toujours passer sous les yeux des gardiens pour s'introduire dans la ville par une des deux portes d'aval ou d'amont qui s'ouvraient sur les côtés de cette tête de pont.

Depuis quelques années, la municipalité de Cahors, entoure le pont de Valentré, de toute sa sollicitude ; au lieu d'imiter le vandalisme du destructeur du théâtre, elle fait restaurer le pont avec les plus grands soins, et aujourd'hui il semble que le monument sort des mains de l'architecte. C'est là, chose fort heureuse, mais..... nous attendons avec impatience que le temps ait mis sa patine artistique sur ces pierres toutes fraîches.

Le nom de pont du diable a été expliqué plus haut par l'origine des sommes affectées tout d'abord à sa construction, mais la légende conte tout autrement cette étymologie.

L'architecte chargé de l'exécution du pont, rebuté par les mille diffi-



Puy-l'Évêque.

cultés contre lesquelles il luttait vainement, appela le diable à son aide. Et naturellement son âme fut le prix exigé par Satan pour payer sa coopération. Mais l'architecte, quoique Cadurcien, était digne d'être Gascon ou tout au moins Normand : il stipula de son côté, que son associé obéirait à tous ses ordres, subirait toutes ses fantaisies, faute de quoi le pacte se trouverait rompu. Cette clause ayant été imprudemment acceptée par le diable, on se mit à l'œuvre.

Les travaux marchèrent alors au souhait de l'architecte ; en fort peu de temps, huit arches audacieuses, reliées par un tablier à dos d'âne, s'implantèrent profondément dans le lit de la rivière, trois tours massives jaillirent du sein de la masse et s'élancèrent dans les airs. Enfin le chef-d'œuvre était sur le point d'être terminé, lorsque l'architecte s'avisa de penser à son âme, qu'il n'avait d'ailleurs engagée que sous condition. Il appela donc son associé le diable, lui mit en mains un crible et lui ordonna d'aller à la rivière puiser de l'eau qu'il apporterait aux maçons occupés dans le haut des tours, afin que ceux-ci pussent délayer leur mortier. Le diable, qui n'est bête qu'à moitié, fit une horrible grimace et il commençait à comprendre l'imprudencence qu'il avait commise en rédigeant étourdiment son contrat avec l'architecte. Mais se fiant à la vélocité de ses ailes, il essaya de tenter l'aventure : les tours étaient alors si élevées que malgré la rapidité de sa course, il ne restait plus une goutte d'eau dans le crible, lorsqu'il en atteignait le sommet ; et voyant qu'il était battu, il se retira en maugréant.

Mais, si maître Satan est quelquefois un simple sot, il est toujours rancunier et vindicatif : le lendemain de son départ, le sommet de la tour du milieu s'écroula subitement. On répara aussitôt cet accident ; mais à peine le travail était-il terminé que le même effondrement se reproduisait. Cela continua ainsi pendant plusieurs années ; ce que voyant, l'architecte, comprenant quel était l'auteur de ce méchant tour, se résigna à laisser la tour médiane inachevée : elle l'est encore aujourd'hui.

Et voilà pourquoi l'on peut voir, sur le haut de la tour du milieu, l'image en ronde bosse de messire le diable.

La cathédrale, dédiée à saint Etienne, élevée au XI^e siècle et remaniée au XIII^e, présente un mélange singulier des données architecturales de ces époques.

« De cette union mal assortie, dit M. Séatelli, est issue la cathédrale de Cahors, qui est assurément un monument fort curieux à plus d'un titre ; mais composé de tant d'éléments disparates qu'il peut sans doute

intéresser un antiquaire, tout en n'offrant que mécomptes et déceptions à l'artiste.

» Une double coupole recouvre la nef, travail hardi et qui ne manque pas de grandeur ; mais il est loin de s'harmoniser avec l'immense façade romane absolument privée d'ornements, agrémentée d'un portail ogival, et surmontée d'un clocher rudimentaire de même style.

» En entrant dans l'église, on est frappé de l'absence complète de motifs décoratifs, et des tons d'un gris sale qui règnent sur les murs recouverts d'un badigeon grossier. Les six piliers qui supportent les coupoles et leurs arcs-doubleaux ont la même sécheresse. Seules, les deux coupoles attirent les regards par leurs nobles proportions. Elles sont établies sur pendentifs, et dérivent de Saint-Front, de Périgueux, qui a servi de prototype à toutes les églises à coupoles qui existent dans la région.

» L'église primitive possédait un chœur de style roman qui s'harmonisait avec la nef, et dont l'axe, suivant la tradition latine, s'inclinait à gauche. Aujourd'hui, le chœur primitif a disparu ; il a été remplacé, à la fin du XIII^e siècle, par un chœur ogival qui, en raison de la richesse de son ornementation, l'éclat de ses verrières et l'harmonie de ses couleurs fraîchement restaurées, constitue un contraste choquant avec la nudité de la nef et la crudité ascétique de ses murs recouverts d'un badigeon jaunâtre.

» Le portail du nord mérite examen attentif, car c'est un des plus curieux spécimens de l'architecture du XII^e siècle. Les sculptures, fort rares dans toutes les autres parties de l'édifice, ont été accumulées sous une vaste arcade dont le tympan et les ébrasements sont couverts d'ornements. Des assises alternées de matériaux noirs et blancs, forment à l'intérieur de la baie les côtés des pieds droits, décorés en outre de trois arcades s'appuyant sur des colonnettes couronnées de chapiteaux historiés des plus remarquables ; entre les colonnes, d'énormes rosaces, d'une saillie considérable, ne laissent pas un point de la surface sans ornementation. A l'intérieur, un cordon saillant qui fait le tour de l'arcade ogivale, est décoré de personnages se livrant à des exercices divers : on remarque, entre autres, un chasseur poursuivant un cerf tombant dans des filets ; deux guerriers protégés par des boucliers pointus, combattant à coups de massues ; des forgerons qui ferrent un cheval.

» A l'origine, le tympan était soutenu par un linteau en marbre d'un poids considérable, reposant lui-même sur un trumcau composé d'une colonne double terminée par un chapiteau sculpté.

» Le poids énorme qu'il soutenait fit rompre le linteau principal, et c'est

alors qu'ont été élevées les deux arcades en grès qui semblent plus récentes.

» Le bas-relief du tympan présente deux compositions distinctes : au centre et dans la partie supérieure, le Christ dans une auréole, entouré d'anges très nombreux ; de chaque côté, deux compartiments où est représentée l'histoire de saint Etienne. Au-dessous, sur une même ligne et sous une suite de dais, douze personnages sont représentés dans des attitudes diverses, saint Pierre, la Sainte Vierge, les apôtres.

» Une foule de constructions de toute nature, de tous les styles et de toutes les époques sont accolées aux vieux monuments et ne contribuent pas peu à lui donner la physionomie étrange qui étonne le visiteur. Tous ces appendices, édifiés suivant les nécessités du moment, ont une mince valeur architectonique, sauf le cloître plus récent du XV^e et du XVI^e siècle, dont les détails gracieux peuvent rivaliser avec les meilleurs morceaux de l'ogival flamboyant du Nord.

» La sacristie du XIV^e siècle, dont la voûte peinte conserve encore sa décoration primitive, renferme une précieuse relique : c'est une des pièces du Saint-Suaire, la coiffe dans laquelle les Philistins avaient la coutume d'enserrer la tête des suppliciés. Ce suaire, encore maculé de sang, a traversé les siècles sans presque subir d'altérations, et il nous apparaît aujourd'hui tel qu'il a été retrouvé par saint Pierre, dit la tradition, sur le sol du Sépulcre après la Résurrection. C'est un simple bonnet de toile à trois pièces, dont les extrémités allaient se joindre sous le menton où elles étaient retenues par un bouton ; le tout est bordé d'un tissu dentelé très fin, et un petit galon recouvre les coutures de chaque pièce. »

Le jour de la fête de saint Etienne, à la messe solennelle, on place une couronne successivement sur la tête du plus jeune chanoine titulaire, du plus jeune chanoine honoraire, et du plus jeune vicaire. On sait que *στεφανος* veut dire *couronne*, que saint Etienne a été le premier martyr, le premier couronné, et de plus, que saint Etienne était jeune.

L'église *Saint Urcisse*, du XII^e siècle, offre ce fait intéressant que les chapiteaux ont été sculptés à nouveau au XIV^e siècle.

Le collège *Pellegrin* remonte au XIII^e siècle, et fut abandonné par la famille Pellegrin pour servir à l'instruction de la jeunesse. Auprès de la porte est incrusté un écusson encadré de rinceaux représentant des branches de chêne. Ce motif décoratif se trouve reproduit sur tous les monuments du Quercy, le pays des chênes. Une tour en pierres taillées,

percée de fenêtres ogivales à colonnettes et de rosaces, domine le bâtiment.

L'on peut encore visiter quelques vieilles demeures que l'on rencontre dans des ruelles tortueuses et étroites, d'une propreté équivoque parfois, mais curieuses malgré tout.

L'Hôtel-de-Ville renferme un musée embryonnaire, et parmi les objets plus ou moins curieux qu'il contient, existe une cage en fer forgé de près de deux mètres de haut, à laquelle on attribue une singulière destination.

« C'est dans cette cage qu'on emprisonnait ces oiseaux volages et frivoles, désignés sous le nom de filles d'Ève, et qui avaient méconnu leurs devoirs. La cage était ensuite congruement déposée au fond de la rivière, sans qu'on eût, au préalable, songé à en extraire l'oiseau. On se contentait, il est vrai, d'une immersion de quelques secondes, à la suite de laquelle on retirait de l'eau le contenant et le contenu. La femme, transformée en Naiade, était livrée aux huées de la foule, et la cage rapportée à la maison commune pour servir à de nouvelles immersions. »

Cahors se glorifie d'avoir vu naître dans ses murs une pléiade d'hommes illustres, parmi lesquels nous citerons Clément Marot. En l'an de grâce 1495, dans la ville de Cahors en Quercy, Jean Marot, poète attitré de la reine Anne de Bretagne, femme de Louis XIII, eut un fils auquel il donna le nom de Clément. Celui-ci fut initié dès l'enfance à la poésie par son père, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même :

Il me souloit une leçon donner,
Pour doucement la musette entonner ;
Le bon vieillard après moi travaillait,
Et à la lampe assez tard me veillait,
Ainsi que font leurs sansonnets au pyes,
Auprès du feu des bergères accroupies

Encouragé par François I^{er}, dont il devint le premier valet de chambre, Marot eut des débuts excessivement heureux ; mais ses premiers succès lui préparèrent une vie de combats. Aventures de jeunesse d'abord, discussions religieuses ensuite, semèrent sa vie de tracasseries de tout genre pour se terminer dans l'exil.

Ces luttes de toute sa vie n'ont pas peu contribué à exciter sa verve et à rendre son nom populaire. L'épigramme, surtout, fut le genre où il excellait. Il a tout le sel et toute la grâce de l'esprit gaulois ; mais aussi, il

manque d'élévation lorsqu'il a essayé la grande poésie, dans sa traduction des psaumes de David, par exemple.

Enfermé au Châtelet à la suite d'une rixe avec le guet, il écrivit son *Enfer*, qui est la satire la plus sanglante de la justice d'alors.

François I^{er} ne comprit pas tout d'abord la portée politique de la réforme, et n'en prit aucun ombrage; aussi laissa-t-il son poète favori traduire les psaumes de David pour les Réformés.

Dénoncé alors en Sorbonne, il fut emprisonné, et cependant,

Point ne suis Luthériste,
Ni Zwinglien, et moins anabaptiste.

écrivait-il dans sa protestation. Les portes du Châtelet n'en restaient pas moins closes, et ses œuvres condamnées.

C'est alors que le poète s'écriait tristement :

A bref parler, c'est Cahors en Quercy
Que j'ai quitté, pour venir querre ici
Mille malheurs, auxquels ma destinée
M'avait soumis. Car, une matinée,
N'ayant dix ans, en France fus mené,
Là où depuis me suis tant pourmené.

Il ne sortit de prison qu'après la délivrance du vaincu de Pavie, François I^{er}, en 1526. A peine fut-il libre qu'il reprit le cours de ses aventures, de ses querelles, et fut obligé de s'enfuir à Genève. Là encore, Marot fit de nouvelles escapades, et l'une d'elles l'avait mis entre les mains de la justice, lorsque Calvin lui-même intervint en sa faveur, et arriva à obtenir que la peine rigoureuse qui le menaçait fût transformée en celle du fouet. A la suite de cette mésaventure, l'incorrigible poète fut obligé de quitter Genève, et vint se réfugier à Turin, où il mourut dans la misère à l'âge de 50 ans(1).

Une rue de Cahors porte aujourd'hui le nom de Clément Marot, et une statue du poète a été élevée par les Cadurciens sur le cours Fénélon.

Non loin de la statue de Marot, s'élève celle d'un autre enfant du Quercy non moins illustre : Murat.

Joachim Murat est né le 25 mars 1731, à Labastide, petite ville située à 30 kilomètres de Cahors. Murat était le fils d'un modeste aubergiste; sa famille, pauvre, était laborieuse et estimée, et cependant, parti des

(1) La première édition de ses Œuvres, dont il corrigea lui-même les épreuves, et qui portait en tête cette devise : « Mort n'y mord », fut exécutée à Lyon par l'imprimeur Jean Barbou.

conditions les plus humbles de la société, il devait s'élever jusqu'au trône de Naples. Mais aussi, quelle brillante renommée son courage, ou plutôt sa témérité, ne lui avait-elle pas valu ; à cela, venait se joindre un port majestueux, un costume étincelant de broderies, toutes choses bien faites alors pour attirer l'attention sur cet homme extraordinaire.

Murat commença ses études au collège de Cahors, mais bientôt il vint à Toulouse prendre place au séminaire ; cependant cette vie monotone ne pouvait convenir à notre futur héros. Une nuit, il quitta furtivement Toulouse et vint tomber à l'improviste dans l'auberge de Labastide.

Mais son père n'entendait pas raillerie, et sa réception ne fut pas tendre :

— Méchant garnement, lui dit celui-ci, tu ne veux donc pas étudier ?

— Les livres m'ennuient.

— Eh bien ! dans ce cas, tu serviras les voyageurs ; je ne suis pas assez riche pour te nourrir sans rien faire.

Et le futur roi de Naples, la serviette au bras, se mit à servir de son mieux les voyageurs qui s'arrêtaient à Labastide. Faute de convives, il prenait l'étrille et soignait les chevaux.

Mais, au bout de quelque temps, cette position sociale ne put convenir aux goûts ambitieux du jeune homme, et, de même qu'il avait fui le séminaire, de même il quitta brusquement la maison paternelle.

Il se dirigea vers Toulouse, mais au lieu d'aller reprendre sa place au séminaire, il courut s'engager dans le 12^e chasseurs, qui se trouvait alors dans cette ville.

Son caractère emporté lui suscita vite de nombreuses querelles, toujours suivies de duels. Murat avait continuellement l'épée ou le sabre à la main ; mais un jour, une grave infraction à la discipline le décida, pour éviter la punition qu'il avait encourue, à quitter le régiment. Il revint une seconde fois à Labastide ; cette fois, sa famille le reçut fort mal : son père n'en voulait même pas pour garçon de salle. Exaspéré de tous les contre-temps qu'il rencontrait ainsi sous ses pas, il partit pour Paris, ne sachant trop ce qu'il pourrait bien faire, mais plein de foi dans l'avenir.

Les premiers temps de son séjour dans la capitale ne furent pas faciles : il fut obligé de reprendre son métier de garçon d'hôtel. Au bout de peu de temps, il réussit à entrer dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, qu'il quitta, quelques mois avant son licenciement, pour s'enrôler dans le 11^e régiment de chasseurs à cheval. C'est alors qu'il fit la connaissance d'un jeune général, comme lui sans emploi, comme lui attendant des circonstances favorables : ce général, c'était Bonaparte.

Nous ne suivrons pas Murat dans les différentes phases de sa brillante carrière militaire qui le fit arriver rapidement aux grades les plus élevés et se termina par son élévation sur le trône de Naples, où Napoléon, devenu son beau-frère, l'installa à la suite de la merveilleuse campagne d'Italie.

Chassé, plus tard, par les Napolitains qu'il avait comblés de bienfaits, Murat voulut faire une tentative pour reconquérir son trône; mais son aventureuse expédition échoua. Fait prisonnier quelques heures après son débarquement, il fut impitoyablement fusillé sur l'ordre du roi.

Cette expédition dernière mérite d'être racontée avec quelques détails, et c'est ce que nous allons tenter de faire.

Murat avait réussi à se retirer en Corse et à préparer en secret l'expédition de Naples, qu'il espérait voir aboutir à la conquête du trône dont il avait été dépossédé.

A un moment donné, il réunissait ses partisans et faisait une entrée triomphale dans Ajaccio; les magistrats, continrent avec peine la garnison en fermant les portes de la citadelle; et l'on voyait les soldats sur les parapets, acclamant leurs camarades et leur ancien chef.

La nuit suivante, un coup de canon réveillait en sursaut le commandant Macerone et lui apprenait que Murat venait de s'embarquer. « Ce coup de canon, dit Lamartine, fut suivi, quelques minutes après, de plusieurs autres partant des embrasures du fort. C'était le vain simulacre d'opposition à l'expédition du roi de Naples, obtenu, avec peine et supplication, de leurs soldats par les officiers de la garnison. Les canonnières, favorisant en secret la cause aventureuse de Murat et contenus par la seule discipline dans une apparente neutralité, avaient chargé les pièces comme pour tirer sur l'escadre; mais ils avaient visé à dessein sur la mer vide. Ces décharges, perdues dans les flots, étaient moins une hostilité qu'une salve. Le roi et son armée voguaient déjà en liberté vers les côtes de l'Italie. »

La flotte se composait de six felouques, et l'armée était forte de deux cent quatre sous-officiers et soldats. Un coup de vent les rejetta violemment sur les côtes de Sardaigne, et ils luttèrent péniblement contre la tempête pendant cinq jours et cinq nuits.

Découragés par ces insuccès, Murat fut abandonné successivement par trois de ses bâtiments; enfin le 8 octobre, à 11 heures du matin, les deux dernières barques abordèrent sur la plage des Calabres à une courte distance du port de Pizzo. Le roi s'élança résolument sur le sable.

« Les deux généraux Franceschini et Natali, accompagnés de 25 hom-

mes de troupe, descendirent après lui, et, se groupant derrière le roi, suivirent ses pas, ses mouvements et ses gestes. »

« La présence de ces voiles inconnues dans la rade solitaire, le nombre



Le Pont de Valentré, à Cahors.

et le costume des passagers, l'ancre jetée sans attendre la visite des gardes-côtes, le tumulte, la rapidité, le bruit du débarquement, avaient éveillé l'attention des marins du port. La plage où le roi était descendu se couvrait de groupes peu nombreux, étonnés, indécis, et se tenant à

une certaine distance du roi et de sa suite. Un poste de canonnières de marine de quinze soldats, sortis d'une tour isolée qui leur servait de corps de garde, s'avança avec bruit, mais avec irrésolution vers le roi. Ils portaient encore l'uniforme de leur armée.

« Voilà mes soldats, s'écria Murat en marchant à eux. Enfants ! reconnaissez votre roi ! » A ces mots, ôtant son chapeau, relevant fièrement devant les soldats sa belle tête éclairée par le soleil, et agitant ses longs cheveux flottants sur le cou, pour bien imprimer dans leurs yeux cette figure martiale qui s'était gravée tant de fois dans leur mémoire, aux revues et aux camps : « Oui, c'est moi ; je suis votre roi Joachim. Dites si vous me reconnaissez et si vous voulez me suivre et me servir encore, moi, l'ami des soldats, le frère des Napolitains ! »

« Les soldats, sans chefs, pétrifiés par cette soudaine apparition d'un roi aimé, dont l'imagination de ces populations poétiques conservait l'image comme celle d'un héros, abaissèrent leurs armes devant lui. Quelques-uns répondirent machinalement par le cri de : *Vive le roi Joachim !* comme un peuple mobile qui fait écho à tout cri. Quelques autres s'éloignèrent et se turent pour attendre l'évènement. Cinq ou six répondirent qu'ils étaient prêts à le suivre et à combattre sous lui, pour reconquérir son trône et pour délivrer le royaume de la tyrannie des Autrichiens. »

Pendant ce temps, les habitants de la ville se réunissaient à la hâte, et prenaient bientôt parti contre les envahisseurs, à l'appel du représentant du duc de l'Infantado. « Deux jeunes gens de Monteleone, ville voisine et capitale de la Calabre, témoins de cette fermentation du peuple et paraissant prendre intérêt pour les débarqués, vinrent à la plage, s'approchèrent du roi, lui rapportèrent ce qui se passait dans la ville, et lui conseillèrent de se jeter résolument sur la route de Monteleone, où l'opinion plus favorable et la garnison plus séductible lui ouvriraient les portes de son royaume. Ils s'offrirent à lui servir de guides. Murat, sans avoir le temps de réfléchir, et rougissant de se rembarquer quand il le pouvait encore, prit ce conseil pour une inspiration. Il accepta les deux Calabrais pour guides, fit signe aux siens de se lever, et ordonna aux canonnières de le suivre. Quelques-uns de ces soldats le suivirent en effet, plutôt par habitude d'obéir que par entraînement vers sa cause, tant l'uniforme et le commandement imposent aux soldats. »

La faible colonne, composée en tout de quarante à cinquante personnes, dont plusieurs curieux, quelques-uns ennemis, gravit, sur les pas des guides et de Murat, la route rapide qui escalade les collines. Pendant ce

temps, une colonne plus épaisse, plus confuse et plus sombre, armée de longues carabines et coiffée de longs chapeaux de Calabrais, commençait à se former à la porte de la ville, sur la plage. On ne pouvait discerner, des bâtiments à l'ancre, si elle se formait pour suivre ou pour combattre la colonne du roi.

Murat ne le savait pas bien lui-même; comme tous les hommes qui tentent l'impossible, il avait le goût et le besoin des illusions.

Bientôt un colonel de gendarmerie royale, à cheval et en uniforme, parut sur la route, à la hauteur d'un monticule où le roi s'était arrêté et se reposait en observant les mouvements de la plage. C'était un ancien chef de bandes Calabraises, devenu commandant des sbires réguliers de Monteleone, depuis la restauration du roi Ferdinand. Son nom était Trenta Capelli.

Murat l'appela et le somma de se joindre à lui. Le sang des trois frères de Trenta Capelli, versé sur les échafauds par les Français, dans les insurrections des Calabres, lui défendait de se joindre aux meurtriers de sa famille.

Il se contenta de répondre aux insinuations du roi, en lui montrant de la main le drapeau des Deux-Siciles sur le château de Pizzo : « Mon roi est celui dont les couleurs flottent sur le Royaume. » Murat au lieu de le retenir par force, causa avec lui et le laissa continuer son chemin vers la ville.

Bientôt Trenta Capelli revint avec les soldats qu'il venait de rencontrer, et s'avançant à quelques pas devant sa troupe, il interpella Murat et l'engagea respectueusement à le suivre au Pizzo. Murat, encore trompé, ou feignant de l'être, sur les intentions de la foule armée qui s'avancait vers les siens, redescendit avec Trenta Capelli sur la route, entouré des généraux Franceschetti, Natali, de ses officiers qui le conjuraient en vain de se dérober à ce peuple et de marcher sur Monteleone.

Mais bientôt une décharge confuse de la foule et des canonniers éclate sur le groupe du roi, renverse mort à ses pieds le capitaine Maltedò, blesse le lieutenant Pernice et plusieurs autres soldats de sa suite.

Murat n'y répond qu'en élevant son chapeau, en saluant le peuple et en le conjurant de l'écouter. Une seconde décharge décime ses rangs. La multitude armée s'accumule sur la route et s'étend sur les flancs pour couper au roi le retour vers la mer.

Il s'élançe, suivi de Franceschetti, de Natali, de huit ou dix sous-officiers, à travers champs vers le rivage. Il essuie, sans être atteint, le feu de quelques carabines, et parvient, à travers les tirailleurs intimidés,

jusqu'à la plage. Du haut d'un écueil qui s'avance dans la mer, il appelle à grands cris : Barbara! Barbara! conjurant le commandant de son bâtiment de lui envoyer une embarcation et de se rapprocher du rivage.

Mais déjà le bâtiment qui avait levé l'ancre aux coups de feu retentissant sur la rade, fuyait vers la pleine mer, emportant avec les proclamations préparées, les armes, l'or et les munitions du roi, son dernier refuge et sa vie!

Après une lutte de quelques instants, Murat tombe dans les mains des marins Calabrais, et ceux-ci le remettent, accablé d'injures et d'outrages, aux hommes armés de Trenta Capelli, qui se disputent les uns aux autres le roi prisonnier, le frappent au visage avec la crosse de leurs carabines, le colletent, lui arrachent les insignes précieux qu'il portait sur son chapeau et sur sa poitrine; et l'entraînent avec sept autres de ses officiers ou de ses serviteurs blessés et baignés dans leur sang, à travers la multitude, qui insulte tout ce qui tombe. Il les mettent pêle-mêle dans les casemates du petit château en ruine du Pizzo.

Le roi fut jeté sur un peu de paille dans la même salle voûtée où ses compagnons morts ou blessés jonchaient de leur sang les dalles du vaste cachot. Trenta Capelli fit fouiller ses vêtements. On s'empara des passeports Autrichiens dont il était muni, de ses diamants, de l'or qu'il portait sur lui, d'une lettre de crédit d'un million et demi qu'il avait sur un banquier de Naples, et de la proclamation imprimée qu'il avait rédigée à Vescovato et qu'il comptait répandre dans le royaume.

Cependant, sur le bruit du débarquement et de la défaite d'une bande de factieux qui venaient provoquer le royaume à l'insurrection, le général Nunziante se hâta d'envoyer au Pizzo le capitaine Stratti, avec un détachement pour veiller sur les prisonniers, pour constater leurs noms et leurs qualités, et pour empêcher à la fois l'évasion et l'immolation des captifs. On ignorait encore à Monteleone la présence du roi Joachim parmi cette poignée d'aventuriers. Stratti, en arrivant au château sans passer par la ville et sans avoir approfondi les rumeurs vagues qui parlaient de roi arrêté, fit comparaître sur le champ les prisonniers devant lui, dans la cour, pour les interroger et en dresser la liste.

Un sergent et un soldat Corses passèrent et répondirent les premiers à l'appel :

— Qui êtes-vous? dit Stratti au troisième.

— Joachim Murat, roi de Naples, répondit avec dignité le roi.

Stratti, troublé par cette présence d'un roi, à laquelle il ne croyait pas encore, saisi de respect et de compassion devant son prisonnier, baissa

les yeux, et donnant pour la dernière fois au roi le titre de majesté, comme une suprême ironie du sort, il le fit conduire, avec les égards et les bienveillances d'un soldat, qui respecte un héros, dans une chambre plus isolée et plus décente, où le roi pût, du moins, recueillir son âme sans avoir sous les yeux, la ruine, le sang et les cadavres de ses amis.

Bientôt le général Nunzianta accourut lui-même. Il envoya des courriers à Naples pour informer la cour et les ministres de ce prodigieux événement, qui avait en une heure menacé et sauvé la couronne de Ferdinand et la paix du royaume; et il se présenta devant Murat. Il l'aborda en roi déchu du trône, mais non déchu du respect et de l'affection de ses anciens subordonnés. Il plaignit le roi, il réprova les indignités et les outrages dont il avait été flétri par la populace du Pizzo. Des chirurgiens appelés de Monteleone, donnèrent des secours aux blessés. La nuit se passa entre les gémissements des mourants et les silencieuses réflexions du roi sur son sort.

Pendant ce temps, la cour de Naples affolée par la peur, faisait signer au roi, l'ordre suivant :

« Le général Murat sera traduit devant une commission militaire dont les membres seront nommés par notre ministre de la guerre.

» Il ne sera accordé au condamné qu'une demi-heure pour recevoir les secours de la religion.

Ferdinand. »

Ainsi l'ordre de jugement n'admettait pas même l'hypothèse d'un acquittement. Les conditions de l'exécution devançaient l'arrêt.

Nunzianta, qui avait reçu ce décret dans la nuit du 12, ne voulut pas retrancher, des heures qui restaient au roi, le sommeil qui abrégait du moins son agonie. Il entra, s'assit au pied du lit de son prisonnier, pleura silencieusement sur lui, et attendit que Murat s'éveillât lui-même. Le soleil éclairait déjà depuis longtemps la tête assoupie du prisonnier. En ouvrant les yeux, Murat aperçut le visage en pleurs du général. Il comprit sans paroles.

Cependant Nunzianta, après lui avoir tendrement serré la main, lui révéla, à voix basse, la nature de l'ordre de la cour arrivé pendant la nuit, afin que le roi eut le temps de préparer un cœur d'homme et un visage de roi, au coup qu'il allait recevoir en public. Un instant après :

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, dit Murat en se résignant à un arrêt qu'il était loin de prévoir aussi irrévocable, je suis perdu ! l'ordre de mon jugement est celui de ma mort.

Bientôt après, le capitaine Stratti, accompagné de sept officiers de l'armée, entra dans la chambre où Murat les attendait debout.

Il rangea, à droite et à gauche, un peu en arrière de lui, ses collègues de tous grades, en face du roi. Ces sept juges militaires, désignés par ordre de la cour, étaient tous des officiers longtemps sujets, puis compagnons des campagnes du roi Murat, et promus par lui-même à leurs différents grades dans l'armée. Aucun d'eux n'eut le courage de se refuser à cette odieuse mission de meurtre.

Stratti lut, enfin, en balbutiant, à son prisonnier, l'ordre qui le traduisait devant une cour militaire. Il ajouta que cette commission allait se réunir à l'instant et que la loi militaire accordait un défenseur à l'accusé :

« Dites au tribunal, répondit Murat en élevant la tête avec dignité, que je refuse de comparaître devant lui. Des hommes tels que moi n'ont de compte à rendre de leurs actes qu'à Dieu ! Que le tribunal décide de moi ! Je subirai mon sort, je ne reconnaitrai pas de juges ! »

Stratti et ses collègues se retirèrent.

Le général Nunzianta vint apporter lui-même au prisonnier l'encre et le papier nécessaire pour exprimer ses dernières volontés, ou pour écrire ses derniers adieux à sa famille.

Murat, demeuré seul, écrivit, en l'arrosant de larmes, cette lettre sublime, où son âme et son sort, son amour d'époux, sa passion de père, sa conscience de roi, sa fermeté de soldat, se résumaient en quelques lignes dans les dernières palpitations de son cœur. Il les adressait à sa jeune femme, amour et gloire de sa jeunesse, délices, orgueil, et quelquefois tourment de sa vie, mais toujours perpétuel souci de son âme :

Pizzo, 12 octobre 1815.

« Ma chère Caroline ! ma dernière heure est arrivée !... Dans quelques instants, j'aurai cessé de vivre ; dans quelques instants, tu n'auras plus d'époux..... Ne m'oublie jamais..... Je meurs innocent. Ma vie ne fut tachée d'aucune injustice ! Adieu, mon Achille ! adieu, ma Lætitia ! adieu, mon Lucien ! adieu, ma Louise ! Montrez-vous au monde dignes de moi ! Je vous laisse sans royaume et sans biens au milieu de mes nombreux ennemis... soyez constamment unis ! montrez-vous supérieurs à l'infortune ; pensez à ce que vous êtes et à ce que vous avez été, et Dieu vous bénira ! Ne maudissez point ma mémoire !... sachez que ma plus grande peine dans les derniers moments de ma vie est de mourir loin de mes enfants ! Recevez la bénédiction paternelle ! recevez mes

embrassements et mes larmes ! ayez toujours présent à votre mémoire votre malheureux père ! »

Après avoir arrosé ce papier de ses larmes et y avoir déposé autant de fois ses lèvres qu'il avait de baisers à envoyer ainsi, à sa femme et à ses quatre enfants, il demanda des ciseaux, coupa une des boucles de ses longs cheveux, l'embrassa aussi pour que sa famille y retrouva l'impression de sa bouche, et enfermant les cheveux humides dans la lettre, il la remit avec les plus ardentes recommandations à Nunziante.

En vain le capitaine Starace conjura Murat de lui permettre d'être son défenseur, en vain l'officier-rapporteur se présenta pour interroger l'accusé :

« Vous n'aurez de moi qu'une réponse, dit l'accusé : Je suis Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles ! sortez ! »

Un prêtre de Pizzo, qu'on lui avait offert et qu'il avait accepté pour consoler et bénir sa mort, s'enferma avec lui dans sa chambre.

Murat accomplit les rites du mourant, et, sur la requête du prêtre, lui remit pour l'exigence de sa sépulture, ces mots écrits et signés de sa main : « Je déclare mourir en bon chrétien. » Il chargea le prêtre de remettre sa montre, qui n'avait plus d'heures à lui marquer ici-bas, à son fidèle serviteur Armand.

Pendant ces rapides préparatifs de la dernière scène, le tribunal, qui siégeait à sa porte, le condamnait à la mort, comme fauteur d'une insurrection contre le royaume. On lui lut solennellement son arrêt. Il l'écouta comme s'il avait entendu le canon d'une bataille de plus pendant sa vie martiale, sans émotion comme sans bravade. Il ne demanda ni grâce, ni délai, ni appel. Il fit remercier le général Nunziante, les officiers et le prêtre, des égards et des sensibilités à son sort qu'ils lui avaient témoignés pendant sa courte captivité dans ces murs.

Il s'avança lui-même vers la porte, comme pour aller plus vite au terme. Cette porte ouvrait sur une esplanade encaissée entre les tours du château et les murs extérieurs.

Douze soldats, les armes chargées, l'attendaient. L'espace resserré ne leur permettait pas de se tenir à la distance qui dérobe son horreur à la mort. Murat, en franchissant le seuil de sa chambre, se trouva face à face avec eux. Il refusa de se laisser bander les yeux, et regardant les soldats avec un ferme et bienveillant sourire : « Mes amis, leur dit-il, ne me faites pas souffrir en visant mal, l'espace retréci vous force naturellement à appuyer presque le canon de vos fusils contre ma poitrine, ne tremblez pas, ne frappez pas au visage, visez au cœur, le voilà ! »

En parlant ainsi, il plaça sa main droite sur son habit, pour indiquer la place du cœur. Il tint dans sa main gauche un petit médaillon qui contenait en un seul bloc d'amour, l'image de sa femme et de ses quatre enfants. On eût dit qu'il voulait les faire assister ainsi à sa dernière heure, ou qu'il voulait avoir leur image dans son dernier regard comme dans sa dernière pensée. Il baissa les yeux sur ce portrait et reçut le coup sans le sentir, absorbé dans la contemplation de ce qu'il aimait ! Son corps percé de si près par douze balles, tomba les bras ouverts et la face contre terre, comme embrassant encore ce royaume qu'il avait possédé et qu'il ne venait reconquérir que pour son sépulcre. On jeta son manteau sur le cadavre ; et on l'inhuma dans la cathédrale du Pizzo, où ses dons avaient acheté d'avance l'hospitalité de la sépulture.

Ainsi finit le plus chevaleresque des soldats de l'époque impériale, figure, non la plus grande, mais la plus héroïque parmi les compagnons de Napoléon.

DE CAHORS A CAPDENAC

Au delà de Cahors, la voie ferrée continue à remonter la vallée du Lot, en coupant par des tunnels, les nombreux méandres de la rivière.

A trois kilomètres de la ville, mais sur le plateau, on peut apercevoir la haute tour ronde du château de Larroque.

Arcambal, situé sur la rive gauche, est placé en face d'une étroite vallée, le défilé de *Tustal*, dans lequel passe la route qui conduit de Cahors à Cajarc.

Vers est un petit village dominé par un plateau élevé, divisé en deux par le ruisseau du même nom. Au-dessus des maisons du village se voient encore les restes d'un aqueduc romain, taillé dans le roc et destiné à conduire à Cahors les eaux de la fontaine de Polémie.

Cette font *Polémie* est à quelques kilomètres en avant de Vers, sur la rive gauche du ruisseau, à côté du moulin de Saint-Hilaire.

En face, sur la rive droite, s'élèvent les ruines intéressantes de l'oppidum gaulois de Murcens, signalées en 1866, comme étant l'ancien Uxelodunum de César.

Comme toujours, l'oppidum de Murcens est établi sur une haute montagne aux flancs escarpés de toutes parts, et qui s'avance en forme de promontoire. Ce plateau, d'une assez grande étendue, est bordé de hau-

tes falaises, excepté au Nord et au Nord-Ouest, où s'élevaient des fortifications considérables. Son altitude est de 316 mètres, et il domine de 130 mètres environ, les deux cours d'eau qui se joignent à ses pieds.

Les premières fouilles opérées sur ce point éveillèrent la méfiance des habitants; et M. Castagnié eut beaucoup de difficultés à vaincre pour mener à bien ses recherches. A Murcens, comme en bien d'autres endroits, une croyance populaire suppose, que les Anglais au moment de leur expulsion du pays, avaient caché dans la terre, d'immenses trésors et un veau d'or, en particulier.

Les ouvrages gaulois de Murcens ont un développement d'environ 6,200 mètres. Ces murailles ont un intérêt tout particulier, car les fouilles ont permis de constater leur mode de construction.

Aucune règle fixe, ne semble avoir présidé à leur tracé; elles suivent toutes les sinuosités du sol, se conforment à toutes ses inflexions, toutes ses ondulations, sans s'écarter de la ligne qui sépare le plateau des versants.

Une voie carrossable aboutissait à l'oppidum, et la porte qui s'ouvrait de ce côté, avait été pratiquée dans un rempart de 10 mètres de haut : elle était défendue par deux tours extérieures adossées à ce rempart.

Les murailles de Murcens étaient construites, ainsi que César nous l'a fait connaître, à propos du siège d'Avaricum (Bourges). Des poutres étaient posées horizontalement sur le sol, dans une direction perpendiculaire au tracé de l'enceinte, à deux pieds d'intervalle l'une de l'autre; elles étaient reliées, du côté de la ville, par des traverses ayant habituellement quarante pieds de long, fortement fixées au sol, le tout recouvert de beaucoup de terre, excepté sur la partie extérieure, où les intervalles étaient garnis de gros quartiers de rochers qui formaient un revêtement. Cette première couche bien établie et bien compacte, on la surmontait d'une seconde absolument pareille, en ayant soin que les poutres ne fussent pas exactement au-dessus les unes des autres, mais correspondissent aux intervalles garnis de pierres dans lesquelles elles étaient comme enchassées. On continuait ainsi l'ouvrage jusqu'à ce que le mur eut atteint la hauteur voulue. Ces couches successives, où les poutres et les pierres alternaient régulièrement, offraient, par leur variété même, un aspect assez agréable à l'œil. Cette construction avait de grands avantages pour la défense des places; la pierre la préservait du feu, le bois, du bélier; maintenues par les traverses, les poutres ne pouvaient ni être arrachées ni être enfoncées. C'est tout ce que nous savons des murailles de défense des villes gauloises : et les fouilles opérées à Luzech, à Mur-

cens, au puy d'Issolud ont permis de vérifier l'exactitude de la description de César, et de la compléter.

A ces murailles élevées dans les points où l'attaque était plus facile par la nature même du sol, les Gaulois en ajoutaient de plus simples, — levée de terre, ou pierres sèches, — destinées à empêcher l'escalade des parties abruptes.

César employa deux méthodes toutes différentes pour l'attaque des villes gauloises.

Tous les oppidums dont les murs, par leur position, étaient d'une approche facile sur quelques points, étaient attaqués de la même manière. Aborder les murailles d'enceinte au moyen d'allées couvertes, de terrasses et de tours roulantes, lancer des projectiles dans la place pour éloi-



Capdenac.

guer les assiégés des remparts, détruire ces derniers ouvrages par le feu ou les renverser à l'aide de la tortue et du bélier, qui étaient les plus puissantes machines de siège des anciens, tel était le système des Romains pour attaquer les places fortes, toutes les fois que la nature des lieux n'y faisait pas obstacle.

Au contraire, lorsqu'il s'agissait de réduire une ville fortifiée placée sur une hauteur et dont les remparts étaient protégés à la base par des escarpements ou des pentes abruptes, César n'employait plus la même tactique. Il se contentait d'investir la place pour obliger ses défenseurs à se rendre par la famine, ou bien il lui offrait le combat en dehors de l'enceinte.

Murcens possède ces différents genres de défense..... mais il n'est plus possible aujourd'hui d'admettre que là était l'Uxellodunum de César.

Ce serait au Puy d'Issolud, près de Vayrac qu'il faudrait voir l'oppidum d'Uxellodunum.

Revenons à la vallée du Lot et arrivons à :

Saint-Géry, aux environs duquel existent de nombreuses grottes, dont l'une d'elles a été fortifiée pendant les guerres de religion.

Saint-Cirq-la-popie, est bâtie sur un volcan élevé dans une superbe position ; ses vieilles maisons, son église du XV^e siècle et les ruines de son château du XIII^e siècle, font un ensemble des plus pittoresques.

Saint-Martin, est relié à Genevières par un pont qui permet d'aller visiter le château bâti sur un rocher à pic qui domine le Lot. Cette vaste construction du XIII^e, XV^e et XVI^e siècles, a été élevée en premier lieu par le duc d'Aquitaine, Waïfre.

Larnagol est devenu célèbre dans ces dernières années par son magnifique gisement de phosphate de chaux : le plus important de toute la région.

Cayarc, chef-lieu de canton important, fut dès le XIII^e siècle une commune jouissant de nombreux privilèges que les évêques de Cahors lui avaient octroyé ; un boulevard circulaire remplaça les anciens fossés et les anciens remparts. Il reste encore à Cayarc quelques ruines du vieux château et du donjon.

Le gouffre de l'*Antouz*, qui s'ouvre à trois kilomètres de la ville, est un excellent exemple de ces nombreuses sources qui viennent jaillir aux pieds des plateaux calcaires, des *causses* de la région. En temps ordinaire, les eaux jaillissent en nappe continue de cette ouverture, mais à la suite des orages, le gouffre voisin de l'*Oule* donne passage à un véritable torrent, qui vient se joindre aux eaux de l'*Anthouz*.

A *Montbrun*, le Lot forme encore une presqu'île avancée comme nous en avons trouvé, et plus loin nous rencontrerons à *Larroque-Toirac*, une église qui ressemble à un château-fort.

Enfin, une haute muraille de rochers apparaît de nouveau ; c'est *Capdenac*, point de croisement des lignes de Toulouse, de Rodez, de Paris et de Cahors.

Grâce à son buffet, la station de Capdenac est chère aux gastronomes reconnaissants, et il n'est pas un voyageur qui ne se soit arrêté quelques

instants à considérer, de la gare, la muraille de Capdenac et ses vieilles fortifications. Ce nom singulier proviendrait, disent quelques étymologistes facétieux, de la figure singulièrement plate des habitants ; *cap de naz*, (pas de nez) ou au contraire de *cap de nau*, (tête de navire) ainsi qu'il est dit dans une charte de Philippe-le-Bel.

Capdenac fut certainement une place formidable, mais elle fut prise plusieurs fois par Simon de Montfort pendant la croisade des Albigeois, et plus tard par les Anglais.

Les anciens remparts ont été en grande partie abattus dans ces derniers temps, afin de donner plus de place à un champ de foire.

Clovis enleva Capdenac aux Wisigoths ; Waïfre y fut poursuivi par Pépin, et lors des invasions des Normands, les monastères des environs transportèrent leurs trésors dans ses murs. Prise par les Anglais et rachetée par le comte d'Armagnac, plus tard confisquée, donnée par François I^{er} au duc d'Alençon, elle fut vendue par ce dernier en 1518, à Galiot de Genouilhac, grand-maître de l'artillerie.

En 1615, Sully l'acheta et s'y retira après sa disgrâce, dans un château qui porte son nom.

A l'entrée du village, au Nord, on peut voir encore les ruines des ouvrages qui défendaient la place de ce côté : ce sont deux portes en ogive précédées d'une barbacane et d'un donjon relié au château de Sully par une courtine percée de deux poternes. Les remparts, du moins ce qui en reste, appartiennent au XIII^e et au XVI^e siècles.

A moitié hauteur de la falaise qui supporte le village, coule la fontaine de César, à laquelle on descend par un escalier de cent trente marches, défendu par un mur percé de meurtrières.

Capdenac a été regardée, par quelques auteurs, comme étant l'emplacement d'Uxellodunum, mais ici, moins encore qu'à Luzech et à Murcens, cette opinion ne peut être soutenue.

En sortant de la station de Capdenac, la voie franchit le Lot et s'engage dans un tunnel percé dans le promontoire sur lequel est bâti le village. A l'issue du souterrain, l'on retrouve la rivière qui a doublé le cap et, après deux nouveaux tunnels, l'on entre dans la gare de Figeac.

Figeac, *Figeacum in Caturcensi*, se prélassa sur le penchant et au pied de la chaîne calcaire, qui forme le prolongement des montagnes de Latronquièrre.

Figeac doit son origine à une abbaye fondée par Pépin.

Un jour, le roi Pépin parcourait le pays des Cadurques, cherchant un

lieu convenable pour y bâtir un monastère, car il avait résolu, pour obtenir la rémission de ses péchés, de faire œuvre agréable à Dieu. Accablé par la chaleur de la journée et par les fatigues d'une longue marche, il s'arrêta sur les bords du Célé et y passa la nuit.

Son sommeil fut interrompu par une vision ; un ange lui apparut lui disant :

Serviteur de Dieu, voici le lieu qui convient à l'exécution de ton pieux dessein : ne va pas plus loin.

Pépin-le-Bref s'éveilla, écarta les rideaux de sa tente, et un spectacle surnaturel s'offrit à ses yeux. A la clarté des étoiles, il aperçut plusieurs colombes voltigeant çà et là, et apportant de petits rameaux verts qu'elles plaçaient sur le sol, de façon à dessiner une enceinte. Pépin comprit aussitôt ce que voulait dire ce prodige, et il décida la construction du monastère.

Le pape et une foule d'évêques furent invités à la solennité de la dédicace du monument somptueux édifié par le roi, mais lorsque l'imposant cortège se présenta à la porte de l'église, il lui fut impossible de passer outre : une épaisse vapeur en sortait à tourbillons pressés : on aurait cru à un incendie, si le parfum d'ambroisie répandu dans les airs, n'avait indiqué l'origine céleste de cette fumée. Enfin les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, la nuée se dissipa subitement, et l'on aperçut sur les murs du temple des peintures surnaturelles ; le Sauveur lui-même venait de faire la dédicace du Temple.

Pépin-le-Bref mit tous ses soins à enrichir l'église de son abbaye des reliques les plus précieuses ; il lui donna des morceaux de la crèche de Bethléem, des fragments des langes qui avaient servi à emmailletter l'Enfant-Jésus, des cheveux de la sainte Vierge, des grains de l'encens apporté par les rois Mages, des miettes du pain miraculeux avec lequel cinq cents personnes avaient été nourries dans le désert, et bien d'autres objets pris dans d'autres monastères.

Le pape Etienne II déclara, par une bulle, que l'abbaye de Figeac tiendrait le premier rang dans le diocèse, après la cathédrale de Cahors, et que le pape seul pourrait la frapper d'interdit. Pépin, de son côté, la dota d'une foule de privilèges, si bien qu'elle devint en peu de temps l'abbaye la plus célèbre de la contrée. Ses reliques attiraient un si grand nombre de pèlerins qu'on fut obligé, pour nourrir et loger tout ce monde, de construire des maisons dans le voisinage du monastère : de là naquit la ville de Figeac.

Son nom lui est venu de ce que l'abbé Guillaume, interrogé sur les

moyens à prendre pour empêcher les pèlerins de s'égarer dans les forêts voisines, avait répondu : *fige acum*, plantez une aiguille, et le fige acum est devenu Figeac.

L'on voit encore aujourd'hui, sur une élévation voisine, les restes des deux fanaux en forme d'obélisque, appelés les aiguilles de Figeac. Les feux allumés sur ces aiguilles ont fait donner à la montagne le nom significatif de *Puy-de-Candello*, montagne des chandelles.

Figeac, bâti auprès de l'abbaye, devint rapidement une ville importante, et au XI^e siècle elle était entourée de murailles. Elle tomba au pouvoir des Anglais une première fois sous le roi Jean, mais à la suite d'une révolte des habitants, ceux-ci furent chassés du pays. Plus tard, en 1372, une bande de routiers s'empara de la ville, par surprise, et ne consentit à s'éloigner que moyennant une forte rançon.

Les Huguenots vinrent, à leur tour, mettre le siège devant Figeac et la ravagèrent affreusement en 1576.

Sully, devenu propriétaire de Figeac, en fit hommage au roi Louis XIII.

Il ne reste plus rien aujourd'hui des bâtiments de l'ancienne abbaye ; seule, l'église Saint-Sauveur a échappé aux désastres qui ont fait disparaître les bâtiments claustraux.

La basilique actuelle, bâtie sur les bords du Célé, est entourée d'une promenade ombragée. Elle date du XI^e siècle dans quelques-unes de ses parties, mais elle a été si souvent et si maladroitement réparée qu'elle est absolument défigurée. Le chœur seul a conservé une partie de ses dispositions primitives.

Dans la chapelle des fonts-baptismaux, on pourra voir une cuve du XIII^e siècle creusée dans un énorme bloc de pierre.

Notre-Dame de Fleurie, assise sur le haut de la ville, est un édifice roman du XII^e siècle, défiguré moins maladroitement que la cathédrale par des restaurations de toutes les époques : c'est ainsi que la façade appartient au XV^e siècle.

Un immense rétable en bois remplit le fond de la grande nef ; la sculpture en est largement traitée et produirait un grand effet si d'affreux panneaux peints ne venaient pas détruire l'harmonie de cette œuvre du XVII^e siècle.

Figeac possède de curieux spécimens d'architecture civile du moyen-âge et de la Renaissance, et, à ce titre, la visite des vieilles rues de la ville sera toujours intéressante pour le touriste.

Le château de *Balène*, ancienne et vaste forteresse voisine des remparts.

sert aujourd'hui de palais de justice : mais cet édifice du XIV^e siècle était à peine terminé que les consuls l'achetaient au seigneur de Balène et en faisaient leur maison commune. Le portail à chapiteaux élégants est surtout digne de remarque, ainsi que les deux belles fenêtres ogivales qui accidentent et vivifient la morne facade.

A quelques pas du château de Balène, une charmante maison de la même époque possède une élégante tourelle, mais la porte est horriblement mutilée.

La mairie conserve encore six fenêtres romanes, ornées de curieux chapiteaux.

L'hôtel de *Pépin*, tel est du moins le nom populaire d'un petit hôtel de la Renaissance, dont la porte en bois merveilleusement sculptée est surmontée d'un écusson portant trois pommes de pin, entouré de cariatides, de griffons et de cornes d'abondance.

Au centre de la ville, sur une place, une halle du XV^e siècle, pittoresque à ravir l'aquarelliste le plus exigeant, se compose d'un mur percé d'arcades un peu écrasées qui supportent une charpente faisant une saillie considérable.

Mais la plus intéressante de toutes les maisons de Figeac est celle que l'on rencontre dans la rue *Hortabadiale*, et qui passe pour avoir appartenu aux templiers.

« Cette ravissante maison s'impose à la curiosité par certains détails d'ornementation d'une originalité charmante, consistant dans des montants de fenêtres et de clavaux d'ogives rabattus, taillés en biseau et ciselés sur leurs angles, de manière à produire un évasement d'un merveilleux effet, ornementation spéciale aux maisons gothiques de Figeac. Des trumeaux amortis, écoisonnés de la sorte avec de mâles et profondes moulures, légèrement incurvées en haut et en bas, et chargées de feuilles et de fleurons à leurs extrémités ; des sections d'arcs, des chambranles brisés sur leurs crêtes, font des ouvertures qu'ils entourent par paires, un véritable type à part. Aussi ont-elles été souvent reproduites et toujours richement profilées dans un grand nombre d'habitations de cette ville. »

Deux pièces seulement occupent toute l'étendue des deux étages de la maison. Celle du rez-de-chaussée est éclairée par quatre ogives assez larges et hautes et par trois petites fenêtres irrégulièrement espacées au-dessus ; au milieu de la salle, un pilier à quatre pans supporte le plafond.

Dans la salle supérieure, il n'y a point de pilier central, mais une vaste cheminée forme un des côtés.

Trois ponts anciens traversent la rivière du Célé; l'un d'eux est du XII^e siècle.

Un obélisque, orné d'hiéroglyphes, a été élevé sur la place du chapitre à la mémoire Champollion, né à Figeac, et qui a donné au monde savant la clef des inscriptions mystérieuses de l'Égypte.

La voie, au sortir de la gare de Figeac, remonte la vallée du Célé, et passe successivement devant le château de Saint-Dau, devant les tours de Camboulit et s'élève peu à peu sur le causse qu'elle atteint à la station de Pournel.

Assier occupe le point culminant de la ligne à 346 mètres d'altitude. Son château, bâti par François Galiot de Genouilhac, grand-maître de l'artillerie sous François I^{er}, était une des merveilles de la Renaissance en Quercy. Il n'en reste plus aujourd'hui que la façade, encore décorée de médaillons, de frises d'une exécution merveilleuse, et à l'intérieur un magnifique escalier.

L'église du village est de la même époque, 1546; une longue frise représente le passage des Alpes par l'artillerie, lors de l'expédition si malheureusement terminée à Pavie. Ce sont des pièces d'artillerie trainées par des chevaux, des combats, des canons tirant sur des citadelles, des trophées d'armes, des rinceaux et la fameuse devise de Galiot : *J'aime fort une.* »

Ce travail, plus curieux que de bon goût, se détériore rapidement sous la morsure du temps, qui ne respecte rien.

Le portail se compose d'une vaste arcade percée de deux ouvertures, surmontées des statues de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, entourés par les anges du ciel. Un clocher de 40 mètres de haut domine cette façade.

Une des chapelles de gauche renferme le tombeau que Galiot de Genouilhac s'était fait construire de son vivant. Galiot est représenté étendu sur le sarcophage, les bras croisés, revêtu d'une longue robe ornée de fourrures avec un lion à ses pieds. Au-dessus, deux colonnes supportent un entablement sur lequel étaient sculptées les armoiries du héros. Un génie tenant une lance d'une main, une cartouche de l'autre, est placé à chacune des extrémités de l'entablement. Enfin un grand bas-relief, Galiot couvert de son armure : à côté de lui, des canonniers mettent le feu à un canon, et des pyramides de boulets terminent cette scène d'un médiocre effet sculptural.

Une épitaphe a été ajoutée plus tard :

CY GIT CELUI QUI N'EUT JAMAIS PROPOS DE REPOSER
EN LA VIE MORTELLE,
LES LONGS TRAVAUX LUI ONT DONNÉ REPOS, CAR PAR CES FAICTZ
SA VIE EST IMMORTELLE.

Au-delà de la station d'Assier, la ligne ferrée traverse une vaste plaine élevée, le causse de Gramat ; ici, la végétation se borne à des bois, et des chênes épars sur les vastes surfaces calcaires. Une terre rouge forme çà et là quelques champs, mais l'épaisseur de ces dépôts arables est bien faible, et les blés que le *Causse-nard* obtient avec peine a toujours une chétive apparence ; mais si la paille est courte, le grain est au contraire d'excellente qualité. Les moutons de cette région ont une réputation très méritée et malgré l'aridité du sol, ils trouvent encore une nourriture excellente, grâce aux herbes aromatiques qui poussent dans ces calcaires.

Dans le parcours d'Assier à *Gramat*, ce n'est pas ce qu'on voit qui est intéressant, c'est ce qu'on ne voit pas. Effectivement, on passe à quelques pas, mais sans le voir, du gouffre de *Ligue-Biau*, magnifique cascade formée par l'Alzou à son passage entre deux rochers gigantesques, et non loin du gouffre de *Bède*, vaste excavation en forme d'entonnoir, dont le fond est mis en culture et planté de noyers d'une hauteur prodigieuse, grâce à la fertilité de la couche de terre accumulée dans le fond de cet abîme. Une crevasse large d'un mètre environ, qui s'est ouverte depuis la base jusqu'à la cime de la muraille de rocher, permet de descendre au fond de la *Bède* et d'y faire arriver des ânes qui labourent le sol.

Plus loin encore, on pourrait aller visiter l'*Igue de Biau*, excavation du même genre.

Enfin, de côté et d'autre s'élèvent de nombreux dolmens, anciennes sépultures des dernières peuplades de l'âge de pierre, et non pas autels des sacrifices druidiques, comme on l'a dit à tort pendant longtemps.

L'un d'eux, situé dans un pré à côté du village de Mordesson, a reçu le nom de la table de Montauli. Ce Montauli était un mendiant du pays qui déposait tous les soirs sur la table de pierre le produit de ses aumônes et conviait le diable, qui transformait les vieilles croûtes de pain en mets succulents, et les mangeait avec lui. A la mort de Montauli, les habitants de Mordesson, qui ne connaissaient pas le pacte qui liait ce mécréant avec l'enfer, allaient l'inhumer en terre sainte, lorsque Satan survint et



l'emporta. Depuis lors, et pour conjurer les maléfices, on a planté une croix sur la pierre maudite.

Non loin du dolmen, dans le jardin du château de *Fouillac*, s'élève le plus ancien if de France; il compterait plus de mille ans d'existence!

Gramat n'offre en lui-même rien de bien intéressant, sauf peut-être une singulière motte qui s'élève au milieu du village. Ce cône régulier, de douze mètres de haut sur quatre-vingt-dix de circonférence, serait d'après la tradition, le résultat des formidables digestions de Gargantua. Des fouilles ont détruit cette peu respectable tradition, en mettant à jour des cercueils, des bijoux, des armes gauloises, qui n'étaient probablement jamais entrés dans l'alimentation de Gargantua.

De Gramat, une route excellente conduit à *Saint-Céré*, petite ville fort curieuse qui doit son origine à une chapelle bâtie en l'honneur de sainte Espérie, la patronne populaire du haut Quercy.

Cette sainte naquit au château de Saint-Laurent; elle était fille de Serenus, un des ducs les plus puissants de l'Aquitaine, et qui fut continuellement en guerre avec Elidius son voisin, qui convoitait ses riches vallées; tous deux périrent dans la lutte.

Plus tard, une réconciliation s'opéra entre les deux familles, et le mariage d'Espérie avec Elidius II fut une des conditions de la paix consentie par son frère Clarus. Mais Espérie, qui avait fait vœu de se consacrer à Dieu, ne consentit jamais à ce mariage, et pour se soustraire aux violences de son frère, elle s'enfuit dans la forêt de Leyne, où elle passa trois mois, n'ayant pour abri que le creux d'un chêne, et d'autre nourriture que celle que lui apportait une servante dévouée. Ses persécuteurs finirent par la découvrir dans sa retraite, et, sur ses refus réitérés de consentir à son union avec Elidius, ceux-ci la décapitèrent.

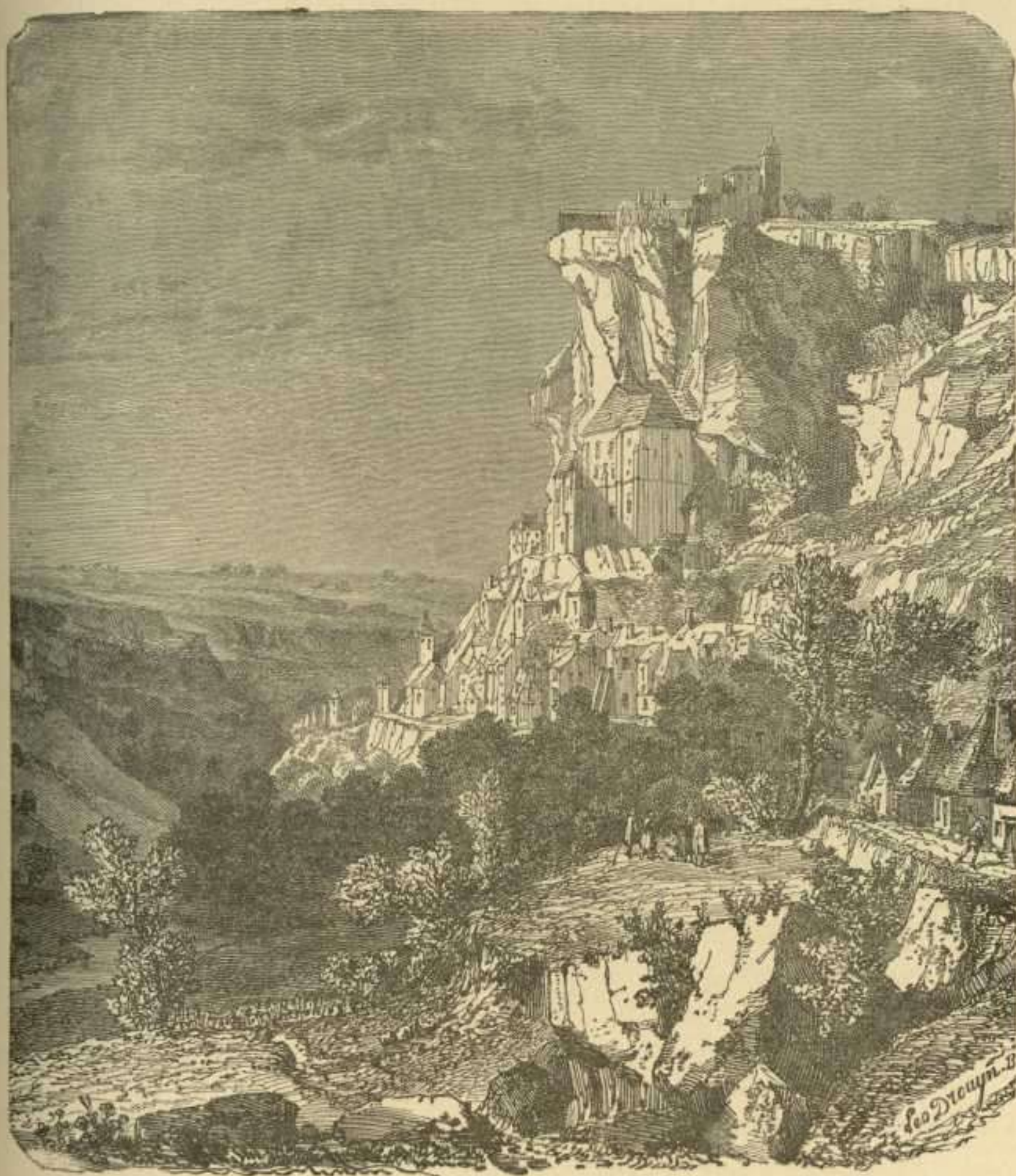
La légende ajoute que la sainte prit alors sa tête dans ses mains et poursuivit ses meurtriers épouvantés jusqu'aux bords d'un ruisseau, qu'on appela pendant longtemps le *Ruisseau des Barbares*.

Une église fut élevée au-dessus d'une source, dans laquelle la sainte avait lavé sa tête et ses mains; depuis lors, l'eau de cette source guérit de la fièvre.

En face de Saint-Céré s'élèvent, sur un monticule, les ruines imposantes de *Saint-Laurent-des-Tours* : des remparts d'origine gallo-romaine forment une enceinte que dominant deux belles tours carrées encore intactes.

Saint-Laurent fut, tout d'abord, un poste fortifié des Romains, et plus

tard, les vicomtes de Turenne firent pendant longtemps leur principale résidence de cette forteresse.



Vue de Rocamadour.

Le château de Montal, bijou de la Renaissance, brodé du haut en bas, au dedans comme au dehors, comme un palais arabe, est situé à quelques minutes de Saint-Céré.

En 1534, le sire de Montal rasa le *repaire de saint Pierre* et fit construire par des *maîtres ès pierres vives* le ravissant château dont les restes méritent une longue visite.

Les murailles extérieures sont à peine décorées sur les corniches et à la naissance des combles ; mais la cour est absolument couverte de sculptures de toutes sortes, exécutées avec un art charmant, une fantaisie infinie, un aimable dédain de la symétrie, une grâce anacréontique, cette qualité toute particulière à la Renaissance, qui sut si bien appliquer le rythme antique au génie moderne.

Un escalier, aussi riche que la cour intérieure, conduit dans des appartements dont l'état de délabrement est lamentable, mais où existent encore de belles cheminées, de riches plafonds supportés par des poutres couvertes de sculptures.

Au-delà de *Gramat*, on franchit la vallée de l'Alzou sur le viaduc de Picarel, et bientôt la station de *Rocamadour* annonce, par la disposition de ses bâtiments qu'un pèlerinage suivi est près de là.

Aux premiers temps du christianisme, il y avait un homme selon Dieu, qui suivait partout le fils de Marie : il se nommait Zachée. C'est lui qui, d'après le récit des Ecritures, monta sur un figuier pour mieux apercevoir Jésus au milieu de la foule qui l'entourait. Après la passion, il s'attacha à la Vierge Marie, puis, sur un ordre de la mère du Christ, qu'il avait reçu en songe, il quitta la Palestine. Les vents contraires le jetèrent dans l'Aquitaine, où il perdit sa femme Véronique.

Il s'avança alors dans le pays des Cadurques, et arrivé dans la vallée où se trouve aujourd'hui Rocamadour, il fut frappé par l'aspect sauvage de cette contrée. Partout des bois silencieux, des terres désertes, des ravins désolés ! Il aperçut une caverne creusée par la nature dans les flancs de la montagne. C'est là qu'il résolut de finir sa vie, en proie à la douleur et à la tristesse.

Non loin de la caverne se trouvait une vaste grotte, asile des bêtes fauves qui peuplaient la forêt ; il en mura l'entrée, et y éleva un autel qu'il dédia à la Vierge Marie.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que personne se doutât qu'un homme s'était enseveli vivant dans ce sombre repaire ; un jour, cependant, des bergers, surpris par un violent orage, vinrent chercher un abri dans la grotte, et grande fut leur surprise d'y rencontrer un pauvre ermite. Le tonnerre grondait avec fureur, et une grêle épaisse, qui commençait à tomber, menaçait de détruire en quelques instants les récoltes éparses dans les champs voisins.

Zachée s'avança alors sur le seuil de sa rustique demeure, joignit les mains et se mit en prières. Au même instant la grêle cessa de tomber, le tonnerre ne fit plus entendre ses menaces, et l'orage se dissipa comme par enchantement.

Les bergers, témoins de ce prodige, répétèrent dans le pays le miracle auquel ils avaient assisté. Le nom de Zachée, inconnu la veille, se répandit de bouche en bouche ; on alla lui demander d'intercéder en faveur des malades, et bientôt tout le monde savait dans le pays de Quercy que l'*Amadoux del roc*, comme on l'appelait dans le peuple, avait reçu de Dieu le don des miracles.

Son renom de sainteté, grandissant rapidement, arriva jusqu'à saint Martial, évêque de Limoges ; et celui-ci vint aussitôt jusque dans la vallée des rochers, et consacra solennellement l'autel et la statue de la sainte Vierge que l'ermite avait sculptée de ses propres mains.

Dès ce moment, Zachée, ou plutôt saint Amadoux ou Amadour, fut visité par des flots de populations, et la grotte du patriarche devint un but de pèlerinage tellement fréquenté, qu'un bourg se bâtit peu à peu : *Rocamadour*.

Aujourd'hui encore, malgré la marche des idées dites modernes, après des siècles, Rocamadour est un lieu de dévotion très fréquenté. Des rois et des reines sont venus s'incliner devant cette image de la Vierge si grossièrement sculptée : Saint-Louis, accompagné de sa mère Blanche de Castille, y vint en 1245, pour remercier la Providence de l'avoir rendu à la santé. Le pape, en 1546, accorda un jubilé à Rocamadour, et l'on vit alors une telle affluence de peuple, que les campagnes avoisinantes se couvrirent de tentes et qu'il y eut, dit un historien, plusieurs personnes écrasées dans la foule.

La renommée de Rocamadour était si grande, que les chroniqueurs se crurent permis d'ajouter quelques fables à la vérité. Ainsi, il y avait une cloche qui sonnait toute seule lorsque la sainte Vierge donnait assistance à quelqu'un ; et au sanctuaire était accrochée l'épée de Roland échappé par miracle au massacre de Roncevaux.

Les trésors apportés de tous côtés par les pieux pèlerins étaient si considérables que les Calvinistes, en 1562, y trouvèrent, dit un auteur, quinze cent quintaux d'or et d'argent.

Aujourd'hui, la plupart de ces reliques des temps passés ont disparu ; mais il reste encore quelques débris intéressants et qui nous donnent la preuve de la foi naïve d'autrefois.

Aux murs de rochers sont suspendues les chaînes que de mal-

heureux captifs, délivrés par l'intercession de la Vierge de Rocamadour, ont offertes à leur protectrice.

A côté se voit encore la Durandal que Roland vint offrir à Marie, la patronne des paladins. Les jeunes gens s'exercent à remuer cette lourde masse de fer, et ceux qui parviennent à la tenir à bras tendus sont considérés comme des héritiers de feu Hercule, de mythologique mémoire.

S'il faut en croire la tradition, Roland, traversant la France pour rejoindre en Espagne son oncle Charlemagne, passa à Rocamadour et offrit à la Vierge son épée Durandal. Mais, comme il ne pouvait s'en priver, il racheta son arme favorite et la paya contre son poids d'argent. Après la mort du paladin, son corps fut transporté à Blaye, où il fut enterré ; son olifant fut mis à ses pieds et sa Durandal suspendue à sa tête. Plus tard, l'épée fut rapportée à Rocamadour, où elle est encore !

Rocamadour, accrochée à une haute muraille de rochers, est certainement un site curieux entre tous ; son église, entourée de son mur d'enceinte et de ses chapelles, se dresse fièrement à mi-hauteur de la falaise. Le village est groupé à ses pieds, et tout au bas, une étroite prairie donne passage aux indolents méandres de l'Alzou. Un long escalier conduit du village au sanctuaire, et les pèlerins fervents gravissent à genoux les 266 marches de cette *scala sancta*.

Une porte ogivale donne entrée dans le sanctuaire ; l'église Saint-Sauveur, la chapelle de Notre-Dame de Rocamadour, l'église souterraine de Saint-Amadour, les chapelles de Saint-Michel, de Saint-Blaise, de Sainte-Anne, de Saint-Jean, s'élèvent autour d'un parvis. Là, on voit encore le coffre où les pèlerins déposaient leurs offrandes, les carcans et les chaînes des prisonniers et les ex-votos apportés de toutes parts à la consolatrice des affligés.

La chapelle actuelle de Notre-Dame de Rocamadour fut élevée en 1479 sur l'emplacement de l'oratoire primitif de Saint-Amadour, qu'un bloc de rocher écrasa dans sa chute. On y voit toujours l'antique vierge noire et la cloche miraculeuse qui sonne d'elle-même lorsqu'un fidèle invoque à distance Notre-Dame de Rocamadour.

Montvalent se recommande par les ruines d'une église, d'un monastère et d'un château-fort. A *Gluges* on peut également visiter une curieuse grotte fortifiée du XIV^e siècle.

Une rampe extrêmement rapide, taillée dans le roc vif, conduit au palier de *Saint-Denis*, après avoir traversé la Dordogne près du village

de Floirac. C'est là certainement le passage le plus beau que la voie traverse dans son parcours.

Nous ne dépasserons pas Saint-Denis, dernière station du département du Lot ; mais c'est de là que nous irons visiter le *Puy d'Issolud*, oppidum gaulois qui est, selon toute apparence, le véritable Uxellodunum.

Le Puy d'Issolud, d'après M. Castagné, est une montagne élevée, entourée, presque de toutes parts, de rochers infranchissables, et les Cadurques avaient ajouté encore une double ligne d'ouvrages fortifiés, qui rendaient la place imprenable de vive force.

Les ingénieurs gaulois avaient su profiter des ressources locales, au double point de vue des besoins de la défense et de la solidité des ouvrages. Les diverses dispositions adoptées pour l'édification des murailles avec interposition de bois, celles en simples pierres sèches, dénotent que les Gaulois n'étaient pas aussi étrangers que nous pourrions le croire à la connaissance des règles de la stabilité d'après lesquelles sont établies les constructions modernes. Ils savaient proportionner les épaisseurs et les inclinaisons des parements à donner à leurs murs, suivant que le comportaient leur élévation, les dimensions des matériaux à employer et le poids de la charge à soutenir. Cet équilibre était si bien calculé, qu'il ne s'est pas démenti, après plus de vingt siècles d'existence, dans les portions de ces ouvrages que la main de l'homme a respectées.

Les portes d'entrée étaient défendues par des fortifications considérables : au pas de la Brille, non loin de la fontaine de Loubié ; à la porte de Rome, taillée dans le roc vif ; au pas Rouge, le mieux conservé ; enfin au pas des Tourettes.

Le récit du siège d'Uxellodunum nous a été transmis par Hirtius, le commentateur des œuvres de César, et il est bon d'en rappeler les principales phases.

Après la prise d'Alésia et la captivité de Vercingétorix, les Gaulois Drapès et Luctérius se dirigèrent vers la Narbonnaise. Le lieutenant de César, Caninius Rebilus, s'étant mis à leur poursuite, les deux chefs gaulois se jetèrent dans l'oppidum d'Uxellodunum.

Rebilus assiégea l'oppidum. Il partagea ses cohortes en trois corps distincts, établit trois camps sur les trois points les plus élevés, et fit travailler à une circonvallation.

Luctérius, qui avait été témoin des horreurs de la famine pendant l'investissement d'Alésia, se préoccupa des vivres, et, laissant une forte garnison dans l'oppidum, il partit, à la faveur de la nuit, avec Drapès et le reste des troupes, pour aller aux provisions.

Pendant ce temps, la garnison attaqua, à plusieurs reprises, les redoutes de Rebilus, et l'obligea à interrompre ses travaux d'approche.

Au moment où Drapès et Lucterius allaient faire pénétrer des vivres dans la place, ils furent surpris par les avant-postes des Romains. Rebilus fit sortir ses cohortes des redoutes, et tomba sur le convoi, dont l'escorte fut massacrée. Lucterius, échappé avec un petit nombre des siens, ne put rejoindre Drapès qui protégeait le camp et qui ne sut rien de l'engagement. Rebilus se précipita sur ce dernier, les Gaulois furent pris ou tués, le butin enlevé, et Drapès tomba au pouvoir des Romains.

Rebilus revint alors sous les murs d'Uxellodunum. Ne redoutant plus aucune attaque du dehors, il continua les travaux du siège. Le jour suivant Fabius arriva suivi de ses troupes, et partagea les travaux d'approche de l'oppidum.

C'est dans le pays des Carnutes que César apprit, par un message de Rebilus, les événements survenus à Uxellodunum et la résistance des assiégés. Il se porta aussitôt avec sa cavalerie vers l'oppidum, qu'il trouva investi sur tous les points accessibles.

César, nous dit Hirtius, arrivé ainsi à l'improviste, se rendit sur les hauteurs voisines pour examiner la place ; mais, sachant qu'elle était défendue par une population courageuse, soutenue par une garnison intrépide, et commandée par des chefs résolus, pleins d'audace, dont les revers n'avaient pas lassé la constance, il renonça à s'en rendre maître par la force.

Il avait cependant avec lui trois de ses meilleurs généraux, six légions et demie de ses troupes les plus éprouvées, toute la cavalerie qu'il s'était attachée, et une grande partie de l'agile infanterie germane, sans compter les nombreux auxiliaires et servants qui accompagnaient l'armée, ce qui formait un effectif de 35 à 40 mille hommes, contre une poignée de braves qu'animaient et que soutenaient les nobles sentiments de patriotisme et d'indépendance, qui font la force des individus et des nations. César, ayant appris par des transfuges que la place était abondamment pourvue de vivres, essaya de la priver d'eau. A cet effet, il fit placer des archers, des frondeurs et des machines de guerre sur les bords de la rivière où venaient puiser les assiégés, et leur en rendit l'accès impossible. La population n'eut plus alors d'autre ressource qu'une fontaine abondante qui sortait du pied du rempart, dans un espace de trois cents pas laissé par un circuit de la rivière.

Chacun désirait enlever cette dernière ressource aux assiégés ; César seul en vit le moyen. Pour mettre son projet à exécution, il fit dresser

des mantelets et élever une terrasse, au milieu de mille dangers, en face de la fontaine, et sur cette terrasse, une tour à dix étages, pour lancer des projectiles sur les avenues de la source qu'elle dominait, afin d'empêcher les habitants de l'oppidum d'y venir puiser. Il prescrivit, en même temps, de creuser, à l'abri de la terrasse, qui dérobaient son entreprise à la vue des assiégés, une galerie souterraine destinée à intercepter les conduits de la source, à en capter les eaux et à mettre le bassin à sec.

Lorsque les galeries souterraines eurent atteint les veines de la source, celle-ci fut détournée et tarie aussitôt.

La disparition subite, inattendue et mystérieuse des eaux qui naguère remplissaient le bassin de la fontaine, causa sur les habitants d'Uxellodunum une impression profonde. Ne pouvant se rendre compte de ce qui se passait sous leurs yeux, ces malheureux se crurent abandonnés de Dieu. Saisis de désespoir et cédant à la superstition, ils se rendirent à César.

Le général romain, voulant frapper la Gaule de terreur, fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes, et les renvoya comme témoignages vivants du châtement réservé aux rebelles.

Les habitants du pays, redoutant le sort des Cadurques, chantaient entre eux à voix basse ce refrain demeuré traditionnel :

Prends garde, fier Petrocordien,
Réfléchis avant de prendre les armes,
Car si tu es battu,
César te fera couper les mains.

Drapès se laissa mourir de faim dans la captivité, et Luctérius fut livré à César.

Les fouilles pratiquées au Puy d'Issolud ont mis à découvert les travaux souterrains effectués par les Romains pour tarir la source d'Uxellodunum ; les restes des trois camps de César ont été parfaitement reconnus ; et aujourd'hui, il n'est plus permis de ne pas voir dans l'oppidum du Puy d'Issolud l'emplacement de l'Uxellodunum de César.

AGEN A MONTAUBAN

Après avoir ainsi exploré le département du Lot, il nous faut revenir sur nos pas et reprendre à Agen notre voyage interrompu.

A peine sortie de la ville, la ligne ferrée se rapproche de la Garonne,

et se dirige non loin du pont-canal établi sur le fleuve pour donner passage au canal latéral à la Garonne.

Bientôt nous laissons à droite l'embranchement de la ligne de Tarbes, la voie continue à longer la rive droite du fleuve, et court le long des coteaux sur lesquels s'élève le pèlerinage de *Bon-Encontre*; nous passons sans nous arrêter devant *Sauveterre*, puis nous entrons dans le département de Tarn-et-Garonne, et nous arrivons à *Lamagistère* petit village sans importance.

Valence d'Agen était célèbre autrefois dans tout le Midi, car elle fabriquait les plumes d'oie à écrire. Aujourd'hui, cette industrie est à peu près détruite depuis l'invention des plumes d'acier. Bertrand de Goth, devenu pape sous le nom de Clément V, éleva à Valence une chapelle qui subsiste encore et dont le portail du XIV^e siècle est fort remarquable.

La *Maison de la Foi* était la résidence des inquisiteurs, et l'on conserve encore le souvenir d'un auto-da-fé où furent brûlés vifs 43 hérétiques.

A *Villeneuve*, nous quitterons un instant la ligne de Cette, pour aller visiter la petite ville d'Auvillars et le château de Saint-Roch.

Auvillars s'élève pittoresquement sur un rocher abrupt dont la Garonne vient caresser les dernières assises. Des anciennes fortifications, il reste encore une vicille porte, au-delà de laquelle on trouve une rue étroite, sombre, bordée de maisons aux étages en surplomb, bâtie de pans de bois et de torchis, telles qu'elles étaient à la mode il y a 4 ou 5 siècles; puis on arrive à la place triangulaire entourée de *couverts*.

L'église, avec sa double nef des XIII^e et XIV^e siècles, indique par ses proportions l'importance d'Auvillars. Siège d'un vicomté, plus tard centre manufacturier où se fabriquaient jadis de jolies faïences aux vives couleurs, aujourd'hui sans commerce, sans relations, comme endormie sur son rocher.

Du haut de la promenade d'Auvillars on peut contempler la vallée de la Garonne dans une de ses plus riches régions: le fleuve, au lieu de suivre droit devant lui, fait de nombreux méandres dans la plaine; par un temps clair, les Pyrénées terminent au sud l'horizon, tandis que vers le nord les collines du Quercy se perdent dans la brume du matin ou s'irisent de mille couleurs aux rayons du soleil couchant.

Continuant notre route dans la plaine, nous arriverons, au bout d'une heure, au château de Saint-Roch.

Saint-Roch, construction toute récente, il est vrai, mais qui n'en est

pas moins intéressante par l'exactitude de son architecture et surtout par les magnifiques collections archéologiques qu'il renferme : musée le plus complet qui se puisse voir dans tout le Midi.

Le château de Saint-Roch a été bâti de toutes pièces par M. de Montbrison, dans le style du XVI^e siècle, le mieux approprié, sans aucun doute, à la destination qui lui était réservée.

Du côté du parc, une large terrasse, terminée par deux basses tours crénelées et à machicoulis, sert de piédestal au château dont le profil élégant se détache vigoureusement sur les arbres qui l'entourent. Le



Montauban.

corps de logis central, surmonté d'une lanterne, est flanqué de deux ailes dont les proportions inégales produisent un effet des plus original, l'une avec sa toiture en forme de beffroi, l'autre avec ses tourelles polygonales.

La façade regarde au contraire le village ; l'aile droite forme un avant-corps en retour d'équerre à côtés réguliers ; en face, l'aile gauche moins développée porte une charmante logette Louis XII, à colonnes torsées et à baldaquin, d'un travail exquis de délicatesse.

Autour du perron court une balustrade en pierre, dont les torsades s'entrelacent dans les initiales du châteiaïn. La porte d'entrée, avec son

arc en accolade et son épi fleuroné, est un petit chef-d'œuvre de grâce et de légèreté.

Mais l'intérieur du château est intéressant à visiter, surtout lorsqu'on a la bonne fortune d'être guidé par M. de Montbrison lui-même. C'est que M. de Montbrison est tout à la fois un archéologue doublé d'un savant, un artiste amoureux du passé, de la Renaissance particulièrement, qu'il a étudiée sous toutes ses faces ; un collectionneur de bon goût, qui a en horreur l'entassement et le désordre, et tient en grand honneur la classification et l'étude raisonnée des richesses artistiques qu'il possède.

Meubler un château aussi vaste que celui de Saint-Roch, dans le style de l'édifice, n'a pas été chose facile ; et cependant, il n'a été fait d'exception à cette règle que pour quelques pièces.

En entrant dans le vestibule, on se trouve en face d'une tapisserie à grands personnages représentant le mariage de Louis XII et d'Anne de Bretagne.

Une série d'escabeaux, de fauteuils et de chaises parées ou à coffres, couvertes de vieux cuir gaufré, sont en parfaite harmonie avec la décoration sombre de cette pièce, égayée par quelques bas-reliefs en marbre, et deux terres cuites émaillées, *terra invetriata*, de l'école Della Robbia.

Dans un petit retrait circulaire, formé par une tourelle, est placée une série fort curieuse de cinq bustes provenant des galeries du château de Blois : les têtes seules sont de la Renaissance ; elles ont été ajustées sur des bustes refaits avec la plus grande exactitude : ce sont les portraits de Charles IX, Henri II, Catherine de Médicis, Marie Stuart et Henri IV.

Une petite statue en bois, représente probablement Saint-Louis ; et, comme le dit fort heureusement M. Forestier, auquel nous empruntons la plupart de ces descriptions du château de Saint-Roch, cette image du modèle des rois, « méritait d'être placée là comme pour nous faire souvenir que si parmi les princes de sa race dont nous allons contempler les visages, il y eut quelques fils dégénérés, il y eut aussi des saints et des martyrs. »

La salle suivante est en effet une galerie de portraits historiques et de personnages célèbres du XVI^e siècle : Charles IX, le duc de Guise, Henri IV, les deux Coligny, de Luynes, François I^{er}, Henri II, Henri III, etc., etc.

Quelques-uns de ces portraits sont souvent une désillusion, car ils enlèvent toutes les idées poétiques ou autres que l'on attache, sans trop savoir pourquoi, à telle ou telle figure... Marie Stuart, par exemple, bien pâle et bien insignifiante sous sa blanche guimpe... La dame de Sauve,

qui eut une si grande influence sur le Béarnais, et dont le portrait nous expliquerait difficilement la cause de cet empire si absolu.

Le plafond en bois sculpté, à caissons et à pendentifs qui orne cette salle, est un vrai chef-d'œuvre; il provient d'une vieille maison de Rouen.

Le grand salon s'ouvre sur cette galerie de portraits, et fait le plus grand honneur à M. de Montbrison et à son architecte, M. Chevignard.

Ils ont, en effet, réussi à donner à cette immense pièce un cachet particulier, qui tout en respectant les traditions artistiques de l'époque à laquelle appartient le monument, compose un ensemble d'une originalité telle, que la critique ne saurait relever la moindre hésitation.

Trois grandes baies éclairent cette belle salle et l'inondent de lumière. Mais la décoration générale, d'une teinte sombre, vient tempérer très heureusement les rayons du soleil couchant, qui s'estompent sur le fond de la tapisserie rehaussée sobrement de filets d'or.

La cheminée surtout est remarquable autant par la composition du sujet, que par son exécution parfaite.

Au centre, une niche abrite un magnifique buste en bronze d'Henri II; celui-ci a été trouvé dans la Loire à Luzarches.

Les maîtres du château de Saint-Roch pratiquent l'hospitalité comme l'entendaient les châtelains du XVI^e siècle : aussi devons-nous faire une halte dans la salle suivante :

C'est la salle à manger, dont l'ameublement est d'une élégante simplicité. Dressoirs, sièges en bois sculptés, lambris, plafonds, s'harmonisent parfaitement les uns avec les autres. Et tout cependant est d'une sévère recherche : il n'est pas jusqu'au lustre vénitien en cuivre, qui malgré son cachet arabe, n'ait un grand air et ne soit parfaitement à sa place.

La salle à manger débouche sur l'escalier d'honneur, et celui-ci rappelle un palais de Florence.

A l'étage supérieur, de nombreuses pièces renferment une collection extrêmement intéressante de portraits des XVII^e et XVIII^e siècles.

L'une des chambres, la plus vaste, est consacrée à l'époque de Louis XIV, celui que le châtelain ne désigne que par ce mot : *le Roi*. Le monarque est représenté par une toile d'un prix inestimable, elle est signée Rigaud, et c'est une des œuvres capitales du maître.

La bibliothèque, située au rez-de-chaussée, mérite une mention particulière, car elle contient en nombre, des livres de prix de toutes les époques. Enfin une toile intéressante est celle qui orne la cheminée : là,

M Chevignard s'inspirant des modèles qu'il avait sous les yeux, a reproduit les fêtes du mariage d'Henri IV.

Tel est le château de Saint-Roch, et nous pouvons dire sans crainte d'être démenti par ceux de nos lecteurs qui auront la bonne fortune de pénétrer dans ce manoir, que c'est bien là une des plus intéressantes stations que puisse faire le touriste qui visite la région du Midi.

Au-delà de *Valence d'Agen*, nous saluerons en passant *Malauze*, ancienne station Romaine, sur l'emplacement de laquelle existent encore quelques ruines d'un château sans caractère.

Bientôt la voie, tout en longeant la base des coteaux de la rive droite, atteint l'embouchure de la rivière du Tarn, au Boudou, et bientôt l'on voit marcher parallèlement, à une faible distance les unes des autres, ces cinq grandes voies de communication : la route nationale, le canal latéral, la voie ferrée, le Tarn et la Garonne.

A *Moissac*, la ligne est encaissée dans une tranchée, ou enfermée dans un tunnel, aussi n'aperçoit-on que pendant quelques instants le clocher de son antique abbaye.

Si nous en croyons l'auteur de la chronique de Moissac, Aymeric de Peyrac, Clovis serait le fondateur de l'abbaye et de la ville de Moissac :

Hanc tibi, Christe Deus, rex instituit Clodoveus
Auxit munificus post hunc donis Ludovicus

(Louis le Débonnaire) peut-on lire encore dans le Cloître.

Ce serait là paraît-il, une erreur, et la fondation de Moissac serait due à Saint-Amand, l'ami de Dagobert (630). Ruiné une première fois par les Sarrazins, le monastère se releva de ses ruines et sa puissance s'étendit rapidement. Mais en 1050, l'église s'écroula et le comte de Toulouse, Guillaume III, abbé militaire de Moissac, rendit son abbatiat à Gausbert de Castelnau.

Mais à cette époque, une vaste réforme était devenue indispensable : Saint-Odilon et Saint-Hugues parcouraient la France, visitant les monastères de l'ordre de Cluny, chassant les moines récalcitrants, rétablissant la règle monastique ; à Moissac, ils mirent fin aux querelles des comtes de Toulouse et des successeurs de Castelnau, en leur enlevant tous droits sur l'abbaye. L'église fut alors reconstruite, le cloître édifié contre l'église : mais les contestations avec les comtes de Toulouse n'en continuèrent pas moins et elles ne prirent fin qu'à la réunion du comté à la

royauté, sous Philippe le Hardi : ce fut alors le moment le plus brillant de Moissac et de son abbaye : « Parvenus au fait de la puissance et de la grandeur, dirigeant en maîtres les nombreux prieurés de leur obédience, en Espagne aussi bien qu'en Languedoc, comptant parmi leurs vassaux les plus grands personnages du pays, tels que les sires de Durfort, de Montesquiou, de Bruniquel, de Malauze, les abbés de Moissac étaient à la fois, nous dit M. Marion, de hauts dignitaires religieux et de puissants seigneurs féodaux. »

Aussi les religieux de l'ordre de Cluny ne souffrirent jamais que d'autres congrégations religieuses vinssent s'établir auprès d'eux : une première fois, douze frères mineurs, qui étaient venus s'établir à Moissac, et qui persistaient à y rester, malgré l'opposition de l'abbaye furent jetés dans le Tarn. Un siècle plus tard, les frères prêcheurs de Villeneuve, ayant refusé de se soumettre à l'arrêt de la cour de Rome qui leur enjoignait de quitter la ville « nous recourûmes, dit l'abbé Aymery, au seul moyen qui nous restât pour nous faire obéir. Sur notre ordre, le monastère entier fut démoli, les bâtiments rasés au niveau du sol. C'est ainsi que par une exécution prompte (*facti velocitate*) nous arrivâmes au but que nous n'avions pu atteindre par la force seule de la loi (*ex præcepto*).

Cette puissance de l'abbaye de Moissac ne pouvait demeurer aussi complète, et de 120 religieux existants en 1295, il ne restait plus que 20 moines en 1449. Enfin en 1618, un chapitre de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin remplaça les moines de Cluny ; mais le doyen du chapitre conserva le titre d'abbé et le privilège de la crosse et de la mitre.

L'église Saint-Pierre, qui faisait partie de l'abbaye et qui existe encore, est un des monuments les plus intéressants de la région ; elle peut être attribuée à la seconde moitié du XV^e siècle ; mais il reste de l'église primitive, élevée en 1063, par Durand de Bredou, abbé de Moissac, un narthex surmonté d'une tour. Le portail et le cloître furent l'œuvre d'Asquilius, successeur de Durand : *Qui dictus Asquilius fecit claustrum magnum subtili artificio operatum dicti monasterii... Dictus que Asquilius inter signa operis fecit fieri portale pulcherrimum et subtili opere constructum ecclesie dicti monasterii.* »

La tour carrée, reste de l'église primitive, s'élève à l'extrémité ouest de l'église actuelle. Vue de l'extérieur, cette tour semble plutôt appartenir à un château-fort qu'à une église. Sur la façade servant d'entrée, on aperçoit d'abord, sur la droite et au-dessus du portail, la statue de Roger, successeur d'Asquilius (1108) qui acheva les travaux interrom-

pus par la mort de son prédécesseur. A côté on peut lire encore : *Rogerus abbas*. A gauche et à la même hauteur, est la statue de Saint-Benoit.

Le portail se compose d'un porche profond, dont les parties antérieures viennent se rattacher aux murs de la tour. Son ouverture presque cintrée indique à peine la coupure qui constitue l'ogive. Les parois latérales du porche sont couvertes de sculptures divisées en deux ordonnances superposées.

A droite, l'Annonciation et la Visitation occupent la partie inférieure, tandis qu'au-dessus, le sculpteur a représenté l'adoration des mages, la présentation, la fuite en Egypte.

A gauche : l'avarice et la luxure, et au-dessus, la damnation des pécheurs.

Le fond du porche s'ouvre dans une arcade presque cintrée, que supportent des piliers de marbre : ils sont festonnés sur toute leur hauteur et représentent sur leurs faces antérieures, saint Pierre et Isaïe. Dans les profondeurs de l'arcade sont disposées des voussures couvertes d'arabesques, et détail singulier, trois files de rats et de poissons les séparent en trois bandes distinctes.

Les vantaux de la porte sont séparés par un large trumeau de marbre, couvert de sculptures. Trois couples superposés de lions et de lionnes, dressés sur leurs pattes, ornent la partie antérieure, et deux statues de prophètes occupent les côtés.

Un linteau orné de larges rosaces à huit branches, surmonte une frise qui paraît formée de débris rapportés et plus anciens.

Au-dessus, le tympan porte le Sauveur entouré de sa gloire, flanqué des symboles des quatre évangélistes et de deux anges. Enfin sur deux plans superposés et entourant le Christ, les 24 vieillards de l'Apocalypse tiennent d'une main un instrument de musique et de l'autre une coupe.

Au-delà de ce portail on entre dans le narthex, ou vestibule intérieur, qui occupe le bas de la tour. Huit piliers engagés servent de support à une voûte à nervures carrées. Les chapiteaux et la base d'un de ses piliers portent des sculptures assez grossières.

Un premier étage s'élève au-dessus de cette salle, celui-ci est encore en pierres d'appareils, tandis que l'étage qui est au-dessus est en briques, et les fenêtres qui l'éclairent sont en ogive, ce qui établit une date bien postérieure au reste de l'édifice.

L'église dans laquelle on entre par une porte pratiquée dans le narthex, a été bâtie sous le pontificat de Félix Carman, en 1450.

Dans une des chapelles de droite, on peut voir un groupe intéressant : l'ensevelissement du Christ dont les personnages de grandeur naturelle

ont été sauvés pendant la Révolution, grâce à un stratagème de quelques paroissiens : ceux-ci eurent l'idée de badigeonner aux trois couleurs nationales, les statues de bois de leur chapelle, et ce déguisement les fit respecter par les sans-culottes de Moissac.

Au côté gauche de la nef se trouve une inscription célèbre, gravée à l'occasion de la dédicace de l'église bâtie par Durand, en 1063.

Le cloître de Moissac, appuyé sur le côté Nord de l'église, est le mieux conservé et le plus remarquable des monuments du même genre que nous ayons en France. D'après M. Viollet-le-Duc, il se compose de fragments d'un monument du XI^e siècle, remplacés lors de la construction du XII^e siècle. Les arcades qui éclairent les quatre galeries sont étroites et de forme ogivale très nette. Elles reposent sur des colonnettes alternativement simples ou géminées ; et les chapiteaux qui les surmontent, forment un cours complet d'histoire sainte.

De plus, chaque scène est souvent expliquée par une inscription gravée sur le tailloir et prolongée, s'il le faut, sur le chapiteau lui-même, où les lettres sont disposées en lignes verticales dans les vides laissés entre les personnages.

Les anciens bâtiments claustraux ont été totalement modifiés et sont maintenant peu intéressants.

Au point de vue historique, Moissac a été, comme toutes les petites villes de la Garonne, pillée bien des fois, ravagée par les guerres qui se sont succédées. Il convient cependant de rappeler que Richard Cœur-de-Lion s'en empara en 1188 et y sema les germes de ces privilèges communaux avec lesquels l'Angleterre savait s'attacher les populations de la Guyenne.

Un pont en pierre relie la ville de Moissac avec la plaine, et ses moulins passent pour remarquables.

A quelques kilomètres en amont, le canal latéral franchit également le Tarn sur un pont canal, analogue à celui que nous avons déjà rencontré à Agen.

La voie ferrée traverse de son côté le Tarn sur un pont en tôle et se dirige ensuite en droite ligne sur Castelsarrazin.

Castelsarrazin devrait son nom, suivant les uns, à un château bâti par les Sarrazins, à une forteresse bâtie sur les bords de l'Azine, disent les autres.

Après des vicissitudes de tout genre, Castelsarrazin devint le refuge des parlements de Béziers et de Toulouse qui vinrent y chercher un abri contre les fureurs de la ligue.

L'église Saint-Sauveur, construite entièrement en briques, au XIII^e siècle, appartient à cette époque de transition qui a vu construire quantité d'églises dans le pays Toulousain. Le portail, muré aujourd'hui, était percé dans la base d'une tour ajourée de nombreuses fenêtres en plein cintre. Une plate-forme crénelée termine cette tour et lui donne une physionomie toute particulière. Le portail du Nord paraît être d'une date plus récente.

Le chœur renferme un beau rétable, des stalles richement sculptées, qui proviennent de l'abbaye de Belleperche.

Cette abbaye célèbre se trouvait placée à quelques kilomètres en amont, à l'embouchure de la Gimone; les ruines qui subsistent encore sont intéressantes à visiter, mais son histoire est surtout fort curieuse, car elle nous fait connaître certains détails qui nous permettent de voir ce qu'était, autrefois, la vie monacale.

Belleperche était une fille de Clairvaux, nous racontent les frères de Sainte-Marthe, située sur la rive gauche de la Garonne, à 4 lieues de Montauban. Elle avait été transportée là, du lieu de Belleperjette, près Larrazet, à cause de la pénurie de l'eau et de l'inclémence de l'air, par les soins de Saint-Bernard.

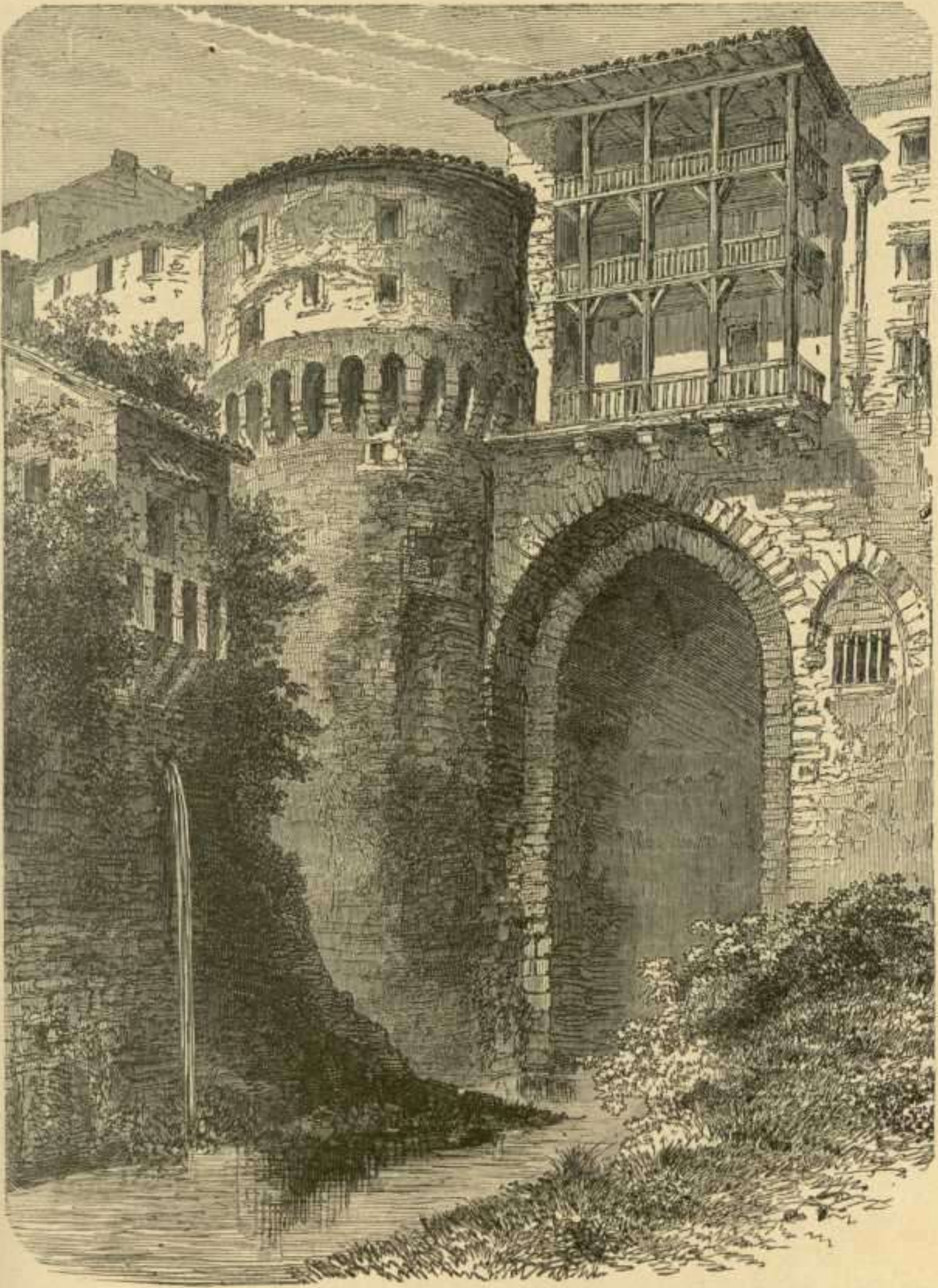
L'ancienne abbaye avait été fondée par les riches seigneurs d'Arcombald, et largement dotée par eux.

Un document de l'époque nous a conservé des détails fort curieux sur cette translation, les voici : Saint-Bernard étant venu dans le monastère de Belleperjette, pour le visiter et y demeurer trois jours, ce saint abbé examinant les ressources des religieux qui étaient là réunis, aurait constaté qu'ils étaient presque privés d'eau, et que l'air qu'ils respiraient était malsain. Il se serait donc, à ce propos, concerté avec l'abbé Alquié, ainsi qu'avec ses religieux qui étaient fort nombreux, sans compter les convers et les donats, fort multipliés aussi, pour opérer ailleurs la translation du monastère. Tous s'étant confirmés dans ce désir et cette volonté, un jeûne de trois jours fut prescrit par Bernard à tout le monde.

Après quoi on pria, et on invoqua le Saint-Esprit, afin qu'il inspirât la communauté, et lui indiquât un lieu propice pour la translation projetée.

Dans cet intervalle, les seigneurs d'Arcombald étaient venus célébrer, au monastère, l'anniversaire de la mort du chef de la famille. Cette solennité terminée, les abbés de Clairvaux et de Belleperjette témoignèrent à ces seigneurs leur projet de transférer ailleurs le monastère.

Après un refus formel, basé sur différents motifs, mais dont le principal était pris de ce que leur ancêtre était enseveli dans le monastère, et



La porte du Griffoul ou de la Fontaine, à Montauban.

que dès lors la translation demandée leur paraissait être une chose aussi contraire à la raison qu'aux convenances; après de nouvelles supplications des religieux, il fut décidé le 25 mai, dans le château de Castelmayran où avaient été convoqués les abbés et les religieux, que le monastère pourrait être déplacé à la condition que le futur établissement serait placé dans la domination et l'alleu des seigneurs d'Arcombald. Alors... après avoir entendu la messe et l'office, les seigneurs d'Arcombald, suivis de tous les assistants, se mirent processionnellement en marche et prirent la direction de leur alleu de Laroque sur Garonne.

Ils visitèrent ces lieux, les examinèrent et en firent le tour. Après les avoir vus, considérés et appréciés, les religieux se mettant à genoux et rendant à Dieu les plus vives actions de grâces, supplièrent les susdits seigneurs de vouloir bien leur accorder et concéder les lieux qui venaient de leur être montrés, car ils étaient ornés de plantations agréables, couverts de prairies, entourés d'eau, et pourvus de terrains fertiles : *nam amanis plantis ornatus, herbis viventibus repletis, aquis circumdatus et terris munitus erat locus*, dit le texte latin.

La concession en fut accordée, et à l'instant les abbés et les religieux se pressant les mains avec effusion et s'embrassant à l'envi, s'arrêtèrent sur ce point merveilleux, y passèrent le reste du jour et toute la nuit, campés sous des arbres, et à la naissance de la nouvelle aurore, après une invocation au Saint-Esprit, y célébrèrent ou entendirent la messe.

L'abbaye de Belleperche devint rapidement florissante, et l'autorité de ses abbés fut considérable.

Les scènes sanglantes de la Saint-Barthélemy soulevèrent les religieux, et ceux-ci vinrent se réfugier à Montauban. Ainsi fit le capitaine Sérignac, qui s'empara de Belleperche. Persuadé que les moines avaient caché les ornements de leur église, et les trésors qu'il leur supposait, il les fit géhenner avec des cruautés inouïes pour les forcer à les lui découvrir et puis les précipita dans la Garonne. Le prieur seul se sauva à la nage et se réfugia à Castelsarrazin, emportant une riche croix d'argent ornée de pierres précieuses. Sérignac exerça alors toute sa fureur contre les bâtiments de l'abbaye, il fit abattre l'église et une grande partie des cloîtres.

Avec peine, le monastère se releva cependant de ses ruines.

A la Révolution, il se passa à Belleperche un fait peut-être unique : le décret du 22 novembre 1789 avait mis à la disposition de la nation tous les biens ecclésiastiques, à la charge de pourvoir à l'entretien du culte et de ses ministres, et au soulagement des pauvres. Les religieux de

Belleperche, prenant à la lettre cette ordonnance, conçurent le projet hardi de se donner, eux et leur territoire, à la municipalité de Castelsarrazin, et le 23 février, le procureur-syndic des religieux remettait à l'assemblée municipale convoquée à cet effet, une requête signée de lui et une délibération capitulaire, demandant l'incorporation et aggrégation de la baronie de Laroque, où est située l'abbaye, à la municipalité de Castelsarrazin.

Cette donation fut acceptée tout d'abord, mais bientôt l'abbaye subit le sort de tous les monastères en France; ses moines furent dispersés, obligés de se cacher, et elle fut vendue comme bien national à des spéculateurs qui en démolirent les parties les plus intéressantes.

Aujourd'hui, il ne reste plus que les caves, une partie de la salle capitulaire et un bâtiment plus moderne qui, battu constamment par les flots de la Garonne, offre un développement d'un effet très imposant.

C'est de sa façade du levant qu'on distingue les magnifiques horizons qui charmèrent saint Bernard et ses religieux.

Les appartements du prieur existent encore en partie; une *perche*, fraîche comme si elle sortait de l'eau, est sculptée sur la cheminée du salon et rappelle le nom du monastère.

D'autres bâtiments délabrés attendent encore une main réparatrice, mais tout est froid, triste, abandonné; et l'on comprend que les usurpateurs des monastères n'aient point voulu vivre dans ces vastes salles accusatrices, et que la cupidité se soit transformée en colère, pour les détruire et ne plus les voir.

Au delà de *Castel-Sarrazin*, le train s'arrête un instant à *Lavilledieu*, petit village du canton de Montech, qui doit son nom ainsi que son origine à une maison des Templiers, qui devint plus tard une commanderie des chevaliers de Malte.

Plus loin, la voie se rapproche du Tarn et croise les deux lignes de Cahors et du Centre, qui traversent la rivière sur deux ponts distincts : au delà, Montauban et ses clochers apparaissent à notre gauche.

MONTAUBAN

Montauban s'élève au confluent du Tarn et d'une petite rivière, le Tescou. La colline qui sépare les deux cours d'eau, *mons aureolus*, était traversée par la voie romaine allant de Toulouse à Cahors, et ce point devint bientôt un relai, *mutatio*, autour duquel se groupèrent quelques

maisons : peu à peu un village se forma et fut appelé *Fines*, car il était précisément à la limite du pays des Tolosates et de celui des Cadurques.

En face du *mons aureolus* une autre colline portait le nom de *mons albanus*, mais là il n'y avait pas de construction.

Plus tard, le village de Fines devint la propriété d'un monastère établi au VIII^e siècle par saint Théodard sur le *mons aureolus*, qui devint Montauriol. Plus tard, enfin, en 1144, les comtes de Toulouse donnèrent aux puissants abbés de Montauriol le territoire voisin : *locum qui vocatur Monte Albano ad opus ædificandi villam sive burgum* : et voilà la date exacte de la fondation de Montauban par les abbés de Montauriol.

Les vassaux de Saint-Théodard accoururent en foule dans la ville nouvelle, car les droits et redevances que s'étaient réservés les comtes de Toulouse étaient d'une modération extrême, et de plus, ils ne portaient que sur les immeubles et non sur les personnes, ce qui rendait par le fait les habitants de Montauban *hommes libres*. Aussi tous les serfs du voisinage accoururent-ils en foule, abandonnant leurs maîtres, et particulièrement les abbés de Saint-Théodard, dont les droits seigneuriaux étaient exercés avec une rigueur extrême.

En somme, les comtes de Toulouse s'étaient joués des moines de Montauriol, et ils employèrent souvent ce moyen pour empêcher le trop grand développement des abbayes établies sur leurs terres.

Les moines portèrent leurs doléances au pape Eugène III, qui menaça d'excommunication Alphonse, comte de Toulouse ; mais celui-ci ne tint aucun compte des avis de la cour de Rome. En 1149, son fils Raymond VI consentit cependant à une transaction avec l'abbé de Saint-Théodard, mais il exigea le maintien des libertés déjà accordées aux Montalbanais, et les confirma par une charte communale acceptée par l'abbé.

Malgré cela, les Montalbanais eurent encore à souffrir les exigences de Montauriol, et ils se soulevèrent en masse pour faire cause commune avec Raymond VI, lors de la guerre des Albigeois. Azémard, abbé de Saint-Théodard, tenta de livrer par surprise Montauban au comte de Montfort, mais il échoua et fut enfermé dans une forteresse, où il ne tarda pas à mourir.

Après la défaite des comtes de Toulouse, les fortifications de Montauban durent être abattues, et le Quercy devint bientôt, en 1271, une propriété de la couronne.

Les querelles entre les abbés de Saint-Théodard et les habitants de Montauban continuèrent encore, et ne prirent fin que lorsque le pape

Jean XII termina ces querelles incessantes en érigeant le monastère en Evêché.

Le traité de Brétigny livra plus tard Montauban aux Anglais ; mais les habitants ne purent supporter le joug de l'étranger, et les chassèrent à la suite d'une révolte.

En 1556, un prédicateur calviniste vint à Montauban, et les progrès de l'idée nouvelle furent si rapides qu'au bout d'une année les religionnaires étaient maîtres de la ville. A la fin de l'année 1561, les religieux furent chassés, et les consuls prirent possession des couvents et des églises. L'évêque Jacques Desprez tenta inutilement de rentrer en possession de ses droits, et cela les armes à la main, mais il fut tué dans une embuscade.

Montauban résista aux attaques des armées du Roi, et dans la seule année de 1562, elle fut attaquée trois fois.

A la paix d'Amboise, les hostilités prirent fin et Charles IX, passant à Montauban en 1565, décréta qu'à l'avenir il y aurait moitié des consuls catholiques et moitié protestants.

Mais en 1567, les catholiques furent de nouveau chassés, et Montauban devint une des quatre places de sûreté accordées aux calvinistes par le traité de Saint-Germain.

L'édit de Nantes fit rentrer les catholiques à Montauban, mais leur situation était intolérable : il ne leur était point permis de chanter dans la seule église qu'ils possédaient ; ils ne pouvaient sonner les cloches ; leurs processions ne pouvaient aller au-delà d'un périmètre de cent pas ; ils ne pouvaient s'éloigner du quartier qui leur avait été assigné par les consuls.

L'édit de Louis XIII rétablissant le culte catholique dans le Béarn, suscita une nouvelle révolte parmi les calvinistes du Midi, et Montauban devint le centre de la résistance. Le duc de Rohan vint organiser la défense, le 18 juin 1621, et chargea le consul Dupuy d'exécuter les plans qu'il avait arrêtés.

L'armée royale parut devant la ville le 17 août suivant ; et pendant quatre-vingt-six jours, une lutte acharnée s'engagea : les batteries royales tirèrent contre la ville 16,052 coups de canon, mais les soldats du marquis de la Force, commandant de la garnison, et surtout la population, repoussèrent toutes les attaques.

Les femmes prirent part à la défense sur un point du rempart où les assaillants avaient réussi à dresser des échelles ; une jeune fille, armée d'une faux, coupait les mains de ceux qui arrivaient à sa portée et les

rejetait dans le fossé. Jeanne Paulhac et Guillemette de Gax furent tuées en tête des défenseurs.

L'armée royale, décimée par le feu et par les maladies, fut obligée de lever le siège le 11 novembre.

Montauban soutint encore la lutte pendant quelques années, mais Richelieu en prit possession le 20 août 1629, et fit abattre les fortifications de la ville. Les catholiques rentrèrent et le consulat *mi-parti* fut rétabli; cependant de nouvelles émeutes ensanglantèrent les rues et Louis XIV, pour mettre fin aux exigences des calvinistes, décréta que les six consuls seraient catholiques, exila les ministres principaux, fit fouetter en public les récalcitrants, et parvint de la sorte à dompter les religionnaires, de telle sorte que la révocation de l'édit de Nantes n'y rencontra pas de résistance.

Montauban a donc été pendant longtemps une ville entièrement protestante, et malgré les répressions violentes exercées envers elle, le culte réformé a toujours été en honneur parmi ses habitants. Aujourd'hui encore, elle possède une des rares Facultés protestantes de France, et fournit presque tous les ministres de la région du Midi.

Fort heureusement, les haines religieuses ont été apaisées, et une tolérance intelligente fait que des deux côtés l'on évite avec soin toute cause de mésintelligence.

Montauban, sans avoir son importance d'autrefois, est une des villes principales de la région; sa position aux bords du Tarn, en face des grandes plaines de la Garonne, est des plus pittoresque :

Près du *moutier* venue au monde,
Sur les flancs d'un coteau vermeil,
Elle baigne ses pieds dans l'onde
Et sa face dans le soleil.

Mais si sa grâce et ses parures,
Sous son air joyeux de printemps,
Elle est belle aussi des injures
Et des souvenirs du vieux temps,

nous dit le poète Montalbanais Pécontel.

Le vieux pont de Montauban, qui réunit la ville au faubourg de Villebourbon est un pont en briques des plus remarquables, jeté sur le Tarn en 1303 par deux architectes du pays, Estève de Ferrières et Mathieu de Verdun.

Depuis plus de cinq siècles, il est encore, comme le disait Charles VI, *une grant et notable chose*. Le caractère particulier de ce pont, est l'ho-

rizontalité de son tablier, et les ingénieurs de Philippe-le-Bel eurent alors à lutter contre l'usage qui avait prévalu jusqu'alors de donner une double pente à la voie.

Cet ouvrage remarquable se compose de sept grandes arches ogivales, et de six petites de décharge placées entre les premières à une certaine hauteur au-dessus du niveau des eaux et correspondant aux piles qui reçoivent les voûtes des grandes arches. Elles traversent, comme celles-ci, toute la largeur du pont auquel elles donnent de l'élégance et de la légèreté sans en diminuer la solidité.

Cette construction, entièrement en briques, montre par son état de conservation combien sont durables ces matériaux quand ils sont appareillés avec soin et liés par un mortier de bonne composition.

Le pont se rattache du côté de la ville, aux constructions de l'ancien château, aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville, construit en 1144 par Alphonse Jourdain, comte de Toulouse. La portion qui se liait aux fortifications de la ville fut détruite en 1229, et il ne reste de cette partie que quelques pans de murs avec trois petites fenêtres carrées, divisées par une colonnette.

Le Prince-Noir fit, en 1366, élever sur ces ruines un château destiné à maintenir la ville; mais les Anglais furent chassés alors que les nouvelles constructions atteignaient seulement *douze emfans*. L'on montre encore aujourd'hui une grande salle, appelée salle du Prince-Noir, où la société archéologique a réuni des fragments de monuments antiques, et qui porte un écusson surmonté d'une couronne dont le socle est semé de fleurs de lis et de croix, avec les armes d'Angleterre écartelées et semées de France.

L'Hôtel-de-Ville actuel a été construit sur les ruines du château d'Alphonse Jourdain et du Prince-Noir par Pierre de Bartier, évêque de Montauban en 1666.

Dans les salles du premier étage, les visiteurs ne manqueront pas de visiter le musée *Ingres*, contenant plusieurs tableaux du maître, presque tous ses dessins, sa bibliothèque et la couronne d'or offerte, en 1863, par Montauban, sa ville natale.

Une place d'honneur a été donnée à une des meilleures toiles du généreux donateur : *Jésus parmi les docteurs*.

Montauban possède, en-dehors de l'Hôtel-de-Ville, deux toiles importantes du même auteur : *Le vœu de Louis XIII* et *Sainte Germaine*.

Le premier de ces tableaux est placé dans la sacristie de la cathédrale. Ce chef-d'œuvre avait été promis par l'auteur à sa ville natale, et bien que le gouvernement lui en offrit 80,000 francs, il refusa de retirer sa parole.

C'est là, dit M. du Paz, une des productions les plus complètes de l'artiste, et qui pourrait être honorablement placée dans quelques musées d'Italie, à Bologne ou à Rome.

La sainte Germaine figure dans l'église de Sapiac, faubourg où est né Ingres.

En face de l'Hôtel-de-Ville, et dans les bâtiments du tribunal de commerce, l'on devra visiter le Musée d'histoire naturelle et les importantes collections recueillies dans les abris préhistoriques de Brunequel par M. Brun.

A côté s'élève la vieille église de Saint-Jacques, composée, comme beaucoup d'églises du midi, d'une nef sans bas-côtés, dans laquelle s'ouvrent des chapelles latérales.

La tour en briques, qui forme le clocher, est octogonale, et ses fenêtres sont voûtées en accent circonflexe.

La cathédrale date du siècle dernier et n'offre rien d'intéressant.

Quelques vieilles maisons subsistent encore dans Montauban. Dans la rue du Sénéchal, on peut voir une maison du XVI^e siècle avec faux machicoulis en brique et gargouilles en pierre, représentant des animaux. La porte surbaissée, est entourée d'une double torsade en pierre, à laquelle fait suite un corridor voûté à nervures ogivales, dont les retombees reposent sur des bustes d'anges tenant à la main des instruments de musique.

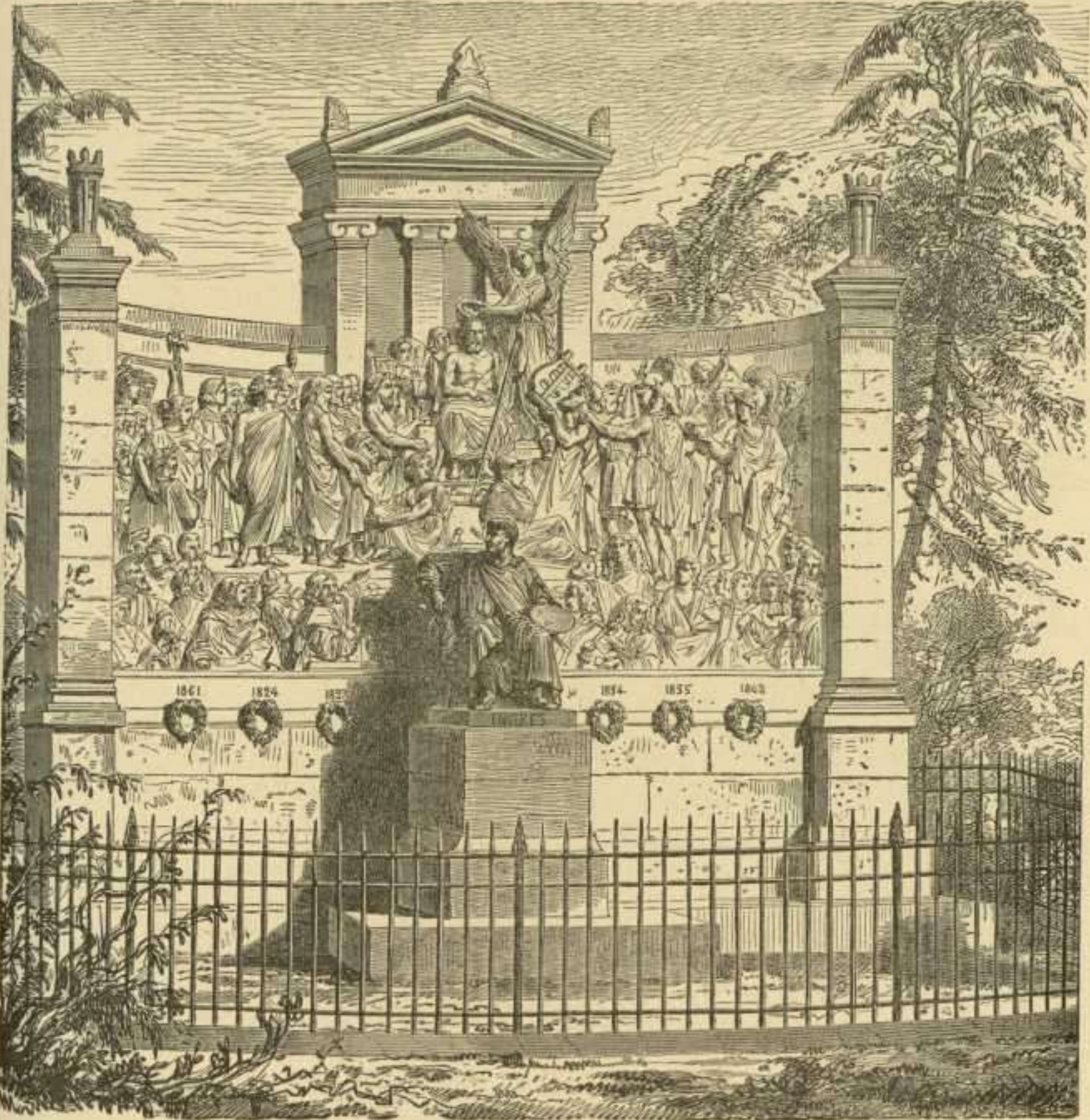
Le seul débris des anciennes fortifications de Montauban est une énorme tour ronde, au lieu dit le Fort. Construite en brique, cette tour, en partie masquée par des constructions modernes, est couronnée d'une ceinture de machicoulis. Ils sont cintrés et formés de briques épaisses, jointes entre elles par des lits de mortier de trois et quatre centimètres; cette tour remonterait au XII^e siècle.

Les constructions anciennes de Montauban ont une physionomie toute particulière, et qui est due à l'emploi judicieux de la brique, d'un usage presque universel dans la plaine de la Garonne, où la pierre était rare. Bon nombre de maisons du XVII^e siècle offrent une disposition très élégante rappelant assez l'aspect des maisons italiennes. C'est une série d'arcades cintrées ou surbaissées, en brique, formant à chaque étage une galerie à jour. Le plus souvent, ces arcades donnent sur des cours intérieures et relient les divers corps de logis desservis par un escalier à vis placé dans l'intérieur de la cour.

La *place des Couverts*, ou place Royale, de cette même époque, est fort curieuse avec ses doubles rangées d'arcades voûtées, à nervures.

On peut encore citer parmi les constructions de brique, la tour du beffroi, qui dépendait autrefois de la maison de Lautier ; six des sept étages de voûtes qui y existaient ont été démolis.

Quelques maisons à pans de bois se sont maintenues jusqu'à nos jours ;



Monument en l'honneur d'Ingres, à Montauban.

ainsi, dans la rue *Gilaque*, une charmante fenêtre de bois de l'époque de la Renaissance, porte des sculptures d'un très heureux effet.

Enfin, il nous restera à mentionner le monument élevé à Ingres sur la promenade du plateau et sculpté par Etex. Au centre, la statue du peintre

Montalbanais se détache en avant d'un bas-relief représentant le tableau célèbre de l'apothéose d'Homère.

Montauban était, au commencement de ce siècle, un centre industriel important, il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

« Placé dans une des plus belles positions du Midi, nous dit M. Mary Lafon, Montauban voit pourtant, de jour en jour, la vie industrielle s'éteindre dans ses murs et l'activité commerciale se retirer de lui. Ces fabriques si nombreuses, qui, disséminées le long de la rive gauche du Tarn, obscurcissaient le ciel de leurs tourbillons de fumée, sont vides maintenant et désertes. Les flanelles, les *cadis*, les couvertures, les étoffes de laine de toute espèce qui séchaient autrefois au soleil sur tous les quais, et ondoyaient de toutes les mansardes de Villebourbon en barrant les rues, n'apparaissent encore çà et là, sur le parapet de Montmurat ou bien aux fenêtres de quelque grenier, que pour faire éclater plus tristement l'état de cette industrieuse et jadis si florissante cité. »

L'accroissement considérable donné aujourd'hui à la garnison de Montauban semble avoir ramené un peu d'animation dans ses rues, et ses grands magasins du train lui ont donné une importance militaire considérable, ainsi que les voies ferrées qui viennent se relier dans sa gare.

De Montauban, nous aurons à suivre deux embranchements qui vont nous ramener dans la région du centre : l'un nous conduira à Cahors ; l'autre, remontant la vallée de l'Aveyron, nous ramènera à Capdenac.

DE MONTAUBAN A CAHORS

La ligne de Cahors se détache de la voie de Bordeaux, à peu de distance en aval de la gare de Montauban, et franchit le Tarn, tout aussitôt, sur un magnifique pont de pierre. Elle coupe ensuite la plaine de l'Aveyron, dont nous aurons à parler tout-à-l'heure, traverse cette rivière à Albias et entre aussitôt dans la région des coteaux.

Réalville est une bastide fondée en 1310, et les couverts de sa place centrale sont supportés par de curieux piliers en bois.

Caussade était une des plus anciennes baronies de la région, et son clocher du XIV^e siècle est classé parmi les monuments historiques. La base de pierre soutenue par des contreforts en demi-rond, terminés en pinacle, se termine par un crénelage porté par des machicoulis. Au-des-

sus, trois étages de baies ogivales en briques, accouplées deux à deux sur huit faces, sont surmontés d'une flèche admirablement proportionnée.

Plusieurs maisons anciennes existent encore dans l'intérieur du village ; l'une à côté de l'église est connue sous le nom de *Tour d'Arles*, l'autre dite *la Taverne* a été trouvée digne de la gravure par M. Viollet-le-Duc ; Des arcs en ogive, aujourd'hui murés, s'ouvraient dans le bas pour les boutiques ; les fenêtres du premier étage ont du être refaites au XV^e siècle ; comme celles des étages supérieurs, elles étaient deux à deux, appuyées sur des colonnettes de pierre : les bardeaux et les sommiers sont également en pierre, mais le reste de la construction est en brique.

De Montauban à Caussade, la ligne ferrée, libre dans sa marche en plaine, va en ligne droite, mais au-delà, elle est obligée de suivre de nombreux détours pour trouver un passage à travers les collines mouvementées qui séparent la vallée de l'Aveyron de celle du Lot.

Montalzat apparaît bientôt perché sur une éminence élevée, comme son nom l'indique, et plus loin, sur la gauche, *Montpezat*, qui mérite de nous arrêter quelques instants, pour aller visiter sa magnifique église.

Cet édifice, qui date du commencement du XIV^e siècle, est composé d'une nef unique, entourée de huit chapelles placées entre les contreforts. Les chapelles, grandes et régulières, ont des fenêtres ogivales à tympan et à meneau de pierre ; les fenêtres qui surmontent celles-ci dans la nef sont, au contraire, en plein cintre et de petite dimension : c'est là sans doute un souvenir du roman.

Le chœur est entouré de stalles remarquables de la même époque. Les paracloses portent des accoudoirs terminés par des têtes ou des feuillages. Des colonnettes à anneaux supportent ces accoudoirs.

Au-dessus sont placées de magnifiques tapisseries du XVI^e siècle représentant la vie de saint Martin de Tours, d'une admirable conservation.

Deux tombeaux de marbre, l'un du XIV^e, l'autre du XVI^e siècles, sont placés à l'entrée du chœur : ce sont ceux de l'Evêque et du Cardinal Després. Les armes de cette famille se retrouvent aux clefs de voute, sur les tapisseries : elles rappellent que les Després furent les fondateurs de cette église.

Le château qui domine l'église a été entièrement détruit en 1793.

Une partie du mur d'enceinte et deux portes ogivales rappellent les anciennes fortifications.

La ville de Montpezat jouissait de nombreux privilèges qui lui avaient été concédés par Alphonse, comte de Toulouse, et confirmés, à plusieurs reprises par les rois de France.

Lapenche et son château ruiné nous conduisent à la frontière du département de Tarn-et-Garonne et nous entrons dans celui du Lot.

Ici le paysage devient sévère, et l'aridité des pentes calcaires fait un singulier contraste avec la fertilité des plaines que nous avons quittées à Caussade.

La voie pénètre bientôt dans une vallée latérale du Lot, et nous entrons dans Cahors, après être passés devant la petite chapelle de Saint-Julien, reste de l'ancienne maladrerie de ce nom.

DE MONTAUBAN A CAPDENAC

Une voie spéciale court, au sortir de Montauban, au nord des lignes du Midi et descend le Tarn jusqu'à 2 kilomètres environ, pour traverser la rivière sur un pont qui lui est spécial.

Mais nous irons plus avant, afin de prendre la vallée de l'Aveyron à son extrémité dernière, au point où elle se confond avec la vallée du Tarn.

L'Aveyron se jette dans le Tarn au village de *Villeneuve*, à 12 kilomètres environ de Montauban. Dans la partie extrême de son cours, l'Aveyron forme la limite nord du bassin du Tarn, qui lui-même n'est séparé de celui de la Garonne que par une légère élévation de terrain.

L'Aveyron, comme le Tarn, a son lit creusé dans la masse des dépôts caillouteux que la période diluvienne a largement accumulés dans toutes les parties basses de cette région ; en certains points, cependant, le lit de la rivière est assez peu profond pour qu'on puisse apercevoir le sous-sol, constitué par les dépôts calcaires lacustres de l'époque tertiaire.

Sur la rive droite de l'Aveyron, comme du Tarn, s'élèvent une rangée de coteaux calcaires, tandis que la rive gauche s'étend en plaine caillouteuse. De même que dans toutes les grandes vallées du bassin sous-pyrénéen, il existe dans ces dépôts deux étages distincts, deux *terrasses*.

Au milieu de ces dépôts l'on a rencontré plusieurs fois des débris de mammoth, de rhinocéros à narines cloisonnées, d'aurochs, ce qui indique exactement l'âge géologique de cette formation, et la fait rapporter à l'époque quaternaire. Avec ces animaux d'espèces perdues, l'on a rencontré également, M. le docteur Rattier surtout, des instruments de pierre taillée, absolument identiques à ceux des célèbres localités d'Abbeville et de Saint-Acheul ; mais ici l'homme primitif n'avait pas de silex à sa disposition, et il était obligé de choisir dans les dépôts caillouteux du pays

les roches dures capables de donner par éclats des angles vifs et coupants. Les instruments qu'il produisait ainsi ne possèdent pas la netteté de forme de ceux de Saint-Acheul, mais ils rappellent cependant leur forme d'une manière remarquable, et il n'est pas possible de douter de leur parenté très rapprochée.

Cette partie basse de la vallée de l'Aveyron se continue ainsi jusqu'à Montricoux, point où apparaissent les premiers ressauts calcaires du plateau central, aux couches fortement relevées et contre lesquelles viennent s'appuyer les strates horizontaux de la formation tertiaire ; formations qui remplissent complètement le large fossé qui sépare la chaîne des Pyrénées de la masse du plateau central. Mais, tandis qu'au nord les différents étages de l'époque tertiaire sont tous horizontaux, au sud, au pied des Pyrénées, l'étage le plus ancien, l'éocène, participe au relèvement des couches sous-jacentes, ce qui démontre que le relèvement des Pyrénées s'est effectué postérieurement à celui du plateau central.

Au point de vue pittoresque, cette plaine unie, sans arbres, manque d'intérêt ; des villages peu importants ne méritent guère d'arrêter le voyageur, et cependant, plusieurs d'entre eux ont eu naguère une importance considérable.

A *Cos*, la charrue ramène continuellement des débris gallo-romains ; ses moissons indiquent, par la maigreur de certains sillons, la place où furent les rues de la cité, plusieurs ont encore leur pavage sous le sol : derniers restes d'une station importante, *Cosa*, désignée dans l'itinéraire de Peutinger comme l'une des étapes de la voie romaine de Toulouse à Cahors. *Cosa* était célèbre par ses poteries, et les antiquaires de Montauban ont recueilli de merveilleux spécimens de poteries samiennes et un nombre considérable de poids de tisserands. *Cosa* fut anéantie par les Vandales au commencement du V^e siècle.

Ardus, petit village voisin, semble avoir hérité de cette ancienne industrie, et au siècle dernier florissait en ce lieu une fabrique de faïence dont la réputation s'étendait au loin.

Les faïences d'*Ardus* peuvent prendre place à côté de celles de Moustiers, et certaines pièces conservées dans la collection de M. Forestier, de Montauban, peuvent rivaliser avec les produits les plus délicats de la célèbre fabrique.

L'église d'*Ardus* possède un beau reliquaire du XII^e siècle.

Nègrepelisse montrait encore, il y a quelques trente ans, un des plus beaux châteaux de la région ; il datait de 1268. Après avoir échappé à plusieurs sièges pendant le XVI^e siècle, et aux fureurs de la Révolution,



il a été démoli par un habitant de la contrée : acte de vandalisme trop fréquent dans nos pays, mais qui a au moins pour excuse l'ignorance de leurs auteurs. Ici, tout au contraire, la Bande noire avait pour chef un représentant d'une des plus nobles familles du pays.

Un large fossé défendait le château du côté de la ville ; un ruisseau, un ravin et l'Aveyron le protégeaient sur ses autres faces. Chaque angle avait une tour ronde surmontée de guérite et très élevée. Une porte unique ogivale, regardant la ville, était défendue à gauche par une tour carrée en saillie, et à droite par la tour d'angle ; des machicoulis la surmontaient et une herse en défendait l'accès.

La ville, ainsi commandée par le château, est une bastide du moyen-âge fondée en 1074, par les bénédictins de Moissac sur des terrains concédés par les vicomtes de Bruniquel.

Nègrepelisse fut érigée en comté par Louis XI, en faveur d'Antoine Cornai, petit-neveu du pape Jean XXII.

Plus tard, le comté passa dans la famille de Bouillon. Le maréchal de Turenne légua à cette ville une somme de 6,000 livres, pour la fondation d'un hospice. Une inscription rappelle cette fondation, et tous les ans, à l'anniversaire de la mort de l'illustre bienfaiteur, tout le personnel de l'hospice assiste à une messe solennelle célébrée en son honneur.

Pendant les guerres de religion, Nègrepelisse fut plusieurs fois témoin de combats meurtriers, et la plupart du temps les Réformés furent maîtres de la place, jusqu'au jour où Louis XIII, en juin 1622, vint mettre le siège devant la ville. Après quatre jours d'investissement, la place était emportée d'assaut ; le juge et les consuls, réfugiés dans le château, furent obligés de se rendre à discrétion ; mais ils furent pendus aux créneaux, la ville livrée aux flammes, et le château seul resta debout.

Nègrepelisse ne peut montrer aujourd'hui au touriste que le clocher en briques de son église, tour octogonale surmontée d'une flèche et qui rappelle le mode de construction que nous verrons aux Jacobins de Toulouse.

A 1 kilomètre plus avant, l'Aveyron change momentanément de direction et décrit un angle aigu, au sommet duquel se trouve le château de *Bioule*, l'un des mieux conservés de la région, malgré les démolitions effectuées récemment.

Un vaste corps de logis, baigné par l'Aveyron, est percé de fenêtres ogivales accouplées et portées sur des colonnettes prismatiques ; deux tours en défendent les angles, et un chemin de ronde, qui a conservé, sous la toiture, des créneaux et des archères, se continue sur un bâtiment

plus étroit, du côté du village. Là, s'ouvre une porte avec herse et machicolis ; elle est défendue par une tourelle en encorbellement, que surmonte un beffroi en fer forgé. Au centre, une énorme tour servait de donjon ; elle a été démolie tout dernièrement pour dégager la cour intérieure.

Au-dessus d'une construction plus ancienne qui avoisine le donjon, à une grande hauteur, existe une sorte de bourdage en terre qui a été rapidement élevé pour un siège.

Le château de Bioule a été attaqué plusieurs fois, soit par les Anglais, soit par les Réformés. Les archives du château contiennent à ce sujet un document extrêmement intéressant : c'est le récit, en langue vulgaire, des dispositions prises par Hugues de Cardailhac, seigneur de Bioule et autres lieux, pour la défense du château que menaçait le prince Noir. Ces dispositions comprenaient tous les points du château ; elles indiquaient le nombre d'hommes qui devaient occuper telle ou telle tour ; les armes dont ils devaient faire usages, catapultes et canons.

Voici, du reste, le titre de ce document précieux :

« Aycho es la ordenensa facha per qual maniera estaran las gens en las diffensas dins le castel de Bioule, las quals fe mossenhor Hugues de Cardailhac et de Bioule, le dimenge davan Ranspalm, l'an MCCCXLVI. »

En français :

« Ceci est l'ordonnance faite sur la manière dont les gens seront répartis dans les défenses du château de Bioule, laquelle fit monseigneur Hugues de Cardailhac et de Bioule le dimanche avant les Rameaux, l'an 1346. »

Après avoir distribué en huit défenses tout le personnel des combattants, soit 70 hommes, parmi lesquels 17 *balestiers* (arbalétriers) et 10 hommes d'armes, le règlement se termine par des recommandations spéciales sur l'artillerie et les munitions :

« Item, que el capitant de cascuna guarda, bayle hom la artilharia que mestres y fara ; e aquelh se aia a prendre cnra que no anes la artilharia a perdicio. »

En français :

« Plus, qu'on donne au capitaine de chaque garde l'artillerie dont il aura besoin ; et que celui-ci ait à veiller à ce que l'artillerie n'aille point à perdition. »

Enfin, un article final donne la liste totale des engins de guerre distri-

bués à la garnison, et l'on peut voir par là combien était varié déjà l'outillage militaire, et combien était considérable l'artillerie de Bioule.

« *Soma que core en totas las defensas V balestas de torn e V torns ; e V balestas de dos pes, e V ou III aspremps ; e XVIII balestas de I pe ; e XXIII crocs ; e II balestas d'estrop ; e XXXVIII flageladas, e II espingolas, e XIII desserras, e XXII canos.* »

En français :

« En somme, il faut pour toutes les défenses 5 arbalètes à tour et 5 tours ; 5 arbalètes de deux pieds et 5 hausse-pieds ; 24 arbalètes de 1 pied et 24 crocs ; 2 arbalètes à beudrier, 38 fléaux, 2 espingoles 14 desseroires et 22 canons. »

Les canons étaient déjà introduits, depuis quelques années, dans la défense du château de Bioule ; car il est établi, par une quittance délivrée le 6 octobre 1339, au même Hugues de Cardailhac de Bioule, que ce chevalier s'était chargé, l'année précédente, de faire faire des canons pour défendre Cambrai contre les Anglais, et que Etienne Maurel, son écuyer, avait fabriqué la poudre.

Et le seigneur de Bioule n'avait pas négligé de fondre des canons pour son propre service.

L'emplacement occupé par le village et le château de Bioule donne assez souvent des restes de constructions gallo-romaines ; mais l'on ne sait rien de certain sur son existence avant l'acte par lequel elle devenait la propriété de l'abbaye de Moissac, en 673.

Le château actuel remonte au XII^e siècle, et depuis cette époque jusqu'en 1789, il a toujours appartenu aux Cardailhac ; c'est par les femmes qu'il est arrivé à la famille de Bélissens, qui l'a possédé depuis la Révolution.

Enlevé plusieurs fois par les Anglais, Bioule tomba encore au pouvoir des Calvinistes en 1572 ; ceux-ci furent chassés par Hector de Cardailhac, et Henri de Navarre essaya vainement de s'en emparer. Ce fut la fille d'Hector de Cardailhac qui, en l'absence de son père, soutint le siège et obligea les religionnaires à reculer.

La Révolution respecta le château ; mais elle voulut rendre hommage à sa devise égalitaire en rasant les tours au niveau des toits.

Au-delà de Bioule apparaît la limite supérieure de la plaine, et au seuil de la montagne, s'élève la vieille cité de Montrieux.

D'après un titre portant la date du 30 mars 737, Pépin-le-Bref, après avoir fait la conquête du Rouergue, se rendit à Saint-Antonin, et donna

alors à Fedancius, abbé de Saint-Antonin, le monastère de *Montricoux* et toutes les terres adjacentes.

Plus tard, le 14 mai 1181, les moines de Saint-Antonin donnèrent à leur tour Montricoux aux chevaliers du Temple, et ceux-ci, le 6 janvier 1277, distribuaient les terres aux habitants et leur accordaient une charte communale.

Cette pièce importante existe encore ; elle est précieusement conservée dans les archives du département ; mais nous ne pouvons transcrire ici les 47 articles de ce document capital pour l'histoire municipale de ces contrées. Nous ferons seulement observer qu'il semble certain que, loin d'avoir été un acte de pure générosité, de la part des chevaliers du Tem-



Château de Bruniquel.

ple, la charte de Montricoux n'était en réalité qu'un traité, un marché passé entre les habitants et les chevaliers.

L'octroi de ces libertés apporta cependant une vie nouvelle à la population. En les examinant, on retrouve, avec quelques obligations propres aux maîtrises du temple et relatives au service de la Terre sainte, les franchises communes à bon nombre d'autres chartes du XIII^e siècle. C'est ainsi que sont fixés l'indépendance pour le mariage et le droit de tester et d'entrer dans les ordres sacrés.

Il résulterait de certains passages de ce même document, qu'au milieu de cette population de serfs, il existait une sorte de bourgeoisie ; car l'article 12 dit que les consuls ne seront choisis que parmi les *prud'hommes*. Ce titre avait remplacé celui de *décurion*, en usage sous la domination

romaine, et s'était conservé au milieu des empiètements incessants, des abus excessifs de la féodalité.

Après la destruction de l'ordre du Temple, Montricoux fut donné par Philippe-le-Bel à Esquieu de Florian, le dénonciateur des Templiers ; mais à l'avènement de Charles-le-Bel, celui-ci fut chassé par ordre du roi, et Montricoux remis aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

En 1617, Montricoux devint la propriété du duc de Sully ; le nouveau seigneur s'empressa d'accorder aux consuls une faveur qu'ils n'avaient jamais pu obtenir jusque là, et qui les rendait égaux à ceux de Nègrepelisse : il leur permit de porter le chaperon et la livrée consulaire mi-partie de noir et de rouge.

Montricoux a toujours été occupé par les catholiques ; à peine les premiers troubles des guerres de religion avaient-ils éclaté, que les consuls se hâtèrent de « remonstrer au conseil qu'il y avait plusieurs réparations à faire en la république de ce dit Montricoux, comme de la tour de la porte appelée Saint-Anthoine, qui menaçait une bien prochaine ruine. »

Ils obtinrent une somme de 1,000 livres tournois pour tout réparer (7 septembre 1567).

Alors, comme aujourd'hui, un mur d'enceinte flanqué de trois tours rondes, défendait la ville. On y entrait par trois portes surmontées de tourelles ; elles ont été démolies il y a quelques années seulement. Auprès de la porte basse s'élevait le château des Templiers et son énorme donjon, tour carrée aux angles ornés de hautes tourelles en encorbellement.

Les vieilles murailles de Montricoux subsistent en partie et donnent à cette ancienne cité une physionomie toute particulière.

L'église a été bâtie à diverses époques ; le clocher a été élevé en 1549, par Inard de Montrosier, prieur de Montricoux ; son architecte était Armand Gournon, *maçon* de Montauban. Ce clocher est une copie presque identique de celui dont s'enorgueillissait Nègrepelisse, la ville rivale.

A Montricoux se termine cette plaine caillouteuse dont j'ai déjà indiqué l'origine ; à peine a-t-on dépassé la gare, que de droite et de gauche apparaissent les puissantes assises calcaires du lias ; la vallée se restreint, et peu à peu, de hautes murailles enserrant la rivière, et en quelques points laissent à peine l'espace nécessaire à la voie ferrée. Sur la rive droite, une région toute particulière, celle des *causses*, montre déjà ses terres rougeâtres ; et pour le géologue, commence ici la série des gîtes si intéressants de phosphates de chaux — nous en parlerons plus loin, — et ceux des fers en grains, qui ont rendu célèbres les fers de Bruniquel.

Pendant longtemps *Bruniquel* n'était connu que par ses forges, et ce n'est que depuis l'établissement du chemin de fer que ce site merveilleux est sorti de l'oubli. Bruniquel est, en effet, pour le géologue, pour l'archéologue, comme pour le touriste, une localité de premier ordre; elle mérite une visite détaillée, et j'en suis certain, ceux de mes lecteurs qui voudront m'en croire, ne regretteront pas le temps qu'ils pourront consacrer à cette intéressante station.

Déjà, à Montricoux, la rive gauche de l'Aveyron se distingue par des rochers plus escarpés que ceux de la rive opposée; mais peu à peu, les pentes deviennent plus rapides, et lorsqu'on arrive en face de la grande coupure de la vallée de la Vère, de hautes murailles aux parois verticales viennent plonger dans les eaux de l'Aveyron. Aussi, malgré l'emploi d'une courbe de 300 mètres de rayon seulement, les constructeurs de la voie ont-ils été forcés de creuser un nouveau lit à la rivière et de prendre l'ancien pour établir les rails du chemin de fer.

Bruniquel est situé au confluent de la petite rivière de la Vère, et nul exemple de vallée de fracture n'est plus remarquable que celui-ci; aussi engagerai-je vivement le géologue arrêté à Bruniquel à se placer tout d'abord sur le pont du chemin de fer; sur la berge qui domine la rive droite, il verra les couches calcaréo-marneuses du lias inférieur s'infléchir régulièrement au nord-est et au sud-ouest, et se retournant du côté de la Vère, il reconnaîtra que la vallée est exactement dans l'axe de ce bombement. A droite comme à gauche, les escarpements calcaires du lias moyen et du lias supérieur portent, pour ainsi dire, les traces d'arrachement, de brisure, cause première de la vallée.

Mais un fait plus important peut-être, et qui mérite toute attention, est encore à étudier en ce point, dans le bas du petit bassin de Bruniquel, je veux parler des grottes et des abris de l'âge du renne.

Ces stations, fouillées par divers explorateurs et notamment par M. Brun, directeur du Musée d'histoire naturelle de Montauban, ont fourni un nombre considérable d'objets de cet âge primitif.

La grotte des forges, située sur la rive droite, en face même des usines, a été signalée tout d'abord par M. de Boucheparm; mais ce savant géologue méconnut complètement l'importance des dépôts qu'elle contenait. Plus tard, M. l'abbé Nonnargues, curé de Bruniquel, nous montra dans ses collections une pointe de flèche en bois de renne et des dents de cette espèce; une première exploration nous fit aussitôt reconnaître une station de l'âge du renne, identique à celle que mon savant maître, M. Lartet, venait de fouiller dans le Périgord.

D'un autre côté, M. le curé Nonnastorgues avait découvert de nouveaux gisements au-dessous du château, et, avec un désintéressement digne d'éloges, en offrit l'exploitation à M. Brun. Ce patient et consciencieux observateur fit exécuter des fouilles minutieuses et parvint à réunir une série importante d'ossements et d'objets travaillés; ils figurent tous dans le Musée de Montauban.

Bruniquel était donc habité déjà du temps de l'homme préhistorique, et par l'abondance des débris accumulés en ces diverses stations, l'on peut dire que le pays nourrissait alors des quantités innombrables de rennes; mais, à côté de cette espèce, reléguée maintenant dans l'extrême nord, vivaient aussi l'aurochs, le cheval, le saïga, l'isard, et certainement le mammouth.

A côté de toutes ces espèces herbivores, venaient aussi de grands carnassiers: le lion, l'hyène, l'ours des cavernes, le loup et le renard. Enfin l'Aveyron fournissait de nombreux poissons.

Mais, avec quelles armes l'homme primitif pouvait-il attaquer tous ces animaux? Avec des flèches armées de pointes de silex ou de bois de renne, patiemment travaillées et finement ornementées quelquefois.

Les flèches barbelées portent souvent sur leur pointe des rainures, sans doute destinées à contenir du poison; mais, de quelle patience ne fallait-il pas user pour fabriquer de telles armes en ayant pour unique outil un éclat de silex?

Les couteaux, les grattoirs, les pointes de silex étaient abondantes à Bruniquel; mais les deux outils les plus étonnants sont les scies en silex et les aiguilles en os. M. Brun a rencontré des aiguilles de toutes tailles, depuis celles qui mesurent 10 centimètres de longueur jusqu'à celles qui, longues de 3 centimètres, ne comptent que 1 à 2 millimètres d'épaisseur, et cependant, elles portent un trou aussi nettement formé que ceux que produisent de nos jours les machines les plus perfectionnées.

Une remarque importante que je ne dois pas omettre est celle-ci: l'on n'a pas trouvé de poteries ni de pierres à moudre dans les gisements de Bruniquel; la population était donc uniquement adonnée à la chasse, elle se nourrissait exclusivement de la chair des animaux qu'elle savait atteindre, et sans nul doute, elle ne cultivait pas les céréales; car tout indique qu'elle ne possédait aucun instrument propre à broyer les grains. Plus tard, une nouvelle population succédait aux chasseurs de rennes; elle ignorait encore l'usage des métaux, mais elle avait de nombreux troupeaux et elle savait broyer les grains: c'était l'âge des pasteurs de la pierre polie.

Bruniquel n'est pas seulement intéressante par sa position géologique et par ses grottes; la vieille cité, le château ont aussi leurs curiosités à montrer au touriste.

Si l'on veut bien croire la tradition, c'est à la reine Brunehaut qu'il faudrait attribuer la fondation de Bruniquel : *castrum brunichildis*, *Brunikeldis*. Le donjon seul pourrait remonter à une date aussi reculée; mais il est plus précieux par le souvenir qui s'attache à son nom que par l'art : c'est une tour carrée, massive, qui a ceci de particulier qu'elle est complètement isolée et sans nul contrefort. Dans le bas, une salle voûtée n'avait qu'une ouverture pratiquée à la voûte, et l'étage supérieur devait communiquer aux bâtiments voisins par des galeries volantes; les murs avaient près de 3 mètres d'épaisseur.

Les autres parties du château datent du XIII^e et du XVI^e siècles.

Mais ce que présente de plus intéressant le château de Bruniquel est sa position sur l'extrême bord du plateau rocheux qui surplombe l'Aveyron; aussi ne faut-il pas manquer de visiter les trois galeries établies dans les différents corps du château. Au pied même de la falaise, coule l'Aveyron, aux eaux limpides comme celles d'un torrent des Pyrénées, ou tout au contraire rouge de sang, lorsque les pluies ont délayé dans la petite rivière de Viaur les argiles rouges de la contrée. En aval comme en amont, la rivière disparaît bientôt derrière les murailles rocheuses au milieu desquelles elle doit se frayer un passage, tandis qu'en face du château viennent mourir les dernières pentes des causses, que nous avons déjà aperçues à Montricoux. A droite, enfin, une énorme coupure, aux lèvres abruptes, livre passage à la petite rivière de la Vère.

Il est facile de visiter le château de Bruniquel, et l'on trouve le gardien toujours prêt à guider les touristes. On entre dans la première cour par une brèche qui remplace l'ancienne porte que surmontait une tour; celle-ci a été démolie au siècle dernier, à ce que nous assurait M. d'Ouvrier, pour laisser pénétrer le carrosse de M^{me} de Maillebois.

Le château de Bruniquel appartient au général d'Ouvrier de Bruniquel, et ici, comme à Nègrepelisse, à Montricoux, à Penne, la Révolution n'a pas interrompu la possession séculaire des anciennes familles.

Une galerie, surtout, mérite la visite du touriste, car, du rocher en encorbellement qui la supporte, l'on a une vue superbe sur la vallée de l'Aveyron. A l'une de ses extrémités, un écusson porte cette devise : *rien sans Penne*, devise à double sens et qui témoigne de l'ardent désir qu'avaient les anciens seigneurs de Bruniquel d'adjoindre à leur domaine cette autre superbe position stratégique qui les faisait maîtres de la contrée.

Bruniquel possède encore une partie de son mur d'enceinte, un beffroi sans grand caractère, et plusieurs maisons intéressantes de diverses époques.

Pendant les guerres de religion, Bruniquel eut à supporter de nombreuses attaques : ainsi, après le siège de Montauban, les Réformés se présentèrent devant la ville et l'enlevèrent presque sans coup férir ; mais alors, la garnison se retira dans le château, et celui-ci était fortement défendu du côté du nord, grâce à la falaise abrupte qui descend jusqu'à la rivière.

Les assiégeants se contentèrent donc de faire le blocus de la citadelle, espérant que la garnison manquerait bientôt de vivres et se rendrait à discrétion. Mais les paysans du causse voisin franchissaient l'Aveyron et apportaient au pied de l'escarpement des vivres et des munitions que les assiégés amenaient à eux au moyen de cordes. Ces secours permirent au duc de Vendôme d'arriver au secours des assiégés et de déloger les troupes montalbanaises.

Au-delà de Bruniquel, la vallée devient plus abrupte, et c'est à peine si, en certains points, l'Aveyron a laissé une place suffisante à la voie ferrée.

Sur la rive droite, des escarpements de calcaires dolomitiques, aux formes fantastiques, simulent de loin des tours, des remparts ; à la Madeleine, des grottes montrent leurs ouvertures à quelques mètres au-dessus de l'Aveyron : elles renfermaient également quelques restes de l'âge des chasseurs de renne ; maintenant elles servent de retraite à un énorme hibou, le grand-duc.

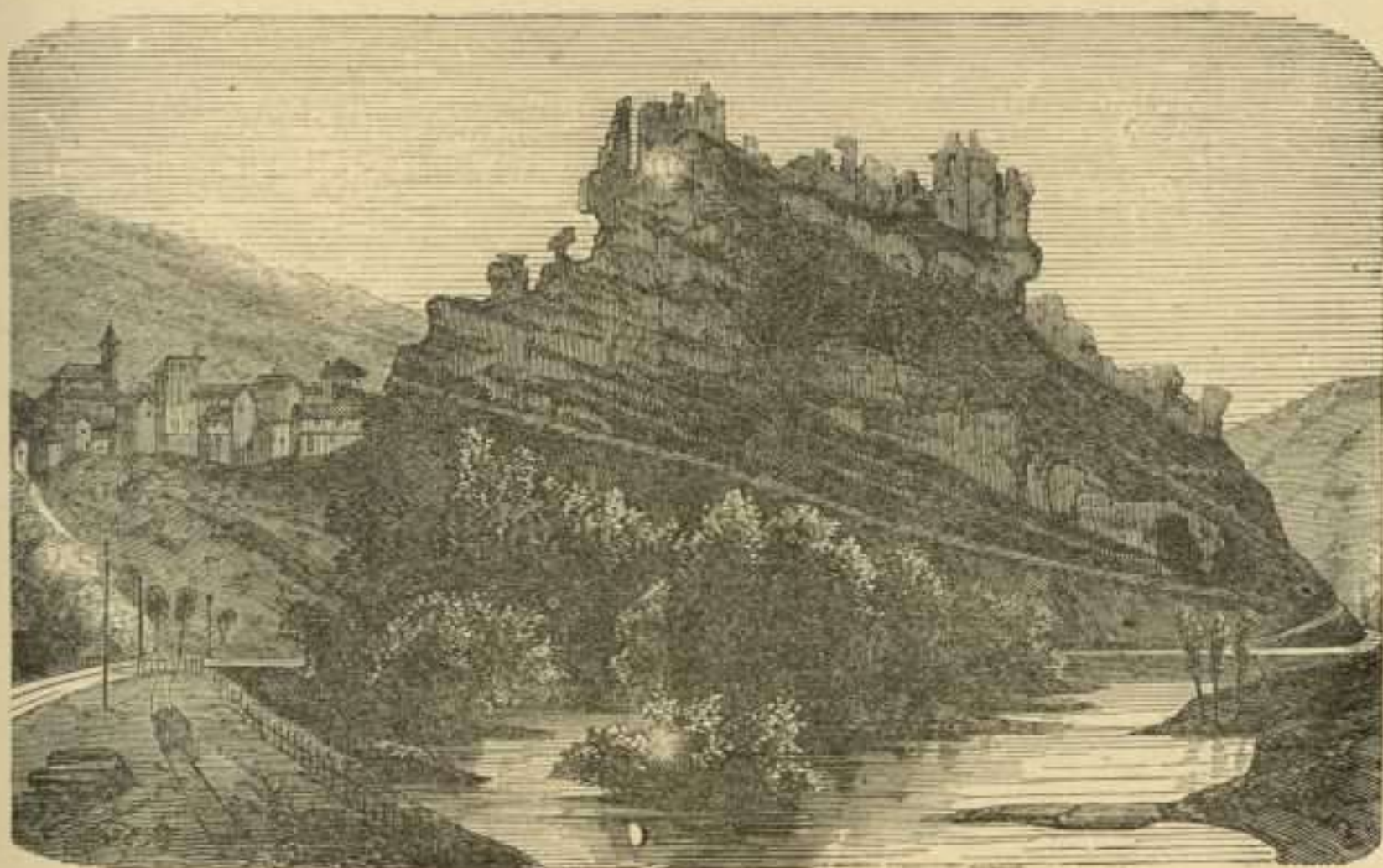
Enfin, ce long défilé s'ouvre de nouveau, les rochers de la rive droite s'éloignent des bords de la rivière, pour former un cirque assez vaste au milieu duquel s'élève le rocher qui porte le château de Penne.

Le village de *Penne*, — son nom l'indique, *penna*, et ses armoiries parlantes le rappellent, — est placé comme une flèche sur l'éperon rocheux que surmonte le château. De cette puissante forteresse, il ne reste plus que des ruines ; mais leur position hardie, leurs vieilles et massives murailles conservent encore un air de leur puissance passée.

Le château de Penne était en effet une position imprenable ; d'un côté un escarpement vertical, et d'une élévation considérable, mettait à l'abri de toute attaque ; d'un autre côté, des pentes assez abruptes étaient défendues par une triple enceinte de solides murailles. Il reste encore une partie notable de ces fortifications, et la pioche des démolisseurs n'a pu réussir à entamer les deux énormes tours qui défendent l'entrée principale.

L'entrée du château était précédée, en effet, d'une place d'armes, avec une salle à l'extrémité ; d'une cour en préau, entourée d'un mur crénelé dont il ne reste aujourd'hui que des traces, mais qui portait encore naguère son chemin de ronde.

Les constructions du château sont très irrégulières ; mais un plan savamment conçu présida à son exécution ; malheureusement, aujourd'hui, elles sont réduites à l'état de ruines : les murs sont démolis en grande partie ; les pierres taillées des portes et des fenêtres ont été arrachées, et leurs débris, amoncelés aux pieds des murs, ont recouvert presque en entier le rez de-chaussée du château.



Château de Penne.

A l'extrémité, contre les murs, on voit une série d'arcades à plein cintre, alternant avec des arcades en tiers-point, et des meurtrières de deux mètres de long et étroites, régulièrement espacées.

La porte d'entrée est la partie la mieux conservée, et par suite, très intéressante à étudier, à cause de ses moyens de défense. Elle se trouve dans un passage de deux mètres de large, cintré en arc surbaissé, ménagé entre deux tours, dont l'une est à éperon et l'autre circulaire. En avant du passage est d'abord la herse, retenue par un mur à arc en ogive, puis après quelques mètres, la porte proprement dite, à cintre aussi ogival,

et qui était défendue, indépendamment de la herse, par un trou en machicoulis carré, percé dans la voûte du couloir.

Un escalier, pratiqué dans l'épaisseur du mur, permettait, de l'enceinte du château, d'arriver à ce machicoulis et aux amarrures de la herse ; le tout est encore parfaitement conservé.

La tour à éperon a, dans le bas, une salle carrée, voûtée en berceau, et sans autre ouverture qu'un trou pratiqué à la voûte.

L'autre tour, au rez-de-chaussée, a une salle circulaire, voûtée en cul de four, et trois meurtrières ; un couloir menait à cette salle et à une autre rectangulaire qui lui était antérieure et qui, par un autre conduit, permettait de défendre la porte, comme les meurtrières de la première salle défendaient la herse. Au premier, cette tour a une salle très irrégulière, qui était reliée à un escalier tournant dans la seconde tour, conduisant autrefois à des étages aujourd'hui démolis. La porte et les premiers ouvrages pris, les assiégés pouvaient se retirer dans une seconde enceinte où était le donjon, aujourd'hui détruit.

Dès le XI^e siècle, les seigneurs de Penne comptaient parmi les plus puissants. Possédé plus tard par les comtes de Toulouse, Penne reçut les archives de cette puissante famille. De nos jours, ces restes imposants appartiennent au général d'Ouvrier de Bruniquel.

Les habitants du pays peuplent ces ruines de revenants, et l'une des légendes que se plaisent à raconter les *anciens* a fait le sujet d'un roman bien connu dans le Midi : *La chambre du bâtard*, d'Émile Vaïsse. Voici en quelques mots cette légende : « Le dernier des sires de Penne mourut après une lutte terrible, dans laquelle il vengea d'avance son trépas, en plongeant le fer dans la poitrine de son rival, le sire de Bruniquel. La lutte fut tellement acharnée, les deux adversaires se serrèrent de si près, qu'on trouva le lendemain dans l'Aveyron leurs cadavres étroitement liés l'un à l'autre dans une étreinte suprême. »

Un souvenir plus ancien et plus véridique s'attache encore à ces ruines : au XIII^e siècle, Adelys de Penne fut chantée par Raymond de Jourdain, vicomte de Saint-Antonin, tout à la fois illustre troubadour et vaillant guerrier. Jourdain était courageux, courtois et généreux, aimable troubadour ; aussi la dame de Penne se montra-t-elle sensible aux sentiments du noble chevalier.

Suivant la légende, « il arriva que le vicomte s'en fut une fois, couvert de son armure, et assista à une grande bataille, où il fut grièvement blessé. Il fut dit par ses ennemis qu'il était mort, et la grande douleur qu'en ressentit la dame de Penne l'engagea à s'installer et à entrer dans

l'ordre des *Eretges*, et ainsi que Dieu le voulut, le vicomte guérit de sa blessure et se rétablit, et personne ne voulut lui dire ce qu'elle avait fait. Cependant, lorsqu'il fut bien remis, il vint à Saint-Antonin, et alors on lui raconta ce qui était arrivé à la dame, à cause de la douleur qu'elle avait éprouvée quand elle avait entendu dire qu'il était mort. Cela lui fit perdre toute joie, rire et allégresse. Il ne recouvra que plaintes, pleurs et émois ; il ne chevaucha plus et ne fréquenta plus les bonnes gens. Il demeura ainsi plus d'une année, chose qui attrista beaucoup toutes les personnes honorables de ces contrées.

» Alors, Madame Élise de Montfort, en qui étaient jeunesse, courtoisie et beauté, le manda avec de très avenantes prières que, pour l'amour d'elle, il devait se réjouir, lui disant : Je vous fais don de mon cœur, en dédommagement de la douleur que vous avez ressentie, et je vous prie et vous demande merci que vous veniez me voir.

» Quand le vicomte eut entendu les honorables plaisirs que la dame lui envoyait (*las honrats plazers que lui manduva*), il sentit dans son cœur une grande douceur, et il commença à se réjouir, à s'égayer et à rechercher la compagnie des bonnes gens. Il se vêtit honorablement, ainsi que ses compagnons, et vint trouver Madame de Montfort : elle le reçut avec un grand plaisir et un grand honneur, et il fut réjoui de l'honneur et du plaisir qu'elle lui fit et de ce qu'elle lui dit. »

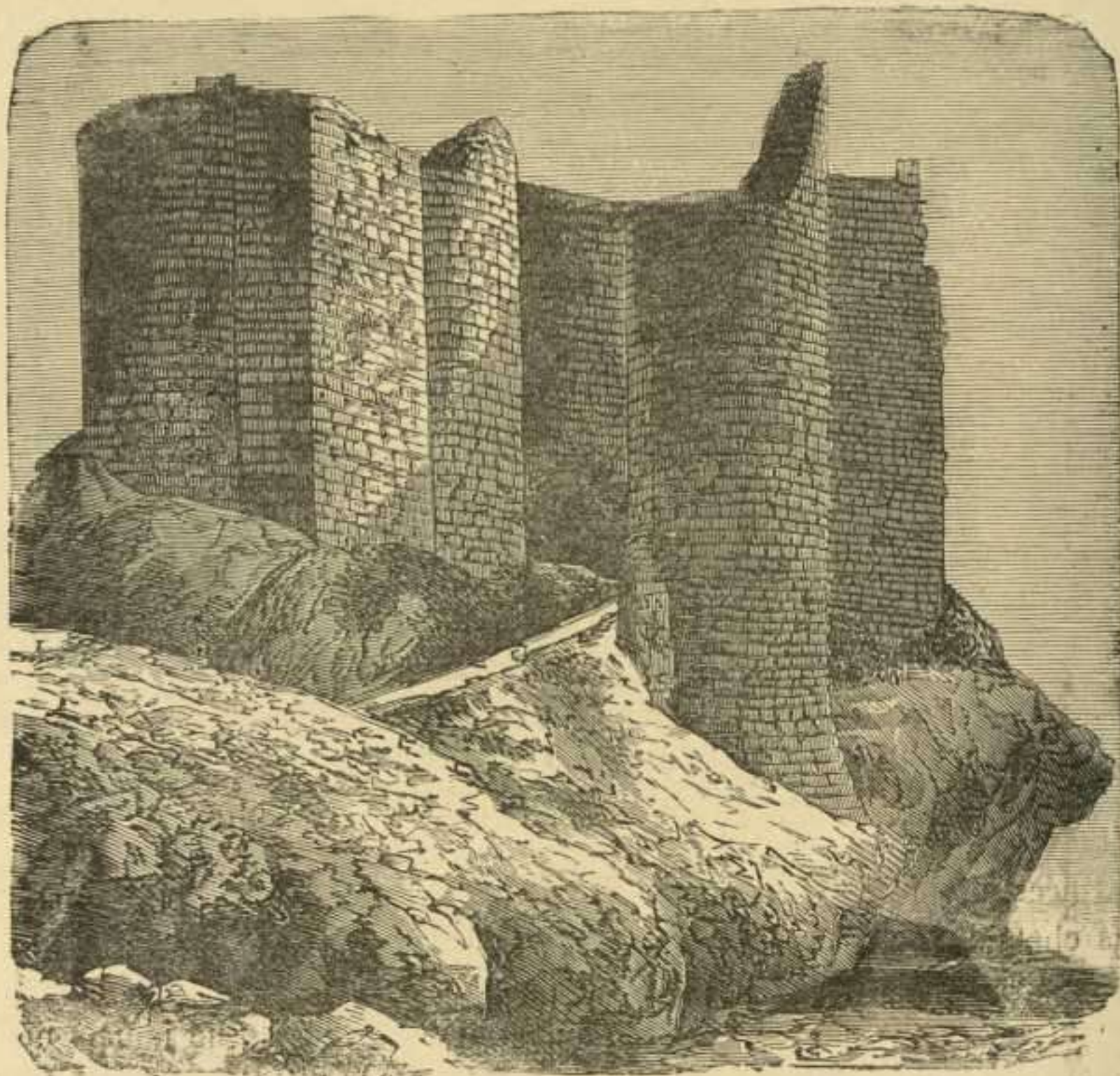
Jourdain montra tant d'esprit, tant de grâce, qu'Élise lui donna son anneau : « *e il det l'anel de son det per fermenta et per segurtat.* »

Le village de Penne conserve encore l'aspect de nos anciennes villes fortifiées, où le peu d'espace laissé entre les murs d'enceinte obligeait à des chefs-d'œuvre d'entassement et d'équilibre, les architectes d'autrefois : aussi en parcourant la longue rue qui descend sur le flanc de la montagne, l'artiste trouvera mille sujets d'études, sans que jamais nulle construction moderne ne vienne déparer cet amas pittoresque de vieilles maisons, tantôt en pans de bois, tantôt en matériaux bizarres et par leurs formes et par leurs couleurs.

Pour le géologue, Penne est également une localité intéressante, et le vallon de Saint-Vergondin donnera toujours une abondante récolte de fossiles du lias. Enfin, trois grottes reçoivent ordinairement la visite des touristes arrêtés à Penne.

Aussitôt après le vallon de Saint-Vergondin, la vallée se resserre de nouveau ; deux murailles souvent verticales emprisonnent la rivière jusqu'à Casals. Toute cette partie de la vallée mérite une visite détaillée ; et je ne saurais trop recommander la descente en bateau de Cazals à

Penne, ou tout au moins la traversée à pied, par la rive droite, de Penne à Cazals. Les rochers prennent ici des couleurs merveilleuses, les bords de la rivière sont ombragés d'arbres vigoureux, tandis que les anfractuosités de la montagne donnent abri à des touffes de buis ou de genévriers.



Porte de Penne.

Le roc de *Biouzac* est tout particulièrement remarquable : c'est une immense muraille absolument verticale de plus de 150 mètres de haut, qui se prolonge sur une longueur de plus de 500 mètres ; plusieurs fois, affirment les chasseurs du pays, lièvres et meutes lancés sur le causse supérieur se sont précipités du haut de cette falaise pour venir se briser sur les rochers au milieu desquels coule l'Aveyron.

L'établissement de la voie ferrée a été difficile et coûteux dans toute cette région, mais l'ingénieur habile, M. Krantz qui a dirigé ces travaux,

a surmonté merveilleusement toutes les difficultés : la voie n'a pas éprouvé la moindre avarie depuis son établissement, et les courbes, les pentes ont été si bien ménagées qu'il n'est pas encore arrivé d'accident sur cette ligne.

De même qu'à Penne, la vallée s'élargit de nouveau, mais dans des proportions plus considérables pour donner place au village de *Cazals*. A hauteur du village, la montagne est coupée par la vallée sauvage de *Combe longue*, où le géologue aura à visiter un gisement peu important, il est vrai, mais parfaitement caractérisé de fer pisolithique. Plus loin, la voie s'engage dans un tunnel courbe percé au-dessous du hameau de *Brousse*.

A la sortie du souterrain, le voyageur s'engage dans un défilé pittoresque qui le conduit jusque dans les rochers de Bonne. Mais avant d'atteindre ce point, il convient de signaler les traces d'un pont jeté par les Romains dans un point où l'Aveyron mesure à peine quelques mètres de large, et où les deux berges sont formées par des parois rocheuses verticales.

De chaque côté, il est facile de voir les mortaises dans lesquelles étaient fixées les pièces de bois qui supportaient le tablier du pont : celui-ci devait sans doute servir à faire communiquer deux camps établis sur les Causses qui dominant les deux rives. D'après plusieurs antiquaires, le site de Bonne, qui commande ces deux camps, correspondrait à l'Uxellodunum.

En effet, Bonne consiste essentiellement en un éperon rocheux, long de 600 mètres environ, à parois absolument verticales en amont, d'une déclivité excessive en aval, et que contourne la rivière. Des ruines à peine élevées au-dessus du sol, couvrent une partie de cette presqu'île, enfin une fontaine coule au pied de l'escarpement ; toutes circonstances qui correspondent parfaitement à la description de César. S'il est vrai que cette question ait été résolue, et que l'Uxellodunum des Commentaires ait été définitivement retrouvé dans le Lot, il n'en est pas moins vrai que Bonne mériterait une étude attentive. Au moyen-âge, un château-fort avait succédé à l'oppidum des Gaulois ; mais sa destruction doit remonter à une date fort ancienne.

Au-dessus de cette sorte de presqu'île, un énorme rocher à peine large de quelques 10 mètres, domine à une grande élévation la gorge étroite où serpente l'Aveyron ; de nombreuses grottes sont creusées dans ses flancs, et l'une d'elles vient déboucher sur le plateau supérieur. Aussi les habi-

tants du pays se donnent-ils souvent le malin plaisir de conduire les visiteurs dans ce site pittoresque en les faisant monter tout d'abord sur le Causse, — plateau aride et caillouteux où des chênes rabougris relient leurs tiges contournées à quelques gènevriers ; — tout d'un coup, une ouverture béante donne entrée à un long couloir qui s'enfonce obliquement dans le sol, mais après une centaine de mètres parcourus dans une demi-obscurité, la voûte s'élève, et le promeneur se trouve transporté au milieu d'une profonde vallée, couverte de verdure et encadrée de rochers aux mille couleurs.

En face, sur la rive gauche, une longue muraille semble barrer la route



Tunnel de Bonne.

à la rivière, elle se jette avec impétuosité contre cet obstacle, mais arrivée au pied de la montagne, elle décrit un coude aigu et semble revenir sur ses pas ; c'est le quartier des *Sanctos-Festos*, corruption de *Sanctus-Festus*, gouverneur Romain de *noble val*, aujourd'hui Saint-Antonin, si nous en croyons la tradition.

Au-delà du site de Bonne la vallée s'élargit peu à peu, sur la rive gauche, une haute muraille de rochers blancs forme un escarpement long de plusieurs kilomètres, tandis que sur la rive droite, les pentes deviennent de moins en moins raides, et bientôt une nouvelle vallée, celle de la Bonnette, vient déboucher dans la vallée principale.

Saint-Antonin est placée au confluent de la Bonnette et de l'Aveyron ; c'est ici un des points les plus importants de toute la région ; au point de vue historique, Saint-Antonin peut montrer dans ses riches archives, les documents les plus précieux et les plus anciens ; pour le géologue, c'est de ce point que doit partir l'exploration des dépôts de phosphates de chaux découverts il y a une dizaine d'années. Enfin pour le touriste, Saint-Antonin est le point central d'une foule d'excursions ; et chose assez importante, un excellent hôtel permet de trouver un gîte fort convenable, ainsi que chevaux et voitures.

Nous aurions un long chapitre à écrire sur Saint-Antonin, si nous voulions faire connaître l'histoire mouvementée de cette vieille cité ; et nous aurions trouvé là un merveilleux exemple de cette lutte continuelle des petits bourgeois contre les seigneurs tout d'abord, contre l'autorité royale plus tard.

Mais cette étude nous entraînerait beaucoup plus loin que ne le comporte le cadre de cet ouvrage ; aussi serons-nous forcés de nous contenter de citer quelques faits seulement.

De nombreux débris Romains indiquent que Saint-Antonin existait déjà à cette époque et avait même une certaine importance ; la tradition a conservé le nom de Festus, comme nous l'avons déjà dit. Voici d'après un ancien auteur, Bertrandi, les gestes des Tolosains et d'autres nations de l'environ, l'origine de Saint-Antonin : « Saint-Antonin, fils de Frezelay, roi de Pamiers, après avoir passé 18 ans dans un ermitage, suivi le roi Pépin, lequel s'en allait à Rome..... Et après s'en vint à Valle-Noble qu'on appelle de présent Saint-Antonin, laquelle est de Tolose à 22 milliards. Et là trouva Festus, lequel était prince du pays, qui sacrifiait aux idoles... mais le convertit à la foi et lui donna le baptême.

» Puis après il demanda au dit Festus, lieu en sa terre pour y demeurer et faire son oratoire, lequel le lui octroya ». Mais Saint-Antonin abandonnant son oratoire de Noble-Val, parcourait les contrées voisines pour convertir les infidèles ; la chronique rapporte mille incidents de sa vie à Toulouse.

« Théodoric le fit jeter du haut du Capitole en bas, mais les anges du ciel le reçoivent dans leurs mains et le portent doucement jusques en bas sans aucune gréivance. » A Pamiers, Saint-Antonin fut martyrisé par Metopius : « et le roi commanda qu'on le menât à un fleuve près de Pamiers pour y être décapité : Effrasia nièce de Metopius fit jeter dans l'eau son corps. Mais par divin miracle l'eau du fleuve interrompit son

cours et prit une autre voie devers Pamiers, avec si grande impétuosité, que, à bien peu, ne rua par terre la montagne avec le château. »

Mais ce n'est là qu'une pieuse légende, et sans grande véracité historique. Ce qu'il y a de certain, c'est que Pépin-le-Bref trouva à Saint-Antonin, un monastère déjà florissant, auquel il fit de nombreuses libéralités, comme nous l'avons déjà dit à propos de Montricoux.

Mais allant plus avant, les archives de Saint-Antonin ne possèdent aucun titre remontant à une date aussi éloignée, et ce n'est qu'au XI^e siècle que commencent les documents écrits de ce riche dépôt. Dès l'an 1083, Isarn et son frère Frotard possédaient la vicomté de Saint-Antonin. En 1136, les habitants obtinrent ou plutôt achetèrent des descendants de Frotard, une charte communale qui établissait une véritable *république*, — le mot est continuellement employé dans les actes du moyen-âge, — gouvernée par des consuls. Enfin, en 1249, Bernard Hugues céda au roi Saint-Louis tous les droits qu'il pouvait avoir sur Saint-Antonin ; une copie authentique de l'acte retenu par Arnaud, notaire royal, existe dans les archives de la ville.

Mais cet acte n'était qu'une pure formalité exigée par les consuls, afin d'éviter toute contestation, car déjà en avril 1222, Gui de Montfort, frère de Simon, avait cédé la ville à Saint-Louis. Il existe encore aux archives, l'original des lettres octroyées par Saint-Louis, et dans lesquelles il prend Saint-Antonin sous sa protection, confirme ses coutumes et lui donne l'assurance qu'elle ne sera jamais mise hors de ses mains ni de ses héritiers.

Les anciennes coutumes de Saint-Antonin forment également deux volumes en langue vulgaire sur parchemin : Plus libérales que celles de Montricoux, elles furent le point de départ de continuelles contestations avec le représentant du roi, mais les consuls de la ville, sévères et vigilants conservateurs des libertés de leurs concitoyens, n'abandonnèrent jamais la moindre parcelle de leurs droits, et il faut bien en convenir, cette fière attitude fut couronnée de succès, car jamais l'autorité royale ne parvint à entamer les privilèges de la ville.

Saint-Antonin tomba plusieurs fois sous le joug des Anglais ; mais non sans protestations : ainsi en 1260 le sénéchal du roi d'Angleterre voulait s'emparer du territoire de Saint-Antonin comme dépendant du diocèse de Cahors sur lequel Saint-Louis avait cédé tous ses droits au roi d'Angleterre. Mais les consuls de Saint-Antonin firent opposition, en prétendant que le roi par ses lettres (que nous avons citées), s'était interdit à tout jamais de disposer en faveur d'un tiers du territoire de Saint-

Antonin. Mais les Anglais ne trouvèrent pas toujours tant de difficultés, et en 1351, les consuls devaient demander au roi des lettres d'amnistie. Si l'on en croit la tradition, la résistance fut certain jour à peine organisée; les Anglais se présentèrent devant la ville, et leur troupe était composée de si beaux cavaliers que les femmes de Saint-Antonin leur ouvrirent les portes de la ville.

Pendant les guerres de religion, Saint-Antonin fut trop souvent l'occasion de combats sanglants; elle fut pillée et saccagée une première fois par Simon de Montfort en 1212, lors de la guerre des Albigeois. Sous la réforme, les chanoines furent obligés de se réfugier à Caylux; en 1568, les reliques de Saint-Antonin furent arrachées de leur chasse et brûlées sur la place publique.

Enfin en 1622, Louis XIII mit le siège devant la ville et s'en empara: cette même année, un arrêt de la couronne décide qu'il y aura trois consuls catholiques et trois consuls huguenots.

La ville conserve dans une grande partie de son étendue, l'aspect d'une cité du moyen âge; un certain nombre de maisons n'ont pas encore abandonné leur livrée d'autrefois, et l'archéologue trouvera à faire une riche moisson de motifs d'ornementations de toutes les époques qui précédèrent la renaissance. Mais l'Hôtel-de-ville, le *monument*, ainsi que l'appellent les habitants, mérite une visite toute particulière. C'est en effet un spécimen complet de ces maisons communales du moyen-âge, si rarement respectées par l'autorité royale.

L'Hôtel-de-ville de Saint-Antonin est classé parmi les monuments historiques, et notre habile architecte, M. Viollet le Duc, en a dirigé la restauration.

« La construction de tout le monument est traitée avec soin, faite de pierre très dure du pays; la sculpture est d'une finesse et d'une pureté remarquables; tous les profils sont d'un excellent style et taillés en perfection. Des cuvettes émaillées, incrustées dans la pierre, ornaient certaines parties de la façade.

« Sur l'un des deux piliers qui coupent la claire-voie en 3 travées, on remarque la statue d'un personnage couronné, tenant un livre de la main droite, et de la gauche un long sceptre terminé par un oiseau; sur l'autre, un groupe d'Adam et d'Eve tentés par le serpent. Ces figures en ronde bosse, petite nature, sont d'un beau caractère et sculptées avec une extrême délicatesse de détails. »

D'après certains actes que j'ai eu l'occasion de consulter dans les archives de la ville; la tour existait déjà en 1269, et à cette même date

les consuls achetaient les maisons voisines sur lesquelles devait être édifié l'Hôtel-de-ville.

Au-bas de l'édifice, une série d'arcades donnait accès dans une sorte de halle ; au premier étage, deux salles divisaient le bâtiment. L'une, la salle de la *Tournelle*, contenait les archives ; c'est là que se retiraient les consuls pendant l'élection de leurs successeurs.

La grande salle, ou salle royale, éclairée par une longue baie vitrée, à nombreuses colonnettes, servait de salle de réunion au conseil : c'est là que les consuls sortants recevaient le serment, le jour de la Toussaint, des nouveaux consuls. C'est là enfin que le délégué du roi, à genoux, sans chapeau, prêtait serment sur le *te egitur* et sur la croix, de conserver les privilèges des consuls et habitants de Saint-Antonin.

On le voit, nos pères supportaient avec peine l'autorité royale ; ils aimaient à être maîtres chez eux, et souvent ils ont joui d'une liberté étonnante, mais qu'ils savaient toujours allier avec le respect du souverain.

A Saint-Antonin, une véritable démocratie était organisée jusque dans ses moindres détails ; les archives fourmillent de documents à ce sujet.

Les *consuls* n'étaient pas maîtres absolus ; le peuple, représenté par son syndic, contrôlait leurs actes ; aussi le syndic défend les droits du peuple, *manants* et *habitants* de Saint-Antonin, et plaide devant le Parlement de Toulouse.

Il existait encore un *boursier* élu lui aussi et qui « aura l'administration de la bourse, sans qu'aucune autre personne puisse s'en mêler. »

Enfin, au-dessus de ces différents représentants du pouvoir exécutif, venait le conseil, composé de quarante conseillers au-dessus des consuls et du syndic.

N'y a-t-il pas là une organisation absolument complète, et semblable à celle qui nous régit actuellement ; aussi, à maintes reprises est-il question, dans les actes et pièces officielles contenues dans les archives, de l'expression de *république*.

Ces vieilles traditions n'ont jamais disparu complètement, et l'on peut dire que les habitants de Saint-Antonin ont de tout temps conservé cet esprit d'indépendance, en même temps qu'un singulier attachement à leur pays.

Mais aussi se sont conservées les vieilles rivalités, et de nos jours encore Saint-Antonin et Caylux sont en guerre ouverte.

A ce propos, il convient de rappeler l'histoire de la *couleuvrine* conservée à l'Hôtel-de-Ville.

Ce petit canon en bronze mesure un mètre de long ; il porte gravé près

de la lumière une couronne royale et un M. Nous avons inutilement cherché dans les archives quelle pouvait être son origine. Cependant, tous les habitants de Saint-Antonin savent la chanson de la *couleuvrine*; celle-ci relate d'une manière assez obscure, il est vrai, le vol de la couleuvrine par les habitants de Caylux et sa restitution. Encore aujourd'hui, la légende de la couleuvrine est le chant populaire de Saint-Antonin, et dans les grandes circonstances, elle est chantée avec un entrain sans pareil.

Il ne reste plus rien de l'enceinte fortifiée; murailles, portes et tours ont fait place à un large boulevard qui fait le tour de la ville.



Saint-Antonin.

Le pont jeté sur l'Aveyron était, il y a peu de temps encore, un spécimen très complet des ponts du moyen-âge; sa construction remonte à 1551, l'ancien pont ayant été emporté par une inondation en 1553.

Les réparations récemment faites, ont modifié quelque peu la physionomie originale de cette construction; l'arche principale a été abaissée, les garde-fous enlevés et remplacés par des trottoirs en saillie.

Vaour est situé à quelques kilomètres de Saint-Antonin, et une excellente route y conduit.

La haute muraille du Roc d'Anglars forme l'extrême bord d'un plateau calcaire qui va s'appuyer sur le massif gréseux de Vaour. Une rampe

habilement ménagée, longe le flanc de la montagne et permet d'en gagner facilement le sommet. Des genévriers rabougris, quelques bouquets de buis, et, de loin en loin, de maigres tiges de chênes couvrent à peine le sol nu; cependant, ces terrains peuvent donner quelques revenus; ils sont éminemment favorables à la culture des truffes, et les essais tentés en différents points ont pleinement réussi.

A mesure qu'on avance, l'aridité du sol diminue, et des champs cultivés arrivent peu à peu à remplacer les terres en friche, les *fraux* du roc d'Anglars.

Au point culminant de ce vaste plateau, la route se bifurque: l'une conduit à Vaour, l'autre descend à Cordes; un dolmen s'élève en ce lieu et lui donne son nom: *Peyrelevade*. Nous sommes, en effet, de nouveau dans la région des dolmens, et tous les causses, tous les fraux possèdent quelques monuments de ce genre.

Ici, comme dans le Lot, les dolmens sont des sépultures, et contiennent des objets de l'âge de pierre semblables à ceux que nous avons déjà signalés.

A peu de distance de Peyrelevade se dresse le château de Vaour, ancienne commanderie des Templiers. Il reste peu de choses de cette ancienne forteresse, mais le donjon constitue encore un excellent observatoire; il domine tout le plateau et permet de se rendre exactement compte de la configuration du pays.

Un vaste plateau entoure Vaour de toutes parts; au nord l'horizon se trouve limité par le massif montagneux du Cantal; à l'ouest, une ligne blanche marque les coteaux calcaires du Lot, tandis qu'au Sud la chaîne entière des Pyrénées déroule ses crêtes déchirées et ses neiges étincelantes.

Avec un peu d'attention, cette plaine du Causse laisse apercevoir une profonde fissure qui la coupe en son entier du Nord-Est au Sud-Ouest; c'est la fracture de l'Aveyron.

La faille puissante qui a produit cette brisure n'a pas amené de ces accidents de ploiements, de renversements de couches, que le géologue rencontre à chaque pas dans les Pyrénées; les soulèvements ont eu lieu par grandes masses, et ont produit ces plateaux exhaussés des *Causses*.

En certains points, l'on peut cependant constater une inclinaison assez prononcée des couches, et Dufrenoy a cité comme exemple de ce mode de formation la coupe naturelle de Vaour à Penne: c'est précisément celle que l'on a sous les yeux du haut du donjon de Vaour.

Un peu à l'est, un vaste bassin est occupé par une des rares forêts de la région: la *Grésigne*, qui mesure quarante kilomètres carrés. Vue du lieu

dit de *Hautes-Serres*, à un kilomètre en avant de Vaour, elle offre un coup d'œil remarquable, surtout lorsque, par une belle matinée, la chaîne des Pyrénées apparaît dans le fond du tableau.

Là d'une part, l'œil domine sur toute la forêt qui, circonvenue de côtés et comme isolée dans son entier, semble remplir le vide d'une vaste coupe naturelle. L'aspect de son sol rouge, ses accidents de terrain ménagés, et les ondulations de ses branches mouvantes, fournissent le contraste le plus favorable pour rendre frappante la nudité et la rudesse des entailles calcaires que l'on peut voir en tournant vers le Nord.

A Saint-Antonin, le petit ruisseau de la Bonnette vient se jeter dans l'Aveyron, et nous allons remonter cette fraîche et riante vallée pour visiter *Caylux* et revenir par la vallée de *Sèze* sur l'Aveyron, à quelques kilomètres en amont de Saint-Antonin.

VALLÉE DE LA BONNETTE

Rien de plus frais, de plus riant, que la route qui serpente tantôt dans le fond de la vallée, tantôt sur le flanc de la montagne; dans le bas, des arbres vigoureux, des prairies toujours vertes, accompagnent la rivière dans tout son parcours, et font de toute la route une véritable allée de parc.

A droite, une série d'éperons rocheux simule les bastions d'une place forte, et rien ne manque pour rendre l'illusion complète : murailles, parapets et glacis. A gauche, au contraire, la montagne forme une ligne continue qui ne s'ouvre qu'au niveau du Martinet, pour donner passage à un ruisseau qui sort du flanc de la montagne.

Là également, nous avons rencontré dans une petite grotte, quelques silex taillés, des pointes de flèches absolument semblables à celles recueillies à Bruniquel.

Au-dessus, sur le causse, il existe également plusieurs dolmens, mais ils ont tous perdu leurs tables; à côté de l'un d'eux, nous avons mis à jour une construction en pierres brutes, qui, selon toute probabilité, devait être une habitation contemporaine des dolmens.

Plus loin, au *Barry de Cas*, il convient de visiter le *Roc dansaire*, rocher isolé de toutes parts et placé en équilibre sur un étroit support; à minuit le roc danse sur sa base, tandis que les sorcières font autour de lui leur danse infernale.

Malgré cette sombre réputation, le Roc dansaire est le lieu de rendez-vous des jeunes gens et des jeunes filles, et rien ne ressemble moins à la danse des sorcières que les jeunes couples qui cheminent lentement sur l'un des quatre sentiers venant aboutir à la pierre magique.

En face, le petit castel de *Cas* montre encore ses murailles, noircies par l'incendie, et ses tours découronnées par la Révolution.

Enfin, la vallée s'infléchit quelque peu vers la gauche, et voici Caylux, la rivale de Saint-Antonin.

Le nom de *Caylux* a de tout temps exercé la sagacité des étymologistes. Il paraîtrait cependant que la véritable origine de ce nom serait *Castellum luxum*, ville déplacée. En effet, les Romains auraient occupé un point tout différent sur le Causse, et ce ne serait que vers le XI^e siècle que la ville d'en bas aurait été construite.

Caylux possède encore quelques maisons du moyen-âge, et ses archives ont une importance considérable pour l'histoire des guerres de religion.

Une enquête, conduite par les délégués du roi Charles-le-Bel, nous permet d'établir qu'en 1327 : « il y aura dorénavant dans la ville de Caylux quatre consuls roturiers, qui seront changés tous les ans et nommés par le sénéchal du Quercy, sur une liste de huit hommes probes de Caylux, dressée par les consuls sortants. »

Comme on le voit par ce fait, Caylux ne jouissait pas de libertés aussi étendues que Saint-Antonin, qui nommait directement ses consuls, tandis que ceux de Caylux tenaient leurs pouvoirs du roi.

Cette circonstance indique encore les dissemblances considérables qui existaient entre les deux villes : aussi, tandis que les bourgeois de Saint-Antonin, libres chez eux, s'occupaient surtout d'augmenter la richesse publique par un commerce étendu, Caylux semblait ne penser qu'aux choses de la guerre, et continuellement dans ses archives il est question de rixes, de querelles, ou de compagnies d'archers, équipés par les consuls ; continuellement aussi les murs de la ville devaient être réparés, pour faire face aux attaques incessantes des compagnies anglaises ou des réformés.

Mais, si à côté de cela les Caylussiens supportaient plus patiemment le joug de l'autorité royale, c'est à peine si leurs consuls font opposition à la donation de leur ville, faite par le Roi en 1481 au seigneur de Blasimont ; et aussitôt ils font célébrer une messe du Saint-Esprit en l'honneur du nouveau seigneur, et font porter au château « pour estre offert au sieur de Blasimont, 1 setier de vin blanc, 2 setiers de vin rouge, 4 paires de chapons, 2 torches de cire, 3 setiers d'avoine et 3 miches, valant en tout 4 livres, 21 sous 6 deniers. »

Les consuls de Caylux exerçaient, conjointement avec le bailli royal, les droits de justice, mais ils ne possédaient pas de *maître des œuvres*; aussi faisaient-ils venir celui de Saint-Antonin; en mars 1532, ils lui payaient 10 sols pour avoir tranché la tête au sieur Picart; ils donnaient en même temps 10 deniers à un sergent de Saint-Antonin « pour avoir sonné la trompette pendant le supplice, pour avoir suspendu le corps aux fourches patibulaires, et pour avoir mis sa tête sur un pal au carrefour de Tourroundols. »

A côté de ces détails, les archives contiennent d'autres renseignements curieux : c'est ainsi que les consuls, en 1540, appellent les confrères de Saint-Antonin pour représenter sur la place du Marché, le *Mystère de la Passion*. L'année suivante, les mêmes confrères reçoivent deux écus au soleil, pour avoir joué l'*Histoire de la Résurrection*.

En 1756 les fortifications étaient devenues inutiles, depuis longtemps les luttes ayant cessé, aussi les consuls firent-ils abattre tours et murailles; c'est à peine s'il en reste quelques traces.

Seule, une tour carrée, donjon du XIV^e siècle, domine encore la ville, et marque l'emplacement du château.

L'église, bâtie à diverses époques, possède des vitraux intéressants, et dont la réputation était telle que le proverbe dit: « *Saint-Sernin de Toulouse, Sainte-Cécile d'Albi, le clocher de Rodez, les vitraux de Caylux.* »

Une autre tradition populaire veut que les vitraux de Caylux aient appartenu à l'église de Saint-Antonin, détruite par les Huguenots; les Caylussiens s'en seraient emparés par la force.

Ce qu'il y a de certain et de fort curieux, c'est qu'alors que les travaux de l'église étaient en cours d'exécution, en 1459, survint un envoyé de l'évêque de Cahors.

Celui-ci ordonnait qu'on plaçât des vitraux dans les églises de son diocèse qui n'en étaient point pourvues; le motif qui l'animait en cela n'était pas tant l'amour de l'art que l'instruction religieuse des fidèles : la peinture sur verre étant alors non seulement un système d'embellissement, mais surtout un catéchisme en images, où les fidèles pouvaient lire les principaux dogmes de la foi.

Les consuls, écrasés par les dépenses de construction, cherchaient à faire rapporter l'ordre de l'évêque; mais le commandement fut maintenu, et ils n'obtinrent qu'un simple délai.

L'on ne sait exactement à quelle date furent placés les vitraux, mais il est à présumer qu'ils furent faits peu de temps après la construction de

l'église, car un compte de 1480 nous apprend qu'ils ont été réparés par *Jean Fidri*.

Le plus remarquable et le plus ancien est celui du milieu du chœur, qui est consacré tout entier à représenter en trente-deux tableaux l'histoire du Sauveur, de quelques prophètes et de saint Joachim.

La plus grande partie de ces vitraux est intacte et « quand on vient de visiter certaines églises de campagne et même de ville, nous dit l'abbé Galabert, où nos verriers modernes envoient leurs saints frisés et pommadés, avec des poses académiques et des draperies prétentieuses, dont les teintes rappellent l'imagerie d'Épinal, on est heureux de reposer sa vue sur les naïfs personnages et les teintes foncées des verrières de nos bons aïeux. »

Cette satisfaction est donnée à l'artiste et à l'archéologue qui se trouvent devant les vitraux de Caylus.

Quelques maisons du XIII^e et du XV^e siècle conservent encore leur ancienne physionomie : l'une, *la maison des loups*, est peut-être la plus intéressante, malgré les affreuses fenêtres à volets verts, qui ont remplacé d'élégantes croisées à colonnettes.

Sur le causse qui domine la rive gauche de la Bonnette, de Saint-Antonin à Caylux et au-delà, de nombreuses exploitations de phosphorite attirent souvent la visite des géologues, Découvertes par hasard, il y a quelques années, ces gisements sont devenus rapidement l'objet d'une exploitation des plus actives, car nul engrais n'est plus utile à l'agriculture que le phosphate de chaux. Mais, à côté de cela, les gisements ont donné une quantité extraordinaire d'ossements fossiles d'animaux de l'époque tertiaire.

La roche phosphatée occupe des fissures, tantôt étroites et profondes, tantôt largement ouvertes au milieu des boues calcaires, et l'on peut ainsi expliquer leur formation.

Des oscillations du sol ont tout d'abord produit des fractures parallèles à la grande faille de l'Aveyron, ou à celle moins importante de la Bonnette; des sources geysériennes se sont fait jour dans ces fissures; elles contenaient en dissolution de la chaux phosphatée; celle-ci s'est déposée le long des parois calcaires en zones diversement colorées par des sels de fer ou de manganèse: c'est la formation primitive. Les dépôts de cette première période sont les plus riches en phosphore.

Plus tard, un nouveau phénomène est venu remanier ce dépôt par des eaux acides; il s'est formé une sorte de manganèse à la fois phosphatée, calcaire, argileuse et ferrifère: c'est le dépôt secondaire, inégalement

riche en phosphorite. En même temps que ce remaniement se produisait, une quantité considérable d'ossements d'animaux de l'époque tertiaire venait se mêler à ces dépôts, et formait, pour la paléontologie, le plus riche ossuaire connu.

A deux kilomètres de Caylux, dans un vallon resserré et comme perdu dans une anfractuosité de la montagne, le sanctuaire de Notre-Dame de *Livron* attire tous les ans, au 8 septembre, les âmes pieuses de la région.

Une grotte profonde servait jadis de repaire à un dragon épouvantable; le chevalier de la Gardelle se dévoua pour en délivrer le pays, et, grâce à la protection miraculeuse de la sainte Vierge, terrassa le monstre. En souvenir de cette délivrance, une chapelle fut édifiée au-dessus de la source où vint expirer le dragon.

La source de Livron est, en effet, une des curiosités naturelles du pays; elle sort de terre avec impétuosité, et toujours limpide, elle fournit une quantité d'eau suffisante pour alimenter la ville de Caylux, et faire marcher six moulins étagés sur la pente de la montagne.

Ces eaux, peu chargées de carbonate de chaux aujourd'hui, étaient à l'époque quaternaire extraordinairement incrustantes; elles ont formé par leurs dépôts un long promontoire qui s'avance fort avant dans la vallée de la Bonnette, et sur lequel est bâti le petit village de Saint-Pierre-de-Livron.

Le château de *Mondésir*, construction sans caractère, mais dans une position charmante, s'élève à quelques pas de Saint-Pierre, et laisse apercevoir derrière lui l'ancienne commanderie de la Capelle.

De même qu'à Montricoux, les Templiers octroyèrent aux habitants de *la Capelle* une charte d'affranchissement, le 10 novembre 1268.

Il existe encore quelques restes de l'ancienne commanderie: une courtine garnie de machicoulis avec chemin couvert, et un donjon carré enclavé dans l'église qu'il surmonte; celle-ci est assez intéressante par la coupole centrale qu'elle possède.

A peu de distance de la Capelle, la Bonnette prend sa source, et sort d'une grotte assez vaste, la grotte de *Saint-Géry*, creusée dans les puissantes assises d'un calcaire oolithique à fines granulations rouges.

Mais nous devons terminer là notre marche vers le Lot, et revenir sur nos pas à Caylux, pour tourner droit au nord et gagner la petite vallée de la Lèze, qui court parallèlement à la Bonnette et se jette dans l'Aveyron à Lexos. Nous aurons, chemin faisant, à visiter le château de *Cornusson* et les abbayes de Beaulieu et de Varen.

Le château de *Cornusson*, par sa masse imposante et par les souvenirs qui se rattachent à la famille de Lavalette, qui le possédait autrefois, est une des constructions féodales les plus importantes du pays.

En 1285 le comte de Rodez, pour récompenser Jourdain II, seigneur de la Valette, Saint-Igne, Cuzoul, Prévinquières et Rienpeyrous, de son puissant appui dans divers combats, lui donna les terres de Malleville, Parizot et Cornusson.

L'on ne sait trop à quelle époque les La Valette de Cornusson reçurent le titre de marquis; mais ce que les archives de Rodez permettent d'affirmer, c'est que François de La Valette Parisot, évêque de Vabes en Rouergue, et frère de Jean, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commença la construction du château vers le milieu du XVI^e siècle; son neveu, également évêque de Vabes, acheva l'édifice commencé; il vint mourir à Cornusson en 1612, et fut enseveli dans l'église.

Le dernier des La Valette, Barthélemy, était député de la noblesse du Quercy aux Etats-Généraux, en 1789. A sa mort, le domaine de Cornusson revint à la famille de Puyleroque, ses héritiers naturels: ceux-ci ont vendu leurs terres, à la fin du siècle dernier, à M. Cambe, notaire royal à Verfeil, et Cornusson appartient aujourd'hui à son petit-fils.

Le château est posé à l'extrémité d'un coteau qui s'avance en forme de promontoire, et commande à la fois deux vallées.

« La porte extérieure, sculptée avec soin, écrit l'abbé Pottier, s'ouvre dans un premier mur; surmonté d'une terrasse, qui se développe sur des salles voûtées; deux tours carrées, avec machicoulis et parapets, sont à chaque extrémité. Après une cour, s'ouvre une nouvelle et plus sérieuse enceinte; le château lui-même est flanqué de quatre tours rondes; celle de droite, sorte de donjon, est plus haute, couronnée de machicoulis et surmontée d'une guérite. Un fossé entoure les deux côtés opposés aux vallées. La tête du pont qui le franchit est défendue par une porte entre deux tours circulaires, percées de meurtrières.

» L'ouverture en plein cintre, est surmontée de trois machicoulis dont les arcs sont trilobés. C'est un châtelet en miniature, pouvant tenir lieu de corps de garde.

» Les fenêtres du château ont dû être remaniées en partie; les plus anciennes excluent toute idée de fortifications sérieuses, abandonnées, du reste, au XVI^e siècle pour les résidences seigneuriales.

Plusieurs grandes salles possèdent de belles cheminées en pierre et en bois sculpté. Celle d'une des pièces du bas, dans le goût Louis XIII, est particulièrement remarquable.

« Le touriste, attiré par son site et son aspect, retenu par la plus gracieuse hospitalité, écoute les légendes du château de Cornusson : elles abondent. A les croire, on verrait l'entrée d'un souterrain qui irait jusqu'à l'abbaye de Beaulieu, et l'on devrait s'attendre à de nocturnes et fantastiques apparitions. »

Les salles du château étaient ornées, à la fin du siècle dernier, de tapisseries nombreuses; il en reste encore une série représentant des sujets de chasse, et c'était, paraît-il, les moins belles. Lors de la tenue des États du Quercy à Caylux, les consuls empruntèrent à M. de Cornusson ses tapisseries pour orner la grande salle des États; à plusieurs reprises, les archives de Caylux en font mention.

En remontant le ruisseau de Sèye, il serait facile d'arriver en peu de temps au château de *Labro*, ruines insignifiantes, mais qui méritent d'être signalées, car c'est là que naquit, en 1494, Jean de la Valette, grand-maître de Malte, célèbre par sa magnifique défense contre l'armée de Soliman.

Au pied du château de Cornusson, se déroule la vallée de la Sèye, plus resserrée que celle de la Bonnette, mais plus fraîche peut-être; partout, en effet, dans le fond du vallon comme sur les pentes qui l'emprisonnent, une fraîche et puissante végétation couvre entièrement le sol. Le nom seul de Beaulieu indique suffisamment le charme de la position de l'antique abbaye; celle-ci n'est distante que de trois kilomètres, mais elle est si bien cachée dans les arbres, et si bien abritée par les montagnes environnantes, que le voyageur se trouve tout-à-coup devant l'ancienne église.

Beaulieu, (Belloc) fondée le 26 août 1141, prit rapidement une grande importance; aussi, en 1259, Vivianes, évêque de Rodez, reconstruisit presque en entier les bâtiments de l'abbaye.

La plus grande partie de ces constructions existent encore, mais l'église est plus particulièrement intéressante, par la pureté exquise de son style. Malheureusement, la commune de Saint-Antonin eut un jour la malencontreuse idée de faire transporter pierre à pierre l'église de Beaulieu, œuvre insensée et bientôt reconnue impraticable, mais qui a singulièrement compromis cet édifice remarquable.

Au couchant, une porte ogivale aux fines voussures, et que surmonte une élégante rosace, donne accès dans la nef : celle-ci mesure 57 mètres de long et 10 de large; mais ce qui étonne surtout dans cet édifice, ce sont ses harmonieuses proportions; de longues fenêtres lancéolées éclairent les travées de la nef et les arcs-doubleaux ne descendent pas au-

dessous de l'appui des fenêtres, afin de laisser les murs libres pour l'appui des stalles des religieux, qui occupent la nef dans toute son étendue. A l'entrecroisement des bras latéraux, une élégante tour percée de quatre rosaces éclairait le chœur.

Dans les vieux bâtiments qui s'appuient au levant contre l'église, l'on visitera avec intérêt la salle capitulaire, le *colloquii locus*, où les religieux, tenus au silence dans le cloître, venaient échanger quelques paroles ; toutes ces pièces, en bon état de conservation, servent aujourd'hui de caves.

Le corps principal fait face à l'église, il contient des réfectoires et salons du XVII^e siècle ; des tourelles carrées flanquent les angles du bâtiment ; un large escalier de pierre conduit au premier étage, où se succèdent régulièrement les cellules des moines.

Une quatrième aile au couchant est connue dans le pays sous le nom d'église Saint-Bernard, et son architecture se ressent de la sérénité imprimée par ce saint aux constructions de son ordre. Les ogives peu accusées, et presque semblables à celles de la salle capitulaire, permettent de regarder ces deux parties de l'abbaye comme les plus anciennement édifiées, et d'une époque antérieure à celle de l'église. Cette *église Saint-Bernard* n'était autre chose que l'hôtellerie, et ses dispositions intérieures rappellent celles si connues de l'abbaye de Vauclair.

Sur la montagne qui domine au couchant Beaulieu, d'autres bâtiments complètent l'installation de l'abbaye ; *Bosgayral* servait de granges, de celliers, et de bâtiments d'exploitation ; c'est ce qui explique l'absence de ceux-ci dans les constructions de Beaulieu.

Beaulieu semblait, il y a quelques années à peine, voué à une destruction inévitable, mais fort heureusement la commune de Saint-Antonin s'est enfin déterminée à céder les bâtiments de l'église, sa propriété, au propriétaire de l'abbaye. Tout aussitôt celui-ci s'est empressé d'arrêter l'œuvre du temps, et déjà le chœur est préservé, les toitures des bâtiments refaites, et certainement Beaulieu sera sauvée d'une ruine désastreuse.

Au-delà de l'abbaye, le vallon change de direction, les montagnes s'écartent, et voici la plaine de *Verfeil* ; au milieu de celle-ci, s'élève un tumulus, une motte militaire, assez importante ; à ses pieds, d'épaisses murailles en pierre sèche semblent desservir un camp retranché ; mais il n'a pas encore été pratiqué de fouilles en ce point, et il serait difficile de donner une attribution certaine à cet amoncellement de pierres.

Au niveau du village de Verfeil, la vallée se détourne vers la droite et

gagne l'Aveyron à la hauteur de Lexos, en passant par Arnac, où l'on peut voir encore quelques pans de mur de l'enceinte fortifiée.

Mais nous ne suivrons pas cette route, et gagnant à gauche le col de Verfeil, nous irons rejoindre la vallée de la Baye, qui nous conduira à Varen.

A peine a-t-on franchi le col de Verfeil, que le pays change d'aspect ; une vallée profonde, étroite, donne passage au mince filet d'eau de la Baye, qui descend au milieu de forêts de châtaigniers, au sombre et austère feuillage.



Château de Najac.

Au milieu de la verdure, et comme caché dans un pli de terrain, nous pouvons apercevoir le misérable hameau d'Alzonne.

Les quelques maisons qui composent ce hameau ne mériteraient guère par elles-mêmes d'arrêter notre course ; mais des souvenirs du plus vif intérêt s'attachent à cette localité. C'est là, en effet, que vinrent se cacher les derniers débris des Vaudois ; poursuivis à outrance dans la Bourgogne par les inquisiteurs s'emparant des malheureux hérétiques et *comburentur quando poterant*.

Pendant longtemps, la petite colonie parvint à échapper aux recherches de l'inquisition, mais un bourguignon d'Alzonne, Hugues Garin, eut la témérité de s'avancer sur les terres de la dame de Montfort ; Garin fut



bientôt pris, amené à Carcassonne et brûlé en séance judiciaire devant la cour d'Avignon.

Des paroles imprudentes amenèrent des recherches dans Alzonne; le sombre drame du bûcher fit de nouvelles victimes; les moins coupables furent condamnés à venir en pèlerins d'un bout de la France à l'autre, tandis que de plus rigoureusement punis vinrent finir leurs jours dans la prison des Emmurés, à Carcassonne: *Ubi panis doloris in cibum et aqua tribulationis impostum eis tantum modo ministrantur.*

Il serait difficile de trouver trace aujourd'hui de ces drames sinistres, et cependant en compulsant les livres des sentences de l'Inquisition, on retrouve encore dans Alzonne des noms de famille identiques à ceux des malheureux Vaudois.

Cette persistance des anciennes familles est du reste chose fort remarquable; en parcourant les archives de l'ancien notaire-royal de Saint-Antonin, il est facile de suivre pendant plusieurs siècles les générations successives de telle et telle famille qui habite encore la même localité.

Non seulement les Bourguignons d'Alzonne ont laissé leurs noms dans le pays, mais les Anglais, si longtemps maîtres de la contrée, ont aussi laissé des traces de leur passage; ainsi, il existe encore dans le pays une famille à cheveux rouges dont le nom, *Guilhelm Patarsou* rappelle bien l'origine anglaise, car ce n'est qu'une altération de William Paterson.

Reprenant la vallée de l'Aveyron à Saint-Antonin, où nous l'avons laissée, nous longerons encore pendant quelque temps la base du Roc d'Anglars.

Bientôt la station de Fenayrol nous montrera les ruines de son vieux château, et les traînées rouges laissées par ses sources minérales.

Ce qui reste du château fait encore bonne figure avec ses tours carrées, ses machicoulis et la galerie percée de meurtrières qui règne sur la façade qui domine l'Aveyron.

Lexos ne doit son importance qu'au croisement des lignes de Toulouse et de Montauban, et rien ne nous arrêtera dans sa gare, spacieuse et bien aménagée.

Varen occupe le centre d'un bassin calcaire au milieu duquel serpente l'Aveyron, et qui renferme des couches assez puissantes de gypse exploitées pour l'agriculture.

L'abbaye de bénédictins de Varen paraît avoir été fondée au IX^e siècle par saint Girard; longtemps la fortune de la petite ville bâtie autour des constructions claustrales furent intimement liées l'une à l'autre; une

enceinte garnie de tours, de portes et barbicanes, réunissait les habitations au monastère. Les guerres de religion portèrent plusieurs fois la ruine et la désolation dans Varen. En 1582, rapportent les annales de Villefranche, « les Huguenots se saisirent de la ville de Varen; ils commirent mille insolences nonobstant la paix. Mais ledit Varen estant battu du canon amené par Antoine de Buisson, il fut repris et six-vingt dix-sept voleurs furent tuez, noyez ou pendus. » Ceci peint bien cette époque de troubles, et indique clairement que la religion n'était que trop souvent un simple prétexte aux expéditions des bandes de voleurs qui attaquaient, à tour de rôle, catholiques ou réformés.

L'église de Varen est une basilique latine du XI^e siècle, avec cette particularité fort rare que le chevet est carré, et couronné par une haute tour. Les collatéraux se terminent par des absides jumelles dont le dallage, surélevé de plusieurs marches, couvre des cryptes.

La voûte de la grande nef est en berceau, et elle est couverte par de grandes dalles posées directement sur l'extrados.

La voute, au contraire, qui surmonte l'autel est une sorte de coupole sans trompes ni pendentifs.

La façade occidentale de l'église servait de rempart, le fossé passait à ses pieds; aussi sa porte en plein cintre était-elle murée.

Sur le côté Nord, l'on aperçoit une série de colonnes et de chapiteaux, derniers restes de l'église paroissiale qui s'appuyait à l'église abbatiale et en était complètement séparée.

Le cloître occupait au contraire le midi, il a été détruit par un incendie; il paraît même que l'on craignit alors pour l'église, dont les murs portent les traces du feu, et l'on éleva deux forts arcs-boutants, qui existent encore, et ne s'expliquent pas tout d'abord.

L'intérieur de l'édifice est d'une grande simplicité; les chapiteaux du chœur portent seuls des sculptures; mais, par un acte de vandalisme inexplicable, un des anciens curés les a détruites de sa main, sous prétexte d'inconvenance.

Le bénitier, qui est placé à l'entrée de la grande nef, est un autel antique en marbre.

Ce que l'on appelle aujourd'hui le *château* n'est autre chose que la demeure du *doyen*, car la sécularisation du doyen de Varen, effectuée en 1561, avait entièrement changé la disposition de l'abbaye. Cette construction se dessine à merveille du côté de la tour de l'église, avec ses machicoulis, ses lucarnes élevées, ses croisées à meneaux et ses tourelles. Des bâtiments plus anciens relie ces-ci à l'église.

Tout à côté du château, l'on aura encore à visiter une des vieilles portes de la ville, avec moucharaby.

Dans la plaine de Varen, il faudrait encore signaler le château de Perrodil, si pittoresquement situé sur la falaise qui borde la rivière.

Plus loin, à Puech-Mignon, nous abandonnons les formations de l'époque secondaire, pour entrer dans les terrains primitifs : gneiss, granite, schistes cristallisés, du district de Laguépie.

Au bord même de ce massif primitif, des couches encore peu étudiées, et qui représenteraient soit le terrain permien, soit le terrain houiller, ont donné quelques traces de combustible ; mais les recherches ont été à peine commencées et l'on ne sait encore à quoi l'on a affaire.

Laguépie est située au confluent du Viaur et de l'Aveyron ; pendant longtemps cette petite localité a conservé une importance minière considérable et ses filons de cuivre fournissaient à la chaudronnerie auvergnate le métal qu'elle employait. Aujourd'hui, l'industrie a complètement abandonné toute recherche, mais le géologue trouvera une ample moisson d'observations dans ce pays tourmenté.

La baronie de Laguépie appartenait, en premier lieu, aux comtes de Toulouse, mais elle changea continuellement de mains.

Le château, rasé une première fois par les Albigeois en 1211, fut relevé par Jean de Villemur en 1369.

Enfin il fut détruit de fond en comble en 1592 par Joyeuse.

Les ruines du château n'ont qu'un fort mince intérêt et méritent à peine une visite ; de la station du chemin de fer il est facile de se rendre compte et de sa position, et de celle du mur d'enceinte et des deux tours à moitié détruites qui marquent encore l'emplacement de l'ancien château : les ruines qui couronnent le plateau sont relativement modernes et sans aucune valeur.

Au-delà de Laguépie, la vallée de l'Aveyron change complètement d'aspect : ce n'est plus qu'une gorge étroite et sauvage, sans habitations, sans cultures. Sur la rive gauche, la vallée de la Serène vient interrompre les pentes de la montagne : c'est là que se trouvent les gisements métalliques les plus nombreux. La vallée devient de plus en plus étroite et sinueuse, aussi la voie est-elle obligée de passer à plusieurs reprises d'une rive à l'autre, et de couper par des souterrains les éperons rocheux qui se succèdent continuellement. Enfin, une haute muraille semble barrer complètement la route, et apparaît, fier et menaçant, le château de Najac, dominant de près de 150 mètres les eaux de l'Aveyron qui coule à ses pieds.

Le château de *Najac* est d'un aspect grandiose, avec ses hautes tours et ses courtines dressées au sommet d'une vraie montagne dont les pentes abruptes sont couvertes de bois. C'est ainsi que se présente la forteresse du côté du nord ; mais le train court, et à peine a-t-on pu saluer d'un cri d'enthousiasme ce merveilleux tableau, qu'il nous est dérobé par l'obscurité d'un tunnel percé à 500 ou 600 pieds au-dessous des remparts ; on en ressort bien vite, et l'on a sous les yeux le flanc méridional de la forteresse, qu'accompagne cette fois une petite ville groupée sous ses murailles du côté du soleil.

Là, des cultures variées, des jardins en terrasses, conquis sur les rochers par l'industrielle activité des habitants, forment, depuis l'Aveyron, qui coule au pied de la montagne, comme une suite de degrés irréguliers qui montent jusqu'au château. Le coup d'œil est moins surprenant qu'au nord ; mais le paysage offre plus d'animation et de vie.

Najac appartenait aux comtes de Toulouse ; le château fut bâti en 1100 par Bertrand, ruiné par les Albigeois, et relevé en 1250 par Alphonse de France ; il avait coûté plus de 1,600 livres tournois.

En 1255, Alphonse octroya une charte aux habitants de Najac ; mais en 1258, ceux-ci furent condamnés à bâtir une église de 28 brasses de longueur ; celle-ci coûta 31,000 sous de Cahors, dont Béranger Cornet, maçon, donna quittance aux consuls, en 1269.

En 1271, Najac revint au domaine de la couronne ; pris et repris pendant la guerre des Anglais, cette forteresse fut toujours regardée à bon droit comme la clef du Rouergue.

Sous Louis XIV, les paysans s'insurgèrent contre une augmentation de taille, et sous le nom de *croquans*, tinrent en échec les troupes du roi ; pendant quelque temps Najac fut en leur pouvoir, mais ils furent battus devant Villefranche et leurs chefs exécutés à Najac même.

Najac mérite donc une visite toute particulière et le touriste sera amplement récompensé de la fatigue qu'aurait pu lui causer l'ascension au château ; je recommande de suivre l'itinéraire suivant : Après avoir franchi un vieux pont au sortir de la gare, tournez à droite pour prendre la rampe des voitures, et ne vous engagez pas dans le sentier de gauche, beaucoup plus court, mais qui ne vous donnerait pas la moindre idée de la configuration de cette presqu'île entourée par l'Aveyron et si majestueusement couronnée par le château.

Voici d'abord l'église, du XIII^e siècle, comme nous l'avons indiqué, avec son curieux baptistère, ses longues fenêtres murées, et ses étroites ouvertures percées après coup dans la maçonnerie élevée qui bouche les fenêtres.

A l'intérieur une grille en fer forgé, d'un dessin gracieux, entoure le chœur, et la sacristie renferme une élégante croix processionnelle en filigranes dorés de la meilleure époque byzantine. La croix de Najac est l'orgueil des habitants du village, et ils lui attribuent une haute puissance protectrice.

Au-delà de l'église, la route s'élève lentement sur le flanc de la montagne et gagne peu à peu le niveau de la longue rangée de maisons qui font suite à l'église ; on croirait aborder une ville importante ; mais l'illusion cesse quand, après avoir tourné brusquement à gauche, la route vous conduit sur la grande place de Najac, point excellent pour se rendre compte de la configuration du village et de celle du château.

Cette place, longue de plus de 200 mètres et large de 50, est bordée de chaque côté de vieilles maisons aux formes bizarres, et presque toujours séparées les unes des autres par des ruelles d'un pied à peine de large.

Celles du levant sont toutes supportées sur des pilotis en pierre, et il règne ainsi de ce côté une sorte de galerie couverte ; à l'extrémité sud du plateau, la montagne s'abaisse rapidement, en même temps que les bords du plateau se rapprochent, et bientôt c'est à grand peine s'il reste une place suffisante pour donner place à l'unique rue de Najac et aux deux rangées de maisons qui la bordent dans toute son étendue. Ici, comme sur la place, la mode nouvelle a fait peu de conquêtes, et presque toutes ces constructions conservent leurs vieilles livrées et cette riche couleur si chère au paysagiste ; dans le fond, et isolé sur un mamelon, se dresse le château. Rien de merveilleux comme ce tableau, alors surtout que vers le milieu du jour, le soleil éclairant vivement l'un des côtés de la rue, laisse l'autre dans l'ombre, et que la masse imposante du château, noyée dans un flot de lumière, paraît protéger de sa masse puissante les débiles et chétives habitations groupées autour de lui.

Vers le milieu de la rue, une fontaine ancienne distribue l'eau d'une source amenée de fort loin ; elle consiste en un vaste bassin de grès, orné de colonnettes ; une inscription, illisible aujourd'hui, ferait remonter cette construction au XIII^e siècle.

La rue cesse bientôt ; une échancrure de la montagne termine brusquement la rue du village et isole le château. Pour y arriver, il faut tourner à gauche et suivre une rue, autrefois chemin couvert défendu par trois portes successives.

Nous voici enfin au pied des murailles de la première enceinte, et une porte étroite nous permet d'arriver au mur de la forteresse.

Le plan du château de Najac est simple et presque régulier : c'est un carré long, flanqué au nord de trois tours rondes, et au midi de deux autres de même forme ; seulement, la tour située à l'angle du sud-est, beaucoup plus grosse et plus élevée que les autres, servait de donjon, et à l'angle sud-ouest elle est remplacée par une tour carrée. Toutes ces tours ont des voûtes à nervures parfaitement exécutées, ainsi que le reste de la construction, qui se ressent de sa noble origine et qui n'est pas sans rapports avec la Bastille.

Du haut du donjon, la vue est saisissante : de tous côtés des pentes abruptes descendent jusqu'aux bords de l'Aveyron, du côté du village ; seulement un étroit promontoire relie le massif du château à la montagne ; au sud, le village, uniquement composé d'une longue rue, occupe la crête de la montagne, tandis qu'au nord, une vaste enceinte de montagnes rougeâtres entoure le château d'une vaste ceinture

L'on peut arriver à Najac de différents côtés : par la vallée, en suivant la voie ferrée ; au sud, par la route de Villefranche ; au nord, par Mazerolles ; et c'est par cette dernière route qu'il conviendrait de venir à Najac tout d'abord. Du haut de cet amphithéâtre de montagnes, Najac semble dominer tout le pays, et là on se rend parfaitement compte de son importance comme clef du Rouergue.

Pour arriver à la station suivante, celle de Monteils, à peine éloignée de 6 kilomètres, il nous faudra traverser 9 tunnels et franchir l'Aveyron sur 9 ponts. La gorge dans laquelle coule la rivière se rétrécit de plus en plus, elle décrit mille sinuosités ; aussi l'on a peine à comprendre que jamais ingénieur ait osé faire passer une voie ferrée au milieu d'une région aussi tourmentée.

Malgré cela, les travaux de Najac à Monteils ont été exécutés en cinq ans et sans qu'aucun accident soit venu interrompre la marche.

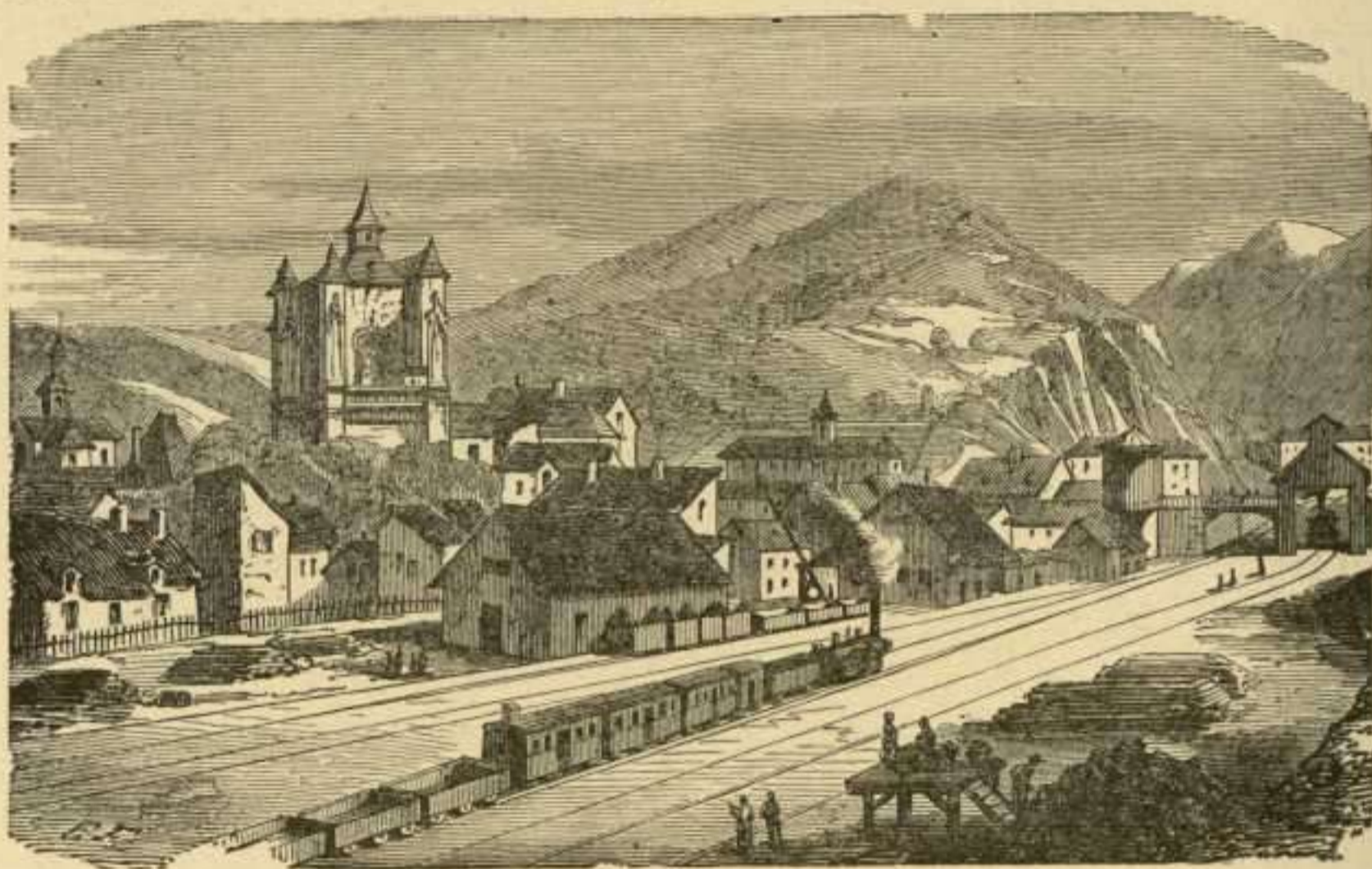
Monteils avait jadis une certaine importance par ses exploitations minières ; à peu près toutes sont abandonnées maintenant. Sur la rive gauche, on peut apercevoir de la voie le village de Sauvenza, établi sur un vaste plateau granitique. Son ancien château appartenait aux seigneurs de Monlhon. Il reste encore une grande partie de cette ancienne demeure ; la façade principale regarde à l'ouest : elle est flanquée de deux grosses tours rondes ; l'une d'elles porte cette devise gravée par Jean de Monlhon en 1575, lors de la construction du château : *Dieu est ma haute tour et forteresse.*

Les ligueurs s'étaient emparé du château de Sauvenza ; mais ils en furent délogés par le baron de Bournazel.

Mais déjà, la vallée s'est élargie, les montagnes deviennent moins abruptes, et nous voici dans la plaine de Villefranche. Chemin faisant, nous pouvons visiter le château des Anglais. Rien de plus accidenté que le sentier qui mène des bords de l'Aveyron dans une gorge étroite et profonde, jusqu'aux ruines de ce manoir, dont l'épaisseur des murailles dit assez quelle était autrefois l'importance.

Au-delà, nous apercevons enfin Villefranche.

Villefranche, bâtie par Alphonse, comte de Poitiers et frère de Saint-Louis, appartient à cette grande famille des bastides élevées dans le midi de la France au XIII^e siècle, et dont nous avons déjà rencontré



Gare de Villefranche.

quelques-unes dans la plaine de la Garonne. Ces villes, au cachet tout particulier, réhabilitent glorieusement les ingénieurs du moyen-âge du reproche d'irrégularité systématique qu'on leur adresse souvent.

Quatre rues principales tirées au cordeau se coupent à angle droit et ménagent, à leur intersection, une large place bordée de galeries couvertes.

A un des angles se dresse le clocher de la cathédrale : L'église Notre-Dame, commencée en 1260, fut construite avec une extrême lenteur ; car elle ne fut terminée qu'à la fin du XVI^e siècle : l'énorme tour du clocher ne reçut sa plus haute voûte qu'en 1581, et faute d'argent, elle ne fut pas élevée plus haut.

Le clocher à sa base sert de porche à l'église ; il est flanqué de quatre contreforts puissants décorés de clochetons.

La porte est formée d'une suite d'arcs concentriques et décroissants ; elle est séparée par deux piliers, qui constituent ainsi deux entrées, symbolisant peut-être la voie des bons à droite, à gauche celle des méchants.

Le portail est du XV^e siècle, et il se fait remarquer par ses nervures prismatiques finement travaillées.

A l'intérieur de l'église, les stalles du chœur méritent quelque attention. Deux rangs de stalles offrent des panneaux richement décorés, et particulièrement une galerie saillante où brille le style ogival flamboyant dans toute sa fantaisie. Des flammes entourent des quatre-feuilles, des trèfles lancéolés, etc. Les miséricordes des stalles sont fort ogivales et sont parfois peu révérencieuses : des moines grimaçant sous leur capuchon, ont, l'un un museau de renard ou de lapin, l'autre une gueule de chien ou le groin d'un porc.

La violence à main armée a, plus d'une fois, franchi le seuil de l'église Notre-Dame. Elle fut pillée en 1448, à propos de l'installation du chapitre collégial. Deux ans après, les esprits n'étaient pas encore calmés, et l'archiprêtre Astorg de Firminhas, défendant au chapitre de percevoir la dime des fruits, occasionna un soulèvement populaire. Ses partisans envahirent l'église un dimanche, pendant les offices, et commirent toutes sortes d'abominations ; ayant apporté du pain, du vin, du gras-double et des pieds de mouton, ils firent ripaille au milieu du chœur.

En 1451, le parlement de Toulouse rendit un arrêt contre les profanateurs, et les désigna sous le nom de *mange-tripes de Villefranche*.

Sous la Révolution, l'église fut pillée et enfin incendiée.

Villefranche possède encore de ravissantes maisons du XV^e et du XVI^e siècle : l'une, sur la place, à trois étages de fenêtres géminées ; l'autre, sur la place également, mais sous les arcades, se développe avec une jolie petite tour supportée par une coquille, deux balcons, des têtes en saillie, des galeries à caissons agrémentés de feuillages, un élégant escalier et une mirande. Une porte extérieure est très finement sculptée et surmontée d'un amour, tandis qu'une porte intérieure représente un cep de vigne avec des pampres d'un puissant relief.

Mais Villefranche est fière, à juste titre, d'un édifice gothique construit de 1451 à 1458 : la Chartreuse. A la Révolution, ces magnifiques constructions, situées tout à côté de la gare, devinrent la propriété de la ville et furent transformées en hôpital.

L'église, à une seule nef terminée par une abside à cinq pans, est sur-

montée par une élégante coupole. Les stalles du chœur et les vitraux sont dignes d'attention.

Le grand cloître, d'une extrême simplicité, sert aujourd'hui de promenoir aux malades ; tout à côté de lui, le petit cloître, plus riche que le premier, est un véritable bijou. Les arceaux de la clé, d'où se détachent tantôt des feuilles d'acanthé, tantôt des arabesques ; les entrées des cellules voisines, surmontées de pampres et de grappes de raisins, sont d'une extrême délicatesse.

A côté des deux cloîtres, s'ouvre le réfectoire, vaste pièce voûtée qui se recommande par sa chaire ogivale, du travail le plus fin.

Les anciennes cellules des chartreux donnaient sur le grand cloître, et chaque logement des religieux comprenait deux pièces et un jardinet clos de murs élevés.

La plupart des dispositions anciennes ont fait place aujourd'hui à des installations modernes, et telles que le comporte un hôpital.

Commencée en 1451, la Chartreuse fut terminée en 1459. Sa fondation est due à la générosité de Vésian Valette, riche marchand de Villefranche, parti pour Rome en 1450, où il mourut. Sa veuve Catherine Garnière fit aussitôt construire la Chartreuse, où plus tard elle fut enterrée à côté de son mari ; leurs tombeaux se voient encore dans le chœur de l'église.

Non loin du faubourg Savignac, s'élève le château de *Graves*, construit en 1550 pour un consul de Villefranche, par Guillaume Lyssorgues, dit le sourd, que nous retrouverons encore au château de Bournazel.

Quatre corps de logis, flanqués de tours rondes, forment les côtés d'une cour intérieure ; à l'extérieur, une façade principale avec perron donnait sur un parc, converti aujourd'hui en jardins potagers. Tout l'édifice a été orné suivant l'ordre Toscan, et l'on aura surtout à remarquer deux bas-reliefs qui ornent le tympan des fenêtres de l'étage supérieur : l'un représente Lucrece se donnant la mort ; l'autre, Tarquin jettant sur sa victime des regards de convoitise.

Pendant les guerres de religion, le château de Graves servit de refuge aux Calvinistes, qui s'y défendirent avec tant de bravoure, que les assiégeants leur offrirent de les laisser sortir sans armes, leur promettant la vie sauve. La capitulation fut acceptée ; mais, à peine étaient-ils sortis qu'on les massacra sans merci, dans un champ appelé encore dans le pays le *champ des Huguenots*. « Ceste foy ainsi faulsée, dit le chroniqueur, donna cours à ce proverbe : *foy de Graves*, contre ceux qui ne gardent leur foy. »

Triste temps de cruautés inouïes, où les deux partis n'avaient rien à se reprocher; car, à la *foy de Graves*, on peut opposer le collier d'oreilles de moines, tués de sa main, dont se parait le capitaine huguenot Briquemaut.

A dix kilomètres au-delà de Graves, on pourrait encore aller visiter l'ancienne abbaye de Locdieu, fondée au XII^e siècle dans un repaire de bandits, nommé *locus diaboli*, à laquelle on donna par opposition le nom de *locus dei*.

L'église du monastère, et le cloître qui rappelle celui de Villefranche, ne sont plus maintenant que parties peu importantes à côté des magnifiques constructions élevées par le propriétaire actuel.

A la sortie de la gare de Villefranche, la voie ferrée, laissant la vallée de l'Aveyron qui s'infléchit brusquement à l'est, s'engage dans une série de tunnels qui traversent une région extrêmement tourmentée, et dans laquelle se rencontrent de riches filons de galène argentifère.

Le chemin de fer suit alors la petite rivière de l'Alzou, et contourne la montagne de Garrigue-Redonde, dont le miel vaut, paraît-il, celui si renommé de Narbonne.

La station de *Villeneuve* est placée au point de partage des eaux qui se jettent dans l'Aveyron d'un côté, dans le Lot de l'autre.

Villeneuve fut fondée par les comtes de Toulouse en 1061, et plus tard en 1079, Pierre Béranger de Narbonne construisit au même lieu le monastère du Saint-Sépulcre.

La ville neuve, fut saccagée, à diverses reprises par les Anglais, et les huguenots l'incendièrent plutôt que de l'abandonner aux catholiques qui leur en disputaient la possession; d'où le nom de Villeneuve *la crémade* qu'elle porte encore.

Saint-Igest qui se dresse en face de Villeneuve, et tout à côté de la voie, aurait donné le jour à Virginie, l'amie de Paul, que Bernardin de Saint-Pierre a rendue célèbre.

La station de *Salles-Courbatiès* est construite au milieu d'un de ces causses calcaires, que nous avons déjà rencontrés sur notre route; et dans lesquels l'archéologue rencontre, çà et là, des dolmens plus ou moins bien conservés, suivant l'état d'avancement plus ou moins grand des défrichements.

Naussac n'a d'intérêt que par le voisinage de Peyrusse, dont un loustic a dit : *Vidi Petruciam, speluncam latronum* en attribuant cette

phrase à César ; cette affirmation a été répétée maintes fois et finira par être admise comme vérité alors que César n'a jamais parlé de Peyrusse.

En 1163, les Anglais s'emparèrent de Peyrusse, mais ils en furent chassés par les habitants conduits par Cornély de Médicis. Quelques auteurs ont voulu faire de ces Médicis la tige des Médicis de Florence ; mais cette filiation ne nous paraît être qu'une supposition absolument gratuite.

Peyrusse fut un point important pour les armes des comtes de Toulouse pendant la guerre des Albigeois ; aussi, lorsque la paix fut conclue en 1229, il fut stipulé que les fortifications en seraient rasées.

En 1562, elle fut horriblement saccagée par les catholiques.

Enfin, la voie abandonne ces sombres défilés, ces terres incultes, et entre dans la riche plaine de *Saint-Julien d'Empare* ; ici les alluvions du Lot sont d'une fertilité remarquable, et le chanvre et le maïs y prennent tout leur développement.

Capdenac apparaît devant nous, et nous rejoignons, au pied de sa haute muraille, la route qui nous a déjà conduit de Cahors à la vieille cité gauloise.

DE MONTAUBAN A SAINT-SULPICE

Une troisième ligne se détache encore de la gare de Montauban et remonte la vallée du Tarn jusqu'à Saint-Sulpice, point où elle croise la grande ligne de Toulouse à Paris, s'engage dans la vallée de l'Agout, pour gagner Lavaur et Castres.

La voie ferrée de la vallée du Tarn ne se sépare de la ligne principale qu'à quelques kilomètres de Montauban, coupant en ligne droite vers la rivière. Nous passerons sans nous arrêter devant *Bressols*, *Corbarrieu* qui possède des traces d'un oppidum Gaulois ; *Labastide*, *Saint-Pierre*, *Reynies* et son château du XIV^e siècle restauré au siècle dernier ; *Orgueil* devenu célèbre un instant par la chute sur son territoire d'un aérolithe charbonneux d'un type encore inconnu. Nohic est la dernière localité du département de Tarn-et-Garonne.

A *Villemur*, nous sommes déjà dans la Haute-Garonne. Les moulins de Villemur ont eu leur moment de réputation quand la culture du blé était la principale industrie agricole du pays. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi et les céréales ne donnent plus de revenus suffisants ; ici particulièrement la vigne remplace à peu près toutes les autres cultures, et

le district voisin de *Villaudric* de .e des vins très réputés dans le pays, intermédiaires entre le bourgogne, dont ils ont le feu, et le bordeaux, dont ils rappellent le bouquet. Mais les atteintes du phylloxera auraient bientôt détruit cette précieuse récolte, si l'emploi des plants américains n'était venu leur donner une dernière ressource pour lutter contre la crise agricole qui ruine notre Midi.

Un pont suspendu fait communiquer les deux rives du Tarn, à Villemur même.

Villemur a été pendant toute la durée des guerres du moyen-âge, un point stratégique important, car il couvrait Montauban. Aussi, pendant la guerre des Albigeois, il fut pris et pillé tour à tour par les croisés et par les dissidents.

Villemur est bâtie aux pieds des coteaux que longe la rivière du Tarn depuis Montauban et qu'il n'abandonnera qu'à son entrée dans le massif du plateau central dont les premières assises rocheuses apparaissent au Saut de Sabo, à quelques kilomètres au-dessus d'Albi.

La Madeleine, Layrac, Mirepoix, n'ont aucune importance.

Bessières et *Buzet* pittoresquement placées sur les bords même du Tarn, cultivent avec succès des *péchers* qui fournissent chaque année des récoltes très rémunératrices.

Saint-Sulpice bâtie au confluent du Tarn et de l'Agout, d'où son nom de Saint-Sulpice-la-pointe, est le point extrême de la ligne que nous venons de parcourir; les travaux nécessités pour l'établissement de la voie n'étant pas terminés encore au-delà de ce point.

Nous retrouverons Saint-Sulpice lorsque nous suivrons la ligne de Toulouse à Lexos et à Albi.

DE MONTAUBAN A TOULOUSE

De Montauban à Toulouse, la voie ferrée suit presque constamment le canal latéral, et se rapproche un peu de la Garonne au niveau de Montech.

Avant d'arriver à la gare de *Montbartier*, on traverse les taillis de chênes décorés du nom un peu prétentieux de forêt de Montech.

A Montbartier se détache un embranchement du canal latéral qui se dirige vers Montauban et communique avec la rivière du Tarn. Montbartier, simple chef-lieu de canton, avait autrefois une certaine importance; ses fortifications étaient solidement établies, car les protestants

malgré leurs 6,000 fantassins et leurs 600 chevaux ne purent enlever la place en 1569.

Dieupentale, appuyé aux collines que nous suivons depuis la station précédente, montre sur la gauche de profondes excavations, dans lesquelles les briquetiers trouvent des marnes argileuses excellentes pour la fabrication des briques à bâtir.

Non loin de la station, se trouve le chef-lieu de canton, *Verdun*, composé de deux parties séparées par la rivière : la vieille ville et la bastide, reliées aujourd'hui par un pont, dont le nom rappelle cette dualité, le pont de *miègeville* (moitié ville). De magnifiques allées de platanes séculaires aboutissent à Verdun, et masquent dans la plaine une ville qui tout à coup se déploie devant vous sur une colline à pic.

Verdun conserve encore quelques restes de ses murailles et une curieuse porte fortifiée du XV^e siècle. Dans son église du XIII^e siècle, à deux nefs jumelles, on remarquera surtout une vieille cuve baptismale en plomb d'une conservation remarquable. La halle présente le type de la région : piliers de bois et forte charpente soutenant une vaste toiture.

A une petite distance de Verdun, dans la vallée de Nadesse, existaient il y a peu de temps encore des ruines importantes d'une abbaye, célèbre par ses merveilleux reliquaires, l'abbaye de Grandselve. Aujourd'hui l'œuvre des démolisseurs est à peu près terminée et il ne reste plus rien des anciens bâtiments monastiques.

Au moulin de Saloret, on peut voir encore les pierres tombales arrachées des tombeaux de Guillaume de Montpellier, 1202, de Bernard Jourdain, seigneur de l'Île en Jourdain, 1238, de Foulques de Marseille, évêque de Toulouse, 1231. Ces pierres garnissent aujourd'hui la chaussée du moulin !

De tous les bâtiments de l'abbaye, il ne reste plus que quelques pièces de l'hôtellerie bâtie en 1727.

Tout à côté, *Coubirac* qui a conservé son enceinte fortifiée, et *Bouillac*, un peu plus loin, ont puisé largement dans l'abbaye de Grandselve ; aussi retrouve-t-on dans maintes constructions des fragments de sculptures arrachées aux cloîtres, à l'église démolie.

L'on conserve encore dans une maison de Bouillac une vierge en bois sculpté, dont l'histoire est tout au moins singulière.

Un religieux fuyant l'abbaye, arriva dans sa famille portant cette madone sur une épaule et une pendule à caisse sur l'autre : naïf souvenir de sa piété et des fonctions qu'il remplissait à l'abbaye.

Au-delà de Dieupentale, la voie marche presque en droite ligne, laisse le village de Canals, et arrive à *Grisolles*, petite ville jadis fortifiée, et qui résista énergiquement aux ligueurs; moins heureuse que Villemur, elle tomba au pouvoir de Joyeuse, qui fit pendre sur la brèche le capitaine Fénelon commandant de la place.

L'église, restaurée en grande partie, possède un portail remarquable du XIII^e siècle : Il se compose de dix arcs en brique et d'un arc extérieur en pierres, servant d'encadrement, et orné d'une bande zodiacale et de sculptures diverses. Huit colonnes de marbre supportent des chapiteaux fort curieux : l'un surtout qui représente la pesée des âmes.

A 2 kilomètres de Grisolles, on remarque sur la gauche, le château de *Pompignan*, grande construction du siècle dernier, où est mort en 1784 le marquis Lefranc de Pompignan, l'auteur des poésies sacrées. Son tombeau a été érigé dans l'église du village que le marquis avait fait construire de ses deniers.

Castelnau d'Estretfonds étonne le voyageur par son singulier nom, et cependant son étymologie est des plus simples : *castrum novum de strictis fontibus*.

La masse imposante du château moderne de Castelnau fait un puissant contraste avec les chétives maisons du village qui s'étend à ses pieds. Tout récemment, le château de Castelnau recevait la visite de l'Empereur du Brésil qui venait se reposer quelques jours sous le toit hospitalier de la châtelaine de Castelnau, la providence du pays.

De Castelnau l'on atteint en quelques minutes, *Grenade*, petite ville bâtie sur les bords de la Garonne.

Grenade est la cinquième commune de la Haute-Garonne par sa population qui s'élève à 4,150 habitants : c'est une ancienne bastide, établie près du confluent de la Save, par les sénéchaux de Toulouse. Ses rues viennent toutes converger à la place centrale sur laquelle s'élève une halle.

Comme toutes les bastides de la région, Grenade a été bâtie à la fin du XII^e siècle; et le 11 mai 1291, le sénéchal de Toulouse, Eustache de Beaumarchais, qui avait fondé la ville de concert avec l'abbé de Grandseive, octroya une charte communale aux habitants de Grenade. Il voulut donner ce nom à la ville nouvelle en souvenir de l'Espagne où il avait eu un commandement.

Au XIV^e siècle, son importance était déjà considérable, et ses consuls bâtirent alors un pont sur la Garonne; mais en 1350 il fut abattu par les capitouls de Toulouse afin de barrer la route aux Anglais qui battaient le pays.

Saint-Jory possède un château Renaissance en assez mauvais état ; *Lacourtenour* une importante usine de papier de paille.

Ici commence la série des jardins maraichers qui alimentent les marchés de Toulouse, et qui se continuent sans interruption jusqu'aux portes de la ville.

Une petite localité, *Lalande*, ajoute à cette culture, celle des violettes doubles, appelées violettes de Toulouse, qui luttent avec avantage contre les violettes de Parme. Par suite de la nature du terrain, et grâce à des soins tout particuliers, ces violettes deviennent facilement doubles et conservent cependant le parfum le plus suave. Dès le mois de décembre, les jeunes filles de Lalande vont vendre dans les rues de Toulouse leurs charmants bouquets de violettes, et c'est là, paraît-il, une source de revenus considérables ; car il s'expédie aujourd'hui vers la capitale des quantités considérables de violettes de Toulouse.

TOULOUSE

« Toulouse, où viennent s'entreposer toutes les denrées de la riche plaine garonnaise, dit Elisée Reclus, est une de ces villes nécessaires qui appartiennent essentiellement à l'organisation géographique de la contrée. »

En effet, de tout temps Toulouse a eu une importance capitale, et son histoire va nous montrer combien a été grand son rôle dans le Midi.

Son origine précise n'est pas connue ; peut-être, nous dit M. Roschach « suivant l'habitude des populations Gauloises, la primitive Tolosa, élevée au-dessus des hautes collines qui commandent le confluent de la Garonne et de l'Ariège, n'était-elle qu'une bourgade de refuge, sorte de chef-lieu fédératif et religieux, où se réunissaient en cas de guerre les peuples dispersés en temps de paix dans l'étendue d'un vaste territoire. Ces populations, qui faisaient partie de la grande tribu des Volkes, vêtus de saies, étaient aventureuses et remuantes, mais d'une civilisation peu avancée. »

Mais comme dans bien d'autres localités, les coteaux de Pech-David, où se trouvent encore les restes de cette bourgade primitive, — vieille Toulouse, — furent bientôt abandonnés et ses habitants se rapprochèrent des bords du fleuve. Non loin du premier centre qui se trouverait en amont de la ville, au point où s'élevait le château Narbonnais, les mares sacrées (Saint-Sernin) recevaient les dépouilles, les masses d'or surtout que ces populations remuantes rapportaient de leurs conquêtes.

En 106 avant Jésus-Christ, les Romains sous la conduite de Cépion s'emparèrent de Toulouse et la pillèrent sans merci; les marais sacrés furent desséchés et l'or de Toulouse enlevé par les conquérants. La défaite de Cépion par les Cimbres fut regardée comme une punition des Dieux irrités, et l'on dit depuis des malheureux accablés par les catastrophes, qu'ils avaient de l'or de Toulouse.

Toulouse devint rapidement, sous l'influence civilisatrice de Rome, une cité très prospère : plusieurs poètes ont célébré la gloire de ses écoles, et le succès de ses rhéteurs lui fit donner le surnom de *Palladia*, — ville de Minerve, — dont elle s'enorgueillit encore.

L'usage de la langue latine se propagea avec une rapidité surprenante, et la langue primitive fut pour ainsi dire anéantie.

Les architectes s'emparèrent de la brique et de la tuile Romaine, qu'ils n'ont plus abandonnées, et qui étonnent encore les habitants du Nord, comme elles surprenaient le poète Bordelais Ausone :

Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens.

La ville nouvelle était encore reliée à la vieille Toulouse par une voie bordée de tombeaux. Un cimetière terminait au levant ces alignements funèbres au lieu dit de Saint-Roch. Aux derniers jours de février, chaque famille apportait des offrandes sur les tombeaux; des marchands de toute sorte s'installaient alors aux abords de Saint-Roch, et la tradition vivante de ces antiques cérémonies s'est conservée jusqu'à nos jours, sous le nom de *férétra* transformé en fénétra.

Toulouse était tellement assimilée aux Romains que lorsque Crassus vint soumettre l'Aquitaine, il ne craignit pas de faire marcher sa garnison avec ses légions. César de son côté fit entrer au Sénat tant de Toulousains que Cicéron craignit un moment pour la pureté de la langue de Virgile. Malgré leur accent provincial, les Toulousains cultivèrent avec succès la langue latine et tinrent avec honneur la place qui leur avait été faite.

De nos jours encore, les Toulousains conservent leur antique réputation; les enfants de Toulouse ont une large place dans la capitale, et nous pourrions citer bien des noms dans le parlement, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences qui font honneur à la vieille cité Palladienne.

Le christianisme fut accueilli avec faveur par les populations de la Gaule, et surtout par celle des pays Toulousains; tout était, en effet, préparé pour donner une rapide extension à ces doctrines plus pures et plus consolantes que celles du paganisme, discréditées déjà et tombées presque sous le ridicule ou l'odieux des querelles de leurs prêtres.

Toulouse comptait déjà de nombreux chrétiens lorsque le pape Fabien envoya l'évêque Saturnin diriger les nouveaux convertis ; mais les intrigues du grand-prêtre jaloux de l'influence rapide que prenaient les chrétiens, chercha à ameuter la populace contre le saint évêque. Un jour qu'il passait devant le *temple du Capitole*, pour se rendre à une chapelle chrétienne située hors des remparts de la ville, les sacrificateurs et les sectateurs des divinités païennes, irrités de plus en plus de l'ascendant que Saturnin prenait sur le peuple, se précipitèrent sur lui, voulurent l'obliger à sacrifier aux Dieux, et sur son énergique refus, l'attachèrent au taureau qu'ils se préparaient à immoler à Cybèle, la grande déesse du culte mythriaque, si fort en honneur dans les Gaules. L'animal se précipita du haut des degrés au-dessus desquels on élevait toujours les Capitoles et traîna le corps du martyr jusque dans la campagne, sur la voie qui conduisait à Aginnum ; à la place où la corde se rompit, et où il fut enseveli s'éleva plus tard l'église du Taur.

L'empire ne survécut que peu de temps au paganisme, et les invasions des hordes barbares eurent bientôt raison du vieil édifice romain. En 419, l'empereur Honorius était obligé de céder Toulouse aux Wisigoths, qui l'avaient déjà momentanément possédée, et elle devint alors la capitale du royaume.

Celui-ci dura près d'un siècle, et brilla d'un vif éclat sous Théodoric.

Mais ces rois barbares, jetés tout à coup au contact d'une civilisation raffinée, passaient soudainement des magnificences de leurs palais, où ils cherchaient à imiter le luxe de Rome, aux brutalités criminelles de leurs camps germaniques. Et cependant Sidoine Apollinaire raconte que Toulouse était alors plus puissante que Rome. « On voit se presser à la cour de Toulouse le Saxon aux yeux bleus, accoutumé à se jouer sur les vagues de l'Océan, le vieux Sicambre, dont la tête rasée après la défaite, se recouvre de cheveux relevés sur le crâne depuis que la paix lui a rendu la liberté ; l'Erule aux joues tatouées de bleu, au teint pareil à l'eau de mer ; le Burgonde haut de sept pieds ; l'Ostrogoth, fier de l'appui d'Euric contre les Huns, et jusqu'aux envoyés des souverains de la Perse. »

Bientôt les Wisigoths de Toulouse se virent attaqués par les Francs, et Clovis prit possession de leur territoire en 508.

Toulouse ne fut plus la capitale d'un royaume, mais demeura, après le partage entre les fils de Clovis, le chef-lieu de l'Aquitaine franque.

Après avoir passé sous la domination de plusieurs rois mérovingiens, Toulouse redevint, en 680, la capitale d'un royaume que Dagobert donna à son frère Caribert. A la mort de celui-ci, en 633, Dagobert érigea l'Aqui-

taine en duché. Eudes fut le héros de ce nouvel ordre de choses, et réussit à chasser les Arabes qui se présentèrent devant Toulouse, au printemps de l'année 721.



Un Capitoul, en costume.

Battu plus tard par ces mêmes Arabes, il se retira vers le Nord avec le débris de son armée, s'unit à Charles-Martel et sauva avec lui la France et l'Europe de la domination de l'Islam, en écrasant les Arabes à la bataille de Poitiers.

Charlemagne rétablit le royaume d'Aquitaine en faveur de son fils Louis, encore enfant. Lorsque celui-ci fut devenu empereur, son fils Pépin lui succéda, et fut reconnu roi d'Aquitaine à la diète d'Aix-la-Chapelle en 817. Mais Charles-le-Chauve avait reçu également l'Aquitaine dans le nouveau partage fait par l'empereur à son lit de mort : de là, d'interminables querelles entre l'oncle et le neveu, pendant lesquelles les Normands s'emparèrent de Toulouse et la pillèrent.

Elle passa ensuite sous la domination des comtes, et conserva son indépendance jusqu'au milieu du XIII^e siècle. C'est à cette période de sa vie surtout que la vieille ville romaine et chrétienne dut son renom. A la gloire militaire acquise par ses comtes dans les croisades et dans les guerres, vint s'unir la vitalité des institutions municipales, qui marquèrent le caractère spécial du comté de Toulouse.

Raymond fut le premier comte de Toulouse, en 864, et ses successeurs agrandirent progressivement leurs domaines.

Raymond de Saint-Gilles reçut le pape Urbain II à Toulouse en mai 1096, et partit en octobre pour la croisade. Il prit Nicée et Antioche, s'empara d'une partie des murailles de Jérusalem, refusa deux fois la couronne, mais il ne voulut pas quitter la Palestine comme tant d'autres Croisés, car il avait fait vœu d'y mourir. Après de nouveaux exploits, il s'éteignit le dernier jour de février 1105, dans le fort qu'il avait fait construire en face de Tripoli, dont il poursuivait le siège.

Dès ce moment, où les familles féodales commencèrent à adopter les emblèmes héraldiques, la croix elle-même forma les armoiries de la famille de Toulouse.

Alphonse, né en Palestine, reçut le surnom de Jourdain après qu'il eût été baptisé avec l'eau du fleuve sacré. Très jeune encore, il devint le chef du comté de Toulouse, à la mort de son frère aîné Bertrand.

Il eut à soutenir de nombreuses guerres, et les Toulousains furent toujours très attachés à leur chef, qui les affranchit de droits onéreux et confirma leurs coutumes.

La prospérité de la ville s'était rapidement accrue, grâce à l'entente établie entre le pouvoir et la population. Celle-ci, à la fois active et intelligente, avait appris peu à peu et surtout pendant l'absence de ses souverains en Terre-Sainte, à compter sur elle, à s'administrer elle-même, à agir de son propre mouvement.

Elle avait établi de très bonne heure un centre de direction communale, à l'extrémité de la ville opposée à celle où s'élevait le palais comtal, près des murailles, de manière à tenir en même temps à la ville et aux faubourgs

considérable groupés autour des églises Saint-Pierre et Saint-Sernin. Une vie opulente et une entière liberté se développèrent peu à peu, très analogues à celles des républiques italiennes.

Le comte Alphonse, loin de chercher à comprimer ce mouvement, le favorisa au contraire de tout son pouvoir. Il reconnut les vingt-quatre consuls, qui prirent le nom de *capitouls*, du chapitre *capitulum*, dans lequel ils s'assemblaient. Douze capitouls représentaient la ville, et douze les faubourgs.

Alphonse était un prince éclairé, et qui favorisait la culture des lettres, peu à peu perdue depuis la brillante époque gallo-romaine. Les troubadours accouraient à l'envi au château Narbonnais, et Gérard-le-Roux y chantait les charmes de la princesse sa fille. Lorsqu'il quitta sa bonne ville de Toulouse pour porter le secours de son épée aux chrétiens de Terre-Sainte, il fit de touchants adieux à ses sujets; il reconnut à cette occasion qu'il n'avait sur eux aucun droit de *queste* ni de *tolte*, les affranchit du droit d'entrée sur les marchandises, de tous emprunts, subsides et tailles sans leur consentement, du service militaire et de la nourriture des gens de guerre, sauf dans le cas où la guerre serait portée dans le comté de Toulouse. Il prit la croix à Vézelay, à la voix de saint Bernard, et s'embarqua avec le roi le jour de la Pentecôte 1147. Il mourut d'un poison mystérieux à Césarée, avant d'arriver à Jérusalem.

Son fils, Raymond V, continua à fortifier l'organisation municipale si bien commencée par son père, mais après s'être vaillamment défendu contre les Anglais, grâce à l'aide du roi de France, il abandonna cette alliance, et reconnut la suzeraineté du roi d'Angleterre.

Ce fut comme le premier signe de la décadence prochaine de la maison de Toulouse, et dès lors l'orage qui devait l'emporter s'amassait autour d'elle.

Depuis quelque temps déjà, une sourde agitation soulevait les esprits; les uns demandaient une réforme dans l'église, affligée par la simonie et le désordre: d'autres, séduits par une croyance venue de l'Orient, expliquaient les douloureux problèmes de la vie par la lutte des deux principes également puissants du bien et du mal.

Cette croyance rappelait aux populations méridionales le vieux culte indigène des puissances de la nature.

Enfin, la prospérité si rapidement venue dans le pays toulousain avait produit un relâchement des mœurs accompli avec une vive hardiesse d'esprit. La poésie sensuelle des troubadours l'entretenait chez les grands, tandis que le peuple se jetait tête baissée dans une doctrine qui prêchait

la révolte et lui permettait de s'abandonner à tous ses penchants, bons ou mauvais.

En 1119, le pape Calixte II chercha, par le concile qu'il vint tenir à Toulouse, à arrêter l'erreur nouvelle, qui paraissait plus menaçante qu'aucune de celles qui étaient déjà venues menacer l'Eglise. Saint Bernard, en 1147, réussit par son ardente parole, à enrayer un peu la marche envahissante des manichéens et des vaudois réunis dans une secte commune, mais il ne parvint pas à l'arrêter. En 1165, les évêques, rassemblés à Lombers, en Albigeois, condamnèrent solennellement les erreurs qui menaçaient également la société et l'église. Deux ans après, le grec Niquetas, qui s'intitulait pape des Manichéens, tint un concile rival au château de Saint-Félix de Caraman.

Malgré tous les efforts tentés également par Raymond V, l'idée nouvelle faisait toujours de nouveaux progrès, et lorsqu'il mourût à Nîmes en 1194, il laissait la province de Toulouse en proie à une agitation qui ne devait pas tarder à amener une catastrophe.

Raymond VI ne sut pas garder l'habile sagesse de son père; prince faible et dissolu, qui eut à un moment de sa vie trois femmes vivantes à la fois, il hésita entre ses sujets hérétiques et ceux qui, très nombreux encore, étaient restés fidèles à la doctrine de l'église, mais il finit par protéger ouvertement ceux que le courant emportait.

Excommunié une première fois, bientôt en guerre avec ses voisins, avec le roi de France, il eut à soutenir une lutte formidable.

Les prédications des légats, des moines envoyés par le pape, n'obtenaient aucun succès : la plupart des grands seigneurs les repoussaient, les évêques eux-mêmes refusaient de les aider, soit par pure complaisance pour le comte de Toulouse, soit par indifférence; quelques-uns même étaient hérétiques.

Bientôt, nulle sécurité ne resta aux catholiques; les monastères étaient dévastés, les églises pillées et transformées en forteresses, les évêques fidèles chassés de leurs sièges.

Les légats du pape, appelés à Saint-Gilles par Raymond, l'exhortèrent en vain d'enlever sa protection aux hérétiques, et mécontents de ses irrésolutions, déclarèrent qu'ils allaient se retirer. Comme ils se préparaient à passer le Rhône, le 15 janvier 1208, Pierre de Castelnau, un des légats du pape, fut frappé d'un coup de lance par un des familiers du comte.

A la suite de cet incident, Innocent III appela les barons de France à la croisade contre les Albigeois, car tel était le nom des hérétiques, mélange à la fois de manichéens et de vaudois.

Ainsi prit naissance une guerre sanglante, uniquement religieuse tout d'abord, et qui devait se transformer plus tard en guerre politique du Nord contre le Midi.

La force du comte de Toulouse était redoutable, car l'hérésie avait de profondes racines dans le pays, et il s'était ainsi formé un nouveau lien entre le prince et ses sujets. Des alliés fidèles l'entouraient : l'ardent comte de Foix, et ses indomptables montagnards, le comte de Comminge, les vicomtes de Carcassonne et d'Albi ; enfin, par son alliance avec la sœur du roi d'Aragon, Raymond VI était maître de toute la ligne des Pyrénées, et il n'avait rien à redouter des Anglais établis dans la Guienne.

Effrayé cependant, il se soumet et accepte une réconciliation solennelle avec l'Eglise ; il va au-devant de l'armée des Croisés et la joint à Valence. Le pape ordonna alors qu'on respectât son domaine direct et qu'on marchât seulement contre ses vassaux et ses alliés pour obtenir leur soumission.

L'armée prit Béziers et Carcassonne dans l'été de 1209, et il apparut aussitôt que les violences des croisés du Nord dépassaient la pensée du pape Innocent III. Ils venaient pour détruire la maison de Toulouse et celle de ses feudataires ; ils mêlaient une ambition politique à la cause religieuse, et donnèrent bientôt à la guerre, légitime dans son principe, l'odieux caractère qu'elle a gardé dans l'histoire.

Devant cette conduite déloyale, Raymond se rendit à Rome et renouvela ses promesses, mais il sollicitait en retour l'appui de l'empereur et du roi de France ; dès ce moment, la politique seule dirigeait les croisés, et dictait au concile de Saint-Gilles des conditions tellement dures, que Raymond dut les refuser et rentra aussitôt dans Toulouse, persuadé qu'il n'avait plus rien à attendre que du sort des armes.

Son beau-frère, le roi d'Aragon, essaya vainement d'empêcher une rupture définitive.

Raymond, enfermé dans Toulouse, fit lire à haute voix, sur les places publiques, les dures conditions qu'on lui imposait. Chevaliers et bourgeois jurèrent de se défendre : les comtes de Comminges et de Foix et plusieurs chevaliers du Carcassès lui promirent assistance.

Simon de Montfort, chef des croisés, vint mettre le siège devant Toulouse au printemps de 1211 ; mais, devant la défense énergique et les brillantes sorties de la garnison, il fut obligé d'abandonner l'attaque le 29 juin suivant.

Plusieurs seigneurs en se retirant, — car ils avaient terminé leur service de quarante jours imposé aux Croisés, — engagèrent le comte de Montfort à signer la paix et celui-ci s'y serait résolu, si l'évêque Foulques ne l'eût arrêté.

Innocent III, prévenu par le roi d'Aragon des dévastations inutiles faites par l'armée, voulut suspendre la Croisade et il ordonna au comte de Montfort de restituer au roi d'Aragon et à ses vassaux les fiefs dont il avait été dépouillé « de peur, disait-il, qu'on ne vint à croire qu'il avait combattu plutôt pour ses intérêts que pour la cause de la foi. » Mais les évêques réunis à Lavaur, déclarèrent qu'ils recevraient à se justifier les comtes de Foix et de Comminges, mais qu'on ne pouvait admettre le comte de Toulouse à aucun prix, car il avait constamment violé sa parole.

Le roi d'Aragon, bien convaincu alors que les croisés ne poursuivaient plus que la ruine de la maison de Toulouse, réunit une armée et vint joindre son beau-frère auprès de Muret.

Simon de Montfort accourut aussitôt avec huit cents chevaux et un petit nombre de fantassins ; il franchit la Garonne le 12 septembre 1213. Le lendemain matin, il lança le premier de ses trois escadrons droit au centre des 40,000 hommes de pied, et des 2,000 chevaux de l'armée des Albigeois, les coupa en deux, fit pénétrer le second jusque dans les rangs et prit en flanc les Aragonais déjà troublés, avec le troisième. Un coup de lance qui renversa mort le roi d'Aragon, décida de la journée, et l'armée s'enfuit en déroute, laissant des morts et des mourants tout le long de la route de Toulouse.

La défaite de Muret accabla le comte de Toulouse, et les habitants de sa capitale offrirent leur soumission au pape.

Le concile réuni à Montpellier remit le comté, à *titre provisoire*, à Simon de Montfort ; le concile de Latran, l'année suivante, lui en confirma l'entière possession, et il en reçut, quelques mois après, l'investiture des mains du roi de France.

Le vieux Raymond et son fils se réfugièrent d'abord à la cour du roi d'Angleterre, puis vinrent en Italie se fixer à Gènes.

Pendant ce temps, Simon de Montfort prit possession de la ville de Toulouse, fit abattre ses murailles, et fortifier le château Narbonnais, où il échangea les serments accoutumés avec les consuls et avec le peuple, le 8 mars 1216.

Mais le fils du comte déchu, jeune, ardent, intrépide, sut intéresser à son sort, car il était absolument odieux de l'avoir dépouillé de son domaine héréditaire. Innocent III avait même exigé que le marquisat de Provence lui fut réservé. Le grand Pape avait été touché de ses malheurs et même de la fermeté avec laquelle il lui avait déclaré qu'il saisirait toutes les occasions de recouvrer ses États.

Marseille, Avignon prirent tout d'abord fait et cause pour lui, et bientôt

le Comtat et la Provence prirent les armes, et bientôt le jeune prince se vit à la tête de 100,000 combattants. En juillet 1216 il passait le Rhône, s'emparait de Beaucaire, malgré les efforts de Simon de Montfort.

L'irascible chef des Croisés, rentrant à Toulouse après cette campagne malheureuse, accusa les habitants de préparer le retour de leurs anciens souverains, fit emprisonner un grand nombre d'entre eux, mettre le feu aux quartiers aristocratiques, et exaspéré par les révoltes que soulevèrent ces violences, il accabla la ville épuisée par une contribution de 30,000 marcs d'argent.

Les Toulousains ne pensèrent plus alors qu'à chasser les étrangers, et firent prévenir secrètement Raymond VII qu'ils étaient prêts à lui livrer la ville. Celui-ci rassemblait alors des alliés dans les provinces amies de Catalogne et d'Aragon. Après avoir franchi les Pyrénées, et rallié les troupes du comte de Foix et de Comminges, il traversa la Garonne au gué de Bazacle dans la matinée brumeuse du 13 septembre 1217. La plupart des habitants de Toulouse se déclarèrent aussitôt pour lui, et il n'eut pas de peine à ramener ceux que la terreur des représailles avait obligés d'abord à se joindre aux maîtres de la ville. Il s'assura des places et des rues, et comme les murailles avaient été démantelées, il s'occupa jour et nuit à relever de nouveau l'enceinte fortifiée.

Simon de Montfort accourut aussitôt, et malgré ses attaques furieuses il fut repoussé, tandis que chaque jour les seigneurs des provinces voisines amenaient des renforts et entraient dans Toulouse, enseignes déployées.

Tous avaient compris que la cause de Toulouse était celle de tout le Midi, et que c'était là un duel à mort entre les gens du Nord et les populations méridionales.

Le siège dura tout l'hiver, et reprit avec plus de vigueur au printemps de 1218. Vers la fin de mai arrivèrent des renforts appelés de Flandre et d'Allemagne par la comtesse de Montfort, toujours enfermée dans le château Narbonnais.

Exaspéré de la résistance indomptable des Toulousains, Simon de Montfort voulut tenter un dernier effort et fit approcher la gate des murs les plus voisins du château Narbonnais pour tenter l'assaut.

Mais, au matin du 25 juin, on vint l'avertir que les assiégés étaient sortis de leurs retranchements et poussaient vivement ses troupes.

Sa présence ranima tout d'abord le courage des Croisés, et il parvint à rejeter les Toulousains au-delà du fossé, mais les traits pleuvaient de toutes parts sur les assaillants; Guy de Montfort fut d'abord jeté bas de son cheval, et pendant que Simon reconfortait de son mieux le courage

de son frère blessé, une pierre lancée par un *mangonneau* qu'une femme venait d'armer, l'atteignit à la tête et l'étendit raide mort.

Cette fin tragique jeta la consternation dans l'armée des Croisés, et donna un nouveau courage aux assiégés. Après plusieurs défaites successives, Amaury de Montfort, qui avait pris le commandement, mit le feu aux baraquements de son armée et leva le siège, le 25 juillet.

Celui-ci en appela au pape et au roi, et vint de nouveau mettre le siège devant Toulouse, le 16 juin 1219 ; mais après des assauts impuissants, poursuivis pendant 45 jours, les croisés abandonnèrent leurs attaques, après avoir laissé toutes leurs machines de siège.

Dès ce moment, le prince royal, venu pour seconder de Montfort, se voyant faiblement soutenu par ses chevaliers, abandonna peu à peu le chef des Croisés, et songea à mettre le pays toulousain sous la dépendance du roi.

Le vieux Raymond, d'accord avec son fils, récompensa les habitants de la ville de leur vaillante fidélité en les exemptant de tous impôts, ne se réservant que les droits accoutumés sur le sel, le pain et le vin. Deux ans après, en mars 1222, il approuvait un règlement donnant au peuple le droit d'élire ses capitouls.

Au mois de mai, Amaury de Montfort, voyant que le jeune Raymond reprenait les unes après les autres toutes les villes du comté, et que toute la province l'acclamait, offrit au roi les conquêtes de son père.

Le pape désirait alors sauver Raymond VII et le préserver de nouvelles attaques ; l'archevêque de Narbonne lui-même, le fougueux initiateur de la croisade, embrassait avec chaleur les intérêts du jeune comte ; mais sa mort vint encore une fois empêcher cette réconciliation nécessaire et la fin de la guerre ; car nombre d'évêques s'étaient ligués contre le jeune prince et réussirent à empêcher tout arrangement.

Louis VIII partit au printemps de 1226, pour reconquérir le comté à lui donné par Amaury de Montfort ; après s'être emparé d'Avignon et avoir reçu en quelques semaines la soumission de toutes les villes de la province jusqu'à quatre lieues de Toulouse, mais épuisé par les fatigues de cette campagne, il mourut à Montpensier en Auvergne, le 8 novembre.

Raymond VII ne se décourageait pas, malgré cette suite de défaites, et pendant deux années, il reprit des châteaux et des villes ; mais le pays était las de la guerre, et grâce à l'intervention du Pape, la paix fut conclue à Meaux, le 12 avril 1229.

Par ce traité, Raymond conservait, sa vie durant, Toulouse, l'Agénois,

le Rouergue et une partie de l'Albigeois et du Quercy ; enfin il donnait sa fille, son unique héritière, à Alphonse, frère du roi.

Le château Narbonnais fut remis entre les mains du représentant royal, les murailles de la ville démolies et les fossés comblés ; et le comte s'engagea à poursuivre les hérétiques et à donner 4,000 marcs d'argent, pour entretenir pendant dix ans quatre maîtres en théologie, deux en droit canonique, six maîtres en art et deux régents de grammaire.

Ce fut l'origine de l'Université de Toulouse.

Si les Montforts, qui avaient été les instruments de la guerre, disparaissaient, le but était atteint, le Nord s'emparait des provinces méridionales, l'unité de la France était assurée.

Mais le pays vaincu avait jeté un vif éclat dans les arts et une brillante trace dans la poésie ; il venait d'attirer à jamais la pitié et l'admiration par sa courageuse résistance.

Raymond VII, rentré à Toulouse, réconcilié solennellement avec l'église par le légat Pierre Colomieu, y poursuivit la tâche difficile de donner des gages de soumission et de défendre son peuple contre les sévérités souvent inouïes des inquisiteurs.

Humilié de sa situation si amoindrie par le traité de Meaux, Raymond supportait avec peine l'inaction forcée dans laquelle il se trouvait ; aussi tenta-t-il encore une fois de secouer le joug royal. Mais ses alliés l'abandonnèrent, et l'obligèrent à se soumettre sans réserve à la volonté du roi Louis IX, dont la générosité fit taire les ressentiments.

Le roi redoutant les entreprises de son vassal, voulut l'emmener avec lui en Terre sainte. Raymond prépara lentement son départ, en créant à Toulouse, aux fêtes de Noël 1244, deux cents chevaliers, et en engageant les seigneurs ses voisins à l'accompagner à la croisade. En 1248, toujours avant son départ prochain, il confirma les habitants de Toulouse dans la possession de leur consulat et dans le droit d'élire tous les ans leur 21 capitouls. Il venait de faire ses adieux au comte de Poitiers et à sa fille Jeanne, lorsqu'il mourut à Millau, le 23 septembre 1249.

Blanche de Castille fit aussitôt prendre possession du comté de Toulouse par le sénéchal de Carcassonne, Guillaume du Pian ; et Alphonse et Jeanne, sa femme, à leur retour de Terre sainte, firent leur entrée à Toulouse le 23 mai 1251, et jurèrent le 28, en présence des habitants réunis à la maison de ville, de conserver leur libertés et privilèges.

Ils donnèrent à Sicard d'Alaman le gouvernement du comté, et séjournèrent le plus souvent au château de Vincennes ; ils accompagnèrent encore une fois le roi en Palestine. A son retour de Tunis, Alphonse fut

saisi par la maladie, ainsi que la comtesse Jeanne, et ils moururent tous deux à Savone, à cinq jours d'intervalle, dans l'octave de l'ascension 1271.

Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, n'attendit même pas les ordres du roi pour prendre possession de la province en son nom. Il s'établit, dès le 16 septembre, au château Narbonnais, et y convoqua le lendemain les habitants de la ville, qui prêtèrent serment de fidélité au roi, en réservant les privilèges attachés à leur consulat, le maintien du droit romain, et le vote libre des impôts.

Toulouse et la province accueillirent paisiblement le nouvel état de choses. Les inquiétudes qu'excitèrent tout d'abord l'action d'un pouvoir étranger au pays, et celle des hommes nouveaux qui exerçaient en son nom l'autorité, furent atténuées peu à peu par les avantages d'une administration bien supérieure à celle qui avait régi jusqu'alors le Languedoc.

Louis IX, par sa justice éclairée, gagna bientôt toutes ces populations méridionales : il rétablit la paix dans une province déchirée par plus de trente ans de guerre politique et religieuse.

Deux sénéchaussées furent établies, l'une à Beaucaire, l'autre à Carcassonne. Le sénéchal ne dépendait que du souverain, et réunissait entre ses mains tous les pouvoirs. Un conseil, qui portait déjà le nom de Parlement et devint par la suite d'une importance capitale, statuait sur les affaires contestées, mais ne se réunissait que sur la convocation du roi, et le suivait dans ses voyages.

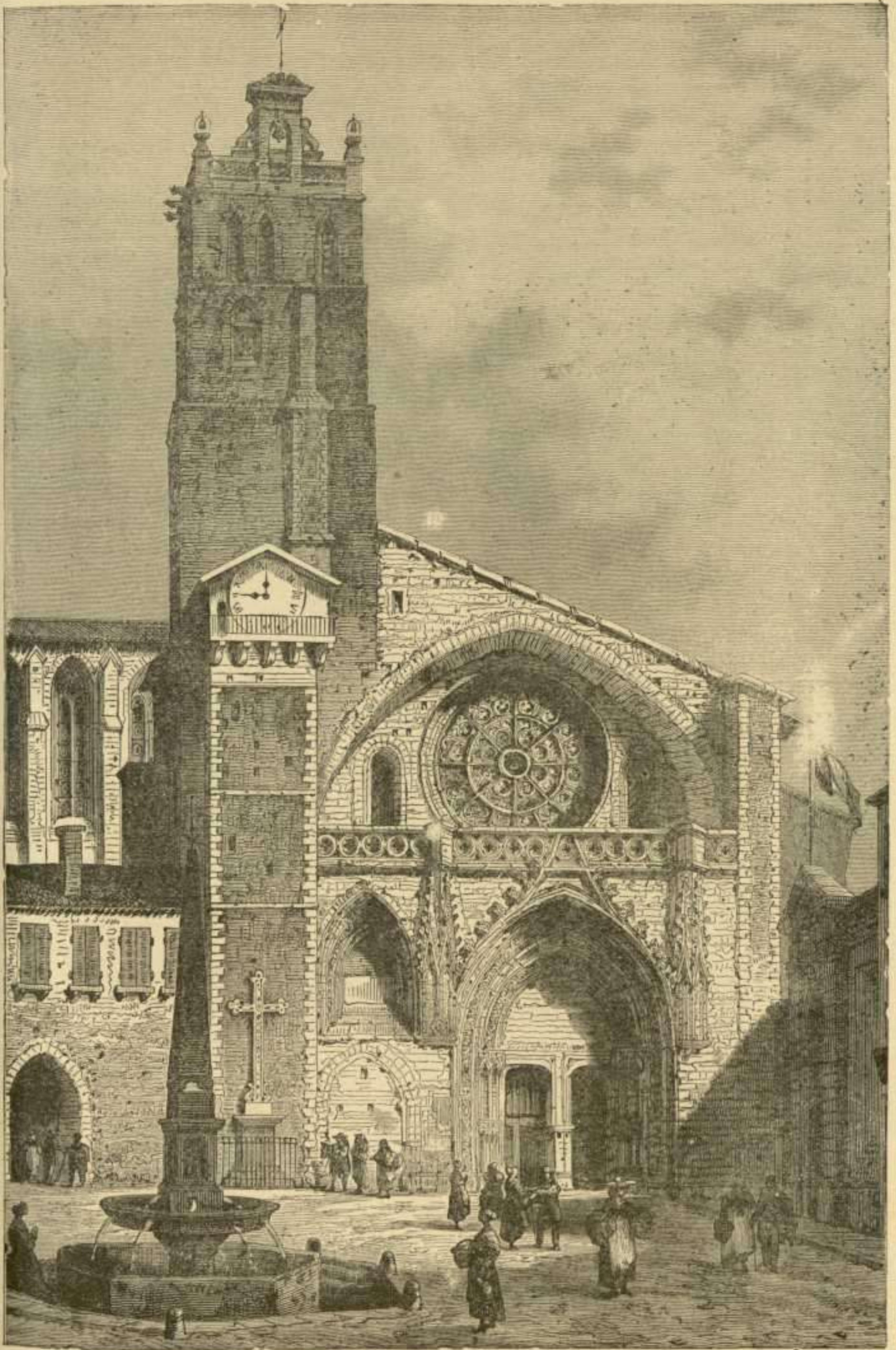
Une ordonnance de 1254 vint encore enjoindre aux sénéchaux de ne prendre aucune mesure importante sans le consentement des notables. Ce fut aussi l'origine d'une institution qui devait devenir célèbre : les États de la province.

Louis IX, respectueux du droit de tous, s'inclinait devant les coutumes communales ; Alphonse, au contraire, tenait à ses prérogatives de souverain, et il se montra toujours peu conciliant.

Les Toulousains, habitués, depuis près d'un siècle, à une indépendance presque absolue, tenaient toujours en méfiance les officiers du nouveau comte.

Alphonse, en homme politique, chercha un appui sur le menu peuple, pour réduire la bourgeoisie qui avait l'administration des choses communales, et résistait sourdement à son autorité. Il multiplia l'affranchissement des serfs, et ceux-ci obtinrent leur entière liberté, lors de l'incorporation de la province dans le domaine royal.

La noblesse, ruinée et décimée par la guerre, perdit toute influence politique.



Cathédrale de Toulouse.

Philippe le Hardi reprit les traditions de Louis IX et son administration fut toujours favorable aux Toulousains; il apaisa les dissentiments suscités par Alphonse, qui avait eu la prétention de nommer seul les consuls de la ville.

Il réduisit les péages payés par les Toulousains aux petits seigneurs du pays, supprima ceux établis depuis moins de 40 ans, et tous ceux qui étaient perçus sur ses terres; il en fit autant pour les redevances prélevées sur les petites marchandises vendues à Toulouse, sur les fruits et les denrées des propriétés rurales des bourgeois.

Par esprit d'équité, et en bonne politique, il évita les causes de conflit dans l'administration de la justice, adoucit les peines, et remit les Juifs à la justice des consuls, qui les protégeaient dans l'intérêt du commerce.

Enfin, l'organisation municipale fut définitivement réglée par l'ordonnance rendue en octobre 1283, demeurée en vigueur tant que dura l'indépendance consulaire.

Les anciens consuls, réduits au nombre de 12, désignaient 24 consuls sur lesquels le viguier faisait son choix, et le mardi après la Purification de l'an 1286, les habitants de Toulouse prêtèrent serment aux nouvelles ordonnances dans une assemblée réunie dans l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines.

Le capitoulat demeura entre les mains de quelques familles bourgeoises, éclairées par la pratique des affaires commerciales qui les avaient enrichies, et des familles de petite noblesse des environs, qui déjà abandonnaient peu à peu leurs manoirs solitaires pour venir s'établir dans la ville.

Nous ne poursuivrons pas avec autant de détails l'histoire de Toulouse, car elle se confond de plus en plus avec celle de la France, dont l'unité se complète peu à peu.

Peu à peu aussi les privilèges accordés par les comtes de Toulouse diminuèrent, pour disparaître les uns après les autres; mais à mesure que ce nouvel état de choses étendait l'autorité du roi, une meilleure direction était donnée à tous les rouages de l'administration, la justice devenait plus équitable, et en définitive, le sort de la population toute entière s'améliorait de plus en plus.

Pendant les guerres contre les Anglais, Toulouse fut obligé d'aider le roi de ses subsides et de ses hommes d'armes; mais la haine contre les fils d'Albion était telle que jamais les capitouls ne refusèrent l'aide qui leur était demandée.

C'est ainsi que les états du Languedoc, assemblés à Toulouse après la

défaite de Poitiers, supplièrent le comte d'Armagnac de travailler sans relâche à délivrer le roi, et tous promirent qu'ils y *emploieraient leurs corps et leurs biens*. Ils s'engagèrent à fournir 13,000 cavaliers et 2,000 fantassins, et ordonnèrent que nul ne *porterait argent, perles ou fourrures*, et ne prendrait part à aucun divertissement jusqu'à la liberté du roi.

Ceci n'empêcha pas que le pays eut à souffrir cruellement des ravages causés par les Anglais d'abord, par les routiers ensuite, et enfin par les *tuchins*, paysans révoltés qui pillaient les châteaux et massacraient les nobles et les clercs ; enfin le peuple des villes se soulevait parfois contre les bourgeois dont il ne comprenait pas les lourdes responsabilités.

Avec le XVI. siècle, s'ouvre à Toulouse une ère brillante : les marques de l'aisance, et de la richesse même dont jouissaient les particuliers sont encore visibles.

Mais alors de graves transformations vinrent altérer l'ancienne vie municipale : le parlement empiétait sans cesse sur les droits des Capitouls et n'avait nul souci des anciens droits accordés aux Toulousains.

A mesure que le pouvoir réel des capitouls s'amointrissait, ils devenaient plus irascibles sur les susceptibilités du cérémonial et les usurpations de forme. Ainsi, les conseillers de ville de Muret, s'étant hasardés à prendre le titre de capitouls, furent contraints d'y renoncer sous peine de mort.

D'un autre côté, le capitoulat amoindri s'occupait cependant d'armer la ville, et les maisons de ville, le donjon, furent réédifiés à cette époque.

Nous verrons plus loin, en visitant les rues de Toulouse, nombre de maisons particulières datant de cette époque.

La Renaissance des arts et des lettres n'exprima d'abord que le résultat naturel de la marche des esprits ; mais les discussions religieuses détournèrent de la voie ce développement logique et ramenèrent dans les provinces méridionales les luttes sanglantes de la guerre des Albigeois.

Les doctrines de Luther se manifestèrent à Toulouse vers 1530 : elles gagnèrent des professeurs, des écoliers, des libraires et quelques moines.

L'université était alors dans sa période la plus florissante et comprenait un peuple de lettrés venus de toutes les provinces. Coras attirait quatre mille auditeurs.

L'appel à la raison individuelle séduisit les jeunes esprits habitués aux discussions subtiles de l'école, et l'appel à l'indépendance les entraîna bientôt.

La direction de l'idée nouvelle, habilement organisée par Calvin, remplaça bientôt celle de Luther ; Genève envoyait sans cesse des livres.

En 1555, les huguenots commencèrent à briser les images de la Vierge et des saints. En 1559, les écoliers de l'université demandaient une église pour y prêcher à la mode de Genève, disant qu'il y avait place et temps pour tous.

Le calvinisme entra au capitoulat par trois de ses membres, en 1560 ; l'année suivante, tous les huit favorisaient la nouvelle religion.

Malgré cela, le sentiment et l'imagination du peuple, que l'hérésie des Albigeois avait séduit, demeurèrent fermés aux doctrines rigides et froides du calvinisme.

Bientôt, des divisions passionnées séparèrent les habitants, les familles elles-mêmes ; elles éclataient de tous côtés par des luttes partielles. Enfin les huguenots des villes voisines ayant pris les armes, s'unirent à ceux de Toulouse pour livrer la ville au prince de Condé ; après une lutte sanglante, ces derniers furent obligés de se retirer.

A la suite de cette prise d'armes, le parlement prononça plus de 1,800 condamnations et fit exécuter les principaux huguenots. Il chassa de son sein trente conseillers.

Mais le sang versé n'avait fait que rendre les haines plus ardentes, et la ligue s'établit à Toulouse, acceptée par le parlement à la seule condition qu'elle ne déplairait pas au roi.

Toulouse, fermement attachée à la foi catholique, fière de s'être délivrée des huguenots, envoyait des capitouls au roi Charles IX pour le supplier de ne point permettre l'exercice de la religion nouvelle dans ses murs. Elle fournissait sans cesse de l'artillerie et des munitions aux chefs catholiques qui guerroyaient dans la contrée.

Lorsqu'on apprit la tuerie de la Saint-Barthélemy, le parlement fit arrêter les principaux huguenots, et le 4 octobre, une bande de forcenés du plus bas peuple, conduits par quelques étudiants, se précipita à la conciergerie et massacra les prisonniers, au nombre desquels étaient Jean Coras et deux conseillers.

Les concessions accordées aux protestants irritaient l'ardente population toulousaine qui tenait les politiques et les huguenots en égale horreur. La force des ligueurs s'accrut de plus en plus ; après l'assassinat des Guises, ils nommèrent un conseil composé de 18 membres pris dans le clergé, le parlement et la bourgeoisie, qui gouverna la ville jusqu'au traité de Folemberg. Ils délibérèrent même publiquement de se soustraire à l'obéissance d'Henri III. Le président Duranti voulut alors s'opposer à cette rébellion, et paya de sa vie cette courageuse résistance.

Après la mort du roi Henri III, le conseiller d'état de Vic vint à Tou-

louse pour traiter, au nom du roi, avec la ville et le parlement. L'agitation fut telle, à cette occasion, que le peuple menaçant signifia au parlement de ne rien conclure qui fut contraire à la religion et au pays.

Le parlement, voyant que Toulouse ne lui offrait aucune sécurité, se réfugia à Castelnaudary.

Cependant, la ligue avait été vaincue, plus que par cent batailles, par la profession de foi catholique de Henri IV. La bonté et l'habileté du roi ramenèrent bientôt les plus exaltés. Le baron d'Auterive apporta, le 12 mars 1596, l'édit de Falembrey. L'abolition de toutes les poursuites était proclamée, le parlement de Toulouse rétabli, l'abonnement des tailles accordé pour 100 ans ; il fut établi qu'il n'y aurait d'autre exercice que celui de la religion catholique, à Toulouse. Le 13, un *Te Deum* solennel fut chanté dans la cathédrale, et le 17, les capitouls et les bourgeois, assemblés dans l'hôtel-de-ville, prêtèrent serment au roi.

Le règne réparateur d'Henri IV sauvegarda tous les intérêts, calma les passions, et assura la paix dans les provinces méridionales aussi bien que dans toutes les autres parties du royaume ; aussi, la mort du roi amena-t-elle une profonde consternation. Toulouse, cependant, demeura paisible pendant la minorité du roi, au milieu des troubles qui agitèrent encore plusieurs villes du Languedoc.

Depuis que les religionnaires n'étaient plus contenus par la main habile et puissante d'Henri IV, ils avaient repris l'espoir de resaisir leur importance politique ; ils s'organisèrent bientôt pour la lutte armée, et le duc de Rohan dirigea, pendant huit années, le soulèvement des religionnaires.

Il fut condamné par le parlement de Toulouse à être tiré par quatre chevaux et exécuté en effigie le 5 février 1628.

La prise de la Rochelle mit fin à cette première levée de boucliers.

Plus tard, cependant, le duc de Montmorency reprenait la campagne et s'emparait de plusieurs places du Bas-Languedoc. Battu à Castelnaudary, fait prisonnier, il fut amené à Toulouse le mercredi 27 octobre 1632, au moment où le roi venait d'y arriver avec la reine, après avoir soumis les villes rebelles.

Le duc de Montmorency fut condamné par le parlement le matin du samedi, et sa tête tomba dans l'après-midi du même jour, sur un échafaud dressé dans la cour de l'hôtel-de-ville, au pied de la statue d'Henri IV.

Il devait être exécuté sur la place du Salin ; mais le cardinal, qui accompagnait le roi, redouta l'émotion populaire.

Le duc s'était, en effet, attiré l'affection du peuple, comme celle des gens de guerre et des grands, par son affabilité et sa magnificence, sa générosité et sa valeur. D'ardentes supplications entourèrent le roi dans les heures qui précédèrent sa mort ; mais Louis XIII répondait : « Je ne serais pas roi, si j'avais les sentiments d'un particulier. »

On assure, cependant, que le fantôme de la noble victime troubla le monarque jusqu'à ses derniers moments, et qu'il regretta sur son lit de mort de n'avoir pas résisté aux prétextes politiques que le terrible justicier lui fit entendre.

Plus tard, quand la fronde déchira de nouveau le royaume, les émissaires des princes essayèrent aussi de soulever le Languedoc. Le parlement de Toulouse, à l'exemple de celui de Paris, mit à prix la tête de Mazarin ; mais la province demeura tranquille.

Alors, surtout, les rivalités du parlement et des capitouls soulevèrent sans cesse de nouveaux conflits. Les capitouls ne craignirent pas de s'armer pour demander aux membres du parlement les tailles qu'ils refusaient de payer. Deux capitouls furent pendus en effigie.

Les réformes de Louvois et de Colbert vinrent enfin apporter un soulagement durable à la population, et la naissance du dauphin, en août 1682, fut célébrée, avec une joie sans mélange, par des fêtes qui durèrent trois jours.

Plus tard, en 1687, le choix des huit magistrats municipaux fut réservé définitivement au roi, et l'édit d'août 1696 compléta cette transformation en établissant, dans toutes les villes du royaume, un maire perpétuel et héréditaire.

Le conseiller Jean Daspe acquit la mairie de Toulouse pour 80,000 livres. Le besoin d'argent avait, en effet, inspiré à la cour cette innovation hardie. Quelques mois auparavant, elle avait obtenu 250,000 livres des capitouls, pour la reconnaissance de leur noblesse, qu'ils essayèrent de faire remonter, par les efforts d'une érudition complaisante, jusqu'à la cour féodale des comtes de Toulouse, et même jusqu'à leur Capitole romain.

La dernière guerre de Louis XIV consolida la puissance du royaume, mais endetta le pays d'une manière effroyable. Le commerce était presque entièrement tari à Toulouse, où la vie parlementaire et la noblesse du capitoulat attiraient d'ailleurs toutes les ambitions.

Cependant, la guerre n'amena point ses ravages dans la province, et l'amour du plaisir, si naturellement expansif chez les méridionaux, se réveillait avec un élan qui inquiétait les évêques ; ils se plaignaient sur-

tout de l'attrait passionné qu'inspirait l'opéra, la nouveauté du moment.

Le calme qui suivit la mort de Louis XIV, malgré le règne d'un enfant de 5 ans et les querelles de la régence, montre que son œuvre politique lui survécut. Les parlements étaient réduits désormais à leur office judiciaire ; les états, dirigés par la main ferme des intendants, ne s'occupaient que des intérêts directs de leurs provinces ; les armées disciplinées ne pouvaient plus renouveler les troubles de la Fronde.

Toulouse se releva peu à peu de ses difficultés financières ; mais des inondations, des incendies, la famine, vinrent apporter le trouble et la ruine dans toutes les classes de la société.

En 1747, notamment, la cherté du blé suscita une émeute que les femmes du faubourg Saint-Michel soulevèrent les premières, en attaquant les charrettes de grains arrivant au port Garaud, sur l'ordre de l'intendant, pour assurer la nourriture des Toulousains. Elle prit une telle intensité, que des troupes furent envoyées en ville, et deux hommes furent pendus, le 4 janvier, à l'Esplanade. Comme le froid très vif qui régnait alors conserva leurs cadavres intacts pendant plusieurs jours, des attroupements tumultueux se pressèrent autour des corps de ces prétendus martyrs. Leur enterrement secret arrêta la légende prête à se former.

Pour atténuer la misère, les capitouls entreprirent de vastes travaux d'embellissement tracés par l'ingénieur Garipuy. L'Esplanade fut convertie en promenade, et on établit une triple allée d'ormeaux qui devait aboutir à la porte Saint-Étienne, d'une part, et au pont de Comminges sur la Garonne.

La dissolution des parlements, la violation des droits et des prérogatives des magistrats, rendit impopulaire la tentative hardie du président Maupou. A Toulouse, surtout, le parlement s'était acquis une véritable popularité, en refusant d'enregistrer des impôts excessifs.

Mais, lorsque Louis XV se fut éteint, trois ans après, le nouveau roi, désireux de montrer, dès les premiers mois de son règne, qu'il serait heureux de suivre le courant de l'opinion, rappela les anciens parlements. Une joie délirante éclata dans tout le royaume : à Toulouse, des acclamations et des fêtes accueillirent les anciens magistrats, ramenés et conduits comme en triomphe par le doyen des présidents à mortiers, de Puyvert.

Enfin, le 23 janvier 1790, Toulouse cessait d'être la capitale du Languedoc, pour devenir le chef-lieu d'un département qui s'appela bientôt le département de la Haute-Garonne.

« Toulouse a gardé l'empreinte des influences successives qui ont mar-

qué son histoire. Déjà ville importante lorsqu'elle devint l'alliée de Rome bien plus que sa conquête; plus tard l'une des cités les plus florissantes, de l'empire, deux fois capitale d'un royaume, puis d'une principauté féodale qui a laissé un sillon lumineux par les croisades, l'art monumental et la culture littéraire; elle n'a pas cessé d'être le centre naturel et la directrice des régions qui l'avoisinent. »

Rappelons enfin qu'au moment de la Révolution, Toulouse essaya de défendre ses vieux privilèges monarchiques, qui furent bientôt emportés avec la royauté elle-même. L'empire y livra une de ses dernières batailles le 10 avril 1814, sous les ordres du maréchal Soult contre les alliés.

Telle est, résumée très rapidement, l'histoire de Toulouse; nous nous sommes arrêtés quelque peu sur les événements principaux que nous ont conservés ses annales, empruntant souvent, même textuellement, à un travail tout récemment publié par un de nos érudits les plus distingués, M. de Lahoudès.

Entrons maintenant dans la ville, et cherchons à faire connaître la Toulouse moderne.

Toulouse est bâtie dans une plaine fertile, mais qui n'a rien de pittoresque; cependant, lorsque le temps est clair, alors surtout que le vent du sud s'appête à souffler, on découvre la chaîne entière des Pyrénées, qui forme à l'horizon une ceinture étincelante de neige et de glaces éternelles.

La ville proprement dite s'étend sur la rive droite de la rivière, tandis qu'en face, sur l'autre rive, le faubourg Saint-Cyprien forme à lui seul une ville entière avec ses 20,000 habitants.

Un magnifique pont de pierre, construit par les états-généraux, de 1543 à 1546, relie le faubourg à la ville à peu près dans le milieu de son étendue. En aval, le pont suspendu de Saint-Pierre met en communication le canton nord de la ville et une des extrémité du faubourg Saint-Cyprien. En amont, un pont de fer, actuellement en construction, reliera le quartier Saint-Michel avec l'entrée du faubourg de la rive gauche.

Le canal du Midi contourne également la ville, et va se jeter dans la Garonne à l'extrémité nord de son faubourg le plus avancé de ce côté.

Une ceinture de boulevards a remplacé les anciens fossés, et fait le tour de la ville du centre; en un point seulement, une partie des anciens remparts existent encore et forment l'enceinte de l'arsenal de Toulouse, bâtiment sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure.

Mais prenons l'étranger qui sort du péristyle de la *gare Matabiau* et conduisons-le en ville, ce qui nous permettra, chemin faisant de parler

de chacun des monuments que nous pourrons rencontrer sur notre chemin.

La gare, bâtie de l'autre côté du canal, s'étend assez loin sur la ligne de Bordeaux, étroitement resserrée qu'elle est entre le canal et les hauteurs de Calvinet.

Tout à côté d'elle s'élève l'école vétérinaire, qui termine au nord les allées Lafayette.

La Société d'Agriculture de la Haute-Garonne établit la première, dans sa séance du 20 janvier 1807, deux cours de médecine vétérinaire. Le succès le plus complet ayant répondu à cette tentative, l'école vétérinaire de Toulouse fut créée par le décret du 27 juillet 1808. Mais, par suite d'un mauvais vouloir inexplicable, ce premier décret ne fut mis à exécution qu'en juillet 1825. Malgré cela, la nouvelle école ne fut en état de fonctionner qu'en 1835 : exemple frappant des difficultés *administratives* contre lesquelles toute création nouvelle a toujours à lutter.

En face de l'école vétérinaire, un pont en fer passe au-dessus de la voie ferrée, qui s'engage en tranchée dans l'étroit espace qui sépare le canal du Midi du pied des coteaux, au haut desquels on aperçoit la colonne commémorative élevée en l'honneur des *Braves morts pour la Patrie*, lors de la bataille de 1814.

A côté, les bâtiments de l'Observatoire montrent la colonnade du bâtiment principal, et autour de lui les coupoles qui abritent les instruments d'observation. D'abord création municipale, l'Observatoire est maintenant dirigé par les services de l'état, et vient tout récemment d'être désigné comme un des points où seront installés les instruments destinés à dresser la carte photographique du ciel.

En avant du pont du chemin de fer, un nouveau pont en brique permet de franchir le canal pour gagner les allées Lafayette.

Une statue élevée à Riquet, le créateur du canal du Midi, s'élève au rond-point qui précède la promenade qui porte le nom des Allées Lafayette, qui vont nous conduire au centre de la ville, en croisant les boulevards et le théâtre des Variétés.

La place Lafayette termine au sud les allées du même nom, place circulaire entourée de constructions uniformes et sans caractère.

La rue principale qui s'ouvre sur cette place, la rue Lafayette, nous conduira en quelques minutes sur la place du Capitole, au point central de la ville, sur un des côtés de laquelle s'élève l'hôtel-de-ville décoré du nom pompeux de Capitole, qui peut faire naître tout d'abord une étrange confusion avec le Capitole romain, dont nous avons parlé à l'occasion du

martyre de saint Sernin, et qui selon toute probabilité était situé dans un point tout autre de la ville.

Le Capitole est une vaste construction, isolée aujourd'hui, et qui forme un des côtés de la place du même nom. Les capitouls avaient projeté depuis longtemps de remplacer l'ancien hôtel-de-ville, assemblage bizarre de constructions du XV^e et du XVI^e siècles, par un édifice monumental. L'architecte Capmas fut chargé, en 1727, d'ouvrir une place devant l'ancienne maison municipale et de refaire la façade du vieil édifice, utilisant les anciennes fondations. La construction dura 10 ans, et les capitouls s'imposèrent les plus lourds sacrifices pour mener à bien cette entreprise considérable.

Le Capitole se compose d'un arrière-corps et de trois avant-corps de style ionique. Huit colonnes de marbre rouge supportent un fronton triangulaire surmonté par deux génies.

Sur la frise, une longue plate-bande de marbre noir porte pour toute inscription le mot *Capitolium*. Les avant-corps latéraux sont également ornés de statues représentant Clémence Isaure, personnification de la poésie à Toulouse, Minerve, Melpomène et Thalie.

Capmas, l'architecte du Capitole, pouvait être un artiste de talent ; mais il était laid et difforme, ce qui ne l'empêcha pas d'être accusé d'avoir enlevé une jeune fille.

L'avocat Boubée, alors célèbre dans le barreau de Toulouse, plaidait pour lui : « Messieurs, dit-il, je plaide pour un laid, je plaide pour un gueux, je plaide pour un sot (Capmas voulut alors protester, Boubée lui imposa silence). Pour un laid, Messieurs, le voilà ! pour un gueux, Messieurs, c'est un peintre, et qui pis est, le peintre de la ville ! pour un sot : que la cour se donne la peine de l'interroger. » Et l'avocat gagna sa cause.

La façade de Capmas et la cour de Henri IV sont les seules parties anciennes qui restent aujourd'hui, et des bâtiments neufs, dus à M. Duclerc, ont remplacé les constructions uniformes qui déparaient l'hôtel-de-ville de Toulouse.

La cour centrale intérieure, la cour de Henri IV, a été également restaurée et sera certainement remarquée par tous les archéologues, grâce à ses détails charmants de la Renaissance ; au fond, une belle porte de l'architecte Bachelier ; au-dessous de l'entablement, on lit cette inscription :

*Hic Themis dat jura civibus,
Appollo flores camœnis, Minerva palmas artibus.*

Au-dessus, une niche renferme une statue de Henri IV, en marbre noir, avec la tête et les mains en marbre blanc.

C'est dans cette cour que le duc de Montmorency eut la tête tranchée, le 30 octobre 1632, et l'on montre encore le couperet qui aurait servi à cette odieuse exécution.

Au-delà de cette porte est le grand escalier qui conduit aux étages supérieurs : salle du Conseil au nord, salle des Fêtes sur la façade. Parmi celles-ci — en restauration actuellement — il faut distinguer la salle du Trône, la salle des Illustres et celle de Clémence Isaure.

La salle des Illustres est, en quelque sorte, le panthéon de la ville de Toulouse, et les bustes des hommes illustres sont rangés dans des niches



Clémence Isaure distribue les prix des Jeux floraux.

dorées creusées dans l'épaisseur des murs. Ostentation un peu prétentieuse peut-être, et qui semble bien démodée aujourd'hui.

La salle de Clémence Isaure est plus intéressante, car elle nous donnera l'occasion de parler de cette académie des Jeux floraux, dont la réputation a été si grande autrefois, et qui conserve précieusement encore les traditions de la plus ancienne académie littéraire.

Une statue de Clémence Isaure, placée autrefois sur son tombeau, dans le cloître de l'église de la Daurade, a donné le nom à cette salle ; au bas de cette fort ancienne statue, on peut lire l'inscription suivante gravée sur une plaque de bronze :

« Clémence Isaure, fille de Louis Isaure, de l'illustre famille des Isaure, s'étant vouée au célibat comme l'état le plus parfait, et ayant vécu cinquante ans vierge, établit, pour l'usage de sa patrie, les marchés au blé, au poisson, au vin et aux herbes, et les légua aux capitouls et aux citoyens de Toulouse à condition qu'ils célébreraient chaque année les Jeux floraux dans la maison publique qu'elle avait fait bâtir à ses dépens, qu'ils y donneraient un festin, et qu'ils porteraient des roses sur son tombeau ; que s'ils négligeaient d'exécuter sa volonté, le fisc s'emparerait, sous les mêmes charges, sans autre forme de procès, des biens légués. Elle a voulu qu'on lui érigeât en ce lieu un tombeau où elle repose en paix. Elle a fait cette institution de son vivant. »

C'est dans cette salle, au pied de cette statue, que se réunit l'académie des Jeux floraux, et c'est dans la salle des Illustres qu'elle distribue tous les ans les fleurs, emblèmes des prix donnés aux meilleures poésies envoyées à l'académie.

L'académie des Jeux floraux n'est pas la plus célèbre, mais elle est incontestablement la plus ancienne des institutions littéraires de la France, nous dit le secrétaire perpétuel, M. de Rességuier, auquel nous empruntons la plupart des détails qui vont suivre.

En 1323, sept savants, distingués par leur sagesse et la finesse de leur esprit, — rapportent les annales toulousaines — *voulant trouver la science de faire de bons poèmes*, envoyèrent dans les diverses contrées de la langue d'oc des lettres invitant les poètes à leur apporter leurs ouvrages, et promettant au plus vaillant une *violette d'or fin* en signe d'honneur.

C'est le mardi après la fête de la Toussaint 1323 qu'ils lancèrent leur missive littéraire, et la scellèrent de leur sceau, sur lequel était figurée une dame nommée Amors (poésie) accueillant les poètes et leur distribuant ses bijoux.

Cette invitation eut le plus grand succès, et au jour indiqué, le 1^{er} mai 1324, les poètes arrivèrent de tous les côtés. Les personnages les plus considérables rehaussèrent cette fête de leur présence, et les capitouls décidèrent qu'à l'avenir les frais de la *Joie de la violette* seraient couverts par les revenus de la ville.

Ainsi, dès l'origine, s'établirent entre la ville et le collège des sept troubadours, cette série de rapports et d'encouragements qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

Cette date, 1^{er} mai 1324, est la première date certaine de ce *Collège du*

gai savoir qui fut un rival et un imitateur des cours d'amour et de poésie de Provence.

Non contents de se livrer « au seul plaisir d'entendre chanter d'un son mélodieux et gai des chants bien versifiés, célébrant de beaux faits et des mots notables qui pénètrent l'âme d'une bonne doctrine », les sept troubadours publièrent une poétique écrite en vers. Ce manuscrit, unique en son genre, existe encore aujourd'hui dans les archives de l'académie ; il fut rédigé en 1356 par Molinier, chancelier du collège du « Gai Savoir », et est un des monuments les plus anciens et les plus curieux des commencements de la littérature méridionale.

Les réglemens qu'avaient adoptés les sept Troubadours pour leur concours furent maintenus intacts pendant la moitié du quatorzième siècle ; mais à son déclin, l'importance du collège du Gai Savoir s'amointrit. Les guerres, les pestes, les disettes, l'état des finances de la ville, diminuèrent l'éclat des fêtes de mai, et en 1484 le collège du Gai Savoir cessa de se réunir.

Toutefois, l'interruption que les malheurs des temps avaient imposée ne fut que de courte durée. Grâce à la main libérale d'une noble dame toulousaine, une ère nouvelle s'ouvrit pour les Jeux floraux. Clémence Isaure paraît, et aussitôt cette poétique institution, menacée de ruine, prend un essor inattendu. On voit la généreuse donatrice présider elle-même, en 1496 et 1498, à la distribution des prix.

L'on sait peu de choses sur cette figure idéale de Clémence Isaure, et la critique, qui ne respecte rien, a été jusqu'à nier son existence ; mais si sa biographie nous manque, son œuvre subsiste encore.

Cette seconde époque n'est peut-être pas, au point de vue littéraire, la plus considérable, mais elle ne manque pas d'intérêt ; et lorsque le poète toulousain Goudelin présentait au collège du Gai Savoir les belles strophes de son chant royal, on peut se demander où donc en faisait-on de meilleures ?

La langue romane céda bientôt le pas à la langue française, et elle seule fut admise dans les concours, vers le milieu du XVI^e siècle.

Le renom des Jeux floraux s'était étendu au dehors et exerçait sur la France entière un rayonnement incontesté ; et lorsque le roi venait dans la ville de Toulouse, rien ne paraissait plus intéressant à lui montrer que le spectacle d'une séance littéraire de la docte académie. C'est ce que l'on put voir lorsque Charles IX fit son entrée à Toulouse en 1563.

Lafaille, l'annaliste de la ville, raconte « qu'à l'endroit de la Pierre, il y avait un théâtre à la mode rustique auquel étaient peintes les neuf

Muses, tant pour le respect du roi, amateur des muses et disciplines, que aussi en mémoire de dame Clémence Isaure, laquelle n'a été moins en Toulouse que Minerve à Athènes, s'étant dédiée aux lettres, et néanmoins intitua les Jeux floraux. Au-dessus du dit théâtre, y avait en piedestal, et sur icelui la statue de dame Clémence tenant à sa main les fleurs par elle ordonnées, savoir l'Eglantine, la Violette et le Soucis.

» En même endroit, il y avait une grande nuée, de laquelle sortait un globe composé de grand artifice, dans lequel il y avait une enfant habillée en nymphe, pour présenter les dites fleurs. Étant en présence du roi, elle le salua par quatre vers français, et ensuite lui présenta les trois fleurs, que le roi prit ; après quoi la nymphe s'envola par le même artifice. »

Mais les réunions poétiques du gai savoir changèrent peu à peu de manière d'être, et en 1694, une réforme radicale vint assurer l'avenir de la création de dame Clémence, en recevant du roi des lettres patentes érigeant en académie des belles-lettres les Jeux floraux de Toulouse.

Enfin, en 1773, un arrêté, signé à Compiègne, donna à l'académie des statuts qui servent de base à ses délibérations et à ses concours, et qui sont encore en vigueur aujourd'hui.

Les concours de l'académie des Jeux floraux sont assidûment fréquentés par les poètes de la France entière, et la moyenne des ouvrages qui lui sont annuellement soumis est d'environ huit cents.

Les membres de l'académie portent le nom de Mainteneurs, et elle décerne à ses lauréats, ou aux écrivains qu'elle affine à sa mission, des lettres de maîtres ès-Jeux floraux.

L'académie possède une bibliothèque peu considérable, mais des plus remarquables, car elle renferme de véritables trésors. Ce sont des manuscrits, des registres, des grammaires et des glossaires en langue romane, datant du XIV^e et du XV^e siècles, d'une grande valeur artistique et littéraire, ou tout au moins archéologique. En outre des premières lettres circulaires adressées en 1323 par les sept Troubadours, et de la poétique de Molinier, on y voit la collection incomparable dite : *Las flos del gai saber*, qui se compose de la série des pièces couronnées depuis l'origine des Jeux.

Nous avons nommé le poète Goudelin comme une des illustrations toulousaines qui a jeté le plus d'éclat sur l'académie des Jeux floraux.

Au XVII^e siècle la littérature méridionale suivit le mouvement créé, ou plutôt asservi par Malherbe ; et les poètes toulousains tiennent le premier rang, grâce à Goudelin et à son cortège. « Pierre Goudelin, écrit le docteur Noulet, s'essaya fort jeune sur la Muse toulousaine ou *Mondine*,

comme on disait alors. Mais son premier recueil de vers ne parut qu'en 1617, — il avait alors 38 ans — sous le titre gracieux de *Ramelet Moundi*, le Bouquet toulousain.

Le talent de Goudelin fut toujours un talent plein de sève, mais guidé par l'étude et par l'art, fécond et mesuré, tout à la fois. Nous venons de nommer Malherbe : eh bien ! Goudelin montre plus d'imagination, d'entrain et de feu que son illustre contemporain ; il est surtout plus varié, moins contenu que lui pourtant.

Mais son grand honneur lui vient surtout d'avoir su tirer le premier de l'idiome toulousain une langue poétique par excellence, et si complète qu'elle est demeurée comme un modèle inimitable, tant le génie particulier de Goudelin l'a fait valoir.

Goudelin s'exerça sur tous les genres, depuis le dialogue facétieux, si fort en vogue à cette époque, jusqu'à l'ode, le genre lyrique le plus élevé.

Né à Toulouse, vers 1579, Pierre Goudelin était fils d'un chirurgien renommé. Il étudia avec fruit les lettres au collège des Jésuites ; puis il suivit les cours de jurisprudence, prit le titre de docteur en droit, et se fit recevoir avocat au parlement, comme pour se donner une contenance dans le monde, car il ne fit jamais profession du barreau.

Peu favorisé de la fortune, il fut néanmoins toujours oublieux des biens qu'elle dispense, tellement que, parvenu au terme de sa vie, tout lui manqua, même le nécessaire ; aussi, trois ans avant sa mort, il se trouva placé dans la nécessité de recourir aux bienfaits de sa ville natale. On vit alors l'insouciant vieillard, avec une grâce touchante et sévère, venir, sans fausse honte, en s'appuyant sur sa Muse, l'aimable coupable qui seule l'avait distrait des soins de la vie, présenter sa requête au corps municipal de Toulouse, en lui faisant hommage de la dernière fleur de son rameau poétique : *La floureto noubelo del Ramelet Moundi*.

L'offrande fut agréée avec reconnaissance et le placet favorablement accueilli. Les capitouls, assistés du conseil des bourgeois, regardant les œuvres de Goudelin comme des services rendus par lui à la cité, lui assurèrent une rente viagère.

Bientôt le chapitre de la métropole s'associa à cet hommage public rendu au talent et à la moralité du poète.

C'est une belle et touchante figure que celle de ce bon bourgeois de Toulouse, se laissant aller à la dérive toute sa vie, toujours moral, toujours honnête, toujours Français, ne faisant parade ni de son talent, ni de sa foi religieuse, ni de son patriotisme, tant ce lui sont des vertus familières. Une douce gaieté, pleine de franchise et de retenue, fut sur-

tout la bienfaisante fée qui, durant sa vie, le guida sans l'éblouir, et qui vint doucement lui fermer les yeux au dernier moment.

Elle était certainement avec lui, lorsqu'après avoir vendu son dernier lopin de vigne, il répondait à des amis qui semblaient le lui reprocher doucement : Que pouvais-je en faire ? il y pleuvait comme à la rue. »

Et aussi, lorsque peu de temps avant sa mort, se promenant dans le cloître du couvent des Augustins, un de ses familiers lui demandait : « Que faites-vous ici, Goudelin ? — Je heurte, pour qu'on vienne m'ouvrir, » répondait le vieillard souriant, en frappant significativement de son bâton les pierres tumulaires sur lesquelles il marchait.

L'éminence du talent de Goudelin et le goût de Toulouse pour ses œuvres, favorisa singulièrement le mouvement que le *Ramelet* avait commencé. Les compositions écrites en patois, une fois de mode, on les vit figurer en toute occasion dans le Midi. La Muse vulgaire fut donc appelée à tenir sa place dans toutes les fêtes.

Il est difficile de faire un choix dans les œuvres du poète toulousain ; nous allons cependant prendre quelques morceaux de genres différents, et qui permettent d'apprécier ces poésies, souvent exquises.

Dans le Midi, tout le monde récite le début de ses stances à la mémoire du roi Henri IV.

Iantis Pastourelets, que, dejouts las oumbretas
Sentetz apazima le calimas del jour,
Tant que les auzelets, per saludo l'amour,
Uflon le gargailol de milo cansounetas.

Petits rius, dou l'argen beziadomen gourrino,
Pradets, oun le plaze nous embesio les èls,
Quand la joueno sasou bous cargo de ramèls,
Augèts coussi se plaing uno Nympho moundino

La nymphe toulousaine ayant disposé à l'entendre les bergers, ruisseaux et prairies, commence ses plaintes sur la mort du bon roi ; puis le poète termine par ce trait final d'une si haute inspiration :

Escantit es le lum, usat es le bèl noble,
De qui la terro fée l'aunou de soun oustel,
La descarado Mort, un cop tout à bèl tal,
Endrom dedins le clot le pages è le noble !

Le moude es uno mar oun, coumo jouts de belas,
L'home sent quado jour quelque bent d'affliccion,
Mès, nostre Rey coumoul de touto perfeccion,
Hurous hòste del ciel, trepejo las estelas.

Goudelin a laissé de nombreux sonnets, mais en traitant ce genre avec une rare perfection. En voici dont le sujet est une invitation de bal faite aux jeunes filles de leur village par des bergers :

Bèlos, de qui le Cèl m'alebo lé bitsage,
 Quand bol brouda de lums soun gran habillomen,
 E doum la gaillardio forço ta doussomen,
 Que tout cor ba bouca jouts l'arquet d'un magnatge;
 Guignoulet è Liris, perletos del bilatge,
 Bous desiron fa part de lour contentomen,
 Quand fifres è clarins d'un gay resounomen,
 Cèrcan de gratilhous les pès è le couratge.
 Sensa nous mespreza per n'estre que pastous,
 Benets tosta le gauch de bostres serbitous,
 E guimba, brabomen sur l'herbeto flourido,
 Un decembre d'afas nou nous torro jamay,
 A l'an de nostr'humou nou se trobo que may,
 Que de milo plazes nous courouno la bido.

Goudelin ne composa que rarement en vers français, et bien lui en prit : la province, tout au moins celle du Languedoc, n'arriva que fort lentement à savoir suffisamment la langue française, ce qu'il est facile de constater dans les écrits du temps.

Le conseil général de la Haute-Garonne vient, tout récemment, de faire une édition des œuvres de Goudelin, et c'est le docteur Noulet, auquel nous avons emprunté la plupart des appréciations ci-dessus, qui a été chargé de diriger ce travail ; nul ne pouvait le faire avec plus de compétence.

Derrière le Capitole, et isolé dans un square, malheureusement trop exigü, le donjon restauré, ou plutôt complété par Viollet-le-Duc, renferme les archives de la ville, dépôt des plus riches en documents précieux. Nous citerons surtout les annales manuscrites de l'hôtel-de-ville de Toulouse, « œuvre collective de plusieurs générations, où se sont accumulées en douze volumes, du XIII^e au XVII^e siècle, des informations de nature variée et de valeur inégale, et qui forment un monument historique d'une grande notoriété. »

M. Roschach a publié tout dernièrement une notice extrêmement intéressante sur ces manuscrits, et nous lui empruntons les renseignements suivants sur les lacérations apportées à ces précieux documents, lors de la tourmente révolutionnaire.

Le caractère spécial à ces annales de Toulouse était de contenir les

portraits des Capitouls, enluminures souvent de grande valeur artistique, et fort intéressantes surtout pour l'histoire de l'art.

Ce point était important à établir tout d'abord pour expliquer le fait qui se produisit lors de l'auto-da-fé de 93.

Le 8 août 1793, les commissaires de la Convention, présents à Toulouse, proposèrent à la *Société populaire* de rehausser l'éclat de la cérémonie qui devait avoir lieu le 10 du mois, en brûlant publiquement les titres des Capitouls, les tableaux qui existaient encore dans la maison commune, les armoiries et toutes les effigies des grands et petits despotes.

Cette idée fut acclamée par l'assemblée; et l'arrêté suivant fut aussitôt signé :

« Tous les titres et les portraits seront brûlés sur l'autel de la patrie, à 6 heures du soir, aux cris de : vive l'égalité ! »

Le lendemain, le conseil de la commune fut assemblé, et reçut communication de l'arrêté. On retira de l'armoire de fer, ornée de têtes de Pallas, les vénérables registres, qui furent étalés sur le bureau, ainsi que tous les grands tableaux qui étaient dans les galeries.

On décida que l'arrêté serait exécuté avec empressement, et, sans perdre une minute. Tous ces objets allaient être transportés chez le président de la Société populaire, grand inquisiteur, investi par l'autorité publique, lorsque l'un des auteurs de l'arrêté entra dans la salle.

Il paraît que celui-ci avait prononcé la redoutable sentence sans une parfaite connaissance de la matière; car, en voyant sur la table des administrateurs municipaux ces beaux manuscrits destinés aux flammes, il éprouva de soudains scrupules, et fit observer aux héritiers des capitouls que l'intention des représentants du peuple n'était pas de détruire les monuments de l'histoire, mais qu'il fallait brûler les feuilles contenant l'image des capitouls. On se conforma immédiatement à ces prescriptions, et les peintures, plus ou moins lacérées, furent apportées au président de la Société populaire.

Le 10 août, dans l'après-midi, un pompeux cortège se forma sur la place de l'hôtel-de-ville, dénommée alors place de la Liberté : « des groupes de vieillards, d'enfants et de jeunes filles chantaient des hymnes patriotiques et brûlaient religieusement de l'encens. »

Cette procession alla défiler au boulingrin, où s'élevait la montagne surmontée de l'arbre et du bonnet de la liberté. « Un volcan placé dans le sein de cette montagne, vomissait des feux et des éclairs. » L'éruption finale foudroya quatre statues placées à la base, figurant le royalisme, le fanatisme, le fédéralisme et l'aristocratie.

Le cortège se remit en marche vers la place de l'hôtel-de-ville où l'on avait préparé, au pied de la statue de la liberté, le bûcher destiné à consumer les portraits capitulaires. « C'est par cet auto-da-fé, écrit un journaliste contemporain, que fut très gaiement terminée cette fête, l'une des plus brillantes qui aient été décernées à la liberté. »

Les traces de cette dégradation méthodique ont déshonoré pour jamais les douze volumes de l'histoire.

Il paraît, du reste, que les flammes de l'autel de la patrie ne furent pas absolument impitoyables. Toutes les feuilles peintes des manuscrits, sauf seize appartenant au sixième et au huitième livre, avaient bien été arrachées des volumes et perdues pour la ville ; mais un certain nombre d'entre elles, loin d'être réduites en cendres, passèrent aux mains de divers particuliers, et quelques années après la tourmente, on les retrouvait dans des cabinets d'amateurs.

La plupart de ces vélins, ainsi échappés à l'auto-da-fé de la Convention, sont revenus à leur première place ; mais il manque encore bien des lacunes qui ne seront jamais comblées.

Le capitole, outre les différents services municipaux, contient encore une salle de spectacle, récemment restaurée, et où les sculpteurs toulousains ont multiplié à l'extrême des œuvres bien dignes de la réputation de l'école des arts de la ville, école dont nous aurons à nous occuper en visitant le Musée.

A l'angle sud-ouest de la place du Capitole, la rue du Taur va nous conduire à l'église de ce nom et à la basilique Saint-Sernin.

L'église *Notre-Dame du Taur*, qui était primitivement destinée à saint Saturnin, a été bâtie sur le tombeau de l'apôtre de Toulouse. Saint Hilaire, troisième évêque de Toulouse, voulant rendre aux reliques de saint Saturnin les honneurs qui leur étaient dus, fit creuser le sol à l'endroit où devaient reposer, suivant la tradition, les restes du martyr. Ces derniers furent en effet retrouvés profondément enfouis dans la terre, et encore enfermés dans leur cercueil de bois. Mais, n'osant toucher à un corps aussi saint, Hilaire fit entourer ce tombeau d'une construction en briques, en forme de four, et, pour exciter la piété des fidèles, il éleva au-dessus du sol, et attenant aux reliques, un édicule en bois.

En remaniant l'autel principal de l'église actuelle, l'on a mis à découvert une crypte, qui semble répondre à l'*opus latericium fornicis*, instar de Saint-Hilaire.

La nef unique de l'église date du XIII^e siècle ; mais la façade, recons-

truite en 1530, est munie de créneaux, de machicoulis et de meurtrières, toutes circonstances qui lui donnent l'aspect d'une forteresse.

En face de l'église du Taur, une petite rue nous conduira au petit séminaire de l'Esquille, et aux ruines de l'église des Cordeliers.

Celle-ci, vendue à la Révolution, a servi de magasins à fourrages jusqu'en 1870, époque à laquelle un incendie l'a entièrement détruite ; la tour du clocher seule a résisté aux flammes et elle sert aujourd'hui de fonderie de plomb de chasse.

Cette église renfermait un mausolée élevé à la mémoire du président Duranti, et le tombeau d'une toulousaine célèbre, la belle Paule.

Avant sa naissance, nous dit un écrivain toulousain, la beauté était plus rare que la grâce dans la cité palladienne ; les formes romaines avaient presque entièrement disparu ; aux lignes pures, aux traits délicats, avait succédé, pendant la longue occupation des Wisigoths, des Normands, des Sarrasins, je ne sais quel mélange désagréable qui contrastait avec l'ancienne réputation de l'Occitanie.

Ce fut vers ce temps que *Triors*, écrivain plus que naïf, essaya d'apitoyer les âmes charitables sur le sort des Toulousaines, et démontra avec une évidence dont elles durent lui savoir peu de gré, que la laideur menaçait d'être leur apanage.

Rabelais aussi, trompé par un conte populaire, se gabait impitoyablement des dames *largement pattées* de Toulouse. La fable de Ranahilde, appelée la reine *Pédauque* (pied d'oie), parce qu'elle aimait le bain jusqu'à la folie avait cours encore à cette époque.

L'apparition de Paule de Viguiier marqua une ère nouvelle et commença la réhabilitation des Toulousaines.

C'était en 1533, François I^{er} faisait son entrée solennelle à Toulouse ; il venait accomplir dans la basilique Saint-Sernin un vœu fait pendant sa captivité. Le bruit des couleuvrines, des arquebuses et des fauconneaux se mêlait au son de l'abat-Roger ; la bannière blanche et de gueules de la ville pavoisait les remparts et les clochers ; le vieil étendard d'Aquitaine nuancé de vert et de blanc, décorait la façade de la maison commune ; tous les habitants étaient sous les armes ; les capitouls avaient porté à l'entrée du Ravelin le dais de drap d'or sous lequel le roi allait se placer ; sur un coussin violet étaient les clefs des huit portes de la cité ; sur un autre était ouvert l'Évangile.

Les capitouls offraient au roi les clefs qui leur étaient confiées ; mais avant de les recevoir, le roi devait jurer de maintenir les franchises et privilèges de Toulouse.

François I^{er} venait de prêter ce serment, lorsqu'une troupe de jeunes filles, vêtues en nymphes, se présenta devant lui ; à leur tête était Paule de Viguiet, à peine âgée de quinze ans. Elle récita un discours en vers, et le prince demeura frappé d'admiration ; il crut voir le modèle de ces statues grecques, chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui venaient depuis peu d'être découvertes en Italie. Dans son enthousiasme, il l'appela la *belle Paule*, et, depuis lors, elle ne fut jamais appelée autrement. Sa modestie de jeune fille fut si vivement émue par l'hommage flatteur du roi chevalier, qu'elle ne put s'empêcher de rougir et de baisser timidement les yeux. « On vit en ce moment, dit un vieux chroniqueur, se peindre dans ses traits l'image de la vertu qui devait diriger toutes les actions de sa vie. »

Les poètes chantèrent la jeune Toulousaine sur tous les tons ; ils la comparèrent à toutes les déesses et en firent la quatrième Grâce.

Paule de Viguiet était née Jacqueline de Lancefoc ; elle fut unie en premières noces au sire de Baynaguet, guerrier intrépide et magistrat éclairé, que les mémoires de l'époque qualifient de prompt et hardi capitaine. Baynaguet mourut bientôt sans enfants, et Paule, qui n'avait fait qu'obéir à sa famille en acceptant la main de ce gentilhomme, put réaliser le vœu secret qu'elle avait fait en son cœur. Elle épousa Philippe de la Roche, baron de Fontenille, seigneur distingué par sa naissance, par sa valeur et aussi par les titres de chevalier des ordres du Roi et de capitaine de cinquante hommes d'armes.

Plusieurs enfants naquirent de cette union, et leurs descendants forment encore une des familles les plus honorables du pays.

Mais un malheur inattendu jeta le désespoir dans l'âme tendre de la noble châtelaine : elle perdit son premier né. La douleur lui inspira des vers pleins de charmes, qui se terminent ainsi :

Las ! j'ai perdu ce rosier fleury,
De mon vieux temps l'orgueil et l'espérance ;
La seule mort peut donner allégeance
Au mal cruel qui mon cœur a meurtry
Or, adieu donc, mon enfant moult chéry,
De toi toujours garderai souvenance.

En 1563, Charles IX vint à Toulouse ; Catherine de Médicis l'accompagnait. Elle demanda que Paule lui fut présentée, et quoique la baronne de Fontenille eût alors quarante-cinq ans, elle lui parut éblouissante de beauté. Le connétable de Montmorency s'écria « qu'on pouvait hardiment

la placer au nombre des merveilles de l'univers ; qu'elle était l'honneur de Toulouse et de son siècle. »

La marquise de Lambert raconte, de son côté, que la foule qui se pressait autour de la baronne de Fontenille, chaque fois qu'elle sortait, lui devint si incommode, qu'elle prit le parti de se renfermer dans son hôtel et de n'en jamais sortir qu'avec un voile.

Cette résolution fit rumeur dans le quartier des étudiants ; on parla d'un mouvement séditionnel, et les capitouls menacèrent la belle Paule de la rendre responsable de tous les résultats du tumulte, si elle ne se montrait pas au moins deux fois par semaine à visage découvert.

Aussi bonne que belle, cette femme extraordinaire emporta dans la tombe les regrets de toute la cité ; le registre des grands Augustins, de l'année 1610, fait foi qu'elle était encore, dans l'âge le plus avancé, l'objet de l'admiration générale.

« Ce jourd'hui, a été ensevelie dans le tombeau des Lancefocs, près du pilier en dehors de la chapelle des saintes onze mille vierges, ainsi que l'avait demandé très haute et puissante dame Paule de Viguier, baronne de Fontenille et autres lieux, laquelle, en son âge vieillissant de plus de 92 ans, avait conservé la teinte dorée de ses cheveux et les traits qui l'avaient fait nommer par le peuple tolosain la belle Paule. »

Ce fut dans ce même lieu que l'on a retrouvé, en 1834, le corps très bien conservé d'une femme dont les cheveux étaient d'un beau blond.

Était-ce Paule de Viguier, qui, ainsi qu'un de ces admirables restes de sculpture que le sol de la Grèce, de l'Italie et du Languedoc nous rend quelquefois, venait, au milieu d'un temple profané, nous rappeler les traits de la Vénus du XVI^e siècle ? Les érudits demeurèrent incertains ; mais le peuple ne douta pas ; frappé du miracle de cette beauté, qui s'est perpétuée comme l'immortelle dans le fond d'un tombeau, il ne toucha qu'avec respect le linceul qui l'enveloppait, et qui, suivant lui, n'avait pu protéger ainsi que les restes d'une sainte.

L'église *Saint-Sernin* est certainement le monument le plus intéressant que l'on rencontre à Toulouse, et l'un des plus importants de toute la région du Midi. Des travaux de restauration, habilement dirigés par Violet-le-Duc, ont rendu à la basilique son ancienne splendeur, et aujourd'hui, elle se trouve à peu de chose près complète dans toutes ses parties.

Bien que l'église *Saint-Sernin* paraisse avoir été construite d'un seul jet, et malgré l'unité de ses constructions, il est assez facile de constater qu'elle a été reprise à trois époques différentes. Bien des fragments de sculpture proviennent d'un édifice primitif et ont été utilisés au XII^e

siècle, lors de la construction de l'église actuelle. Au XIV^e siècle, la nef fut détruite entièrement et jusqu'au ras du sol. On la reconstruisit avec



L'Église Saint-Sernin.

une certaine précipitation, une économie de main-d'œuvre et de matériaux qu'on ne remarque pas dans l'abside ni dans les transepts. Toute-

fois, les murs des bas-côtés nord et sud durent rester debout avec leurs portes ; car ces bas-côtés sont encore décorés de curieux chapiteaux romans.

Le XIV^e siècle n'a pas cherché à modifier le plan général ; il a même conservé l'aspect de la décoration intérieure, et s'est contenté de mettre son cachet entre les deux tours de la façade occidentale, en y construisant une voûte d'arête ogivale.

Vers la même époque, on éleva les deux derniers étages de la tour centrale et la flèche qui la surmonte. Ce poids, ajouté à la construction primitive, écrasa les quatre piliers des transepts qui furent alors grossis et entourés d'une énorme maçonnerie en briques.

On construisit aussi les cryptes actuelles, et on éleva le sol du chœur de manière à engager de plus de deux mètres les anciennes colonnes de l'abside.

Le XVI^e siècle restaura ou termina l'arcature des galeries de la nef. La couverture posée à même sur la voûte, ne parut probablement pas devoir être conservée et réparée, car on éleva, tout au pourtour de l'édifice, une galerie en briques, percées de petites arcades et destinées à supporter une toiture en charpente. En outre, le XVI^e siècle orna de peintures assez riches et d'un assez bon style pour l'époque, le chœur et les transepts.

De 1830 à 1870, la ville de Toulouse a fait des sacrifices considérables pour isoler complètement l'église Saint-Sernin, qu'entouraient autrefois l'abbaye, le cloître, les chapelles, les habitations des chanoines.

La façade est encore incomplète et dépare l'édifice.

Deux autres portes latérales donnent accès dans l'intérieur de l'église. La porte du sud, porte *Miègeville*, située en face de la rue du Taur, est précédée d'un charmant portail isolé de la Renaissance et dû au ciseau du sculpteur Bachelier.

Des nivellements, exécutés maladroitement, ont changé l'aspect de ce portail et celui de la porte percée dans le mur de l'église, en donnant un mètre de plus à ses jambages.

Les chapiteaux de ses colonnes en marbre représentent des scènes de l'histoire sainte ; la frise qui supporte le tympan est ornée des figures des douze apôtres. Un bas-relief en marbre blanc, le Christ apparaissant dans sa gloire, décore le tympan ; enfin, le bas-relief de gauche représente saint Jacques, et celui de droite saint Pierre.

Du même côté, la *porte des Comtes* s'ouvre à l'extrémité du transept ou du bras droit de la croix dessinée par les murs de l'église. Cette porte a reçu, dans le vulgaire, le nom de *porte des Filhols*, transformé en porte

des Filleuls. Elle doit son nom à une niche voisine, reconstruite en 1774, où furent ensevelis, dans des sépulcres pour la plupart gallo-romains, plusieurs comtes de Toulouse. La dignité de ces princes souverains ne suffisait pas à leur faire accorder la sépulture dans l'*insigne basilique*, où des *corps saints* pouvaient être seuls conservés.

D'un autre côté, Raymond, excommunié lors de la croisade des Albigeois, n'avait pu recevoir les honneurs de la sépulture en terre sainte.

La porte du Nord, opposée à celle-ci, ou *porte Royale*, est murée.

La partie la plus intéressante de l'extérieur de l'édifice est l'abside. Les cinq chapelles de l'abside, religieux souvenir des cinq plaies du Christ, se groupent avec les quatre chapelles des transepts.

Presque toute cette construction est en pierre, chose toujours rare à Toulouse, et de très grand luxe ; les murs et les archivoltés ont été seuls bâtis en brique ; c'est sur eux que se détachent toutes les sculptures.

Ces chapelles et la ligne courbe à laquelle elles se rattachent constituent un immense soubassement, au-dessus duquel paraît s'élever le mur du chœur, le chevet de l'église. Toutes ces constructions semblent s'appuyer mutuellement, pour servir de base à la tour qui s'élève au point de jonction des bras de la croix. De cet ensemble résulte, ainsi que le fait remarquer Mérimée, une disposition pyramidale des plus heureuses qui frappe de loin le spectateur.

C'est autour de cette abside qu'existait autrefois un vaste cimetière dont on chercherait vainement les traces aujourd'hui.

Il faut entrer dans l'église Saint-Sernin par la porte occidentale, afin de voir dans son ensemble l'intérieur de l'édifice, sombre, comme dans toutes les églises romanes, et d'un effet saisissant.

A l'extrémité de la grande nef, haute de 21 mètres, apparaît une large coupole décorée, au XVI^e siècle, d'une peinture qui représente le Sauveur environné des symboles des quatre Évangélistes. A droite et à gauche, s'étendent des nefs latérales, dont les deux premières ont 9 mètres de hauteur, et les deux autres 7 mètres seulement.

Les murs avaient été destinés, dans le principe, à recevoir un enduit recouvert de peintures plus ou moins riches, et celles du XVI^e siècle, que l'on voit encore dans le chœur, ont dû remplacer une décoration analogue plus ancienne. A une époque assez récente, un affreux badigeon a sali toutes les parties qui n'avaient pas été ou qui n'étaient plus décorées de peintures.

A gauche s'ouvre, dans la première nef latérale, la grande sacristie, établie dans la chapelle des *sept dormants*. C'était autrefois la prison

disciplinaire des chanoines avant leur sécularisation ; elle contenait le riche trésor de l'abbaye.

Le trésor de Saint-Sernin possédait, outre de nombreux ornements de toutes les époques, quelques objets particulièrement intéressants, tels que :
 1° *L'Évangélistaire* de Charlemagne. Ses feuilles de vélin avaient été teintes en pourpre, les caractères du corps de l'ouvrage étaient en or et ceux des titres en argent. La reliure de ce manuscrit, recouverte de velours vert, avait des coins en argent, gravé avec soin, etc. A l'époque de la spoliation de Saint-Sernin, le *petit coffre d'argent doré*, qui renfermait ce livre, fut porté à la Monnaie, et le livre envoyé au dépôt des parchemins destinés à être transformés en gargousses à l' Arsenal de Toulouse. Il fut sauvé par M. de Puymaurin, déjà emprisonné et qui allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire. Il écrivit au comité révolutionnaire pour lui annoncer qu'il existait dans les parchemins qui allaient être détruits, un volume qui, vendu à des étrangers, produirait une très forte somme.

Le comité qui rejetait avec dédain toutes les réclamations des suspects, accueillit avec faveur l'indication de M. de Puymaurin. Un détachement de gardes nationaux alla le chercher à la prison et le conduisit au dépôt des parchemins, d'où il retira le précieux manuscrit. Celui-ci fut placé dans la bibliothèque de la ville, d'où il fut enlevé en 1811 par le maire, qui s'arrogea le droit d'en faire cadeau à l'empereur. L'évangélistaire de Charlemagne figure aujourd'hui à la bibliothèque nationale.

On montrait encore dans le trésor de Saint-Sernin plusieurs oliphants, et l'un d'eux était celui de Roland..... disait la tradition.

Enfin le fameux *camayeu* de Saint-Sernin, qu'un inventaire de 1502 décrit ainsi : « Une belle pierre précieuse, appelée Camalyeu, où y a sept personnatges de haultes figures, et eslevées avec trois ou quatre petits, et, debas icelle pierre précieuse, unze personnatges et quatre pierres à l'entour, à sçavoir deux noires, une blanche et une claire ; lequel camalyeu est bien garni d'argent avec deux montures d'argent par derrière. »

Ce monument antique avait été dans Toulouse l'objet de quelques-unes de ces légendes inventées au moyen-âge pour expliquer ce que l'on ne connaissait pas. Ainsi, Josué aurait trouvé cette pierre dans le désert ; plus tard, ce joyau avait été placé dans le temple de Jérusalem, et il s'était fendu à l'instant où le Sauveur mourait sur le Golgotha. Enfin, Charlemagne avait placé sur le ceinturon qui portait sa *Joyeuse*, cette pierre gravée, dont il aurait fait don plus tard à l'abbaye de Saint-Sernin.

On lit dans un vieil auteur : « que le Camayeul est pierre de telle im-

portance que la dite ville de Tholose en est renommée, non seulement entre les chrétiens, mais entre les infidèles et nations étrangères. Et ce connaissant le Pape pour icelle avoir, avait voulu édifier un pont de pierre au dit Tholose, sur la rivière de Garonne, difficile à porter, et donner cinquante mille escus à la dite ville, et pour satisfaire à tout, augmenter du double les prébendes des chanoines de la dicte église ; et depuis, les Vénitiens trop plus grande somme et valeur, mais jamais n'ont pu l'obtenir. »

Mais François I^{er}, ayant vu le fameux Camayeul, lors de son voyage à Toulouse, en 1532, le demanda pour le montrer au Pape ; et, malgré la résistance de l'abbé, la précieuse pierre fut envoyée au roi, et à jamais perdue pour Toulouse.

Elle vient d'être retrouvée tout dernièrement dans un musée d'Allemagne, sans que l'on ait pu savoir comment elle y était venue.

Les cinq nefs ne possèdent pas de chapelles.

Le chœur était jadis séparé de la nef par un mur élevé, qui fut abattu en 1808 et remplacé par une balustrade en fer

Les stalles, établies sur deux rangées, datent de la Renaissance, et l'on trouve leur date, 1566, gravée sur certaines colonnettes des stalles hautes.

La stalle du curé était autrefois celle de l'abbé ; tout à côté, l'une d'elles représente un porc assis dans une chaire, en rase campagne, et on lit au-dessous : *Calvin, le Porc Pt.*

Au-delà du chœur, sur une plate-forme qui surmonte la grande crypte, s'élève un baldaquin doré « dont il n'y a rien à dire, comme de l'apothéose de saint Saturnin, si froide et si païenne, si ce n'est qu'il serait à désirer que tout cela n'y fût pas ; » baldaquin élevé à chers deniers, en 1734, par l'abbé de Fleurigny, qui crut faire œuvre méritoire en remplaçant ainsi le curieux mausolée qui existait en ce point.

Derrière le baldaquin est placé un autel surmonté d'une grande niche fermée par une grille en fer, et contenant ce qui reste des reliques de saint Sernin, c'est-à-dire une capsule de vermeil qui renferme le crâne du martyr, et qui a été sauvée en 1794, lors de la spoliation de l'église.

Le transept du midi contient plusieurs chapelles : l'une d'elles, celle du Crucifix, renferme un Christ byzantin, trésor inestimable que le mauvais goût du siècle dernier avait fait reléguer dans les combles de l'église ; mais, si l'ensemble de cette œuvre précieuse a été ainsi sauvé, bien des parties ont été profanées : ainsi, le visage, qui était fait d'une feuille d'argent travaillé au repoussé a disparu, et chose déplorable, car ceci est le

fait des bonnes dévotes de notre époque, le Christ entier a été doré ! ce qui lui enlève une grande partie de sa valeur artistique.

Le transept de gauche, dont la porte est murée, contient six chapelles. Une seule est intéressante : c'est celle de Sainte-Thérèse, restaurée par la veuve du maréchal de Montmorency, chapelle dans laquelle avaient été déposés les restes du maréchal.

Le pourtour de l'abside, nommé le Tour des corps saints, dans le langage toulousain, est l'objet d'une vénération toute particulière, à cause des nombreuses reliques qu'il contient.

Un ex-voto des plus intéressant est suspendu dans une de ces chapelles, et remonte à la peste de Toulouse en 1528. Il consiste en une représentation en bois et en relief de la basilique Saint-Sernin, entouré de son mur d'enceinte, défendue par les tours et son artillerie. La flèche élancée de l'église domine l'enceinte et l'édifice, où conduisent huit portes protégées par des créneaux. On remarque, à peu de distance de la basilique, l'ancien donjon de la ville, qui faisait partie du Capitole.

Un peu plus loin une *sainte famille*, du Corrège, est placée en face de la chapelle du Saint-Esprit.

Enfin, dans les murs du sanctuaire, on remarquera les bas-reliefs, provenant de l'église primitive.

Les cryptes, situées au-dessous du monument de Saint-Sernin, s'ouvrent dans ce même pourtour de l'abside. De tous temps, le reliquaire de Saint-Sernin a eu une immense renommée ; et c'était devant ces *grottes souterraines* que les monarques les plus puissants vinrent tour à tour fléchir les genoux et déposer leurs offrandes. Ces caveaux souterrains étaient le saint des saints, l'enceinte vénérable, qui ne s'ouvrait qu'aux grands jours, et autour de laquelle se pressaient les fidèles, avides d'y plonger leurs regards à travers les grilles de ses soupiraux, à la clarté mystérieuse des lampes toujours allumées suspendues à ses sombres voûtes.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'au siècle dernier, les Toulousains associaient les *corps saints* aux circonstances importantes de leur existence. Dans les calamités publiques, notamment, ils les invoquaient comme les véritables protecteurs de la cité : *hic sunt vigiles qui custodiunt civitatem*, dit l'inscription placée au-dessus des portes de la crypte.

De même, la renommée du saint trésor est affirmée par ce vers inscrit au-dessus de la porte des pèlerins : *Non est in toto sanctior orbe locus*.

L'origine de la crypte actuelle est à peu près inconnue ; l'on sait seulement qu'elle fut élevée sur l'emplacement du tombeau primitif de saint

Sernin, et que l'église carlovingienne, qui n'existe plus aujourd'hui, avait été enrichie par Charlemagne des corps entiers de six apôtres, de huit saints et d'une grande quantité d'autres reliques.

Les largesses de ce prince étaient consacrées par un distique fort ancien qu'on lisait sur une des tapisseries de l'église, qui représentait la translation de ces reliques par le grand empereur :

Sex vehit hic rediens Hispanis magnus ab oris,
 Carlus apostolici corpora sancta gregis.

Après la reconstruction de l'église, de nouvelles richesses vinrent encore enrichir le trésor de Saint-Sernin : c'est ainsi que le comte de Toulouse, Guillaume Taillefer, rapporta de Palestine le corps de saint Georges.

La guerre des Albigeois amena également de nombreuses reliques, trop exposées aux profanations des hérétiques dans leurs églises sans défense : c'est à cela qu'il faut attribuer la translation du corps de saint Giles. Louis VIII lui donna le corps de saint Edmond, roi d'Angleterre ; et Louis IX lui octroya la plus vénérée de toutes ses reliques, une des épines de la couronne du Christ :

Mais toutes ces richesses devaient attirer l'attention des hommes de 93, et le 11 octobre 1793, les commissaires du district procédèrent à l'enlèvement de toutes les châsses d'or et d'argent qui renfermaient les corps saints. Cependant les reliques furent respectées et conservées intactes grâce au P. Hubert, ancien minime et curé assermenté, qui prit toutes les précautions possibles.

Le procès-verbal de cette *expédition* glorieuse dit que l'orfèvre qui démontait les châsses et reliquaires, prit à la première levée 700 marcs d'argent, et plus de 1,700 à la seconde. En ajoutant à cette valeur matérielle celle de la main-d'œuvre de tant d'objets précieux, l'on peut se rendre compte de la valeur incalculable des objets arrachés ainsi à la crypte vénérée.

Quelques châsses seulement échappèrent à la profanation, grâce à leurs applications en cuivre ternis et de peu de valeur.

Ainsi privées de leurs anciennes richesses, mutilées, d'ailleurs, puis recouvertes d'une couche de chaux, les cryptes restèrent dans un état de complet abandon, jusqu'en 1852, où leur restauration fut commencée, pour être terminée deux ans plus tard.

Près de l'église Saint-Sernin, les anciens bâtiments du *collège Saint-Raymond*, habilement restaurés par Viollet-le-Duc, servent de presbytère et de maison d'école. C'est une construction massive, entièrement en

briques, couronnée de créneaux, et flanquée aux angles de tourelles à plate-forme.

Non loin également de l'église Saint-Sernin, nous aurons à visiter la faculté de droit et l'église Saint-Pierre.

L'église *Saint-Pierre* a été construite en 1607 par les Chartreux : elle forme une croix parfaite, au centre de laquelle s'élève le maître-autel, couronné par un dôme éclairé par une vaste lanterne à quatre face. L'autel est à double face, et les adorateurs en marbre blanc qui l'accompagnent passent pour un des meilleurs morceaux du sculpteur François Lucas, de l'ancienne école toulousaine.

Un peu plus loin, et dans les bâtiments de l'Arsenal, l'on aperçoit l'église de *Saint-Pierre-des-Cuisines*, du XII^e siècle. Ce nom singulier provient de ce fait, qu'à son origine, elle formait un prieuré où les habitants du voisinage avaient le droit de faire cuire leur pain sans payer aucune redevance au comte. L'église sert aujourd'hui de magasin de sellerie.

Tout à côté d'elle, encastré dans le mur, se trouve un curieux tombeau byzantin, signalé par M. Mérimée. « Ce cercueil en pierre est placé dans une niche élevée de 7 à 8 pieds, cintrée par en haut, et divisée par trois arcades, également cintrées, reposant sur des colonnettes à chapiteaux romans, portant des grifons et des feuilles bizarres. C'est le commencement du caprice byzantin mêlé avec un souvenir récent d'un des attributs symboliques que l'on retrouve fréquemment dans les monuments antérieurs à l'établissement du christianisme. Aucune inscription ne rappelle le nom de la personne à laquelle ce tombeau a été élevé ; mais on pense que c'est celui d'une comtesse de Toulouse, fondatrice de l'église Saint-Pierre.

Le pont suspendu Saint-Pierre nous conduira dans le faubourg Saint-Cyprien, à l'église *Saint-Nicolas*, vieille construction du XIII^e siècle, souvent remaniée, et surmontée d'un clocher en brique qui rappelle celui de Saint-Sernin, mais qui est terminé par une flèche écrasée de l'effet le plus disgracieux.

On pourra remarquer derrière le maître-autel un magnifique bas-relief représentant la *cène*, et attribué à Bachelier, le célèbre sculpteur toulousain.

Autrefois, l'on voyait sous le porche établi entre l'église et le cimetière qui l'entourait, une vingtaine de cadavre desséchés, rangés à la file et placés dans une tribune. Leurs lèvres crispées leur donnaient un aspect sardonique. Maupertuis, pendant le séjour assez long qu'il fit à Toulouse,



Costumes des Basses-Pyrénées.

l'année avant sa mort, allait souvent considérer ces cadavres. Un de ses amis lui demanda un jour de quoi riaient ces morts. — *Ils rient de ceux qui vivent*, répondit Maupertuis.

Nous repasserons la rivière, pour aller visiter les trois églises que nous pouvons apercevoir du pont de pierre.

Les *Jacobins*, ancien monastère des Dominicains, ordre fondé à Toulouse en 1229, huit ans après la mort de saint Dominique, furent bâtis sur un terrain donné à la Communauté par Pons de Capdeniers. L'église terminée, dit M. Guilhermy, il s'occupèrent à la peindre, à la vitrer, à la garnir de chapelles, à la meubler de tombeaux en pierre, en marbre, en cuivre émaillé. La consécration solennelle eut lieu le 20 octobre 1385.

L'église, longtemps abandonnée, et transformée en caserne, a été rendue au culte et sert aujourd'hui de chapelle au Lycée; elle se compose d'un seul grand vaisseau, divisé en deux nefs par une rangée de hautes colonnes posées sur l'axe du vaisseau. Des chapelles rayonnent autour de l'abside unique.

Sur le flanc nord de l'église, en avant des travées rayonnantes, s'élève un magnifique clocher ayant une base épaisse et ne communiquant avec la nef que par une arcade. Ce clocher a été élevé en 1294; il est octogonal dans toute son étendue, et toute la construction est en briques, sauf les bandeaux, les gargouilles, les chapiteaux et les pinacles, qui sont en pierre, et les colonnettes de la balustrade supérieure qui sont en marbre.

Le rez-de-chaussée seul porte une voûte, et celle-ci est à 25 mètres au-dessus du sol; à partir de ce point, la tour s'élance d'un seul jet, sans voûte ni plancher, jusqu'au sommet. En 1561, le canon des calvinistes renversa la flèche qui surmontait cette tour, et qui ne fut pas reconstruite. Afin de garantir leur clocher, les Frères prêcheurs lui donnèrent alors pour couronnement un ange qui portait une relique de saint Thomas d'Aquin, renfermé dans une boîte.

A côté de l'église, existe encore un cloître du XIV^e siècle, sur lequel s'ouvre la salle du chapitre, la chapelle Saint-Antoine et le réfectoire. Enfin, sur la cour intérieure, un immense bâtiment du siècle dernier servait de demeure aux moines.

Quand la Révolution éclata, ce beau monastère était dans un état de parfaite conservation. La loi du 2 novembre 1789 le mit, comme tous les établissements religieux, à la disposition de l'Etat. Sous l'empire, il fut affecté à une caserne.

Sous prétexte d'appropriation, le génie militaire a mutilé ou détruit les parties les plus intéressantes de cet édifice, pour le transformer en cham-

brées ou en écuries ; le conseil municipal eut beau protester contre ces actes de Vandalisme : sa voix ne fut pas même entendue. Laissons la parole à M. Viollet-le-Duc à ce sujet : « Le génie militaire, ne prenant pas même souci de contester la légalité des réclamations de la ville, propriétaire de ces bâtiments continua son œuvre de destruction et remplaça, en 1847, tous les meneaux par trois étages de fenêtres rondes, et il ne faudrait pas moins de 100,000 francs pour les rétablir aujourd'hui.

« Je n'ai mentionné, disait le célèbre architecte, que les mutilations subies par les bâtiments ; mais l'artiste et l'archéologue ont bien d'autres faits de barbarie à signaler : La chapelle dédiée à saint Antonin, terminée par l'évêque de Pamiers dans le XIV^e siècle, est encore couverte de ses peintures ; ses parois sont occupées par la légende de saint Antonin, et la voûte est décorée dans ses caissons de la manière la plus riche. Des figures peintes dans les médaillons représentent les vieillards de l'Apocalypse, couverts de robes blanches parsemées de fleurs ; de la main gauche ils tiennent une viole, et de la droite un vase d'or. Au milieu d'eux siège le Christ sur son trône ; les animaux symboliques sont à ses pieds. Treize bustes nimbés remplissent un pareil nombre de médaillons peints dans les voussures de l'abside. Ces peintures, dues à l'école Italienne, attireraient tous les artistes si elles étaient placées à Pise, à Rome ou à Naples ; à Toulouse, elles ne servent plus qu'à décorer l'écurie des chevaux morveux. »

Aujourd'hui, la ville de Toulouse a repris possession de tous ces bâtiments, et a payé à l'Etat une somme de 600,000 francs, malgré les droits qu'elle croyait avoir sur cet édifice, et les réparations les plus indispensables ont fait disparaître les dégradations que nous venons de signaler. La salle capitulaire sert de musée au lycée, la chapelle Saint-Antonin de salle de dessin ; enfin l'église, dégagée des planchers qui coupaient en trois étages ce magnifique vaisseau, sert aujourd'hui de chapelle. Mais ses murs sont nus, ses chapelles latérales murées, et au centre n'existe plus le fameux autel à quatre faces, qui contenait le corps vénéré de saint Thomas d'Aquin. De toutes les richesses qui ornaient ce mausolée, il ne reste plus aujourd'hui que quatre défenses d'ivoire, placées autrefois aux quatre angles de l'autel, et que l'on peut voir dans les galeries du Musée d'Histoire naturelle de la ville.

L'église de la *Daurade* reconstruite en 1764 sur le quai du même nom, a remplacé une des plus vieilles églises de Toulouse, qui elle-même avait été élevée sur l'emplacement d'un temple romain. Son cloître, démoli au commencement de ce siècle, passait pour un des plus beaux de Tou-

louse ; une de ses portes a été transportée dans les galeries du Musée, où nous le retrouverons.

La Daurade faisait partie du monastère des Bénédictins, dont la manufacture des tabacs occupe aujourd'hui les bâtiments. Son nom n'est autre que la transformation du surnom de *Dea aurata*, Notre-Dame de la Daurade.

Le chœur est orné de grandes toiles fort estimées, du peintre toulousain Roques. Dans une chapelle, a été élevé un monument à Goudelin ; celui-ci, inhumé d'abord, le 16 septembre 1649, dans le cloître des Grands-Carmes, fut transféré le 14 juillet 1808, lors de la démolition des Carmes, à la place qu'il occupe aujourd'hui. D'après une tradition fort contestable, Clémence Isaure aurait été ensevelie dans l'église de la Daurade ; aussi, le 3 mai de chaque année, les Mainteneurs des Jeux floraux viennent-ils faire bénir, dans l'église de la Daurade, les fleurs distribuées aux lauréats du concours annuel.

La *Dalbade*, (*Dea albata*), est située non loin de la Daurade, en face du vieux pont qui fait communiquer l'îlot de Tounis avec la ville. Sa construction remonte au XV^e siècle, et l'on connaît la date de sa consécration, 1455. Celle-ci fut bâtie sur l'emplacement d'une église plus ancienne.

Ce monument offre un intéressant spécimen de cette époque de transition qui conservait encore la belle proportion de lignes du XIV^e siècle et l'ornementation plus élégante du XV^e.

L'extérieur de l'église est remarquable par son majestueux aspect, à la fois élégant et sévère ; mais deux parties surtout sont dignes d'attention : le clocher et le portail.

Le clocher, isolé à côté de l'église, est une magnifique tour carrée en briques, dont les angles sont déguisés et consolidés par des tourelles arrondies, et couronnées de pinacles octogones ; une flèche élancée, reconstruite tout dernièrement, surmonte le tout et termine de la manière la plus heureuse la masse du clocher.

Le portail, quoique disparate, par son style, avec l'ensemble du monument, est une des plus belles pages laissées par Bachelier, cette gloire de la Renaissance toulousaine.

Deux grandes baies carrées s'ouvrent sous un linteau droit surmonté d'un tympan, sous un arc à plein cintre ; sur la frise qui court au-dessous de ce tympan, on lit sur une même ligne ces deux vers :

Chrétien, si mon amour est dans ton cœur gravé,
Ne diffère en passant de me dire un *Ave*.

Des niches richement sculptées sont semées au travers de cette délicate décoration ; chacune d'elles était ornée d'une statue digne, à coup sûr, du ciseau de l'élève de Michel-Ange. Elles ont été remplacées, lors de la restauration de ce portail, par de nouvelles sculptures bien inférieures, sans doute, à celles d'autrefois.

Le fronton est décoré aujourd'hui par une grande composition en terre émaillée, dans le goût italien, et qui s'harmonise admirablement avec l'ensemble.

L'intérieur de l'église ne renferme qu'une seule nef, dont la hardiesse a fait craindre — injustement — pour sa solidité.

Une des chapelles latérales contient un mausolée en marbre blanc dans lequel reposent les restes des chevaliers de Malte, du grand prieuré de Toulouse.

L'église de *Saint-Exupère*, sur les allées Saint-Michel, faisait partie du monastère des Carmes déchaussés. Ceux-ci furent chassés de leur couvent en 1791, et furent autorisés à se réfugier dans celui de Grand-Selve. Leur monastère resta fermé pendant toute la tourmente révolutionnaire.

L'église fut transformée en magasin national et rendu au culte en 1807. Au point de vue architectural, cet édifice n'offre aucun intérêt.

L'église *Saint-Etienne*, cathédrale de Toulouse, fondée on ne sait trop à quelle époque, est un édifice singulier et qui a souvent exercé la sagacité des archéologues.

L'église Saint-Etienne est en effet une œuvre multiple, dont l'œil le moins exercé reconnaît sans peine l'irrégularité. Si nous en croyons la tradition, sa fondation remonterait au premier siècle et devrait être attribuée à saint Martial, envoyé par saint Pierre pour évangéliser les Gaules. Celui-ci aurait élevé une modeste église (*parvula*), et lui aurait laissé, comme relique du premier martyr, une petite ampoule de verre contenant du sang de saint Étienne, et une pierre du torrent près duquel il fut lapidé.

Saint Martial et saint Etienne étaient du nombre des 72 disciples qui se groupèrent autour des apôtres après l'Ascension.

Cette église primitive occupait l'emplacement du clocher actuel. On attribue à Raymond VI la construction de la nef ; la voûte serait au moins de cette époque ; car, d'après une pièce originale, Raymond VI, pendant que les troupes de Simon de Montfort assiégeaient la ville, en 1211, ordonna aux maçons qui construisaient l'église de continuer leur travail.

Cette voûte, malgré ses dimensions extraordinaires, n'est soutenue que par trois arcs principaux et par quelques voussures secondaires ; une

des clefs de voûte porte les armes des comtes de Toulouse, et l'on reconnaît parfaitement cette croix nimbée, clichée à douze pointes pommetées, que Raymond, comte de Saint-Gilles, un des principaux chefs de la première croisade, prit pour armes.

Le portail qui donne accès dans l'église est d'une irrégularité qui étonne et déconcerte les plus clairvoyants : il n'est pas dans l'axe de la nef ; la rosace qui le surmonte s'éloigne de son centre, etc.

Toute l'épaisseur du portail était décorée de riches voussures, mutilées aujourd'hui.

Les clocher, qui s'élève à côté de cette porte, a été commencé par Bertrand de l'Isle, évêque de Toulouse, en 1270, et terminé par Jean d'Orléans, en 1531 ; masse énorme de briques d'un aspect lourd et disgracieux.

Il contenait autrefois un bourdon célèbre, la cloche de *Cardailhac*. Ses dimensions extraordinaires ne constituaient que l'un des éléments de sa célébrité ; et l'on racontait que, pendant qu'on la refondait au milieu du cloître, après un accident qui en avait altéré le son, les fidèles venaient en grand nombre jeter dans la matière en fusion des bijoux précieux, des vases d'or et d'argent. Le chapitre lui-même offrit huit calices et leurs patènes. C'est à la richesse toute particulière de cet alliage qu'on attribuait la sonorité extraordinaire qui la distinguait, et c'est peut-être à cette circonstance bien connue qu'on a dû de la voir brisée et fondue en 1793.

Si nous pénétrons dans l'intérieur du monument, nous traverserons tout d'abord la grande nef de Raymond VI, et nous trouverons à l'extrémité une seconde église, placée dans la même direction, mais sur le côté de l'axe de la première nef.

Cette partie de l'église, qui constitue le chœur, fut commencée en 1275 par Bertrand de l'Isle, qui ne put achever son œuvre, et recouvrit le tout d'un plafond en bois. En 1502 seulement, un prince d'Orléans occupa le siège épiscopal de Toulouse et reprit les travaux de la cathédrale ; et, comme il voulait substituer une voûte en maçonnerie au plafond qui existait encore, il éleva des contreforts enrichis d'arabesques et destinés à soutenir cette voûte.

Le gros pilier, appelé pilier d'Orléans, qui sépare la nef du chœur, semble indiquer aussi que ce prélat avait le projet de construire une seconde nef et de compléter ainsi la cathédrale. Mais la mort l'empêcha de terminer son œuvre, et sans l'incendie survenu en 1609, le chœur n'eût jamais été terminé.

Ce désastre causa de si grands regrets aux Toulousains, qu'ils ouvri-

rent une souscription qui permit au cardinal de Joyeuse, alors archevêque de Toulouse, d'élever rapidement la grande voûte qui couronne le chœur et de terminer les chapelles qui l'entourent.

Le grand autel, élevé en 1667, est une masse de pierre d'assez mauvais goût, mais qui fait un certain effet. Dans la niche pratiquée au-dessus, est sculpté le martyr de saint Etienne. Une grille qui l'entoure est regardée comme le chef-d'œuvre du serrurier Ortet, elle a été placée en 1766.

Les boiseries des stalles, belles dans leur ensemble, n'offrent rien de remarquable.

Un jubé fermait autrefois cette partie de l'église ; il a été démoli il y a une dizaine d'années.

Un cloître de vastes dimensions était apposé au côté droit de l'église, il a été démoli pendant la Révolution.

L'église *Saint-Jérôme* ne remonte pas à une époque bien ancienne, puisque c'est le roi Louis XIII qui en posa la première pierre, le 30 mars 1622 ; elle était bâtie par la confrérie des *Pénitents-bleus*, et elle a conservé dans le peuple le nom des *Bleus*. La chapelle fut achevée en mars 1625, et coûta 900,000 livres. Le roi étant revenu à Toulouse, en octobre 1632, se rendit, le lendemain de son arrivée, à la chapelle des Pénitents-bleus, pour y faire ses dévotions, et tous les jours il continua à assister aux offices.

Ayant reconnu que le ciel lui avait été favorable, toutes les fois que ses dévots confrères les Pénitents-bleus avaient fait des vœux pour lui, il fit assembler la confrérie, le 28 octobre 1632, et s'étant réuni à elle avec la reine, Anne d'Autriche, un vœu solennel fut adressé au souverain maître de toutes choses, pour qu'il donnât un successeur à leurs majestés.

Deux jours après, le roi, la reine et toute la cour se rendirent de nouveau à la chapelle où toute la confrérie les attendait, et à l'issue des vêpres, leurs majestés, revêtues de leurs habits de pénitents et portant chacune un cierge, se rendirent processionnellement à Saint-Sernin.

Le roi lui-même annonçait plus tard la naissance du dauphin à la confrérie, en lui recommandant d'aller en procession à Saint-Sernin, pour remercier Dieu du don incomparable qu'il avait fait à leurs majestés.

La réception du roi Louis-le-Grand, qui eut lieu le 13 octobre 1639, fut encore pour la confrérie une occasion de démontrer son dévouement à la famille royale. Le roi, la reine, sa mère, Monsieur, tous les princes, tous les seigneurs et dames de la cour allèrent à la chapelle prendre l'habit de pénitent, et assistèrent à une procession qui se fit à Saint-Sernin, dans le but d'obtenir les bénédictions du ciel sur le futur mariage du roi.

Pendant la Révolution, la chapelle des Bleus devint le *Temple décadair*, et les hymnes républicaines remplacèrent les cantiques des pénitents. En 1802, elle fut rendue au culte et érigée en paroisse.

L'église ne se composait alors que de la nef actuelle, et l'on transforma en chœur ce qui était la grande tribune des pénitents.

Malgré son histoire intéressante, l'église de Saint-Jérôme ou des *Bleus* ne mérite guère d'arrêter longtemps les visiteurs.

Toulouse possède encore d'autres églises, mais de construction moderne et qui n'ont guère d'intérêt pour l'archéologue ou le touriste ; enfin, de nombreuses chapelles de couvent se rencontrent un peu dans tous les quartiers, mais presque toutes sont aujourd'hui fermées.

A côté des églises, il convient de placer un certain nombre de maisons particulières, presque toutes de l'époque de la Renaissance et qui sont fort intéressantes à visiter. Elles ont été *cataloguées* tout dernièrement par M. de Malafosse.

La plus ancienne de toutes les constructions du moyen-âge que Toulouse possède encore serait l'hôtel d'Espagne (rue Peyrolières, 18) ; dans la cour existe encore une fenêtre du XII^e siècle.

En face de l'archevêché (rue Croix-Baragnon), un superbe fenêtrage et une frise très curieuse sont, avec les fenêtres de l'hôtel d'Espagne, les seuls restes échappés au grand incendie de 1463. On pourrait peut-être joindre à ces deux spécimens la base de la tour de Périgord, au grand séminaire, et une autre, rue Temponnières, 10.

Le XV^e siècle est mieux représenté ; nous citerons seulement les maisons suivantes : Rue de la Bourse, 20, le logis le plus complet : porte, couloir, rez-de-chaussée voûté, fenêtrage, tour d'escalier et tourelle pour accéder à une plate-forme.

Rue Malcousinat, 11, bâtiments du XV^e repris à la Renaissance, très riche fenêtre, cheminée intéressante de rez-de-chaussée.

Rue des Changes, 21, maison à pans de bois ; malheureusement badigeonnée.

Rue Pharaon, 21, tour et tourelle, porte très ornée.

Rue de la Dalbade, 2, hôtel dit de Montmorency, puits de fer forgé, tour.

Rue des Changes, 20, curieux hôtel de date plus récente, tour et tourelles, fenêtres ; dans une arrière-cour, cul-de-lampe aux armes de Delpuech.

Rue des Balances, hôtel de Berny, aujourd'hui le lycée, façade et cour très heureusement restaurées.

Époque de François I^{er} :

Rue des Chapeliers, 16, magnifique cour décorée d'arceaux et de bustes

saillants, très intéressante par la conservation des procédés gothiques, dans une œuvre de style classique.

Rue d'Aussargues, 2, grand bâtiment style du XV^e siècle, tour, tourelle, superbe escalier, porte de la tour remarquable.

Rue du Vieux-Raisin, 32, hôtel de Lasbordes, construit vers 1515, par Bachelier, dont il peut être considéré comme le chef-d'œuvre. L'extérieur, fort simple d'ailleurs, a malheureusement été *modernisé*. On entrait autrefois dans la cour par trois portes qui s'ouvraient dans une galerie à arceaux. Parmi les délicieuses sculptures qui décorent ces arceaux, on admire surtout un ange secourant un chevalier ; Orphée jouant de la lyre, et entouré de bêtes féroces qu'il a domptées ; deux divinités de la fable, et un vase de fruits.

« A peine entrés dans la cour, — disait M. de Buzonnières au congrès scientifique de 1852 — nous sommes entourés de tout un peuple de pierre qui semble se mouvoir sous l'impression de mille sentiments divers. Chaque croisée est accolée de deux cariatides, non de ces figures raides et froides comme la pierre dans laquelle elles sont taillées, mais de véritables personnages, qui se saluent, qui discutent ensemble, qui nous regardent passer. Il y a surtout une vieille femme, connue de tous les habitants de la ville, qui est une des choses les plus belles, d'étude et d'expression, que le ciseau ait jamais produites.

» Malheureusement, tout n'a pas été respecté, et l'on voit encore sur la plupart des croisées la trace du ciseau qui a converti en froides plates-bandes les délicieuses arabesques dont elles étaient entourées.

» L'escalier en hélice, logé dans une tourelle, suivant l'usage, est d'un grand style. La main-courante, ménagée dans la pierre, est en partie logée dans une gorge, taillée dans le mur pour la recevoir. »

Rue des Changes, 23, charmant petit hôtel très intact, datant de 1544, armoiries d'Armand de Bruxelles.

Époque de Henri II :

Place d'Assézat, 7, hôtel d'Assézat, date de 1555, splendide ensemble, bien connu de tous les artistes.

A l'extérieur, rien n'attire les regards du passant ; une porte, surmontée jadis de tourelles et de clochetons, a conservé un beau fronton. Mais, dès qu'on l'a franchie, on a sous les yeux un des plus beaux monuments du XVI^e siècle. La cour est carrée ; les deux corps des bâtiments adjacents à l'angle opposé au portail, portent trois ordres de colonnes superposés : ionique orné au rez-de-chaussée, toscan au premier étage, et corinthien

au deuxième étage. A leur point de jonction, s'élève en demie saillie la tour de l'escalier, terminée par une flèche et un clocheton.

Si l'on en croit la tradition, l'hôtel d'Assézat aurait été construit sur les dessins du Primatice, sur l'ordre de François I^{er}, qui l'avait donné à sa sœur Marguerite d'Angoulême. Il appartenait, au milieu du XVI^e siècle, à Pierre d'Assézat, bourgeois et capitoul du quartier de la Daurade.

Rue de la Dalbade, 22, Hôtel de *Felzins*, datée 1556. Portail, cour, cheminée. Le portail, œuvre de Bachelier, est un arc à plein cintre, flanqué de quatre colonnes corinthiennes cannelées; ces colonnes, engagées dans le mur, soutiennent un entablement et une frise à bossage en marbres de couleur, et forment de chaque côté une sorte d'avant-corps, au-dessus duquel s'ouvre une fenêtre cintrée, ornée, dans son pourtour, d'un bandeau ou cadre qui est décoré avec toute la recherche de l'époque. Entre les corniches et l'accoudoir, le plein du mur est rempli par des mascarons différant les uns des autres; la portion comprise entre les deux fenêtres contient un autre cadre avec des bossages également encadrés. A droite et à gauche sont deux magnifiques Termes; l'un représente un homme avec une barbe épaisse, l'autre une femme; les torses en sont modelés avec art.

Au-dessus de la corniche du grand cadre, est une femme dont on ne voit que la tête, qui supporte un vase plein de fruits, et les mains, qui soutiennent un écusson à demi effacé et tenu aussi par deux satyres. Sur la corniche qui s'élève derrière les deux Termes, sont deux vases à têtes humaines, richement décorés; plus haut, dans le mur, on remarque deux tables de marbre noir encadrées; une autre, très petite, est placée sous le menton de la femme qui tient l'écusson. On lit sur la table de gauche *sustine*, sur la petite le mot *et*, sur celle de droite *abstine*: au-dessous de cette devise, le millésime 1556.

Ce portail franchi, on entre dans une cour dont le côté gauche est décoré de pilastres d'ordre dorique. On passe ensuite dans une seconde cour, trop remaniée, mais qui possède encore dans un angle une petite tourelle, terminée en cul-de-lampe, du style le plus pur.

Dans l'intérieur de l'hôtel, une cheminée est la seule partie qui n'ait pas été modernisée: elle est attribuée à Jean Goujon. Un grand bas-relief représente Hercule vêtu d'une peau de lion, placé entre deux colonnes qu'il embrasse; au-dessus une inscription, *hercules gallicus*.

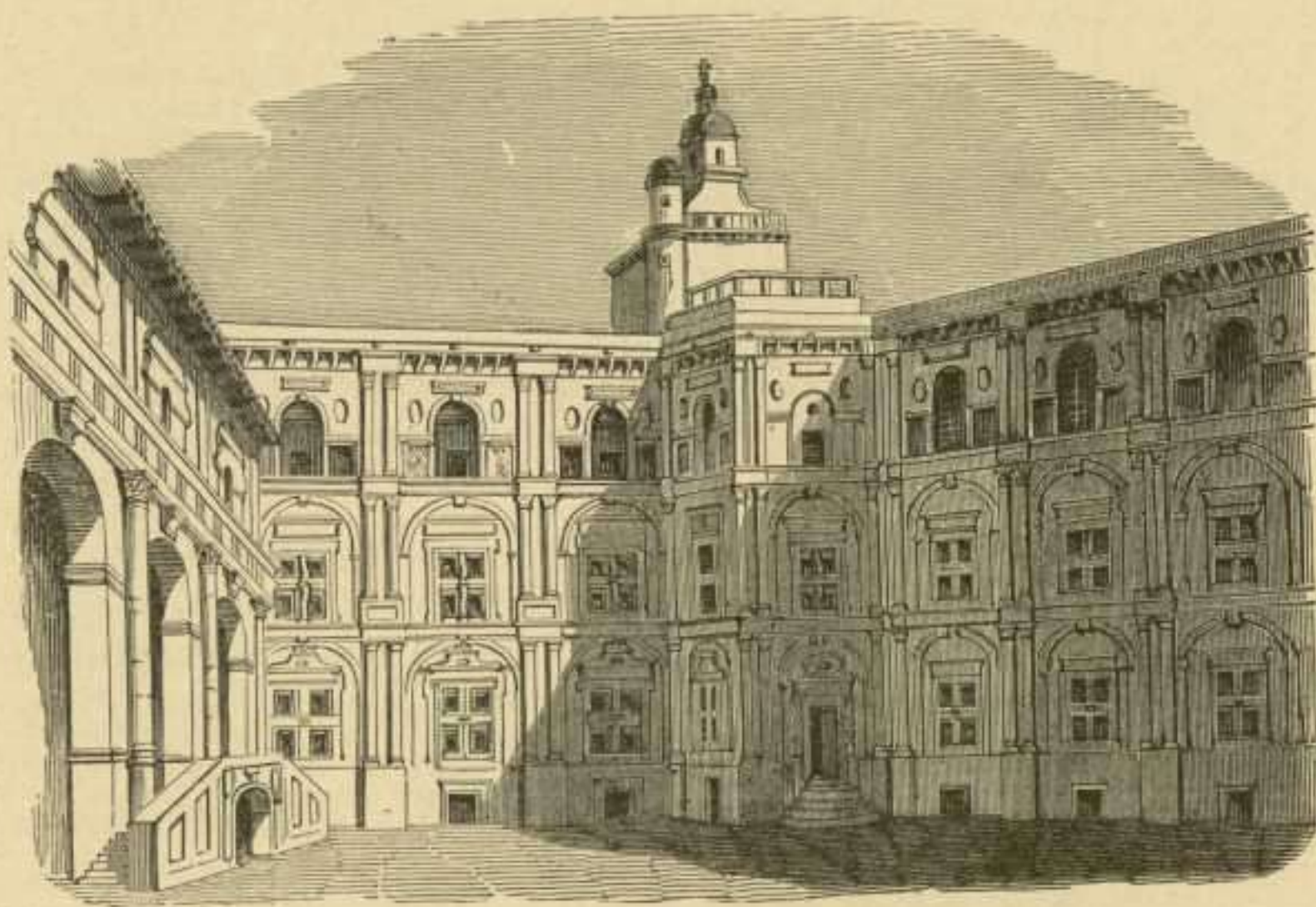
Le héros-dieu tient une massue de la main droite, un arc de la main gauche, un carquois est sur son dos; deux chaînes sortent de sa bouche et vont aboutir aux oreilles d'une foule, qui l'entoure.

L'hercule gaulois était regardé comme le dieu de l'éloquence, et représenté toujours avec des chaînes d'or qui sortaient de sa bouche.

Rue Espinasse 1, vaste hôtel à demi démoli récemment, tour *mirande* très caractéristique ; les capitouls avaient seuls le droit d'élever au-dessus des maisons voisines des tours nommées *mirandes*.

Époque Henri III et Henri IV.

Rue de la Pomme 5, belle porte avec consoles caractéristiques, fenêtres ornées dans les deux cours.



Hôtel d'Assézat.

Rue de la Dalbade, 29, cour de la même époque, fenêtres très soigneusement restaurées.

Rue des Changes 16, grande cour à escaliers extérieurs en bois ; vieux type toulousain qui a souvent causé des incendies terribles.

La plupart de ces maisons, et quelques autres encore qu'il nous semble inutile d'énumérer, ont donné à M. L. Daly les magnifiques planches de son ouvrage sur la Renaissance.

Ajoutons enfin, pour être complet, la *Maison de pierre*, construction lourde mais originale, édifiée en 1612, par Bachelier fils, pour François de Clary, premier président au Parlement. Les débris d'un temple romain fournirent la plupart des matériaux employés à cette construction.

Vers la fin du siècle précédent, on avait découvert dans le lit de la Garonne, « devers le moulin de Bazacle, les ruines d'un édifice très somptueux, lesquelles ayant été vues par Souffron et Bachelier, gens fort ingénieux et savants en architecture, ils trouvèrent que c'étaient les ruines d'un grand temple, lequel était tout de marbre blanc, bâti avec une telle solidité que les quartiers de marbre étaient liés ensemble avec des lames de fer cramponnées avec du plomb. Je vis aussi, — ajoute Castel, plusieurs grandes pierres de marbre, où étaient entaillés à demi-relief de grands personnages vêtus à la romaine. Cet édifice était enrichi de colonnes en marbre noir, si grandes qu'elles avaient trois pieds et demi de diamètre. Feu M. de Clary, premier président, fit apporter plusieurs charretées de ces pierres pour lui servir au bâtiment de sa maison, qu'il bâtissait alors près de la Dalbade. J'ai appris du dit sieur Souffron que, aux corniches des dites colonnes étaient entaillés des hiboux, ce qui donne sujet de penser que c'était le temple de Pallas. »

Près de la maison de pierre s'élève l'*hôtel Saint-Jean*, vaste construction bâtie d'après les dessins de Rivals, sur l'emplacement d'un couvent de templiers, qui appartenait aux chevaliers de Malte.

Tout à côté de ces anciennes demeures, plaçons encore le Musée des antiques, dernier refuge des épaves arrachées aux démolisseurs.

Le Musée de Toulouse, un des plus riches musées de province, est installé dans l'ancien couvent des Augustins, dont les restes méritent à eux seuls la visite des archéologues.

Ce couvent, bâti dans les premières années du XIV^e siècle, incendié le 7 mai 1447, fut relevé de ses ruines quelques années après. Ses vastes constructions, devenues propriété nationale en 1789, furent vendues en partie. En 1700, l'église avait été érigée en paroisse, mais elle fut abandonnée pour la chapelle des Bleus, et en 1804 elle fut transformée en musée de peinture. Sous prétexte d'expropriation, elle fut alors horriblement mutilée, et la vaste nef n'a jamais fait qu'une salle déplorable pour la bonne conservation des toiles accrochées à ses murs.

En ce moment, l'administration municipale poursuit la reconstruction du musée, et des galeries, édifiées sur les plans de Viollet-le-Duc, pourront bientôt abriter, dans des locaux bien aménagés, les richesses artistiques reléguées un peu partout, dans ce qui reste des Augustins.

Le petit cloître forme à l'entrée du musée une petite cour d'entrée; il a été construit au XVI^e siècle par Ambroise Frédeau, et orné de bas-reliefs dus au ciseau de ce moine, sculpteur de grand talent. Rien de plus charmant, de plus frais en été, de plus calme et de plus intéressant à Toulouse,

que le petit cloître, si ce n'est le grand. Une gracieuse fontaine en décore le centre.

Une porte élégante conduit dans le grand cloître du XIV^e siècle, admirablement remis tout récemment dans son état primitif.

Ses longues galeries, ornées de colonnes jumelles, en ogives tréflées, le ravissant et poétique aspect du préau du cloître, avec ses arbres majestueux, dont le port et le sombre feuillage s'allient si bien avec les nobles ruines qu'ils ombragent, forment un ensemble saisissant. Est-il un lieu mieux fait pour les rêveries que le pied de cette vieille tour, aux assises de briques, alors surtout que le soleil couchant vient l'empourprer de riches tons ; la pensée se reporte vers les moines qui dorment dans cette enceinte. Les quelques monuments funéraires semés sur le gazon, et le puits traditionnel avec sa ferrure gothique, ajoutent encore à l'impression produite par ce délicieux ensemble.

De nombreux débris de sculptures ornaient autrefois ce cloître, et ajoutaient un motif d'attraction de plus, mais aux dépens de leur conservation ; aussi tous ces restes précieux doivent être placés dans la salle capitulaire qui s'ouvre sur le cloître au Nord, et dans les bâtiments neufs.

Certaines séries ont une valeur inestimable : Tels sont les autels votifs dédiés aux dieux des Pyrénées, et qui forment peut-être la série la plus nombreuse que l'on connaisse dans cette branche de la mythologie, la série sans rivale, en France, des quarante têtes impériales en marbre qu'ont données les fouilles de Calagorris, près de Martres, ainsi que la tête de Junon trouvée dans cette même villa, et d'une facture de premier ordre ; enfin les tombeaux, les dalles funèbres enlevées aux anciennes églises détruites, etc., etc.

Dans les galeries édifiées au-dessus du cloître, et fort heureusement démolies, se voyaient une suite extrêmement riche d'objets précieux ; char antique, bijoux en or de l'époque primitive, nombreux bronzes, poteries, etc., qui bientôt seront installés à nouveau.

Enfin, nous signalerons l'ancienne porte du cloître de Saint-Étienne, transportée dans cette galerie du cloître des antiques.

La collection de tableaux, riche de près de 500 toiles, est en partie placée dans la vaste nef de l'ancienne église, mais beaucoup d'œuvres intéressantes attendent dans les magasins une place convenable, qui bientôt leur sera donnée dans la grande galerie en construction sur la rue d'Alsace-Lorraine.

Quelques belles toiles de grands maîtres attirent les regards, surtout

le Christ entre les deux larrons, splendide toile de Rubens, dans laquelle le Christ seul est terminé, le reste n'est qu'à l'état d'ébauche.

Mais le principal attrait du musée de Toulouse, est la collection des peintres de l'ancienne école de Toulouse, qui brilla d'un grand éclat au siècle dernier.

Enfin, quelques statues de nos sculpteurs toulousains de l'école moderne, et dont nous allons parler à propos de l'école des Arts, qui occupent une partie des monuments de l'ancien monastère des Augustins.

En 1680, un amateur distingué, Dupuy-Dugrés, auteur d'un traité de peinture très estimé à cette époque, établit une école de dessin et de peinture à Toulouse. N'ayant pu rien obtenir du *Conseil de Ville*, nous dit M. Forestier, surtout à cause de l'obligation où l'on avait été d'établir un modèle vivant, ce qui passait pour le comble de la démoralisation, il en assura tous les frais, rendit gratuite son école, avec un modèle posant deux fois par semaine.

A sa mort, survenue en 1720, l'école fut fermée, au grand désappointement des élèves. En 1726, ceux-ci s'adressèrent à Antoine Rivals, peintre attitré de l'Hôtel-de-Ville, réclamant ses conseils, s'engageant à pourvoir par cotisations à tous les frais, même ceux du modèle vivant.

Les capitouls se décidèrent enfin à venir en aide à l'école de dessin, et ils votèrent à cet effet une allocation de 400 livres, et à partir de 1727, l'école des arts figura au budget de la ville, et vit peu à peu sa dotation augmentée.

Cammas, l'auteur de la façade du Capitole, avait succédé à Rivals, et c'est lui qui donnait une grande impulsion à l'école de Toulouse. Dans la première distribution solennelle des prix, qui eut lieu en 1745, on voit figurer le nom de Gros, qui devint un miniaturiste renommé, et fut le père du baron Gros; on y trouve aussi celui de Laguenie, premier peintre de l'impératrice Elisabeth de Russie.

Mais les Capitouls devinrent dans la suite peu favorables à leur école de dessin, et le conseil de ville affecta de se montrer effrayé de la dépense courante, 900 livres. Ce fut dans ces circonstances que M. de Mondran conçut le projet de sauver la situation précaire de l'école, et de la société des Beaux-Arts, qui la protégeait, en faisant ériger la société en Académie Royale. Grâce à ses démarches, il obtint des lettres patentes le 25 décembre 1750, et cela malgré l'opposition secrète du conseil de ville, jaloux de voir lui échapper une autorité qu'il n'avait pas voulu conserver.

Sous l'influence bienfaisante de l'Académie, les élèves obtinrent certains privilèges : un arrêt du Parlement du 20 juin 1777 les dispensa de toute

espèce de corvées sous les armes et dans les cérémonies publiques.

Le goût et l'étude des beaux-arts s'étendirent jusqu'aux jeunes femmes, et cinq d'entre elles, en tête desquelles la marquise de Gavarret, obtinrent des médailles à la suite du concours de 1777.

Plus tard, en 1782, une école des ponts-et-chaussées fut adjointe à l'école des Beaux-Arts, et les états du Languedoc allouèrent à ce sujet une somme de 4,000 livres, à la condition que cette classe serait composée de quinze jeunes gens, gentilshommes ou fils de bourgeois, vivant noblement, et dont trois seraient fils de professeurs.

Le 19 nivose an II, le directoire du département renouvela la nomination des professeurs, dans une fête donnée à cet effet dans la chapelle des Pénitents-bleus, et chaque professeur fut soumis à l'obligation du serment républicain.

Mais les cours furent interrompus le jour où, par un décret, toutes les Académies furent supprimées.

En 1804, sur le rapport de Fourcroy, l'on rétablit l'école spéciale des Arts, et le 2 janvier 1806, elle fut solennellement transférée dans l'ancien couvent des Augustins.

L'école des Arts de Toulouse est devenue la plus importante de toutes celles qui ont été organisées en province, et elle mérite le premier rang autant par son ancienneté que par la supériorité de ses méthodes d'enseignement.

Nous citerons surtout la réforme introduite dans l'enseignement du dessin, en l'année 1833, et qui appartient en propre à l'école de Toulouse.

L'ancienne méthode consistait à faire copier des estampes, ce qui ne formait pas l'œil, et l'on n'arrivait que lentement à la ronde bosse, où se dressaient subitement des difficultés que rien n'avait préparé à surmonter, même à comprendre. Dans la nouvelle méthode, on ne fait pas autre chose, dès le principe, que de la ronde bosse, mais on commence par ce que l'on pourrait appeler la *bosse élémentaire*. Ce sont des solides géométriques, que l'on fait dessiner au trait, puis ombrer, et que l'on groupe ensuite de diverses façons. On arrive ainsi rapidement, et en graduant les difficultés, à l'ornement d'après le plâtre, à la bosse et au modèle vivant. La classe d'estampes a été conservée, mais elle n'est fréquentée que par les élèves dont la carrière exige ce genre d'études.

Les résultats ainsi obtenus furent tels, que le Jury de l'exposition universelle de 1863 appréciait en ces termes l'école de Toulouse et sa méthode :

« Transportée dans la capitale, l'école de Toulouse y tiendrait encore un des premiers rangs ; le jury ne saurait trop encourager les principales

de nos villes manufacturières à étudier son organisation puissante et les résultats que produisent les méthodes que cette organisation met en œuvre avec tant de succès. »

« Cette exposition a surpris par son ensemble et par ses détails tous ceux qui s'occupent de l'enseignement du dessin. »

La sculpture tient aussi une large place à l'école de Toulouse, et l'on peut dire aujourd'hui que les sculpteurs Toulousains tiennent la première place à Paris; il suffira de citer Falguières, Mercié, Idrac, etc., etc., tous de cette grande école qui sait allier à la connaissance approfondie de l'art antique, la pratique de la renaissance italienne.

Les peintres de talent, sortis de cette même école, sont également en nombre et en tête de la peinture française : Jean-Paul Laurens, Rixens, Benjamin Constans, Debat-Ponsan, etc., etc.

Huit cents enfants environ fréquentent les cours *gratuits* de l'école, et les heures des leçons sont choisies de façon à leur laisser disponible la plus grande partie de la journée, de telle sorte que les apprentis ne sont nullement obligés de négliger l'atelier, et peuvent encore gagner leur journée.

A Toulouse, il n'est plus un menuisier, un maçon, qui ne soit capable de dresser une épure des travaux qui leur sont commandés, et les dessinateurs lithographes de la région sont tous sortis de l'école de Toulouse.

Malheureusement, les locaux affectés à l'école des Arts sont absolument insuffisants, dans un état de délabrement complet, et il serait urgent de leur donner un logis digne de son importance.

Le Conservatoire de Musique a certainement une réputation égale et aussi méritée que l'école des Arts, et les chanteurs Toulousains maintiennent toujours leur ancienne réputation. Dès le commencement de ce siècle on avait déjà remarqué, à l'Opéra, que les meilleurs chanteurs, les plus belles voix, venaient du midi de la France, et surtout de Toulouse.

Mais ce ne fut que le 13 mars 1820 que le conseil-municipal décida la création d'une classe de musique vocale, annexée à l'école des Arts.

Le succès fut si rapide, si complet, que le 20 décembre 1826, le ministre de l'Intérieur déclara l'école de Toulouse succursale de l'école royale de Paris. En 1841, elle devint indépendante de l'école des Arts.

Le nombre des chanteurs formés à cette école est considérable, et leurs voix, chaudes et pénétrantes, leur ont souvent valu les premières places à l'Opéra. Une nouvelle impulsion a encore été donnée au Conservatoire de Toulouse, depuis la nomination comme directeur de M. Louis Deffès,

grand'prix de Rome, membre de l'Institut, et ancien élève du Conservatoire de Toulouse.

Presque toujours, les élèves envoyés de Toulouse au Conservatoire de Paris occupent les premiers rangs, et les professeurs de chant se disputent le soin de perfectionner ces chanteurs toulousains, dont les belles voix et les aptitudes musicales donnent d'excellents artistes.

L'instruction publique a toujours été en honneur à Toulouse, et son Université était la plus ancienne de France.

Aujourd'hui, elle est le siège d'une Académie, et possède quatre Facultés : de droit, des lettres, des sciences et de médecine. De plus, son Lycée est le plus important de tout le midi.

Mais l'ancienne Université est particulièrement intéressante, et nous avons vu déjà que le traité de paix conclu en 1229 entre le roi Louis IX et Raymond VII, comte de Toulouse, constitue l'origine de l'Université de Toulouse; il est sa charte de fondation.

Les deux premiers professeurs furent envoyés de Paris : Roland de Crémone, et Jean de Garlande. Un prospectus fort curieux fut lancé alors, et adressé à toutes « les écoles qui florissaient en d'autres pays. » L'Université comprenait les Facultés de théologie, de droit, de médecine et des arts.

En 1233, le pape Grégoire IX confirma l'établissement de l'Université.

Plusieurs règlements successifs nous ont laissé de curieux renseignements à ce sujet : ainsi, en 1314, le pape Jean XXII donne de nouveaux statuts, suivant lesquels « les danses, les banquets sont interdits aux étudiants lorsqu'il prennent leurs degrés, et le repas qu'ils donnent à cette occasion est réglé à 15 francs de monnaie courante. Il leur est défendu de tenir les enfants sur les fonts baptismaux, et ordonné de porter des habits uniformes et d'un certain prix. »

Il existait plusieurs collèges dans le ressort de l'Université : le collège de l'Esquille (aujourd'hui petit Séminaire), dont la direction fut longtemps confiée aux pères doctrinaires ; le collège des Jésuites, logé par les Capitouls, en 1566, dans l'hôtel de Berny (aujourd'hui le lycée) ; les collèges de Saint-Martial, de Foix, fondé en 1547, et devenu le couvent des dames de la Confession ; Sainte-Catherine, de Mirepoix, de Maguelonne, de Narbonne, fondé dès 1345, de Saint-Raymond et de Secondat. Cette simple énumération indique bien quelle était l'importance de Toulouse comme centre intellectuel.

« L'Université a vécu et progressé pendant tout le XVIII^e siècle : presque abandonnée pendant la tourmente révolutionnaire, elle reparut, en

1806, plus jeune, plus vivace, fortement assise sur des bases renouvelées, mais ne reniant jamais son origine ancienne, puissante, vigoureuse, et cet enseignement si brillant qui avait été porté aux extrémités du monde. »

L'école de droit a surtout brillé du plus vif éclat, et les étudiants, toujours si nombreux, tenaient une large place à Toulouse. Moins turbulents que leurs *anciens*, qui rossaient le guet quand il voulait s'opposer à leurs débordements quelquefois excessifs, les étudiants en droit formaient une puissance à Toulouse ; au théâtre, ils étaient maîtres absolus.

Aussi, la coutume suivante s'est longuement conservée : Lorsqu'une troupe de comédiens venait s'installer à Toulouse, ceux-ci ne manquaient pas de venir, en grande cérémonie, faire visite aux étudiants ; comédiens et comédiennes, en costume de ville, étaient alors introduits dans le grand amphithéâtre de la faculté, et l'un d'eux, ou plus souvent l'une d'elles, lisait un *compliment* aux étudiants, leur demandant appui et protection.

Aujourd'hui, par ces temps de cafés-concerts, le théâtre n'est plus le rendez-vous obligé des étudiants, et il ne reste plus rien de cette ancienne coutume.

Toulouse est encore la ville de prédilection des étudiants : ils trouvent là une population qui les regarde comme un élément indispensable, et la vie de tous les jours est moins coûteuse que partout ailleurs.

Mais, avant de quitter Toulouse, il nous faut rappeler que la Préfecture est située tout à côté de l'église Saint-Etienne et que les bâtiments qu'elle occupe étaient ceux de l'ancien archevêché.

Le commandant du XVII^e corps d'armée réside également à Toulouse ; il est logé au *palais*, situé tout à côté des promenades du Grand-Rond.

La cour d'appel et le tribunal occupent l'ancien palais du Parlement ; mais il ne reste plus de cet ancien édifice que la grande chambre et la chambre dorée, qui méritent la visite de l'amateur, et voici ce que dit à ce sujet M. de Castéras :

« Avant d'entrer dans le palais, jetons un regard sur la place du *Salin*. Ce fut un des lieux habituels d'exécution des sentences de la cour. Jusqu'à la Révolution, le bourreau y a roué, pendu, brûlé les hommes et les livres séditieux. Saluons à gauche, sur la place du Palais, la statue du toulousain Jacques Cujas, ... et pénétrons dans la salle des Pas-Perdus. La porte de la grande chambre s'ouvre devant nous.

Dans l'enceinte du Parlement, cette salle formait un édifice isolé d'un côté, et ayant la forme d'une petite église. L'ancienne construction est formée par des arceaux en ogives, pleins, reliés par des contreforts, et la

tour à deux versants, au faite élevé, recouverte de petites briques plates.

Des remaniements faits en 1822 et en 1834 ont modifié complètement l'aménagement intérieur de cette salle.



Cathédrale Sainte-Cécile, à Albi.

La *chambre dorée* date du milieu du XVI^e siècle. Le plafond formé par des poutres entrecroisées, parsemé de fleurs de lys d'or et d'orneaux sur

fond d'azur, présente neuf caissons contenant chacun des bas-reliefs : la Religion, la Justice, la Force, la Foi, la Gloire, la Renommée, la Charité, la Vérité, l'Abondance.

Au-dessus de la grande cheminée, en marbre rouge, dans un panneau doré, la Justice et la Paix ouvrent les bras pour s'embrasser.

Sur le tympan de la porte en face de la cheminée, deux génies ailés supportent un écusson où figurent, côte à côte, sous leur couronne royale, les armes de France et de Navarre. Sur les boiseries qui couvrent les murs, des femmes, portant la couronne, ou les cheveux dénoués, assises sur des trônes ou penchées sur des enfants au berceau, tiennent un sceptre ou une épée, et foulent aux pieds des drapeaux et des armures.

Sur les murs, des fleurons, des arabesques, des guirlandes, des roses, des fleurs de lys, des coquilles, se détachent sur un fond doré et d'un vert pâle.

A gauche de la cheminée, on voit un siège, peint en vert, dont les pieds et les bras sont sculptés : ce serait là le trône sur lequel les rois de France auraient tenu leurs lits de justice à Toulouse.

Tout autour de la salle, les portraits des premiers Présidents, suspendus aux murs forment une sorte d'Olympe parlementaire.

La chambre d'accusation possède un plafond remarquable, véritable œuvre artistique dont l'auteur, d'après la légende, serait un condamné à mort. Dans du bois de chêne, le sculpteur a retracé neuf des travaux d'Hercule, symboles de ceux de la justice terrassant les criminels et les coupables : les deux serpents étouffés, le lion de Némée terrassé, l'Hydre de Lerne abattu, la Biche aux pieds d'airain enlevée, les Oiseaux du lac Stymphale, le Dragon foulé aux pieds, Cerbère enchaîné, Géryon vaincu, Antée étranglé.

La grande chambre, la chambre dorée, le plafond d'Hercule, ne sont pas les seuls vestiges existant du vieux parlement, il y a mieux : les archives.

L'histoire de la cour souveraine et de la province du Languedoc, une partie importante de celle de la France, revit dans ces cartons, dans ces papiers jaunis qui reproduisent le langage, l'esprit, les passions, les actes mémorables dans les diverses époques.

Les promenades de Toulouse, outre les allées Lafayette, que nous avons déjà vues en sortant de la gare, forment un ensemble des plus remarquable, au sud-est de la ville : là, autour du Boulingrin, plus connu sous le nom de Grand-Rond, quatre longues allées viennent se réunir, et se sont encore augmentées par le Jardin Royal, ancien bastion placé en

avant de la porte Montgaillard, et le Jardin des Plantes, installé dans les dépendances du couvent des Carmes déchaussés.

Au Jardin des Plantes est annexé un cours de botanique municipal, professé par le directeur.

Dans ce même point, sont installées les galeries du Musée d'Histoire naturelle, un des plus importants de toute la province, surtout par ses collections qui ont trait aux origines de l'homme.

Un cours de zoologie est également annexé à cet établissement.

Sur les bords de la Garonne, le cours Dillon et les allées de Garonne forment les promenades du faubourg Saint-Cyprien.

Le bassin de l'embouchure, au sud de la ville, est le point de jonction du canal latéral à la Garonne, de celui du Midi, et du canal d'amenée, dit canal Saint-Pierre, qui fournit l'eau au canal latéral ; et enfin du canal de décharge, qui débouche dans la Garonne.

Chacun de ces canaux est traversé en ce point par un pont ; deux de ces ponts ont reçu le nom de ponts Jumeaux, parce qu'ils furent construits à la même date et sur le même modèle.

Le canal latéral, que nous avons vu cotoyé par la voie ferrée de Bordeaux à Toulouse, a pour but de compléter le canal du Midi. En effet, les barques qui arrivaient à Toulouse ne pouvaient pas toujours descendre à Bordeaux par la Garonne, dont le lit variable manque souvent de profondeur.

Le canal, construit en 1838 aux frais de l'État, a été concédé à la compagnie des chemins de fer du Midi.

Il va de Toulouse à Castets (193 kilomètres), avec embranchement sur Montauban ; prise d'eau à Agen et descente en Baïse. Il compte 208 kilomètres de longueur totale.

TOULOUSE A ALBI

Trois lignes de chemin de fer viennent s'embrancher à Toulouse sur celle de Bordeaux à Cette ; ce sont celles d'Albi et Lexos, Auch, Bayonne et Foix.

La première de ces lignes appartient au réseau de la compagnie d'Orléans, et se continue sur Paris par Capdenac et Brives ; nous avons déjà parcouru toute la portion de cette ligne qui suit la vallée de l'Aveyron et nous a conduit de Montauban à Figeac et au-delà ; il nous reste maintenant à décrire les pays traversés de Toulouse à Albi et à Lexos.

Au sortir de la gare, la voie s'infléchit par le nord et s'engage dans le massif de collines qui sépare la vallée de la Garonne de celle du Tarn, que l'on rejoint à Saint-Sulpice. Nous traversons successivement les stations de *Montrabe*, près de laquelle M. d'Adhémar a signalé d'importants gisements de cailloux taillés par l'homme primitif; *Gragnague*, dans la vallée du Girou, que domine la vieille église des Templiers de *Garidech*; *Montastruc*, dont les haricots ont une réputation égale à celle de leurs cousins de Soissons.

A *Saint-Sulpice*, nous retrouvons la ligne que nous avons déjà parcourue et qui remonte le Tarn depuis Montauban, et continuera bientôt par la vallée de l'Agout jusqu'à la petite ville de Castres.

Saint-Sulpice, fondée au XIII^e siècle, au confluent de l'Agout et du Tarn était une ville maîtresse du diocèse de Toulouse, c'est-à-dire qu'elle avait le droit d'envoyer des représentants aux États-Généraux de la province. En 1247, Sicard d'Alaman octroya une chartre aux habitants de Saint-Sulpice, et fit construire un château important sur une éminence qui domine le village; on aperçoit encore quelques ruines de cet édifice, une vieille tour, notamment, du pont élevé sur la rivière encaissée de l'Agout.

Son église était une des plus curieuses de la région; mais grâce à la maladresse d'un architecte, elle s'est effondrée en partie il y a quelques années. Sa façade subsiste encore; elle date des premières années du XIV^e siècle: deux tours reliées par une galerie ornée de créneaux, une tour plus élevée au centre, donnent un assez grand caractère à cette grande masse de briques rouges.

Un pont hardi, jeté sur la rivière de l'Agout, fait entrer la ligne dans la vallée et dans le département du Tarn, que nous ne quitterons plus.

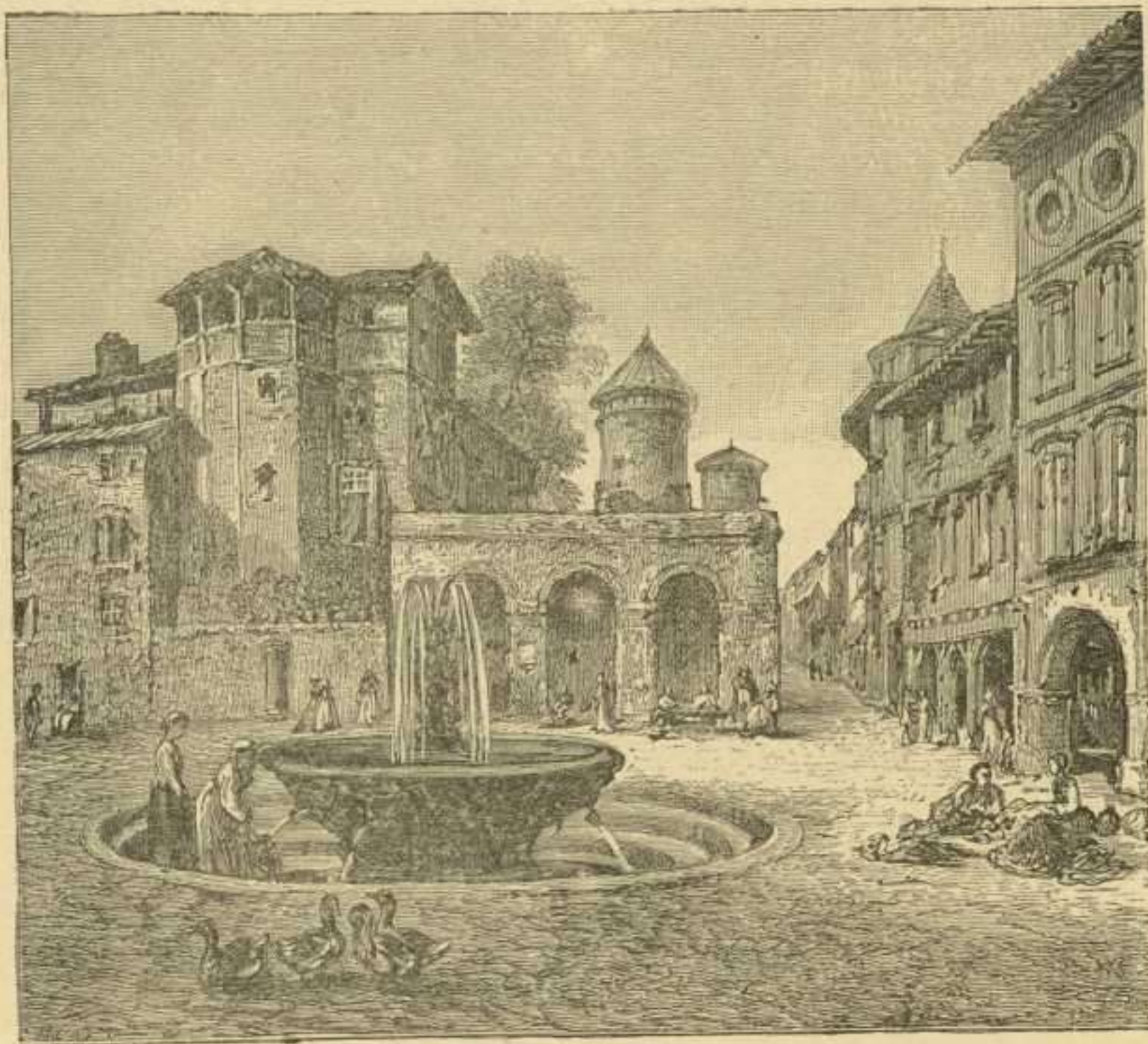
A six kilomètres seulement de Saint-Sulpice, la petite vallée de *Rabastens* apparaît sur la gauche, et de la gare on aperçoit ses murs qui la garantissent contre les inondations du Tarn, et sa curieuse église.

La tradition attribue encore la fondation de Rabastens à Pépin-le-Bref; Charlemagne lui aurait donné de précieuses reliques: des cheveux et une ceinture de la sainte Vierge.

L'église, qui est connue sous le nom de Notre-Dame-du-Bourg, dépendait de l'abbaye de Moissac. Le portail et la nef appartiennent au roman de transition, et le chœur doit être signalé comme un curieux exemple des constructions en briques de la région. Il est séparé de la nef, par un grand arceau, sa construction et sa décoration rappellent la célèbre école de Cluny.

Les voûtes sont couvertes de peintures du XVI^e siècle, fort habilement dégagées de l'affreux badigeon qui les recouvrait. Au centre, on aperçoit quatre raves arrachées à trois racines, emblèmes parlant des armoiries de Rabastens : *Castrum Rapistagni*.

L'Isle d'Albi est une petite ville dont toutes les rues sont tracées au



La place de Gaillac.

cordeau et aboutissent à une place entourée d'arcades, comme nous l'avons déjà vu dans maintes bastides.

Gaillac, chef-lieu de l'arrondissement, a joué un rôle très actif pendant les guerres des Albigeois, des Anglais et de la Réforme, et son histoire abonde en épisodes sanglants qu'il serait trop long de raconter ici.

Gaillac a pour armes : d'azur à un coq d'argent, crêté et membré d'or, et trois fleurs de lis d'or en chef. Pendant longtemps elle expédiait au

loin des vins très estimés et connus sous le nom de vins du Coq, à cause des armoiries de la ville apposées sur les tonneaux.

Une vieille abbaye existe encore sur les rives du Tarn, et son ancienne église est digne d'une visite.

Gaillac est la patrie de don Vaissette, le célèbre auteur de l'Histoire du Languedoc.

Tessonnières est le point où se bifurque la voie, l'une passant par Cordes va rejoindre la ligne de l'Aveyron et se poursuit jusqu'à Paris ; l'autre gagne *Albi*, et traverse la plaine de *Marsac* en laissant sur la gauche les tours pittoresques de *Castelnau de Lévis*.

Albi se montre bientôt avec sa cathédrale, masse énorme qui domine la ville et qui s'aperçoit de tous côtés.

Mais nous reviendrons plus tard à *Albi*, en suivant la ligne de *Castelnaudary* à *Carmaux* et nous chercherons alors à faire connaître son histoire et sa merveilleuse cathédrale de *Sainte-Cécile*.

A *Tessonnières*, nous reprendrons la ligne du centre, et nous recouperons au moyen de tunnels, de viaducs et de tranchées profondes les coteaux calcaires qui bordent la rive droite de la vallée du Tarn et s'étendent jusqu'à l'Aveyron.

De la gare de *Cahuzac*, on peut voir dans sa partie la plus pittoresque la vallée de la *Vère*, qui va déboucher dans l'Aveyron aux pieds du château de *Bruniquel*.

Cahuzac appartient tout d'abord aux comtes de *Toulouse*, puis au roi de *France*.

Au-delà de la gare, la voie s'engage sur un viaduc élevé au-dessus de la *Vère* ; à droite l'on aperçoit le clocher de *Vieux*, du roman le plus ancien, et à gauche le château du *Cayla*, qu'a illustré naguère *Eugénio de Guérin*.

La station de *Donnazac* précède de quelques centaines de mètres un long tunnel percé dans la colline de faite qui sépare les deux versants du Tarn et de l'Aveyron. Une descente rapide conduit le train à la station suivante *Vindrac*, qui ne mériterait qu'une simple mention si elle n'était le point de départ de la route qui conduit à *Cordes*, que l'on aperçoit isolé au milieu de la plaine.

« De quelque côté qu'on arrive, *Cordes* apparaît à l'œil ravi du voyageur comme une de ces villes enchantées des romans de la chevalerie, où l'on ne pouvait pénétrer qu'en enfourchant l'hypogriffe. » *Cordes* est en effet bâtie tout entière sur un cône isolé de toutes parts.

Cordes était primitivement un simple rendez-vous de chasse des comtes

de Toulouse, et aujourd'hui, cette petite ville est une des localités les plus curieuses à visiter pour l'archéologue, à cause de ses nombreuses maisons du moyen-âge.

Ces maisons, ogivales pour la plupart, sont disséminées sur tous les points de la ville ; on en compte encore plus de 20. Elles sont presque toutes construites d'une manière uniforme ; une ornementation plus ou moins riche en fait seule la différence. Le rez-de-chaussée est composé d'une suite d'arcades ogivales sans autre décoration, avec une lucarne carrée ou à plein cintre entre chaque arcade ; le premier et le deuxième étage sont percés de deux ou trois fenêtres contiguës en ogives, dont les voussures nombreuses reposent sur des faisceaux de colonnettes à chapiteaux sculptés : c'est la partie la plus ornée de l'édifice ; quelques maisons ont encore un troisième étage dont les ouvertures peu nombreuses sont aussi ornementées. Ces maisons sont construites avec des pierres de grès d'assez fortes dimensions. Des cordons ou bandeaux sculptés courent sur la longueur de la façade, et désignent la base extérieure des ouvertures et la naissance des ogives ; des quadrupèdes, des oiseaux et des figures humaines en haut-relief sont posées sur ces cordons et en occupent l'extrémité. Des scènes complètes sont sculptées aussi sur quelques-unes de ces façades, notamment sur celle du *grand veneur*.

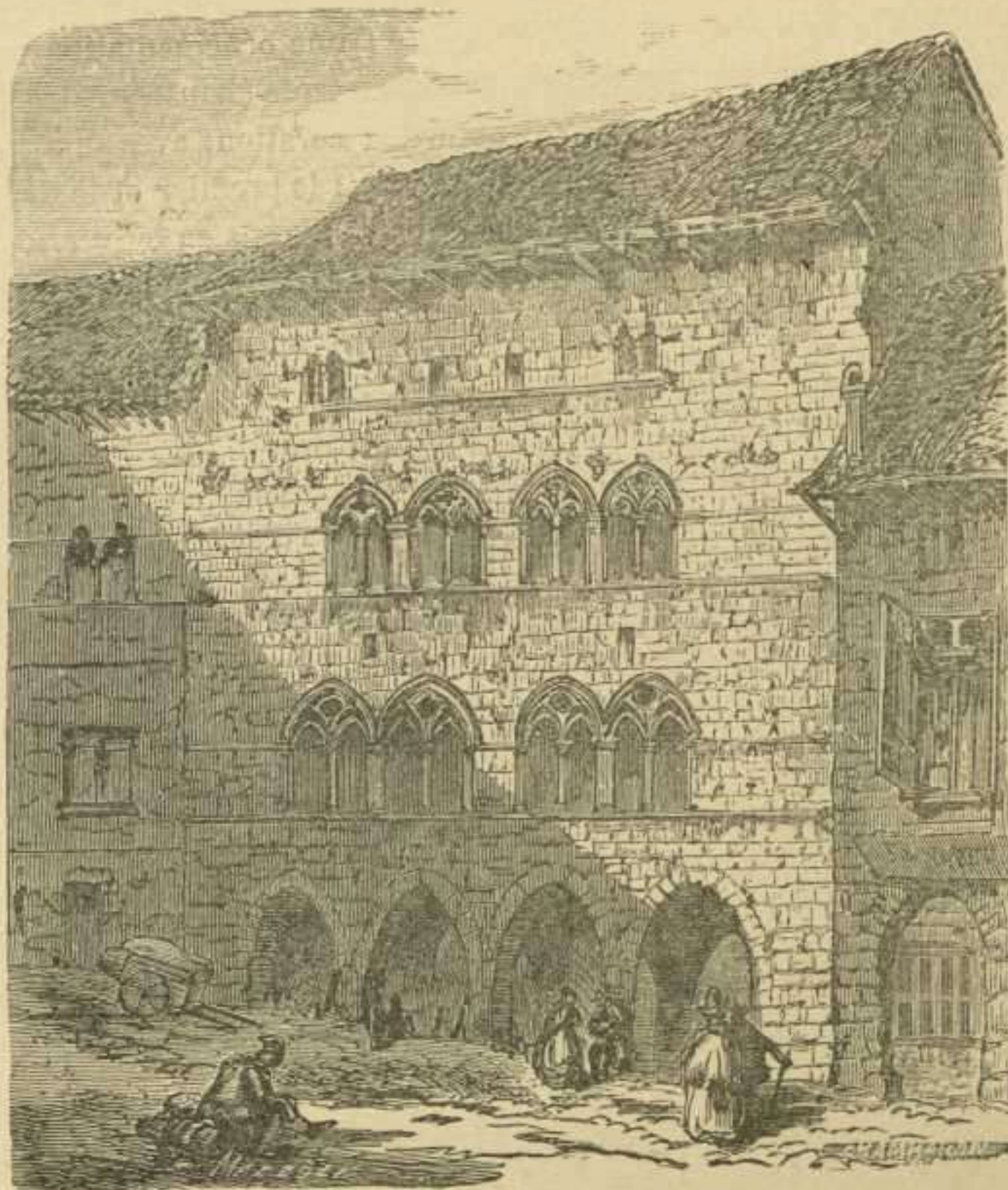
Toutes avaient des anneaux de fer attachés à une tige de même métal, recourbée à angle droit et fixée dans la muraille à la hauteur de l'ogive des fenêtres, et même, pour l'une d'elles, en haut de la maison, au-dessus des dernières ogives. La destination de ces anneaux a paru assez problématique ; ils auraient pu servir à recevoir de longues barres de bois qui soutenaient soit une *banne* pour arrêter les rayons du soleil, soit des tentures pour les jours de réjouissances publiques, afin de pavoiser les maisons, soit encore pour étendre et faire sécher au soleil les langes d'enfants et autres étoffes, usages auxquels ils servent encore aujourd'hui.

Parmi toutes ces maisons de Cordes, trois surtout doivent arrêter le visiteur : l'Hôtel-de-Ville, la maison du Grand Veneur et celle de la porte des Hourmets.

Cordes montre avec orgueil son *Libre ferrat*, recueil de chartes et privilèges octroyés à la ville par divers rois de France : ce *Liber catenatus* est ainsi mentionné dans un ancien inventaire : « Y est un petit livre couvert de cuir, tendu sur bois, garny de lames de fer, attaché à une petite chaîne de fer, appelé vulgairement *Libre ferrat*, contenant 65

feuillet de parchemin, escript à la main, où sont plusieurs statuts et règlements entiers du consulat de Cordes et autres mémoires. »

Au-delà de la station de Vindrac, la voie pénètre dans l'étroite vallée du Céron, et arrive bientôt à *Lexos*, en passant devant le vieux château



Cordes. — La Maison du Grand Veneur.

de Milhars, à moitié détruit aujourd'hui. Là, nous retrouvons la ligne de Montauban à Figeac que nous avons déjà parcourue.

DE TOULOUSE A AUCH

La ligne de Toulouse à Auch commence, à proprement parler, à la gare de Saint-Cyprien, sur la rive gauche de la Garonne ; mais une voie de

raccordement fait le tour de la ville en empruntant à la ligne des Pyrénées le passage sur le pont d'Empalot, et venant se souder enfin à la ligne de Cette.

A la sortie du faubourg, la voie longe le polygone que domine le château de *Perpan*, et gagne rapidement la station de *Colomiers* et celle de *Pibrac*.

Le village de Pibrac est un petit hameau très fréquenté cependant, car son église contient les reliques de sainte Germaine, la sainte populaire de la contrée. Cette petite bergère, dont la vie respire un parfum de poésie charmante, mourut en odeur de sainteté à la fin du XVI^e siècle, et les miracles obtenus par son intercession attirèrent de nombreux pèlerins sur son tombeau. L'on visite sa chaumière, et l'on traverse encore le petit ruisseau du *Courbet*, dont les eaux s'ouvraient pour donner passage à la bergère de Pibrac.

Le château de Pibrac, tout nouvellement restauré, a été bâti à la fin du XVI^e siècle, par le poète *Guy du Faur*, de Pibrac, et l'on montre encore aujourd'hui son cabinet de travail.

Brax est à l'entrée de la forêt de Bouconne, où Charles VI et Henri IV vinrent chasser; le château de Brax (XV^e siècle), servait alors de résidence au roi.

Après avoir dépassé *Mérenvielle*, on entre dans le département du Gers, et l'on atteint bientôt la petite ville de *l'Isle-en-Jourdain*.

C'était autrefois une seigneurie importante, qui fut confisquée en 1324 par Charles-le-Bel, ses fortifications abattues et son château-fort rasé. L'église est un vaste bâtiment de style classique et sans grand intérêt pour l'archéologue.

Au-delà de *l'Isle-en-Jourdain*, la voie traverse la vallée de la *Save* et coupe les coteaux qui la séparent de la petite vallée de la *Gimone*, où nous trouverons la station de *Gimont*, bastide fondée en 1322, par l'abbé de Planselve, de l'ordre des Cisterciens, abbaye dont il reste encore quelques ruines intéressantes du XIII^e et du XV^e siècle. La halle est un des types les plus complets des constructions élevées au XV^e siècle sur beaucoup de places des anciennes bastides. Elle se compose de trois nefs, séparées les unes des autres par des colonnes en pierre, sur lesquelles s'appuie une charpente compliquée; au milieu de la halle, passe la rue principale, qui conduit à l'église. A quelques kilomètres de Gimont, la chapelle de Notre-Dame de Cahuzac attire de nombreux pèlerins; c'est un joli édifice, bâti en 1513: l'autel est orné d'un panneau peint assez intéressant, et la tribune renaissance est également d'assez beau style.

Aubret était autrefois célèbre par la côte rapide que suivait en cet endroit la route de Toulouse; au-delà, le chemin de fer traverse une nouvelle vallée, celle de l'Arratz, et, après être passé devant le château de Marsan, des Montesquieu-Fézensac, et plus loin devant celui de Montégut, l'on pénètre dans la vallée du Gers, pour gagner rapidement la gare d'Auch.

Ces nombreuses collines que la voie recoupe ainsi de Toulouse à Auch, ont obligé les ingénieurs à user de rampes nombreuses qui rendent la marche des trains d'une lenteur extrême. Toute cette région est assez fertile, mais la configuration du sol provoque des orages fréquents, qui descendent du plateau de Lannemezan, des chutes de grêles, qui ravagent très souvent les récoltes.

TOULOUSE A BAYONNE

Les lignes des Pyrénées, Bayonne et Foix, demanderaient à être décrites avec détails, car les pays qu'elles traversent sont aussi intéressants par leur histoire que par leurs monuments. Mais, en donnant à ces descriptions toute l'étendue qu'elles comportent, nous ferions double emploi avec un volume de cette même collection, et qui doit décrire la chaîne des Pyrénées.

Nous n'aurons donc qu'à signaler très rapidement les points les plus importants que traverse la voie ferrée, afin de ne pas laisser de lacune dans notre description du Midi.

Au sortir de la gare Matabiau, la voie longe le canal du Midi, et jusqu'au niveau du pont des demoiselles, la ligne des Pyrénées se confond avec celle de Cette. Là, elle s'infléchit à droite, coupe le faubourg Saint-Michel, et franchit la Garonne sur le double pont d'Empalot. Après avoir laissé sur la gauche l'asile des aliénés de Bragueville, le train entre dans la gare de *Portet*, où vient se souder la ligne de Foix.

Le village de Portet, situé sur la gauche de la voie, à vingt minutes de la gare, est bâti au confluent de l'Ariège et de la Garonne. C'était, au moyen-âge, une sorte de petite République, nous apprend M. Roschach, ayant sa vie à part, ses franchises, ses privilèges, et conservant à peu près intact, malgré de nombreuses péripéties, l'héritage de ses libertés communales, consacrées par la domination bienveillante des comtes de Toulouse.

C'est au niveau de Portet que se trouve l'emplacement de Vieille-Toulouse, dont nous avons déjà parlé.

Muret, quoique chef-lieu d'arrondissement, est une fort petite ville, sans caractère, mais non sans histoire; c'est sous ses murs qu'eut lieu la défaite du comte de Toulouse par Simon-de-Montfort; et, à ce sujet, disons avec l'auteur de Foix et Comminges : On a fait grand honneur à cette boucherie sanglante, simple coup de main bien conduit, en l'ennoblissant du nom de bataille.

Muret a donné le jour au maréchal Niel, et une statue a été élevée récemment à l'illustre soldat.

A quelques pas de la ville, le château de *Montégut-Ségla* attirait autrefois les lettrés du pays, et la châtelaine y chantait ses vieux arbres, ses allées ombreuses :

O rivages chéris! ô vallons de Ségla,
Sous vos ombrages frais le destin révéla
Les biens qu'on possédait aux premiers jours du monde,
L'allégresse du cœur, fruit d'une paix profonde,
La liberté d'esprit, le doux calme des sens,
La franchise, la joie, et les ris caressants,
Les savants entretiens, où les heures légères,
Coulent rapidement, où les avis contraires,
Loin de s'entrechoquer, se prêtent des attraits,
Où le vrai seul préside et dicte ses arrêts.

Bientôt, peut-être, Montégut-Ségla retrouvera sa nouvelle réputation, non littéraire cette fois, grâce à sa source minérale, dont la composition chimique rappelle celles de Capvern, et qui va être exploitée par une compagnie.

La station de *Longages* nous permettra de rappeler que là était autrefois un monastère de femmes de l'ordre de Fontevrault, qui partageaient avec le roi la seigneurie de la paroisse.

Carbonne était une ancienne ville royale du diocèse de Rieux, bâtie au confluent de la petite rivière de la Rize, qui arrose une des plus fertiles vallées de la région.

Saint-Julien n'a d'intérêt que par le voisinage du château de St-Elix, et par la pyramide de pierre, que l'on voit encore non loin du village, et qui marquait la limite de la Guyenne et de la Gascogne.

François I^{er} aurait fait bâtir le château de Saint-Élix, pour Diane de Poitiers. Ce qu'il y a de certain, c'est que le château de Saint-Élix a toutes

les apparences d'une résidence princière, et que le salon doré, la chambre du roi, rivalisent d'élégance et de richesse par leur riche ornementation de la renaissance la plus pure.

Cazères, bien souvent ravagée pendant les guerres du moyen-âge, n'a de réputation aujourd'hui que par ses pêches blanches.

A quelques kilomètres de la station, l'on peut apercevoir, sur la gauche, le petit village et le château de Palaminy : Une bonne ville fermée, disait Frossard; dont il reste encore une porte fortifiée.

Martres-Tolosanes devrait son nom aux champs de batailles légendaires, où le sang des martyrs fut versé par les Maures d'Espagne. Martres devait avoir une importance capitale à l'époque gallo-romaine, car c'est là qu'ont été trouvés ces bustes si nombreux qui ornent aujourd'hui le Musée des antiques, à Toulouse,

A *Boussens*, la plaine a déjà cessé, et nous voici au seuil de la montagne; à droite et à gauche, deux châteaux-forts, complètement ruinés, commandent la vallée de la Garonne et celle du Salat, qui s'ouvre à l'Est.

C'est à Boussens que vient aboutir la voie qui conduit à Saint-Girons, et qui sera bientôt le point d'arrivée de la ligne franco-espagnole de la vallée de Salat.

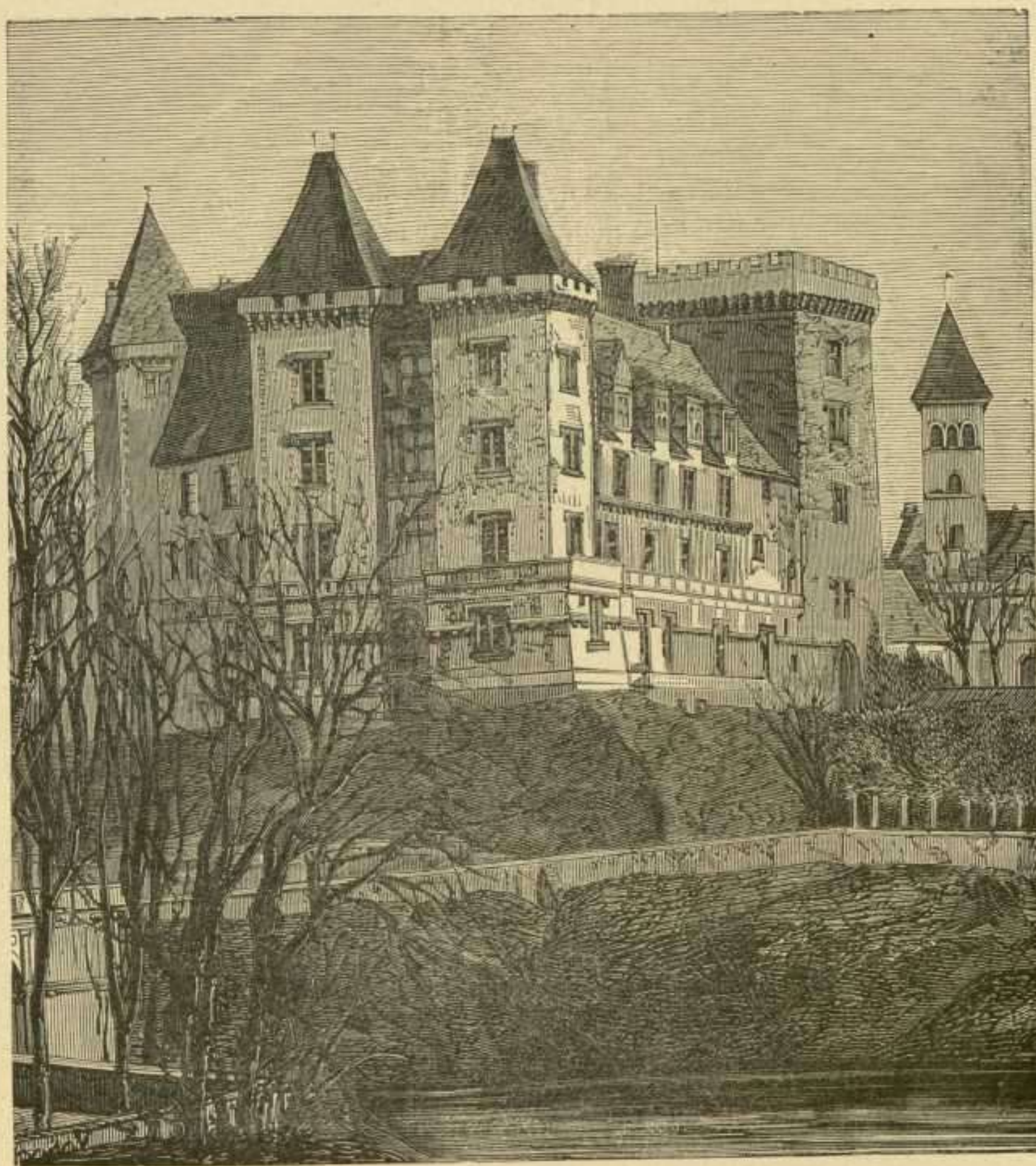
Saint-Martory, avec son élégant château et sa vieille église, est déjà en pays de montagne, et la vigne n'est plus cultivée qu'en hautains. Ici prend naissance le canal d'irrigation qui porte ses eaux jusqu'à Toulouse.

Au-delà de Saint-Martory, apparaissent rapidement les hautes cimes de la chaîne, et tout particulièrement les montagnes de Saint-Béat; aux premières places, quelques châteaux pittoresquement placés sur des mamelons isolés; nous citerons celui de Montespan aux tours élevées.

Saint-Gaudens apparaît bientôt, perché sur une colline élevée, et qui domine sa vieille église romane, et ses belles promenades.

Saint-Gaudens, autrefois capitale du Nébouzan, aujourd'hui simple sous-préfecture, s'appelait tout d'abord le Mas Saint-Pierre, et ne prit que plus tard son nom actuel en l'honneur du saint martyr dont la légende a conservé le souvenir. « Gaudens menait son troupeau sur la plate-forme et regardait les Pyrénées, quand des cavaliers infidèles apparurent venant d'Espagne. Ils coururent sus à l'enfant, et le sommèrent de croire au prophète; et comme Gaudens, docile aux leçons de sa mère, opposait une fermeté inattendue, ils lui coupèrent la tête. Le martyr prit la tête dans ses mains et s'enfuit à toutes jambes vers l'église. Il allait si vite qu'un

Sarrazin à cheval ne put l'atteindre; et, par la violence de son élan, laissa, dans le battant de la porte, un des quatre fers de sa monture. »



Le château de Pau.

A la Révolution, Saint-Gaudens changea encore de nom et s'appela pendant quelque temps Hauteville.

Valentine est pour ainsi dire un faubourg de Saint-Gaudens, car ce

modeste village n'est séparé de la vieille cité du berger Gaudens que par la Garonne.

« La plaine de Valentine, ancien territoire des *Garummi*, pays de rivière au moyen-âge, est une véritable vallée de promesse, où la fécondité du sol et la richesse de la végétation paraissent lutter de vigueur et de grâce avec les sauvages et puissantes beautés de la nature pyrénéenne. »

Labarthe de rivière était une baronie royale établie sur l'emplacement d'une station romaine; il reste encore sur le bord de la route une pile de brique dans laquelle une niche abritait une statue de Mercure, le Dieu des voleurs, et le protecteur des voyageurs.

Montréjeau termine au sud cette plaine de Valentine, que nous avons vu commencer à Saint-Gaudens, et sa situation sur le penchant d'un coteau, dont la Garonne baigne le pied, n'est pas sans analogie avec celle de l'ancienne capitale du Nébouzan. *Mons regales* était le nom primitif de cette petite ville, et par corruption, les habitants du pays ont transformé cette appellation primitive en Montréjeau.

La gare de Montréjeau est bâtie sur la rive droite de la Garonne, en face de la vallée qui conduit aux sources du fleuve que nous suivons depuis son embouchure, source située au *plan de Baret*, dans la vallée d'Aran, vallée du versant nord des Pyrénées, et qui appartient cependant à l'Espagne.

Dans cette même vallée s'engage la ligne ferrée qui conduit à Luchon, la reine des Pyrénées, vous disent ses habitants : station des plus brillante, et où les montagnes prennent toute leur splendeur.

Au-delà de Montréjeau, la voie traverse bientôt la Garonne, et quitte le département de la Haute-Garonne pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées. De fortes rampes conduisent sur le plateau inculte de *Lannemézan*, plateau formé par les débris transportés autrefois par un immense glacier qui descendait de la vallée de la Neste.

A peu de distance de Lannemezan, la gare de *Capvern* reçoit tous les ans de nombreux baigneurs qui vont demander la santé aux eaux bien-faisantes de ces sources minérales.

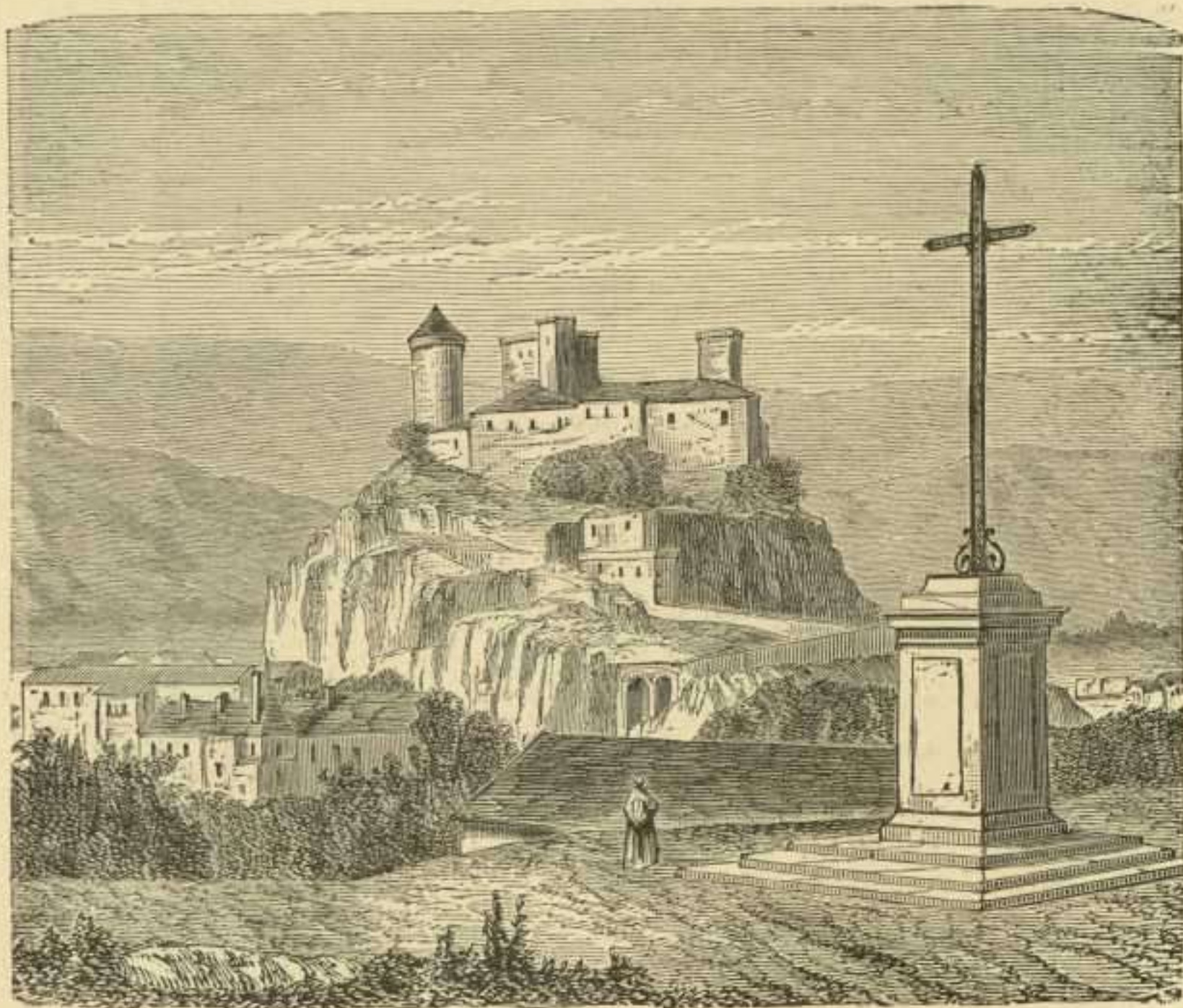
Puis, franchissant monts et vallées, passant tantôt sur des viaducs élevés, ou s'enfonçant dans de longs souterrains, la ligne atteint le bassin de l'Adour et entre dans la riante plaine de Tarbes.

Tarbes, que nous avons déjà rencontrée sur notre route, est une agréable ville bâtie au milieu d'une plaine toute pyrénéenne, par la fraîcheur de ses eaux et par ses vertes prairies. Son arsenal est maintenant d'une

importance majeure, et, combiné avec celui de Toulouse, il pourrait fournir le matériel d'artillerie de toute une armée.

La gare est également importante, car, en outre des lignes que nous connaissons déjà, elle est tête de ligne de l'embranchement qui conduit à *Bagnères-de-Bigorre*, la rivale de Bagnères-de-Luchon.

Continuant notre course vers l'Océan, nous saluons en passant le sanctuaire si connu de Notre-Dame de *Lourdes*, et nous laissons de côté la



Vue de Folx.

ligne qui conduit à Pierrefitte, point de départ des routes thermales qui conduisent à Cauterets, à Saint-Sauveur, à Gavarnie.

Un peu plus loin, le vieux pont de *Betharam* attirera nos regards avec sa merveilleuse parure de lierre.

A *Coarrazze*, nous passerons tout à côté des vieilles murailles de la ville, de son église crénelée, de son parc, et de son château bâti sur les

ruines de celui où fut élevé Henri IV. De celui-ci, il ne reste plus qu'une vieille tour sur laquelle on peut lire cette devise : *Lo que ha de ser no puede faltar*. (Ce qui doit être ne peut manquer.)

Nay, avec sa vieille église et sa maison carrée, possède encore quelques restes de fortifications.

Pau apparaît enfin, avec son château royal et son parc ombreux ; à regret nous laissons de côté son histoire et celle si intéressante du *roi vaillant*, dont le souvenir se retrouve à chaque pas, et nous continuons notre course rapide, en saluant seulement le Pic du Midi d'Ossau et la ligne qui conduit aux Eaux-Bonnes.

Lescar était appelée, dans la vieille chronique, la ville septénaire, parce qu'elle possédait 7 églises, 7 fontaines, 7 moulins, 7 bois, 7 vignes, 7 portes et 7 tours. Son ancienne cathédrale, de l'époque romane, a été remaniée à la Renaissance, et conserve de précieux restes de ces deux époques.

Orthez s'annonce par son vieux pont, qui commande une porte fortifiée rappelant un peu celle que nous avons trouvée au pont de Valentré, à Cahors. Son château était réputé autrefois le plus beau de la contrée, et Froissart nous en a laissé une curieuse description. Il ne reste plus aujourd'hui, de cette somptueuse demeure, qu'une tour, la *tour Moncade*.

Puyoo nous est déjà connu, car c'est là que nous a conduit la ligne de Dax.

Peyrehorade, qu'il faut traduire en français par Pierre percée, est la seule station importante qui nous sépare encore de Bayonne. C'est une ville d'entrepôts et une ville de pêcheurs de *saumons*, qui remontent la rivière de l'Adour en grande quantité.

La gare de *Saint-Esprit* nous laissera à Bayonne, place forte qui a la prétention de garder notre frontière des Pyrénées.

Nous laisserons là notre marche un peu échevelée vers l'Océan, renvoyant nos lecteurs au volume consacré aux Pyrénées, et revenant sur nos pas, nous suivrons très rapidement encore la ligne de l'Ariège.

TOULOUSE A FOIX

A la gare de Portet, une voie spéciale s'engage dans la vallée de l'Ariège, et franchit la rivière aux paillettes d'or, au niveau du petit village de *Pinsaguel*.

Vernet, village de jardiniers, nous laisse voir sur le coteau qui domine

la rive droite de l'Ariège, l'église et le village de Vénéry. Ici encore, nous trouverons, comme à Saint-Gaudens, un patron tout local. Saint Lupercius, blessé au pied en combattant pour la foi, et qui étancha le sang de sa plaie dans une source qui, depuis ce moment, a conservé la vertu de guérir la fièvre.

Miremont, Auterive, Cintegabelle appartiennent au département de la Haute-Garonne ; mais *Saverdun*, « place fort ancienne et forte de nature et d'art, » appartient au département de l'Ariège. Elle a été, en 1575, une des capitales protestantes du pays, et les réformés y tinrent des assemblées d'État.

Mazères, ancienne station de chasse des comtes de Foix, ne nous arrêtera que quelques instants, et nous arriverons à

Pamiers, ville épiscopale et chef-lieu d'arrondissement. Sa cathédrale, l'église Notre-Dame, et la promenade du *Castela* méritent une rapide visite, et son histoire abonderait en détails des plus curieux. Mais il faut continuer, et gagner enfin la vieille cité de

Foix, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Ariège, et capitale, autrefois, du comté. Les vieilles tours de son château rappellent encore le souvenir de Gaston Phœbus, de glorieuse mémoire.

Au-delà de Foix, la ligne ferrée entre en pleine montagne et remontant le cours de la rivière, conduit tous les ans de nombreux baigneurs à la station d'Ussat et à celle plus importante d'Ax.

Ici se terminera la première partie de notre Midi Pittoresque, et nous aurons encore, pour remplir notre tâche, à conduire le voyageur vers la Méditerranée, et à lui faire connaître cette région plus orientale, comme nous l'avons fait pour la première.





TABLE DES MATIÈRES

A nos lecteurs.....	5
La Gironde et les Landes.....	9
Royan. — Cordouan. — Soulac.....	28
Traversée des Landes.....	62
Dax.....	73
Rive droite de la Garonne.....	87
Ligne du Midi. — Bordeaux à Cette.....	94
Agen.....	123
Ligne d'Agen à Tarbes.....	131
D'Agen à Cahors.....	140
Ligne de Cahors.....	146
Cahors.....	148
De Cahors à Capdenac.....	172
Agen à Montauban.....	189
Montauban.....	201
De Montauban à Cahors.....	208
De Montauban à Capdenac.....	210
Vallée de la Bonnette.....	233
De Montauban à Saint-Sulpice.....	252

De Montauban à Toulouse.....	253
Toulouse.....	256
De Toulouse à Albi.....	319
De Toulouse à Auch.....	324
De Toulouse à Bayonne.....	326
De Toulouse à Foix.....	332

FIN DE LA TABLE

